ISSN 0012–7825

EOS

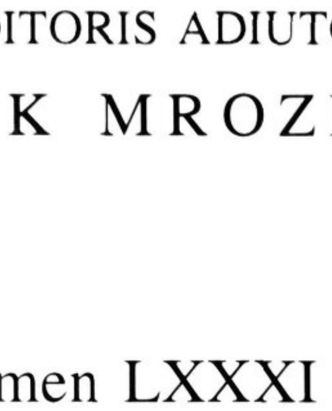
COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDUNTUR
INDE AB ANNO MDCCCXCIV

EDITOR
SILVESTER DWORACKI

EDITORIS ADIUTOR
LESZEK MROZEWICZ

Volumen LXXXI 1993
Fasciculus 2



EOS
POLONORUM

WARSZAWA – POZNAŃ
POLSKIE TOWARZYSTWO FILOLOGICZNE
1994

EDITORUM CONSILIUM

GEORGIUS AXER, VARSAVIAE
BRONISLAUS BILIŃSKI, VARSAVIAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
ROMUALDUS TURASIEWICZ, CRACOVIAE
ANDREAS WÓJCIK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

61–874 POZNAŃ, ALEJA NIEPODLEGŁOŚCI 4
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ UAM

Commentarii eduntur sumptibus
Consilii Studiis Colendis Instituti

© *Copyright by Polskie Towarzystwo Filologiczne, Warszawa – Poznań 1994*

EOS — VOLUMEN LXXXI 1993 — FASC. 2

Au vu de ces observations, on ne saurait exclure la possibilité que Komawenteia soit la fille de Poseidôn — nous aurions donc une triade — Poseidôn (son nom se trouve dans le nom de sanctuaire), G^{w}owia — sa parèdre, et Komawenteia — sa fille. La même tablette — Tn 316 — nous fournit une autre triade — Zeus, Hera — sa parèdre, et Drimios (?), fils de Zeus[25] — le cas de la famille du dieu marin n'est pas unique.

Un dernier mot: s'il est vrai que la Grèce classique ne connaît pas Komawenteia, c'est également le cas de Drimios, Mnasa, Trishéros, Dospotas et Preswa[26].

Genève – Varsovie

[25] Dans la tablette on trouve *po–si–da–e–ja* (*Ποσιδαηειαι) ainsi que *di–u–ja* (*ΔιϜyα), cependant, malgré la dérivation de leurs noms leur culte semble être séparé du culte des dieux respectifs.

[26] Cependant, il faudrait consulter: I. K. Probonas, dans Γλωσσολογία, XXIII 1983 – 1984, pp. 173 – 182 (non vidi); K. T. Witczak, dans Meander XLVI 1991), pp. 263 – 265; idem, dans Meander XLVII 1992, pp. 459 – 468.

C O M M E N T A T I O N E S

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

KO–MA–WE–TE–JA*

Par

ROBERT A. SUCHARSKI

Dans l'ensemble des tablettes mycéniennes nous ne trouvons le mot *ko–ma–we–te–ja* que deux fois (PY Tn 316 et TH Of 35). Ces documents suggèrent tous deux un contexte religieux — le fait est sûr pour Tn 316[1] et très probable pour Of 35[2]. C'est pourquoi nous croyons que l'interprétation la plus plausible de ce mot peut ou doit être liée à des faits religieux.

Jusqu'à ce jour on a proposé quelques possibilités d'interprétation du mot:

a) un théonyme (J. Chadwick)[3]

b) une épithète de *215^{VAS} (L. R. Palmer)[4]

c) une épithète de MUL 2 (G. Maddoli)[5]

d) une épithète d'une prêtresse (C. Pugliese Carratelli)[6]

e) le nom d'une cérémonie (F. A. Jorro)[7]

A notre connaissance, c'est la proposition de J. Chadwick qui a rencontré une certaine approbation[8].

---

* Je voudrais remercier M. André Hurst, professeur du grec à l'Université de Genève, qui m'a beaucoup aidé à préciser les idées et qui a bien voulu améliorer mon français. J'ai pu écrire ce texte grâce à la bourse d'études qui m'a été offerte par l'Université de Genève (l'accord de collaboration entre l'Université de Genève et l'Université de Varsovie).

[1] Dernièrement, à notre connaissance, M. S. Ruipérez, J. L. Melena, *Los Griegos Micénicos,* Madrid 1991, p. 193 – 195; K. T. Witczak, Meander, XLVII 1992, p. 459 – 468.

[2] T. Spyropoulos, J. Chadwick, *The Thebes Tablets II* (= TT II), Salamanca 1975, p. 93 – 94.

[3] M. Ventris, J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek* (=Docs.), Cambridge 1956, p. 288.

[4] L. R. Palmer, dans Minos V (1957), p. 75.

[5] G. Maddoli, dans Atti e Memorie dell'Accademia Toscana XXVII 1962 – 1963, p. 83.

[6] C. Pugliese Carratelli, *Studi in onore di U. E. Paoli,* Firenze 1955, p. 609; idem, dans la Parola dell Passato, p. 247.

[7] F. A. Jorro, *Diccionario Micénico,* vol. I, p. 375, Madrid 1985.

[8] Les possibilités a) et b) publiées avant la parution de TT II n'ont pas pu considérer l'usage thébain du mot *ko–ma–we–te–ja;*

d) *ko–ma–we–te–ja* comme l'épithète d'une prêtresse aurait manqué de parallèles dans la tablette Tn 316;

e) cette interprétation est seulement signalée par F. A. Jorro, nous ne connaissons pas sa valeur pour la signification des tablettes.

Les attestations restantes de κυανοχαίτης ne concernent que Poseidôn (N 564; Ξ 390; O 174; O 201; Y 144; γ 6; ι 528; ι 536), c'est pourquoi il semble plutôt que cet adjectif ne le concernait d'abord que lui seul. Peut-être même l'usage de l'adjectif peut-il confirmer cette supposition — nous trouvons trois fois un vocatif: γαιήοχε κυανοχαῖτα (O 174; O 201; ι 528) dont une fois dans la formule encore plus élaborée (ι 528):

κλῦθι Ποσείδαον γαιήοχε κυανοχαῖτα.

Dans l'Odyssée nous trouvons un passage dont le contexte est manifestement religieux (γ 5 – 6):

τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον
ταύρους παμμέλανας Ἐνοσίχθονι κυανοχαίτῃ.

Pouvons-nous donc penser à κυανοχαίτης comme à un surnom cultuel de Poseidôn? Peut-être un fragment de Sophron (V. s. av. J. C.) peut-il confirmer cette hypothèse. Nous lisons:

Ποτιδᾶ δραστοχαῖτα[22]

où de nouveau nous trouvons l'image de Poseidôn — chevelu, même si la première partie de l'adjectif composé diffère un peu de celle qu'on trouve chez Homère. D'ailleurs on trouve κυανοχαίτης décrivant Poseidôn chez Hésiode (Théogonie 278) ainsi que dans un fragment d'Antimaque de Colophon (IV s. av. J. C.) — κυανοχαίτα Ποσειδάωνι[23].

Bref, les témoignages du I^er^ millénaire nous montrent la figure de Poseidôn comme celle d'un dieu chevelu, ce qui, en considération de la permanence des images religieuses (voyez le cas de Poseidôn — taureau) nous conduit à supposer l'existence de cette figure à l'époque mycénienne également. Par conséquent Komawenteia aurait été "celle appartenant au Komawens — Poseidôn".

On pourrait dire, de plus, que des adjectifs possessifs issus de noms propres masculins qualifient habituellement des épouses: Ἀγαμεμνονέην ἄλοχον (γ 264) — serait ici un bon exemple. Cependant, cela n'est pas une règle absolue — nous trouvons des passages où ce type de dérivés qualifie des filles:

τῆς Τυνδαρείας θυγατρός (Eur. Iph. T. 5)
τῆς Τυνδαρείας παιδός (Eur. Or. 374.).

Nous trouvons aussi des passages où on emploie ce type d'adjectifs pour la femme aussi bien que pour la fille:

Πουτάλα Πουταλεία κόρα Τιτυρεία γυνά[24].

---

[22] G. Kaibel, *Comicorum Graecorum Fragmenta,* Berlin 1899, vol. I, p. 175.
[23] G. Kinkel, *Epicorum Graecorum Fragmenta,* Lipsiae 1877, p. 284.
[24] Cf. E. Schwyzer, *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora* (ex. 585 Larisa), Hildesheim 1960, p. 277.

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

W KRÓLESTWIE NESTORA

Napisał

PIOTR DYCZEK

Zainteresowanie Messenią, krainą geograficzno-historyczną, leżącą w południowo-zachodniej części Peloponezu, sięga drugiej połowy XIX w. Wyobraźnia naukowców pobudzona poematami Homera i przekazami innych autorów starożytnych zmuszała ich do niecierpliwego poszukiwania stolicy królestwa Nestora — „piaszczystego Pylos."

H. Schliemann, niestrudzony poszukiwacz pozostałości po „epoce herosów", odwiedził Messenię w roku 1874. Obejrzał wówczas tzw. Grotę Nestora, leżącą na wybrzeżu przy zatoce Navarino. Powrócił w to samo miejsce w roku 1888 starając się odnaleźć fragmenty ceramiki mykeńskiej[1]. Poszukiwania te zakończyły się jednak niepowodzeniem. Nie przyniosły także rezultatu prace archeologiczne prowadzone w Grocie w roku 1896 przez Ekspedycję Francuską. Wprawdzie znaleziono fragmenty ceramiki tzw. mattpainted, lecz pozostałości osadnictwa były nikłe i niejednoznaczne. Pierwszy wyraźny ślad minionej świetności Messenii został uchwycony w roku 1909 przez A. Skiasa. Odkopał on w miejscowości Tragana dobrze zachowany grób tolosowy. W późniejszych latach odsłonięto wiele grobów tego typu, przeważnie jednak mocno zniszczonych i ograbionych w przeszłości. Zgrupowania tolosów, uznawanych przez naukowców za świadectwo istnienia silnej władzy, zlokalizowano w Trifilii, obszarze ograniczonym od północy rzeką Alfejos, zaś od południa Nedą. W Tryfilii właśnie, w miejscu zwanym Pylos Kakovatos, W. Dörpfeld, architekt niemiecki, natknął się w pobliżu cmentarzyska z grobami tolosowymi na ruiny, które uznał za resztki pałacu Nestora[2]. Odkrycie to podzieliło naukowców na dwa obozy. Jedni zgadzali się z lokalizacją pałacu w Tryfilii, inni twierdzili, że należy nadal prowadzić poszukiwania. Prawdopodobnie podobne rozterki były udziałem Strabona, który rozważając problem lokalizacji siedziby Nestora stwierdził bezradnie: ἔστι πύλος Πρό πύλοιο πύλος γε μέν ἐστι καὶ ἄλλος (Strab. VIII, 3,7).

---

[1] AM XIV 1889, s. 132 n.

[2] AM XXXIII 1908, s. 295 – 317, E. Meyer, *Pylos und Navarino*, Museum Helveticum VIII 1951, s. 119 – 136; Idem, *Arkadisches*, Museum Helveticum XIV 1957, s. 81 – 88.

On a également trouvé sur une inscription à Thespie en Béotie: θεοῦ ταύρου[16] ce qui, avec une glosse d'Hésychius: ταῦρος· ταύρειος ὁ Ποσειδῶν, semble confirmer la permanence des croyances et des images religieuses. Cette observation pourrait nous aider à expliquer le mot *ko–ma–we–te–ja.*

Nous avons vu que le contexte dans lequel nous trouvons ce mot est lié avec Poseidôn, ce qui nous pousse à chercher des liaisons possibles entre *ko–ma–we–te–ja* et le dieu marin. A notre avis il est possible d'en trouver.

Pour commencer il faut examiner une fois encore la structure morphologique du mot — *ko–ma–we–te–ja* peut représenter un mot bien connu κόμᾱ — chevelure comme le morphème de base auquel deux suffixes: –went et –eya ont été attachés; *ko–ma–we–te–ja* ne peut pas être la forme féminine d'un adjectif *ko–ma–we* (*κομαϝεντς — chevelu) — dans ce cas on attendrait la forme **ko–ma–we–sa* (*κομαϝεσσα 〈 *κομαϝεντγα)[17]. Mais il y a encore une possibilité — C. Ruijgh a identifié dans le mycénien un suffix –e–jo / –e–ja qui sert à la formation d'adjectifs possessifs "dérivés d'anthroponymes, de noms de fonctionnaires et peut–être de *théonymes* [R.A. S.] et qui ne correspondent à aucun type connu du grec postérieur"[18]. Nous pouvons donc dire que *ko–ma–we–te–ja* lue probablement *Κομαϝεντεια "celle appartenant à Komawens — chevelu".

Nous affrontons alors des obstacles — le mot *ko–ma–we* (*κομαϝεντς) est attesté quelquefois dans les tablettes (à Knossos et à Pylos), mais c'est un anthroponyme qui ne qualifie jamais un dieu et notamment jamais Poseidôn[19]. Toutefois nous avons des données du I^er^ millénaire selon lesquelles la chevelure était pour les Grecs un trait caractéristique de Poseidôn.

Or, que les cheveux puissent décrire le dieu marin, nous le savons déjà grâce aux poèmes homériques; dans l'Iliade et l'Odyssée nous trouvons neuf fois un adjectif κυανοχαίτης — ayant la chevelure noire-bleue[20]; et c'est une fois seulement que cet adjectif ne concerne pas Poseidôn, mais Borée.

D'autre part on voit que même pour Homère, cet usage était un peu exceptionnel (cf. εἰσάμενος):

> τοῦ (d'Erichthonios) τρισχίλιαι ἵπποι ἔλος κάτα βουκολέοντο
> θήλειαι πώλοισιν ἀγαλλόμεναι ἀταλῇσιν
> τάων καὶ Βορέης ἠράσσατο βοσκομενάων
> ἵππῳ δ' εἰσάμενος παρελέξατο κυανοχαίτῃ[21].

---

[16] IG VII 1787.

[17] Cf. M. Ventris, J. Chadwick, *Docs.,* p. 288.

[18] C. Ruijgh, *Etudes sur la Grammaire et le Vocabulaire du Grec Mycénien,* Amsterdam 1967, pp. 258 – 264.

[19] Pour les données de Knossos — J. T. Killen, dans BCH, XCII 1968, p. 130; pour les données pyliennes — M. Lingren, *The People of Pylos,* Uppsala 1973, vol I, p. 69; vol. II, p. 149.

[20] Cf. H. Ebeling, *Lexicon Homericum,* Lipsiae 1895, vol. I p. 992.

[21] *Iliade Y* (XX) vv. 221 – 224.

Problem ostatecznie rozwiązano w latach trzydziestych naszego stulecia. Przyczyniło się do tego założenie z inicjatywy K. Kourouniotisa na przełomie roku 1927 i 1928 Ekspedycji Grecko-Amerykańskiej, której celem było przebadanie cmentarzysk i grobów tolosowych leżących w zachodniej Messenii. Po przeprowadzeniu dwukrotnie rekonesansu w końcu lat dwudziestych oraz w roku 1938, w miejscu nazywanym Epano Englianos, rozpoczęto prace archeologiczne. Początkowo w roku 1939 skoncentrowano je na wzgórzu leżącym parę kilometrów od zatoki Navarino. Wykopaliska rozpoczęli: C.W. Blegen i W.T. Semple, naukowcy z Uniwersytetu w Cincinnati. Wkrótce wyniki prac przeszły najśmielsze oczekiwania. Już w czasie trwania pierwszej kampanii natrafiono na fragmenty fresków oraz odsłonięto częściowo archiwum pałacowe, znajdując 600 tabliczek glinianych z napisami linearnym B[3].

Po II wojnie światowej prace archeologiczne na wzgórzu Epano wznowiono dopiero w 1952 roku. Odkopano wtedy salę tronową, część głównego vestybulu (nr 5) i kolejne partie archiwum (nr 7 i 8). Po tej kampanii nie można już było mieć wątpliwości, że odsłaniano budowlę pałacową z późnej epoki brązu (ryc. 1).

W kolejnych kampaniach, które trwały do roku 1964 odkopano cały pałac oraz magazyny, składy i warsztaty. Odnaleziono także w sumie ok. 1200 tabliczek i ich fragmentów z napisami w piśmie linearnym B. Tak duża ilość materiału epigraficznego pozwoliła na odczytanie tego pisma przez M. Ventrisa i J. Chadwicka w roku 1953[4].

Badania archeologiczne wzgórza Englianos udowodniły, że budowla pałacowa z późnej epoki brązu nie była pierwszą konstrukcją architektoniczną wzniesioną w tym miejscu. Poniżej warstwy użytkowej pałacu z końca okresu PH III, uchwycono ślady wcześniejszej zabudowy, prawdopodobnie również o charakterze reprezentacyjnym, oraz pozostałości po murze obronnym, jednak plan tych konstrukcji nie jest dokładnie znany. Podobnie niejasne jest rozplanowanie dolnego miasta okalającego wzgórze.

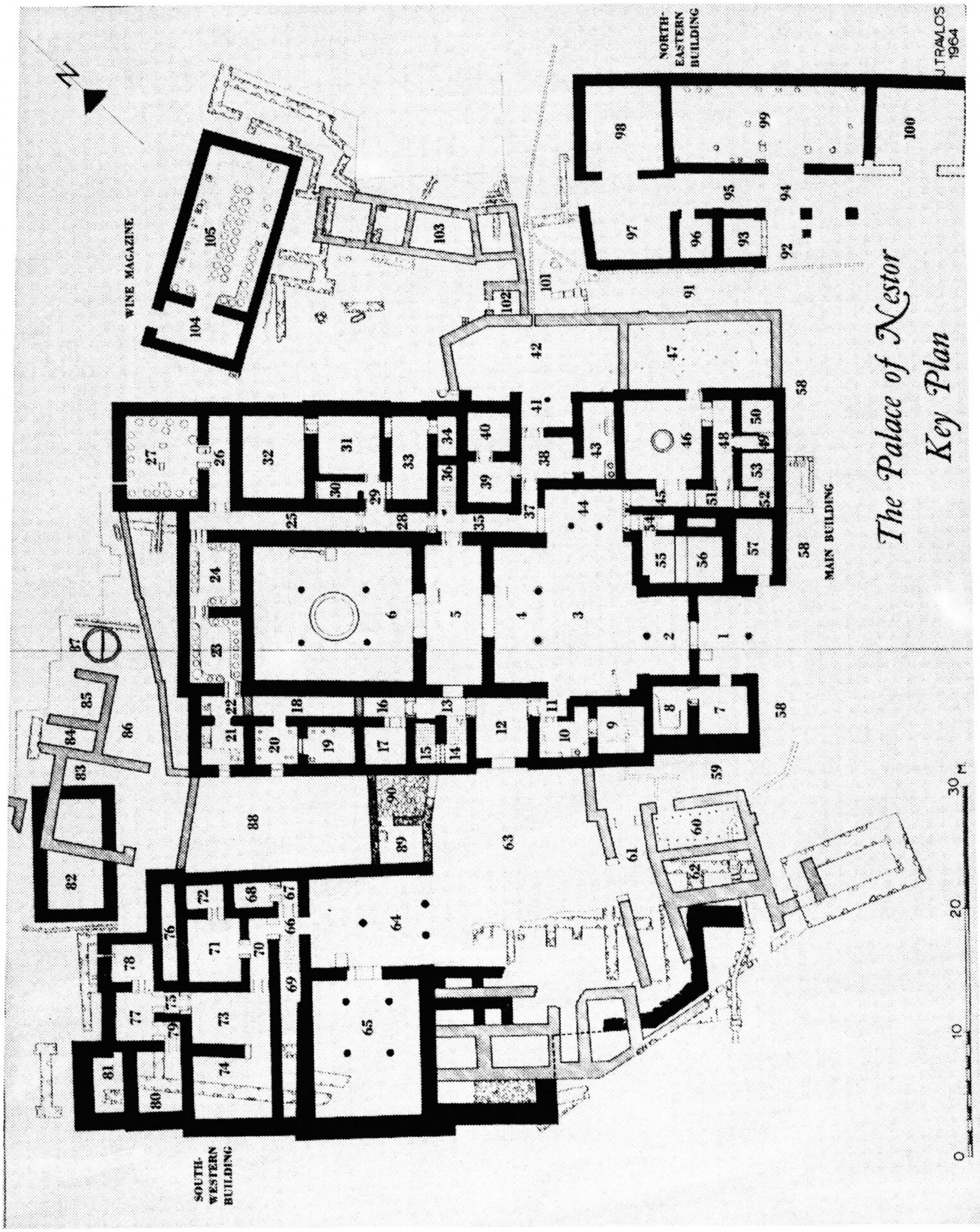
Na podstawie znalezionych zabytków ruchomych, możemy przyjąć, że pałac po przeprowadzeniu koniecznych wyburzeń wcześniejszych budowli oraz niwelacji terenu, został wzniesiony w okresie PH III B[5]. Wtedy także zlikwidowano mur obronny. Zmiany te często są kojarzone z przekazami mitologicznymi. Wynika z nich, że Neleus, syn Posejdona i Tyro, zbudował Pylos (Pauz. 4,36,1). Neleus przywędrował z Iolkos, które musiał opuścić po śmierci Kre-

---

[3] C.W. Blegen, M. Rawson, *The Palace of Nestor at Pylos in Western Messenia* I, Princeton 1966, s. 3 – 29.

[4] Cf.J. Chadwick, *Odcyfrowywanie pisma linearnego B*, Warszawa 1964, J. Chadwick, M. Ventris, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge 1973, s. 3 – 91.

[5] Blegen, Rawson, *o. c.* s. 29, 419 – 42; L. Press, *Budownictwo egejskie*, Warszawa 1986, s. 169 n; E.L. Bennett, *The Importance of Pylos in the History of Mycenaean Studies*, w: Pylos Comes Alive, New York 1983 s. 1 – 7; K. Killian, *Pylos — Funktionsanalyse einer Residenz der Späten Palastzeit*, Archäologisches Korrespondenzblatt IV 1984, s. 37 – 47.



Ryc. 1. Plan pałacu Nestora w Pylos, wg *The Palace of Nestor in Western Messenia* I, Cincinnati 1966, wkładka.

teusa, drugiego męża Tyro. Przegrał on walkę o władzę nad Iolkos ze swym bliźniaczym bratem Peliasem. Wypędzony Neleus poprowadził wnuków Kreteusa, Melamposa i Biasa wraz z kompaniami Achajów, Ftyotów, Eolijczyków do Messenii. Tam po wypędzeniu z Pylos Lelegów rozpoczął tworzenie swej potęgi. Tyle przekazy, trudno stwierdzić na ile są one wierne. Faktem jednak jest, że w Pylos następują w okresie PH III B istotne zmiany architektoniczne oraz — jak możemy wywnioskować z tekstów w piśmie linearnym B — również polityczne i organizacyjne.

Plan pałacu w Pylos nawiązuje w szczególności do planu pałacu w Tirynsie w Argolidzie. Wydaje się, że przed wybudowaniem był on szczegółowo zaprojektowany. Prawdopodobnie była to budowla piętrowa — o czym świadczą zachowane klatki schodowe. Nie wykluczone jednak, że podobnie jak w Knossos dzięki różnicy poziomów uzyskano złudzenie większej liczby pięter. O ile pomieszczenia na poziomie parteru miały charakter reprezentacyjny, „państwowy", o tyle te, które leżały wyżej zapewne pełniły funkcję prywatnych apartamentów. Stan zachowania pałacu nie pozwala na odtworzenie ich wyglądu. Osypane fragmenty fresków pozwalają przyjąć, że ściany prywatnych apartamentów były ozdobione. Na temat rozplanowania pomieszczeń możemy sądzić pośrednio na podstawie biegu murów konstrukcyjnych.

Przeważnie kiedy opisuje się pałac Nestora, główna uwaga jest skierowana na centralny budynek. Trzeba jednak pamiętać, że pałac jest raczej kompleksem pałacowym. Składają się nań: tzw. budynek płd.-zach., magazyn wina, budynek płn.-wsch. oraz dziedzińce między budynkami.

Podstawowym pomieszczeniem budynku płd.-zach. jest obszerny hall (nr 65) z czterema kolumnami podpierającymi dach. Do tego pomieszczenia wchodziło się przez przedsionek (nr 64) z trzema kolumnami. W północnej części budynku odsłonięto szereg pomieszczeń o różnym, nie zawsze jasnym przeznaczeniu.

Na wschód od głównego budynku leży magazyn wina (nr 104, 105), w którym do naszych czasów przetrwały duże naczynia zasobowe — pitosy, a także znaleziono tabliczki z zapisami dotyczącymi wina.

Na południe od magazynu leży tzw. budynek płn.-wsch. Były to warsztaty obróbki kamienia. Ciekawe, że jedno z małych pomieszczeń (nr 93) to prawdopodobnie repozytorium sakralne.

Do głównego budynku wchodziło się przez rozbudowane propyleje. Przy wejściu również znaleziono kamienne ławy, na których, wg przekazu Homera miał siadywać Nestor (*Od.* III, 405 nn.) Przy wejściu znajdowały się także archiwa pałacowe (nr 7, 8). Poprzez obszerny dziedziniec (nr 3) wchodziło się do portyku (nr 4), a następnie przez przedsionek (nr 5) do sali tronowej (nr 6). W jej centrum, otoczone czterema kanelowanymi kolumnami, znajdowało się okrągłe palenisko. Było ono ozdobione malowidłem tzw. ornamentu płomienistego. Także podłoga sali tronowej pokryta była stiukiem i malowidłami

---

[6] Blegen, Rawson, *o. c.* s. 366 – 374.

umieszczonymi w kwadratowych kwaterach wyznaczonych przez czarne linie. Vis-à-vis paleniska, przy wschodniej ścianie, stał kiedyś tron królewski. Do naszych czasów zostało po nim jedynie prostokątne wgłębienie w stiuku.

W zachodniej części głównego budynku znajdowały się pomieszczenia kuchenne, w tym również składy ceramiki. W jednym z nich znaleziono 3278 kylixów[6]. Natomiast w północnej części odkopano magazyny oliwy. Przeznaczenie pomieszczeń po wschodniej stronie nie jest całkiem jasne. Jedynie pokój nr 43 rozpoznano jako łazienkę. Znajdowała się tam terakotowa wanna. Zaś pomieszczenie 46, z okrągłym paleniskiem pośrodku, nazywane jest megaronem królowej.

Pałac w Pylos został zniszczony i ograbiony w przeszłości. Oprócz ceramiki — w sumie ok. 7000 naczyń 80 typów — i tabliczek zapisanych w piśmie linearnym B, nie zachowały się inne elementy wyposażenia ruchomego. Pozostały jednak częściowo in situ we fragmentach, malowidła ścienne. Dają one ogólne pojęcie o tematyce fresków w różnych pomieszczeniach.

Jak się wydaje, freski znalezione w przedsionku hallu (nr 64) miały tematykę wojenną. Wyobrażono walki między uzbrojonymi wojownikami i nieuzbrojonymi „barbarzyńcami”[7]. Żołnierze ubrani są w krótkie spódniczki. Widoczne na nich ciemne trójkąty to prawdopodobnie dodatkowe ochraniacze wykonane z brązu lub skóry. Na głowach wojownicy mają hełmy, najwyraźniej wykonane z kłów, być może z szabel dzika. Stroju dopełniają wysokie buty mocno obwiązane sznurowadłami. Za uzbrojenie służą długie dzidy i sztylety. „Barbarzyńcy” odziani są jedynie w skóry zwierzęce.

W westybulu — nr 5 — nieznany artysta namalował procesję kobiet w długich szatach, i mężczyzn w krótkich szortach, prowadzących byka przedstawionego w nadnaturalnych rozmiarach, w stronę jakiejś budowli[8]. Ciąg dalszy (?) tej procesji wyobrażono na ścianie sali tronowej. Tamże znajdowało się malowidło siedzącego na wysokiej skale lirnika — przez niektórych badaczy rozpoznawanego jako Orfeusz (!)[9]. Ciekawy jest fresk zdobiący ścianę za tronem. Namalowano tam siedzące lwy i gryfy stanowiące z tronem grupę antytetyczną. Przypomina to kompozycję zastosowaną ponad 200 lat wcześniej w sali tronowej w Knossos. Sceny te miały zapewne głębszy sens symboliczny. Występowanie gryfa, którego przedstawienia znamy z gemm i pierścieni, nadają im także pewnego znaczenia religijnego[10]. Fryz z gryfami prawdopodobnie zdobił także ściany tzw. megaronu królowej. M.L. Lang domyśla się, że w tym pomieszczeniu gryfy namalowano w grupie antytetycznej ze świętym drzewem[11].

---

[7] M.L. Lang, *The Palace of Nestor at Pylos in Western Messenia* II, Princeton 1969, s. 43 – 50, 71 n.

[8] *Ibidem*, s. 64.

[9] *Ibidem*, s. 79 n.

[10] A. Dessenne, *Le Sphinx-étude iconographique* I, Paris 1957, s. 166 n.; M.P. Nilsson, *The Minoan-Mycenaean Religion ant its Survival in Greek Religion*, Lund 1950, s. 262 nn.; A. Evans, *The Palace of Minos at Knossos*, IV, London 1935, s. 910 – 913; G. Karo, *Greifen am Thron*, Baden-Baden 1959, il. 3., L. Press, *Architektura w ikonografii przedgreckiej*, Wrocław 1967, s. 129.

[11] Lang, *o. c.* s. 111 – 114.

Bardzo wiele fragmentów fresków nie można przyporządkować do określonych pokojów. Namalowano na nich sceny polowań. Na innych sceny dworskie, jeszcze inne zachowały niezniszczone przez ogień wyobrażenia budowli i scen, prawdopodobnie kultowych. Nie łączą się one jednak w zrozumiałą dla nas całość.

Przemawiający do naszej wyobraźni kolorowy świat malowideł ściennych nabiera dodatkowego wymiaru jeśli weźmiemy pod uwagę zapisy zachowane w archiwach pałacowych. Oczywiście tak freski, jak i tabliczki, ilustrują jedynie pewien aspekt życia codziennego w Messenii u schyłku epoki brązu. Tabliczki dostarczają głównie informacji na temat organizacji administracji państwa Nestora. Można z nich pośrednio wnioskować na temat przebiegu granicy królestwa. Chociaż w literaturze przedmiotu nadal żywa jest dyskusja na temat przebiegu granicy północnej, co sprowadza się do przyjęcia lub odrzucenia tezy, że Tryfilia należała do „państwa Nestora". Badania przeprowadzone w dolinie Alfejosu skłaniają raczej do twierdzenia, że właśnie ta rzeka stanowiła granicę. Tam należałoby też szukać najdalej na północ wysuniętego dużego ośrodka królestwa zapisanego na tabliczkach, miasta Pi-*82. Z kolei granica zachodnia, co przyjmuje się prawie bezdyskusyjnie, przebiegała po rzece Nedon, zapisanej na tabliczkach jako ne-do-wo-te (tab. Cn 4).

Całe królestwo było podzielone na dwie prowincje (ryc. 2): Bliższą, w której leżała stolica-Pylos i Dalszą. Nosiły one nazwy: de-we-ro-a_3-ko-ra-i-ja oraz pe-ra_3-ko-ra-i-ja[12]. W terenie granicę między prowincjami stanowiło zapewne pasmo gór Aigaleon. W Bliższej Prowincji było zgodnie z zapisami 9 większych ośrodków oprócz Pylos. Były to idąc od północy: pi-82, me-ta-pa, pe-to-no, pa-ki-ja-ne, a-pu_2-, a-ke-re-wa, ro-u-so/e-ra-to, ka-ra-do-ro, ri-jo. Z kolei w Dalszej Prowincji leżało 7 podobnych ośrodków: ti-mi-to a-ke-e, ra-u-ra-ti-ja, sa-ma-ra, a-si-ja-ti-ja, e-ra-te-re-wa-pi, za-ma-e-wi-ja, e-re-e[13]. Nie ma zgody wśród naukowców co do lokalizacji tych osad. Sądzi się, że pi-*82 to Pisa leżąca w okolicy Olimpii, re-u-ko-to-ro to Leuktron, ko-ri-si-jo to Korynt, ri-jo to Rhion[14], ti-mi-to a-ke-e to Nichoria, etc.[15] Badania archeologiczne pozwalają uściślać te sugestie, jednak prawdopodobnie zawsze będziemy mieli wątpliwości, z wyjątkiem Pylos, którego nazwa pu-ro, zapisana na tabliczkach, wydaje się pewna. Sugerowany przez tabliczki podział królestwa na mniejsze jednostki terytorialne znajduje analogię u Homera. Być może, niektóre z miast przez niego wspomnianych to te same, które znamy z tabliczek. Takie przypuszczenie wypowiada się np. wobec a-pu^2-, może Homerowe Ajpy. Opis Homera zapewne w ogólnych zarysach odzwierciedlał realia terytorialne królestwa Nestora. Pojawia się tylko

---

[12] J. Chadwick, *Mycenaean World*, Cambridge 1976, s. 42 nn.

[13] A.P. Sainer, *An Index of Place Names at Pylos*, SMEA XVII 1976, s. 20.

[14] Chadwick, *o. c.* s. 41; idem, *The Mycenaean Documents*, w: The Minnesota Messenia Expedition, Minneapolis 1972, chapter 7, s. 103 – 109.

[15] G. Rapp, S.E. Aschenbrenner, W. McDonald, *Excavations of Nichoria in South-Western Greece. Site, Environs and Technique,* Minneapolis 1979, s. 86 n.



Ryc. 2. Podział administracyjny Królestwa Nestora, wraz z głównymi centrami osadniczymi — na podstawie tabliczek w piśmie linearnym B, wg autora.

problem, czy ustęp z tzw. „Katalogu okrętów" to stan z czasów Homera czy też odbicie wcześniejszego podziału. Jeśli przyjmiemy drugie ze wspomnianych założeń, to Nestor rządził (tymi): „... co w Pylos mieszkali, a także w Arenie powabnej w Tryosie, gdzie płynie Alfejos, i w Ajpy uroczo wzniesionym, co Kiparysejs, a także Amfigeneję dzierżyli oraz Ptelos i Helos, i Dorion..." (*Il.* II 591 – 594). Natomiast stan terytorialny w czasach Homera prawdopodobnie znajduje odbicie w opisie tzw. „Siedmiu miast darowanych Achillesowi". Co więcej, darowanych z akceptacją Nestora, chociaż w świetle tabliczek, były to tereny Dalszej Prowincji. Achilles otrzymał: „...gród Kardamyle, Enopę, Hirę, łąkami słynącą, Fery przez bogów kochane, Anteję w łąki bogatą, piękną Ajpeję i Pedaz od winorośli zielony. Wszystkie te miast nad morzem przy Pylos leżą piaszczystym ..." (*Il.* IX, 149 – 153).

W sumie zarówno późniejsze przekazy Homera, jak również tabliczki, dają nam jasny obraz gęstości zaludnienia Messenii. Badania powierzchniowe przeprowadzone już w latach 30. przez N. Valmina[16], a później w latach 60. przez McDonalda i Hope-Simpsona i wreszcie interdyscyplinarny program z lat 70. nazywany Minnesota Messenia Expedition — potwierdziły duże zagęszczenie siatki osadniczej[17]. W sumie zlokalizowano ponad 200 osad różnej wielkości. Szczególnie intensywne zgrupowania występują w dolinie Alfejosu, wokół zatoki Navarino, w tzw. pięciorzeczu, dolinie Pamisosu oraz na wewnętrznych równinach Stenyklaros i Soulima. Niektóre ośrodki, jak np. Tragana, Peristeria, Malthi-Dorion, czy też Nichoria, miały większe znaczenie. Materialne pozostałości: megarony, freski, bogate wyposażenie, świadczą o ich ponadregionalnej roli[18]. Niewykluczone, jak chcą niektórzy naukowcy, że Nichoria była stolicą Dalszej Prowincji.

Wielkość populacji Messenii u schyłku późnej epoki brązu jest wg różnych ocen różnie szacowana. Przeważa pogląd, że liczba ludności oscylowała wokół 50 000. Wypowiadane są jednak także poglądy skrajne, np. C. Renfew — wg których Messenię zamieszkiwało ok. 240 000[19]. Inni badacze podają nawet liczbę 500 000[20]. Trudno zgodzić się z takimi obliczeniamij, zwłaszcza że za ich podstawę wzięto teoretyczną liczbę mieszkańców w osiedlach, nie opartą na znaleziskach archeologicznych — wielkość domów, pochówki etc. W zasadzie dość dokładnie możemy wnioskować o liczbie mieszkańców Pylos. Pozwalają na to zapisy odczytane na tabliczkach. J. Chadwick podaje, że stolicę zamieszkiwało ok. 2500 osób[21]. Symulacje komputerowe prowadzą natomiast do wniosku, że osady liczyły średnio od 100 – 800 mieszkań-

---

[16] N. Valmin, *Études topographiques sur la Messénie Ancienne*, Lund 1930.

[17] Chadwick, *o. c.*, s. 100 – 103.

[18] E. Vermeule, *Greece in the Bronze Age,* London 1966, s. 114 – 136.

[19] C. Renfrew, *The Emergence of Civilisation. The Cyclades and the Aegean in the third mill. B.C.* London 1972, s. 249 – 255.

[20] K-E, Sjöquist, P. Aström, *Pylos: Palmprints and Palmleaves*, Göteborg 1985, s. 34 nn.

[21] J. Chadwick, *Mycenaean World,* Cambridge 1976, s. 67 n.

ców[22]. Warto zaznaczyć, że w jedynej w całości odsłoniętej osadzie, Malthi — zamieszkiwało ok. 700 osób[23].

Administracja pałacowa pracowała bardzo skrupulatnie. Odnotowano wszystkie wyprodukowane dobra, dokładnie kontrolowano, komu, za co i ile przeznaczono dóbr[24]. Szczególnie pieczołowicie sprawdzano produkcję oliwy i lnu[25]. Być może na te produkty obowiązywał rodzaj monopolu. Z tabliczek dowiedziano się także o istnieniu wyspecjalizowanej grupy rzemieślników zajmujących się obróbką brązu. Ich liczbę można szacować na ok. 200 osób.

Jak wiemy, Pylos było miejscem produkcji perfum. O skali tej produkcji może świadczyć ilość surowców używanych w procesie produkcyjnym, co najpełniej podaje tabl. Un 267.

Gotowacz perfum, a-re-pa-te otrzymał:
kolendra 576 l.
cibora 576 l.
owoce 240 l. wino 576 l. miód 58 l.
wełna 6 kg gorsze wino 58 l[26].

O ile na temat gospodarki, własności ziemi etc. wiemy stosunkowo dużo, o tyle na temat struktury społecznej możemy w zasadzie jedynie snuć domysły. Jak się wydaje, na czele państwa stał człowiek, którego funkcja nosiła nazwę: wãnax. Z dwóch tabliczek pochodzących z Pylos, Er 880 i Un 718 znamy jego imię: e-ke-ra$_3$-wo. Dowódca wojskowy określany jest nazwą: ra-wa-ke-ta (An 724, Un 219, Un 718). Byli również wyżsi funkcjonariusze państwowi o trudnym do ustalenia zakresie władzy zwani te-re-ta (Eb 149, Ed 411, En 609), co tłumaczy się jako „towarzysze królewscy". Przedstawicielami (?) władzy królewskiej w głównych ośrodkach obu prowincji byli ko-re-te i ich zastępcy po-ro-ko-re-te[27]. Na tabliczkach napotykamy także termin da-mo (Ea 52, Eb 846). Kojarzony jest on z późniejszym greckim demos, chociaż zakres znaczeniowy wydaje się inny. Prawdopodobnie chodzi o określenie wspólnoty wiejskiej, nie posiadającej dużego zakresu władzy samorządowej. Obsługa wyższych urzędników wymagała całego zastępu służących, jak się wydaje, zajmujących się różnymi szczegółowymi potrzebami np. wielki folusznik, klucznik, garncarz królewski. Nie można wykluczyć, że byli to ludzie wolni, zaś nazwy funkcji mogły być zarazem nazwami urzędów. Oczywiście, istnieli także niewolnicy. Byli oni

---

[22] J. Carothers, W.A. McDonald, *Size and Distributions of the Population in Late Bronze Age,* Journal of Field Archaeology 1979 s. 433 – 454, A. Chadwick, *Computer Simulation of Settlement Development in Bronze*, BAMS, Cambridge 1977, s. 88 nn.

[23] N. Valmin, *The Swedish Messenia Expedition, Malthi,* Lund 1932, s. 358 – 412.

[24] Chadwick, Ventris, *o. c.* s. 275 – 303.

[25] *Ibidem*, s. 128 – 130, 476 – 483. M.A. Jasink, *Le 'Tavolette dell'olio' di Pilo: Considerazione Topografiche*, Kadmos XXII 1983, s. 40 – 53.

[26] C.W. Shelmerdine, *The Perfumed Oil Industry at Pylos*, w: Pylos Comes Alive, s. 81 – 94, eadem, *The Perfume Industry of Mycenaean Pylos*, SIMA XXXIV, Göteborg 1985, s. 5 – 150.

[27] Chadwick, Ventris, *o. c.* s. 119 – 125; G.C. Vlachos, *Les sociétés politiques homériques*, Paris 1974, s. 3 – 17.

zatrudnieni w pracach polowych, zbiorze lnu, szyciu ubiorów etc. Niektóre z tych grup niewolników, głównie kobiety, to prawdopodobnie branki. J. Chadwick sugeruje, że nazwy towarzyszące na tabliczkach zapisom ile niewolników do czego zostało przeznaczonych, mogą być kluczem do określenia obszarów ich pochodzenia. Tak np. ki-ni-di-ja to Knidos (?) etc.[28]

Problem wierzeń, jest bardzo skomplikowany, wymagający obszernej dyskusji wykraczającej poza ramy tego artykułu. Trzeba jednak zaznaczyć, że wśród nazw spotykamy wiele takich, które w późnijszych czasach w trochę zmienionej formie odnosiły się do znanych nam bogów greckich. Np. e-ra to Hera, a-re, Ares, pa-a-wo-ne, Apollo, a-ta-na po-ti-ni-ja Atena, di-wo-nu-so-jo to Dionizos[29]. Ta ostatnia forma w zasadzie rozwiązuje długo dyskutowany w literaturze problem na temat pochodzenia Dionizosa. Część badaczy sądziła, że jest to bóstwo stosunkowo późno włączone do greckiego panteonu i wywodzące się z Tracji. Spotykamy jednak także imiona bóstw, czy też sformułowania nieznane lub prawie nieznane w Grecji klasycznej, np. e-re-u-ti-ja to Eileithyia, pe-re-*82 to Gołębia bogini. W spisie ofiar używa się też zwrotu: dla wszystkich bogów. Niektóre z ofiar zadziwiają bogactwem np. na tabl. Un 718 odnotowano: 480 l pszenicy, 108 l wina, 1 byk, 10 serów, 1 skóra owcza, 6 l miodu, ... 4 l tłuszczu, 72 l mąki... etc.[30] Wskazuje to na wielkie znaczenie religii w życiu mieszkańców Messenii w okresie PH. W państwie był nawet wydzielony specjalny obszar pa-ki-ja-ne, na którym być może były skoncentrowane ośrodki kultu. Dotychczas jednak nie odsłonięto materialnych pozostałości po budowlach kultowych, chociaż niektórzy naukowcy są skłonni widzieć w różnych częściach Messenii takie konstrukcje.

W szczytowej fazie rozwoju, nagle, królestwo w okresie PH III C praktycznie przestaje istnieć[31]. W materiale archeologicznym odnotowujemy gwałtowne zniszczenia i wyludnienie znacznych obszarów. W literaturze przedmiotu przyjmuje się, że symptomami zbliżającego się niebezpieczeństwa są zapisy z serii tzw. o-ka. Terminem tym określa się oddziały wojskowe. Były one przerzucane w różne obszary Messenii drogą morską. Z tego faktu wyciąga się wniosek, że spodziewano się zagrożenia od strony morza. W sumie uruchomiono dość znaczne siły określane na ok. 800 osób. Jak sądzę, problem wymaga jednak dalszych badań.

Zgodnie z tradycją literacką, przyczyną tych perturbacji w świecie mykeńskim był najazd Dorów, a ściślej powrót potomków Heraklesa wygnanych nie-

---

[28] Sainer, *o. c.* s. 42 n. Chadwick, Ventris, *o. c.* s. 554; M. Lindgren, *The People of Pylos* II, Uppsala 1973. Podobne przykłady są przytoczone w różnych miejscach pracy oraz w przypisach.

[29] Chadwick, Ventris, *o. c.* s. 125 – 129, J. Chadwick, *Mycenaean World*, Combridge 1976, s. 86 – 99. Cf. zbiór artykułów na temat religii mykeńskiej, pod red. R. Hägg'a: *Sanctuaries and Cult in the Aegean Bronze Age*, Stockkolm 1981.

[30] Chadwick, Ventris, *o. c.* s. 282 nn.

[31] Blegen, Rawson, *o. c.* s. 419 – 424.

gdyś z Grecji. Przed niebezpieczeństwem potomkowie Neleusa uciekali do Aten. Jeden z nich, Melanthos, król Pylos, został nawet rólem Aten. Wokół tzw. kwestii doryckiej dotychczas trwa burzliwa dyskusja. Ponieważ jednak nie znaleziono żadnych nowych dowodów archeologicznych, które potwierdzałyby lub ostatecznie obalały koncepcję najazdu Dorów, trudno ten problem rozwiązać jedynie na podstawie znanych artefaktów. W każdym razie obecnie wiadomo, że szereg wcześniejszych koncepcji na ten temat, jak np. twierdzenie, że Dorowie przynieśli do Grecji znajomość żelaza, że wiązać z nimi należy szersze występowanie fibul i szpil, etc. nie wydaje się tak jednoznaczne. Nie rozstrzygając tego problemu, oddajmy głos Mimnermosowi poecie z VII w. p.n.e. który tak opisuje dalsze losy pozbawionych ojczyzny Neleidów:

„Kiedy i strome Pylos rzuciliśmy, miasto Neleusa,
oto do Azji ponętnej nas okręty przywiodły,
Zasiedliliśmy miły Kolofon, bo byliśmy zbrojni
w siłę przemożną, a pycha wówczas nas wiodła bolesna.
Stamtąd ruszyliśmy dalej i rzekę Asteeis przeszedłszy,
zgodnie z bogów zamysłem wzięliśmy Smyrnę eolską”[32].

Trzy tysiące lat później przybyli do Pylos archeolodzy.

Warszawa

IN THE KINGDOM OF NESTOR

Summary

Reading Homeric poems has aroused wide interest of scientists in the historical and geographical land of Messenia in the south-western part of the Peloponneses. Since the second half of the 19th century, attempts have been made to locate the capital of the Kingdom of Nestor — Pylos. It was not before 1939 that the first archaeological excavations were carried out on the hill called Epano Englianos near the Bay of Navarino. As a result, a palace from the late Bronze Age was uncovered, commonly recognized among the specialists to be the abode of Nestor. The spacious rooms decorated with frescoes as well as scanty objects of everyday use and art left by ancient plounderers, prove the wealth and power of the rulers of Messenia at the end of the 13th century B.C. The tabletes found in the so-called palace archives have particular signifiance. These administrative documents, written in the linear B, have allowed the scientists not only to learn certain names of the deities worshipped at the end of the Bronze Age — some of which were to survive in the Greek Pantheon — but also give us some information about the administrative structure of the state. The names of territorial units or local authorities correspond to those known from classical Greece, while others have their equivalents in the Homeric poems. However, what remains unsolved is the question of the fall of the Mycenaean Culture.

The archaeological evidence suggests, a violent collapse, possibly for economic reasons.

---

[32] *Liryka starożytnej Grecji*, opracował J. Danielewicz, Wrocław 1987, s. 294 fr. 9 (3).

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

THE BARBARIAN IN THE GREEK ANTHOLOGY

By

ALICJA SZASTYŃSKA-SIEMION

Alexander the Great's conquests widened the borders of the Greek world. As a result, the rise of the newly created huge Hellenistic monarchies produced a new system of contacts and relations between Greeks and non-Greeks. Both ethnic groups cohabited the same territories and mutually exchanged their cultures and customs; marriages between members of the two groups were frequent. These changes accelerated the process of the unity forming of what H. C. Baldry called the idea of the unity of mankind.[1] Yet the difference between one's fellow-countrymen and aliens, between Greeks and barbarians did not vanish altogether. In the second century B. C. when Rome conquered Greece militarily, while Greece, in turn, conquered Rome culturally, a new quality emerged. The opposition: Greek versus barbarians was replaced by a new one: Graeco-Roman versus barbarians while the ethnic principle of differentiation changed into the principle of participating in the Graeco-Roman culture. Thus the advancing Romanisation made people of the epoch speak only of the barbaric fringers or margins of the world, as Pierre Leveque puts it.[2]

This process of shifting the meaning and importance of the "one's own people versus aliens" opposition is clearly noticeable in the poetry of the Greek epigrammatic poets, especially from the Hellenistic and early Roman period, i.e. the Garland of Meleager and the Garland of Philip of Thessalonica. It is interesting insofar as those often meagre poets present the average views of the Graeco-Roman population and hence they illustrate not the forming of new ideas but rather their spreading and taking root among broad strata of society.

The term βάρβαρος appears very rarely in epigrams and its connotations are strictly limited. One of them, remote from the basic meaning, concerns the shortcomings in some people's character, often, surprisingly, in the erotic con-

---

[1] H. C. Baldry, *The Idea of the Unity of Mankind*, in: Grecs et Barbares, Fondation Hardt, Entretiens sur l'Antiquité Classique 8, Vandoeuvres – Genève 1962, pp. 169 – 232.

[2] P. Lévêque, *Empires et barbares*, Paris 1968, p. 249.

text. The epithet barbaros may be thus applied to an unwilling lover who mocks the agony of the person in love, as in Straton (AP 12, 218):

> Μέχρι τίνος σε γελῶντα μόνον, μηδὲν δὲ λαλοῦντα
> οἴσομεν; εἶπον ἁπλῶς ταῦτα σύ, Πασίφιλε.
> αἰτῶ, καὶ σὺ γελᾷς· πάλιν αἰτῶ, κοὐκ ἀποκρίνῃ
> δακρύω, σὺ γελᾷς· Βάρβαρε, τοῦτο γέλως;
> (How long shall I bear with thee, thus laughing only and never uttering a word? Tell me this plainly, Pasiphilus. I entreat and thou laughest; I entreat again and no answer; I weep and thou laughest. Cruel boy, is this a laughing matter?)[3]

Or βάρβαρος may be a ἑταίρα who charges extravagant sums for her service (AP 5, 12 anonymous; 274 Paul. Sil.).

The verb βαρβαρίξω is used to describe someone's grammatical mistakes such as the solecism of the outstanding rhetor Flaccus in a very malicious epigram by Lucillius (AP 11, 148, 1 sq.):

> Μηδὲ λαλῶν πρῴην ἐσολοίκισε Φλάκκος ὁ ῥήτωρ,
> καὶ μέλλων χαίνειν, εὐθὺς ἐβαρβάρισεν.
> (Flaccus the rhetor made solecism the other day without even speaking, and when he was about to yawn at once was guilty of a barbarism.)

Another group of the notations of the word βάρβαρος concerns strangers, but only those from historically remote epochs. The poets address the Persians as barbarians when describing the Graeco-Persians wars in the fifth century B. C. and also the inhabitants of the mythical Colchis, but never their own contemporaries. Philip of Thessalonica in his epigram on the harbour-mole at Puteoli (AP 9, 708) juxtaposes the makeshift bridge built over the Hellespont by the barbarian i.e. Xerxes and the imperishable Roman construction.[4] The poet's contemporary, Geminos (AP 7, 73) invokes Hellas to build for Themistokles, the Salamis hero, a tomb worthy his merits of the barbaric (Persian) ship timbers. The unknown author of the epigram version preserved in the scholia to Pindar, which describes the tripods consecrated in Delphi by Gelon and his brothers after the Himera victory, calls the Carthaginians the barbaric peoples — βάρβαρα ἔθνη.[5]

---

[3] Text and translation after: *The Greek Anthology* with an English Translation by W. R. Paton, London 1960.

[4] Cf. the commentary: *The Greek Anthology. The Garland of Philip* ed. by A. S. F. Gow and D. L. Page, 2, Cambridge 1968, p. 361.

[5] The two initial lines of this epigram are to be found in the AP 6, 214 with quite different second distich. The problem is discussed in a more detailed way by D. L. Page, *Further Greek Epigrams*, Cambridge 1981, pp. 247 – 250.

The meaning of the epithet βάρβαρος in the epigram on Medea's portrait, written by Philip of Thessalonica (AP 16, 137), is rather more complicated. One might think that the author's aim was to stress the model's foreign origin, but the context proves otherwise (v. 1 – 2):

> Τίς σου, Κολχὶς ἄθεσμε, συνέγραψεν εἰκόνι θυμόν;
> τίς καὶ ἐν εἰδώλῳ βάρβαρον εἰργάσατο;
> (Lawless Colchian, who has portrayed your rage together with your image? Who has made you thus barbarous even in a likeness?)

Calling Medea a lawless Colchian and invoking her rage and tempestuous character inclines one to think that it was both Medea's origin and her personality that made the poet call her a barbarian.

Until the Byzantine epoch we do not encounter the term barbarian applied to a poet's contemporaries: nations are given their own ethnic names, such as Persians, Thraces, Galls, Armenians etc.; it is perhaps a symptom of the spreading knowledge of the world among the Graeco-Roman population.

What is the author's attitude towards strangers? One must admit that it is usually quite favourable, although attitudes may certainly have varied among so many poets composing in so many places and epochs. The poetic treatment of military enemies is obviously least of all friendly. One meets with the feeling of enmity reaches an intensity similar to that one in Anyte's epigram on three maidens from Miletus who chose death rather than being violated (AP 7, 492). The Gauls are called ἀθέμισται Γαλάται in this poem and their deed — ἡ ἄνομος ὕβρις.

Much more often we perceive tolerance and will to understand strange customs. As early as in Dioscorides' epigram (AP 7, 162) there is mentioned a Persian, Euphrates, who begs not to wash nor burn his body after his death because it would spoil the purity of these elements, as his religion makes him believe. The poem's mood indicates that the author treats such foreign customs with a great interest, and also thinks it wise for the Greek to respect them. Archias (AP 9, 111) praises the wise Thracian custom of weeping when a man is born and rejoicing when he dies, as such behaviour fits with his own experience of life (v. 5 – 6):

> οἱ μὲν γὰρ ζώοντες ἀεὶ παντοῖα περῶσιν
> ἐς κακά, τοὶ δὲ κακῶν εὗρον ἄκος φθίμενοι.
> (For the living ever pass to all manner of misery, but the others have found in death their misery's cure.)

More criticism arises in the case of the Celtic custom, described in a voluminous, 11 lines long epigram (AP 9, 125), which consisted in casting newly born babies into the Rhine and eventually fishing them out; the father

recognized the child as his own only when it proved able to swim. However, the only word of comment is an epithet given to the Celts — θαρσάλεοι "daring, audacious". One can conclude that the basic attitude towards other nations was sheer curiosity. It is also clear that this curiosity was very far from xenophobia. Crinagoras, for instance, when he writes about a queer sheep from Armenia (AP 9, 430) which has no fleece but gives birth three times a year and has a voice like a young cow, concludes simply (v. 8):

ἄλλα γὰρ ἀλλοῖαι πάντα φέρουσι γέαι
(Thus diverse countries bear all things different.)

Only later, in the satirical epigrams of Lucillius circle (Book 11 AP) one does meet mocking and teasing of some nations. Still, one must regard those poems in the terms of their convention: They are very schematic, like the one about Cyllitians who are all stupid except Cinyras, and even he is a Cyllitian (AP 11, 265), or that one about the malice of Cappadocians being so awful that once, when a viper bit one of those people, the snake died killed by the man's poison (AP 11, 327; cf. also 238 and 327 by Antipater of Thessalonica about women from Sydon). It is worth recalling that similar low jokes depict the citizens of particular Greek cities (for instance 11, 436 Corinth; 439 Argos; 440 Megara).

Therefore we can say that in the Graeco-Roman world, whose borders, according to Crinagoras, were the Araxes in Armenia in the East and the Rhine in the West (AP 16, 61) and which spread from one ocean to the other, the epigrammatic poems do not show any declarations of enmity between various groups of the population. Nor does one perceive such enmity towards the neighbouring peoples living on the barbaric fringes of the world. It looks as if the poets had shared the view of Meleager of Gadara who even in the 1st century B. C. wrote (AP 7, 417, 5 sq.):

εἰ δὲ Σύρος, τί τὸ θαῦμα; μίαν, ξένε, πατρίδα κόσμον
ναίομεν, ἓν θνατοὺς πάντας ἔτικτε Χάος.
(If I am a Syrian, what wonder? Stranger, we dwell in one country, the world; one Chaos gave birth to all mortals.)

It is remarkable that the term βάρβαρος employed for describing contemporaries of the poet reappears again in the writings of the Byzantine poets Agathias and Paulus Silentiarius.

Wrocław

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

LA FONCTION COSMOLOGIQUE DU FEU. REMARQUES SUR LA VISION HÉRACLITÉENNE DU MONDE

By

KRZYSZTOF NARECKI

La cosmologie grecque tire son origine d'Homère qui a donné un rôle important à l'Océan qui entoure la terre plate de partout. À cette conception se référait indubitablement Thalès de Milet considéré par les Grecs comme le père de leur philosophie: tout est fait de l'eau, tout a été créé de l'eau et se compose de l'eau. Le mérite de Thalès était une nouvelle façon d' expliquer l'origine du monde. La question sur l'origine du monde était devenue le premier problème philosophique. La solution de Thalès n'a pas eu cependant d'imitateur direct car d'autres observations et associations portaient à croire que d'autres matières pouvaient être l'origine du monde, elles aussi. Le terme "origine" (ἀρχή) fut employé pour la première fois par Anaximandre qui lui donna un autre sens "principe" des choses. Pour le philosophe ce principe était "l'infini" (ἄπειρον) duquel fut créé la nature par le biais de l'apparition des contraires. Anaximène a identifié le principe d'Anaximandre avec l'air — matière définie et connue par l'expérience. L'infini, la variabilité et la similitude de l'air à la nature de l'âme (comme souffle) sont les attributs qui confirmaient certainement la thèse d'Anaximène. Pour lui la cause des transformations dans la nature était le mouvement, inséparable de la matière, qui était l'origine de la condensation et de la raréfaction de l'air.

Le quatrième philosophe Ionique, Héraclite d'Éphèse trouva l'*arche* dans un autre genre de matière: le feu. L'Ephésien, conscient des résultats des prédécesseurs, chercha à perfectionner les doctrines existant déjà, en accordant dans sa théorie de la création et de la diversification du monde la pensée d'Anaximène (et aussi de Thalès) sur la transformation de la matière de base avec l'idée d'Anaximandre. Selon cette idée, ces transformations sont causées par la lutte entre les contraires ("Il faut savoir que la guerre est universelle, et la discorde est justice, et que toutes choses arrivent par la discorde et par la nécessité" — frg. B 80). Cependant dans la théorie héraclitéenne du feu il y avait certainement quelque chose qu'il faut considérer comme innovation par

rapport aux autres. Or, le feu identifié au cosmos se transforme dans les limites définies conformément aux mesures fixées.

Nos réflexions sur la conception du cosmos comme feu sont basées sur l'analyse détaillée des fragments choisis et les plus essentiels selon nous pour ce problème, à commencer par le fragment 30 qui est le plus important.

B 30 κόσμον τόνδε, τὸν αὐτὸν ἁπάντων, οὔτε τις θεῶν οὔτε ἀνθρώπων ἐποίησεν, ἀλλ᾽ ἦν ἀεὶ καὶ ἔστιν καὶ ἔσται· πῦρ ἀείζωον ἁπτόμενον μέτρα καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα.

(Clem., *Strom.* V 104, 2)

"Ce monde, le même pour tous, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera: feu toujours vivant, s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure".

Le style de cette citation, soutenu et sollennel (voire monumental), montre combien importante était cette pensée dans le contexe de tout l'enseignement d'Héraclite[1]. C'est pourquoi peut-être elle est en même temps une des phrases la plus difficile qui donne toujours lieu à de nombreuses controverses interpretationnelles et textuelles. Une de ces dernières controverses est aussi la querelle sur l'authenticité de la phrase τὸν αὐτὸν ἁπάντων. K. Reinhardt[2] et G. S. Kirk[3] (suivis des Snell et Fränkel)[4] l'ont considérée comme glose ou interpolation faite par Clément. Cependant le fait que Clément soit la seule source des mots "douteux" ne devrait pas décider à les réjeter, d'autant plus que l'auteur de *Stromates* est le seul à citer tout le fragment tandis que Simplicius et Plutarque citent seulement la première partie de ce fragment[5]. Selon G. Vlastos[6] si nous traduisons la phrase τὸν ἁπάντων — "le même pour tous"[7] — nous aurons ainsi le sens conforme au sens du fragment 89: le monde que "aucun dieu et aucun homme n'a créé" est "le seul" monde réel, "le même pour tous" qui s'oppose nettement à la pluralité des mondes „privés" (c'est pourquoi trompeurs et faux), créés constamment par les hommes qui dorment,

---

[1] O. Gigon (*Untersuchungen zu Heraklit*, Leipzig 1935, p. 52, désormais: UH) suggère même que le fragment 30 pouvait ouvrir la partie cosmologique de l'oeuvre du philosophe.

[2] K. Reinhardt, *Parmenides und die Geschichte der griechischen Philosophie*, Bonn 1916, p. 170 note 1.

[3] Heraclitus, *The Cosmic Fragments*, Cambridge 1957, p. 309 (désormais: HCF).

[4] Chez M. Marcovich (*Heraclitus*, Merida 1967, p. 268, désormais: HER).

[5] Simplicius dans l'oeuvre *De caelo* (chez Kirk, HCF, p. 308 et suivante) termine le fragment 30 sur les mots ἀλλ᾽ ἦν ἀεί, Plutarque (*De an. procr.* 5, 1014 A) par contre — sur οὔτε ἀνθρώπων ἐποίησεν. Les deux auteurs citent le démonstratif τόνδε après le mot κόσμον; il n'est pas cité par Clément.

[6] G. Vlastos, *On Heraclitus*, American Journal of Philology LXXVI 1955, 4 p. 345 note 18.

[7] Cf. aussi W. K. C. Guthrie, *A History of Greek Philosophy*, Vol. 1, Cambridge 1962, p. 454 note 2 (désormais: HGP); Marcovich (HER, p. 268 et suivante) présente aussi d'autres arguments qui permettent de reconnaître l'authenticité de la phrase analysée.

c'est-à-dire ceux qui ne suivent pas logos. La mise en relief de l'universalité d'un monde unique, commun pour tous (hommes et choses car ἁπάντων peut signifier toutes les composantes du cosmos, rangées de la même façon) n'est pas du tout quelque chose de superflu car un homme ordinaire perçoit cette universalité dans certaines choses à peine sans en prendre conscience dans d'autres. Il se prive donc du contact avec ce "qui est universel" (ξυνόν), le Logos divin, l'intelligente structure du monde (cosmos) identifiée dans la seconde partie au feu éternel. On ne peut pas éviter une telle identification, même si, comme le suggèrent certains[8], on met un deux-points ou un point-virgule après le mot ἔσται car dans ce cas πῦρ ἀείζωον, qui est en apposition à κόσμον τόνδε, doit être lié au cosmos par la même relation qui est entre le sujet et le prédicat[9]: le monde et l'ordre qui y règne (defini logos) est un feu vivant éternellement. Nous pouvons donc admettre qu'Héraclite, grâce à l'affirmation de l'universalité de l'ordre, relie deux conceptions: celle de logos et celle du feu, tout comme il l'a fait dans le fragment 67 (dieu identifié à toutes sortes de contraires).

Avant d'analyser le sens du terme κόσμος, arrêtons-nous d'abord sur le sens οὔτε τις θεῶν οὔτε ἀνθρώπων ἐποίησεν. Jusqu'alors on affirme que "aucun dieu et aucun homme" signifie tout simpliment "absolument personne"[10]. Il semble que cette réfutation, dite avec insistance, que l'ordre du monde n'a pas d'auteur suggère une différence avec l'ordre dont nous faisons l'expérience (car une telle restriction impose le pronom ὅδε) et dautres de ses genres qui ont leurs propres sources. Le cosmos d'Héraclite n'est l'oeuvre ni divine ni humaine. Celui qui met de l'ordre (κοσμήτωρ) n'existe donc pas car l'ordre du monde est l'oeuvre de la nature[11]. Il possède sa propre, unique et autogérante sagesse (ἓν τὸ σοφόν) qui gouverne toutes les choses, tout comme le fait dans les fragments 64 – 66. Le cosmos est l'oeuvre autocréé[12] pourvue en plus d'attributs divins: "il était toujours, il est et il sera". Ainsi la réfutation (présente dans le fragment 30) de tout dualisme fondamental entre le monde créé et la source éternelle ou la sagesse gouvernante par qui ce monde est créé ou par qui il est organisé, devient un nouveau paradoxe philosophique. Une autre vérité aussi importante, présente dans la première partie du fragment, est l'affirmation de l'éternité du cosmos[13]: "il était toujours, il est et il sera". La seconde partie du fragment nous explique en

---

[8] Par exemple Reinhardt, *Parmenides*, p. 171 et suivantes; Kirk, HCF, p. 307; 310 et suivant; Marcovich, HER, p. 261, 271. Contra: H. Diels, W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Bd. 1, Berlin 1951 (6-me éd.) p. 158; Gigon UH p. 52.

[9] Ce que accepte aussi Kirk (HCF, p. 317).

[10] Gigon, UH, p. 55: "überhaupt keiner"; Kirk, HCF, p. 311: "absolutely no one at all"; cf. aussi Marcovich, HER, p. 270.

[11] Voir Ch. A. Kahn, *Anaximander and the Origins of Greek Cosmology*, New York 1960, p. 225.

[12] Comme le suggère Gigon (UH p. 56) la première partie du fragment est une critique de l'opinion traditionnelle selon laquelle le dieu (les dieux) organisaient le cosmos (cf. par exemple Hes. *Theog.* 74; *Erga* 276).

[13] Selon Kirk (HCF, p. 315) c'est "the primary intention" de la première partie du fragment 30.

quoi consiste cette éternité. Grâce à l'identification du cosmos avec πῦρ, elle devient en même temps l'attribut du feu exprimé pour la deuxième fois dans la particule ἀει- de l'épithète ἀείζωον qui montre en plus que le feu est vivant. À ces attributs Héraclite ajoute encore quelque chose, ce qui dépasse les conceptions et les notions cosmologiques. Il soutient que le feu s'allume en mesure et s'éteint en mesure. Il ne s'agit pas de comprendre littéralement le processus de s'allumer et de s'éteindre car le cosmos identifié au feu est éternellement vivant. Il doit son immortalité au cycle de transformations des choses qui s'opère sur le seul et même chemin: le chemin vers le bas quand le feu s'éteint progressivement et il se transforme en eau et en terre, et chemin vers le haut quand le feu s'allume et la terre se transforme en feu. Le feu ne s'éteint complètement jamais à aucune des étapes de ce processus alternatif. Il n'a y donc pas de conflit entre le feu „toujours vivant" et "le feu qui séteint progressivement" car même la terre est feu, bien qu'à un degré de chaleur très faible[14]. Bien sûr, on peut parler de "la mort" du feu mais il faut la comprendre comme une serie infinie des transformations (car "sur la circonférence le début et la fin sont commun" — frg. B 103) qui amène en réalité à sa "naissance".

Comme on le voit, le cosmos d'Héraclite est le monde autarcique. Il n'a pas besoin de la force de l'extérieur qui lui donnerait l'existence et qui le gouvernerait. Car le monde dont nous faisons lexpérience (κόσμον τόνδε) a été créé de la matière qui s'organiseelle-même. Personne (contrairement aux opinions traditionelles sur ce sujet) n'a créé ce monde et l'ordre qui y règne. Il est aussi éternel car le feu, identifié avec lui est toujours vivant grâce à ses transformations s'opérant aussi bien dans le cadre du processus cosmologique des transformations des substances de base, que dans chaque chose séparément. De la continuité de ce cycle décide le rythme de s'allumer et de s'éteindre: une partie du feu s'éteint toujours (cf. le sens des participes présents), mais une autre partie parallèle (ce qu'implique le parallélisme syntactique μέτρα ... μέτρα et le sens même de ce mot) s'allume en même temps[15]. Les deux participes accompagnés de l'accusatif interne sont ici employés probablement dans la voix moyenne[16]. Le fragment 31 décrit presque littérairement le processus exprimé dans ces participes.

B 31 ὅτι δὲ καὶ γενητὸν καὶ φθαρτὸν αὐτὸν εἶναι [sc. τὸν κόσμον] ἐδογμάτιζεν [sc. Ἡράκλειτος], μηνύει τὰ ἐπιφερόμενα· „πυρὸς τροπαί· πρῶτον θάλασσα, θαλάσσης δὲ τὸ μὲν ἥμισυ γῆ, τὸ δὲ ἥμισυ πρηστήρ".

---

[14] Cf. C. D. C. Reeve, *Ekpyrosis and the Priority of Fire in Heraclitus*, Phronesis XXVII 1982, p. 303.

[15] Dans l'antiquité (Théophraste, les Stoïciens) aussi bien qu'aujourd'hui (par exemple Gigon, UH, p. 61) les processus décrits dans la phrase μέτρα ... μέτρα étaient interprétés selon le critère du temps (et non pas du nombre) en tant que périodes ou changements périodiques du monde entier qui se succédaient. Kirk (HCF, p. 317 – 324) prouve que seule bien fondée est l'interpretation quantitative qui est conforme au sens du fragment 31 où μετρέεται détermine les transformations quantitatives.

[16] Diels, DK, p. 158; Kirk, HCF, p. 317.

δυνάμει γὰρ λέγει· ὅτι τὸ πῦρ ὑπὸ τοῦ διοικοῦντος λόγου καὶ θεοῦ τὰ συμπάντα δι᾽ ἀέρος τρέπεται εἰς ὑγρὸν τὸ ὡς σπέρμα τῆς διακοσμήσεως, ὃ καλεῖ θάλασσαν· ἐκ δὲ τούτου αὖθις γίνεται γῆ καὶ οὐρανὸς καὶ τὰ ἐμπεριεχόμενα. ὅπως δὲ πάλιν ἀναλαμβάνεται καὶ ἐκπυροῦται, σαφῶς διὰ τούτων δηλοῖ· „θάλασσα διαχέεται καὶ μετρέεται εἰς τὸν αὐτὸν λόγον ὁκοῖος πρῶτον ἦν [ἢ γενέσθαι γῆ]"[17].

(Clem. *Strom.* V 104, 3)

Héraclite affirmait que le monde a été créé et qu'il s'anéantit: "Conversions du feu: d'abord mer, de mer, la moitié terre, et la moitié, vent qui brûle (cest-à-dire le feu atmosphérique)". Il veut également dire par là que le feu à cause de l'action du logos divin qui gouverne tout se transforme, en passant par l'air en une substance humide qui est le germe du monde et qu'on appelle mer. De là apparaît la terre et le ciel et tout ce quils contiennent. Le fait que toutes ces choses retournent à l'état d'origine et se convertissent en feu est dit clairement par les mots suivants: "Mer s'épanche (d'un bout à l'autre), et elle est mesurée selon le même rapport qui était d'abord [q'uavant de devenir terre]".

On admet communément que ce fragment bipartite a été placé directement après le fragment 30 et contenait l'explication du processus décrit à la fin de ce fragment[18]. L'interprétation de ces deux fragments cause beaucoup de difficultés parmi lesquelles domine le problème ἐκπύρωσις commencé par Théophraste et continué ensuite par les interprètes stoîques qui considéraient la phrase d'Héraclite comme une mention sur l'anéantissement cyclique du monde. Même Clément lui-même, indépendamment du caractère (stoîque ou pas) de sa source, interprète les deux fragments de cette manière-là en les considérant comme une excellente illustration de ses réflexions sur ἀνάληψις[19].

Le fragment 31 joue un rôle important non seulement parce que, en tant que seul où apparaît la notion λόγος, il fournit le contexte qui permet de mieux définir le sens de ce mot. Dans le fragment 30 le philosophe se limite uniquement à la constatation que le feu "toujours vivant" est l'objet de la transformation (πῦρ ἀείζωον ἁπτόμενον μέτρα καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα), tandis que dans le fragment que nous analysons à présent il décrit πυρὸς τροπαί en incluant aussi dans le processus de la transformation la mer et la terre. Il semble pourtant que la description de ce processus n'est pas claire, et

---

[17] Nous partageons l'avis de Cherniss (cité par Vlastos, *o. c.*, p. 360 note 47) et de H. Wiese (*Heraklit bei Klemens von Alexandrien*, Kiel 1963, p. 245) que la phrase est une glose. Bien que Vlastos admette la suggestion de Cherniss, il préfère pourtant la pensée de J. Burnet (*Early Greek Philosophy*, London 1930, p. 135 note 2, désormais: EGP) acceptée par Kirk (HCF, p. 325), Kranz (DK, p. 158) et récemment par Marcovich (HER, p. 286) qu'il faut insérer <γῆ> (avant θάλασσα) en tant que sujet de διαχέεται, et θάλασσα traiter comme prédicat.

[18] Voir Kirk, HCF, p. 316; Wiese, *o. c.*, p. 242; Marcovich, HER, p. 286.

[19] Cf. Kirk, HCF, p. 307 et suivante.

l'emploi des verbes (διαχέεται, μετρέεται) neutres (c'est-à-dire ceux qui ne définissent pas le processus même de la transformation) et le fait de les omettre à certaines étapes de ce processus suggèrent qu'Héraclite s'intéresse plus au résultat de la transformation qu'à son déroulement "technique"[20] Cest dans ce contexte que l'expression εἰς τὸν αὐτὸν λόγον de la seconde partie du fragment prend son importance.

Dans l'oeuvre de Clément le fragment 31 est présenté en deux parties séparées par son propre commentaire. La démarche de l'auteur des *Stromates* peut être d'une certaine manière justifiée puisque les deux phrases concernent un autre aspect de la transformation cosmologique. Dans la première phrase Héraclite présente de manière très concise tout un cycle de la transformation du feu avec deux autres éléments. Il semble que cette phrase contient seulement ce qu'il faut — selon le philosophe — dire au sujet des étapes essentielles par lesquelles passent chacun des trois éléments en espace de cycle des transformations: le feu devient la mer, celle-là se transforme à son tour en feu et en terre, la terre se transforme en mer. Quelqu'un pourrait dire que cette dernière transformation n'est pas mentionnée dans le texte. Si pourtant de la phrase θαλάσσης δὲ τὸ μὲν ἥμισυ γῆ, τὸ δὲ ἥμισυ πρηστήρ nous prenons τὸ ἥμισυ comme sujet du ἐστί sous-entendu, alors la phrase "une partie de la mer (est) la terre, une (est) prester" se laisse interpréter peut-être de deux manières: 1. comme affirmation de la transformation d'une partie de la mer en terre et d'une autre en feu, et 2. comme suggestion que la terre aussi bien que le feu sont la source d'une partie de la mer, c'est-à-dire "une partie de la mer est (sa source dans) la terre, une autre partie est (sa source dans) le feu. Ainsi en prenant en considération la transformation de la terre en mer nous avons devant nous la description du cycle complet des transformations qui prend en fait la forme du cercle dont le début est πυρὸς τροπή, et la fin est πρηστήρ[21], c'est-à-dire de la transformation du feu: d'abord (le feu se transforme) en mer; ensuite une partie de la mer se transforme en terre, complétée de nouveau par la terre, la deuxième partie de la mer se transforme en feu qui à son tour la rend à la mer dans la même quantité[22].

---

[20] K i r k, (HCF, p. 329) en montrant qu'Héraclite s'intéresse à "the result rather than the method of change" il voit dans le mot τροπαί l'idée de "sudden and complete (as opposed to gradual and minute) changes".

[21] Beaucoup a déjà été dit au sujet de *prester*. Indépendemment des sens de ce terme (par exemple comme: „whirlwind" — B u r n e t, EGP, p. 135; "hurricane accompanied by a fiery water-spout" — Burnet EGP, p. 149; "Gluthauch" — DK, p. 158; "lightning-flash" — K i r k, HCF, p. 325; "burning" — M a r c o v i c h, HER, p. 282 et 288) le lien avec le feu est incontestable. Il est fort probable qu'Héraclite, pour bien illustrer la conversion de la mer en feu, a choisi un des phénomènes météorologiques. Il semble pourtant que la discussion sur le genre de ce phénomène (voir par exemple M a r c o v i c h, HER, p. 288 et K i r k, HCF, p. 330 et suivante) ne peut pas cacher le problème fondamental qu'est la visualisation d'un cycle complet des transformations sur le chemin en bas (du feu à la terre) et sur le chemin en haut (de la terre au feu). Kirk a donc raison (HCF, p. 331) en disant que *prester* est le synonyme du feu comme la foudre dans le fragment 64.

[22] Cf. V l a s t o s, *o. c.*, p. 358.

L'objet d'intérêt d'Héraclite de la deuxième partie du fragment est tout à fait autre[23]. Une fois les étapes fondamentaux dans le processus de transformations établies, philosophe s'occupe maintenant à déterminer le sens exact des mesures (μέτρα ... μέτρα) du fragment numéro 30. Tout d'abord le cycle décrit par Héraclite est régulier. Pourquoi cependant, pour le prouver, choisit-il la mer bien que ce soit le feu (πυρὸς τροπαί) qui est en tête du fragment 31? Il nest pas difficile de comprendre la cause de ce choix car parmi les trois éléments qui prennent part dans le cycle décrit, seule la mer se transforme dans deux directions. La mer est aussi la seule substance complétée des deux sources différentes. Il semble qu'on puisse dire qu'elle joue un rôle le plus compliqué car en même temps elle reprend ce qu'elle perd, aussi bien de la part de la terre que du feu. Rien donc détonnant que c'est la mer qui, selon Héraclite, est le meilleur exemple de la présentation du rythme avec lequel se déroule tout le processus du changement et chacune de ses étapes intermédiaires. Dans les mots θάλασσα διαχέεται (la mer se dissipe, déborde) il n'y a aucune indication pour savoir s'il s'agit de la transformation en feu ou en terre. Peut-être ce manque est-il intentionnel, si Héraclite pense à la transformation de la mer s'opérant dans les deux directions[24]. La régularité de ce processus est exprimée dans le verbe μετρέεται (répété dans la phrase μέτρα ... μέτρα du fragment 30) et le mode de sa réalisation est exprimé par la locution prépositionnelle εἰς τὸν αὐτὸν λόγον liée à la phrase comparative ὁκοῖος πρῶτον ἦν. Il semble que le logos correspond au lien qualitatif de la mer (à chaque étape de sa transformation) avec les deux autres éléments: la mer (les deux quarts) se transforme en même temps en feu et en terre, mais parce que dans la même période elle est complétée par la même quantité (les deux quarts) des éléments voisinants, elle reste dans la même relation quantitative (τὸν αὐτὸν λόγον) le feu et la terre, qu'elle possédait au début du processus. Bref, la quantité de la mer avant la transformation égale la même quantité après sa transformation. Certainement le philosophe appliquait l'idée de logos à tout un cycle des transformations cosmologiques et ensuite à toutes les choses de ce monde. Car si nous nous imaginons le cosmos comme une série de transformations interminable, alors chaque élément de ce processus représente la même portion du feu (qu'il était avant de devenir la chose donnée) qui est

---

[23] Dans les interprétations connues on omettait le fait qu'il faut diviser le fragment 31 en deux parties, chaque partie concernant différents, bien que liés, aspects du changement cosmologique (voir par exemple: Guthrie, HGP, p. 464; Vlastos, *o. c.* p. 358; Kirk, HCF, p. 325 et suivantes; C. Ramnoux. *Héraclite ou l'homme entre les choses et les mots*, Paris 1959, p. 77 et suivantes). Seul E. Kurtz (*Interpretationen zu den Logos-Fragmenten Heraklits*, Tübingen 1959, p. 148 – 171) base son interprétation sur une telle division du fragment. Une telle analyse est développée plus tard par H. Jones (*Heraclitus — Fragment 31*, Phronesis XVII 1972, p. 193 – 197).

[24] S. Mouraviev (*Heraclitus B 31b DK /53b Mch/: An improved reading?*, Phronesis XXII 1977, p. 1 – 9) en proposant une nouvelle leçon de la deuxième partie du fragment 31 aboutit à la même conclusion. Voici sa version: θάλασσα αἶα χέεται καὶ μετρέεται εἰς τὸν αὐτὸν λόγον ὁκοῖος πυρόθεν πρῶτον ἦν ἢ γενέσθαι γῆ. Pour l'auteur la deuxième phrase est aussi la glosse — cf. note 17.

pourtant quelque chose de commun — τὸ ξυνόν — dans toutes les choses différentes qui forment cette série. Ainsi le feu devient la garantie définitive de la justice cosmique: c'est l'immutabilité de ses mesures qui explique le comportement du μέτρον dans toutes les choses. C'est pourquoi le feu, lui aussi, peut "gouverner" ou "diriger" le monde entier (frgs B 41, B 64) en subissant les transformations sur le chemin à deux sens: en haut et en bas.

B 90 πυρός τε ἀνταμοιβὴ τὰ πάντα καὶ πῦρ ἁπάντων ὅκωσπερ χρυσοῦ χρήματα καὶ χρημάτων χρυσός.

(Plut., *De E apud Delphos* 388 DE)

"Du feu, en échange toutes choses, et de toutes choses, le feu, comme on échange avec l'or les marchandises, et avec les marchandises l'or".

Comme le constate Marcovich[25] toutes les *testimonies* antiques concernant le fragment 90 sont ceux de Théophraste ou de Stoîciens et c'est pourquoi elles attribuent à Héraclite (comme Plutarque)[26] l'idée d'*ekpyrosis* (c'est-à-dire lincendie périodique du monde). Pourtant ceci semble être peu probable même lors d'une analyse rapide de la comparaison représentant le processus de la transformation du feu: une situation où tout l'or (feu du monde) se serait trouvé soudainement chez une personne est inimaginable. Alors il n'y aurait pas eu d'échange de marchandises[27], c'est-à-dire de processus de commerce sans lequel on ne peut pas imaginer une société développée (si on se réfère aux relations économiques à l'époque d'Héraclite). L'Ephésien avait l'intention plutôt de souligner la simultanéité de l'échange dans les deux sens: l'or en marchandise et réciproquement. Car il y a toujours ceux qui produisent des marchandises et ceux qui en ont besoin. Les uns ramassent l'or (ou largent), d'autres le vendent en échange des choses dont ils ont besoin. Le processus de la circulation de largent (de lor) est donc un processus universel (parmi les hommes) et n'a pas pratiquement de fin, c'est donc un processus continu. Nous pouvons alors facilement nous imaginer un échange analogue[28] où le feu joue le rôle de l'or et toutes les choses (objets) de ce monde (τὰ πάντα=ἅπαντα) ont pour équivalent les mar-

---

[25] HER p. 294.

[26] Kirk, HCF, p. 345 et 347. Gigon (UH, p. 47 et suivante) a développé l'idée des Stoïciens. Pour lui πῦρ et τὰ πάντα étaient les états (ἐκπύρωσις καὶ διακόσμησις dans la terminologie des Stoîciens) qui s'excluaient mutuellement. Une telle interprétation a été rejetée par Burnet (EGP, p. 161): "Toutes les marchandises et l'or ne se trouvent pas dans les mêmes mains. Analogiquement quand une chose devient feu, la même quantité du feu cesse d'être le feu si cette "échange" doit être vrai".

[27] Même alors elles auraient existé: dune part lor, dautre part la marchandise en tant que telle.

[28] Sans grande importance est la question si la notion d'échange est exprimée par le substantif (ἀνταμοιβή) ou par le verbe (ἀνταμείβεται). Pour cette première possibilité se prononcent Kirk (HCF, p. 345 et suivante), Marcovich (HER, p. 294), Ch. A. Kahn (*The Art and Thought of Heraclitus*, Cambridge 1979, p. 46, désormais: ATH) et tant d'autres. Les partisans de la deuxième leçon sont dernierèment J. Bollack et H. Wismann (*Héraclite ou la séparation*, Paris 1972, p. 264).

chandises. Pourquoi le philosophe a-t-il choisi l'or pour illustrer cette vérité si importante, illustrée déjà dans les fragments 30 – 31? Selon le philosophe l'or — considéré communément comme un objet matériel le plus précieux — représente parfaitement le rôle primordial du feu dans la création et dans l'existence du monde. La facilité, l'infaillibilité et l'universalité de l'échange en d'autres marchandises, et tout d'abord le maintien de l'équivalence entre les étapes successives du processus — tous ces attributs de l'échange sont aussi les attributs de feu héraclitéen. Le dernier attribut, équivalence, consiste en ce que chaque marchandise représente une valeur définie (en or) et pour l'acheter il faut payer la somme qui lui correspond. L'or devient donc une unité de mesure de la valeur de chaque produit. Le feu joue un rôle analogue par rapport au monde phénoménal car chaque chose est mesurée par une quantité définie du feu, seulement cette quantité (μέτρον) est une valeur fixe ce qui signifie que d'une chose donnée nous recevrons autant de feu qu'il y a eu avant l'échange. La nécessité de garder les mesures (dans le cycle des transformations) — soit s'il s'agit du cycle cosmologique (comprenant les substances de base comme: feu, eau, terre) soit s'il s'agit du processus de l'apparition de toutes sortes d'objets et de phénomènes du monde de notre réalité — se cache dans la notion de ἀνταμοιβή "échange égal" (la particule ἀντ- suggère la réciprocité exacte dans ἀμοιβή[29]), qui souligne encore l'idée de valeur[30]. Il semble qu'on puisse dire que le logos (la relation quantitative) contrôle la régularité de l'échange d'une chose en feu et *vice versa*. Bien évidemment l'or en lui-même demeure dans notre monde le symbole de quelque chose de précieux et de valeur (même s'il n'est pas échangé en d'autres choses). Probablement Héraclite avait la même vision du feu et le considérait comme la seule substance qui — en tant que matière autogérante — détermine les limites de chaque composante du monde. Le monde devient ainsi "le thé'tre" des luttes incessantes et régulières du feu avec lui-même. Ces luttes ce n'est rien d'autre que les transformations qui s'opèrent selon l'ordre défini sur le chemin en bas et en haut.

B 60 ὁδὸς ἄνω κάτω μία καὶ ὠυτή.

(Hippol., *Ref. omn. haer.* IX 10, 4)

"Le chemin vers le haut et vers le bas est un et le même".

À première vue, la formule μία καὶ ὠυτή suggère que la phrase d'Héraclite est une autre illustration du principe *coincidentia oppositorum*.[31] Kirk en

---

[29] K i r k, HCF, p. 346.

[30] Comme l'a remarqué G u t h r i e (HGP, p. 461) d'une manière convaincante, "le principe des transactions commerciales est l'égalité de valeur: une quantité de l'or achetera une quantité des marchandises".

[31] C'est ainsi que comprenait Hippolite ce fragment (καὶ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω ἕν ἐστι καὶ τὸ αὐτό — seq. B 60); de la même manière pensaient les chercheurs contemporains: G. C a l o g e r o, H. G o m p e r z (les deux cités par M a r c o v i c h, HER, p. 171) et M. C. S t o k e s (*One and Many in Presocratic Philosophy*, Cambridge 1971, p. 90 et suivante).

acceptant la position de Reinhardt considère ce fragment comme une "affirmation relative, dépourvue de l'application physique"[32]. Si toutefois nous rejetons l'interprétation cosmologique inaugurée par Théophraste[33], la phrase d'Héraclite deviendra une espèce d'évidence banale. Pour cette raison-là, entre autres, Vlastos est devenu récemment le partisan du lien entre les fragments 60 et 31[34]. Comme le remarque Kirk[35], "le chemin en haut et en bas" répresente dans l'interprétation la plus connue les transformations cosmologiques entre le feu, l'eau et la terre comme dans le fragment 31. Il n'y a certainement aucun obstacle pour assembler les deux phrases de cette manière-là (sans égard à ce que d'autres auteurs antiques comme Tertullien, Philon et néo-platoniciens attribuent à Héraclite)[36]. Grâce à une telle solution, l'affirmation initiale sur la coïncidence (identité) des oppositions devient l'illustration du phénomène cosmologique à une portée exceptionelle[37] contrairement à l'affirmation banale[38] au sujet de l'identité du chemin en haut et en bas. La faiblesse de la position de Kirk réside aussi en ce que l'opposition des notions (en haut et en bas) est relative, c'est-à-dire elle dépend du jugement subjectif des observateurs (ou de l'observateur), qui marchent sur le même chemin à deux sens opposés. Pourtant les oppositions ἄνω κάτω semblent exister objectivement[39] et ce fait-là rend paradoxale l'affirmation sur leur identité[40]. Car un homme ordinaire ne réalise pas facilement comment le cycle cosmologique des transformations s'opère en même temps dans deux sens (à partir du feu vers la terre et vice versa). Il a du mal à comprendre que ce processus qui donne l'existence à chaque chose de ce monde est régi par une régularité nommée logos, ou "mesure quantitative". Il ne peut donc y avoir d'autre chemin d'existence du cosmos que le chemin des transformations du feu (πυρὸς τροπαί), qui — puisqu'il est la source de toutes les choses (ἓν πάντα εἶναι — frg. B 50 — lui garantit une unité (ὁδὸς

---

[32] HCF, p. 109.

[33] Diog. Laert. IX 8 – 9. Il comprenait la phrase d'Héraclite comme l'illustration du fragment 31. Il était suivi des Stoïciens (voir *testimonia* chez Marcovich, HER, p. 165 – 170) et de nombreux chercheurs contemporains comme par exemple: Gigon (UH, p. 67) qui dans son interprétation psychologique (comme Kahn, ATH, p. 240) appliquait le fragment 60 aux changements (âme, eau, terre, eau, âme) décrits dans le fragment 36; W. Jaeger, *The Theology of the Early Greek Philosophers*, Oxford 1947 p. 122; Ramnoux, *ibidem* p. 80 note 1; M. West, *Early Greek Philosophy and the Orient*, Oxford 1971, p. 121; H. Fränkel, *Early Greek Poetry and Philosophy*, Transl. by M. Hadas, J. Willis, New York-London 1973, p. 386.

[34] Vlastos, *o. c.*, p. 349, note 26.

[35] HCF, p. 107.

[36] Kirk (HCF, p. 106) les mentionne.

[37] Cf. Vlastos, *o. c.*, p. 349, note 26.

[38] Prise au sérieux par Kirk (HCF, p. 111 et suivante) et d'autres (par exemple Marcovich, HER, p. 171).

[39] A. Rivier (*L'homme et l'expérience humaine dans les fragments d'Héraclite*, Museum Helveticum XIII 1956, p. 155 note 41) démontre l'existence objective des oppositions (ἄνω κάτω), bien que sur une autre base.

[40] C. J. Emlyn-Jones, *Heraclitus and the Identity of Opposites*, Phronesis XXII 1976, p. 102.

μία) physique (c'est-à-dire matérielle). De l'identité (ὠυτή) de ce chemin décide, comme il semble, la deuxième nature du feu, son logos. Celui qui organise et gère son incarnation matérielle à l'aide du principe du maintien des mesures, grâce à quoi ce processus de modélisation prend le corps d'un cycle interminable des transformations. Le philosophe essaie d'expliquer le mécanisme de ces transformations dans le fragment 126.

B 126 ὁ παλαιὸς γὰρ Ἡ(ρά)κλειτος ὁ Ἐφέσιος ἐκαλεῖτο διενὸς διὰ τὸ τῶν λόγων αὐτοῦ σκοτεινόν· "τὰ ψυχρὰ θέρεται, θερμὸν ψύχεται, ὑ(γρὸν) αὐαίνεται, καρφαλέον νοτίζετ(αι)".

(Tzetzes, *Scholia ad Exegesin in Iliadem*, p. 126 Hermann)

"Les choses froides se réchauffent, les chaudes se refroidissent, les humides se dessèchent, les sèches s'humidifient".

Comme le démontre Kirk [41], il n'y a pas de raison de douter de l'authenticité du fragment 126 [42] conservé seulement dans le scholion de Tzetzès. En témoigne en grande partie le vocabulaire poétique (en particulier trois verbes: αὐαίνεται, νοτίζειν et θέρομαι, rarement employés dans la prose du cinquième siècle avant Chr.) et le manque de conséquence archaïque de l'emploi des adjectifs comme substantifs par Héraclite dans le fragment 88 bien qu'on ne puisse exclure que le changement arbitraire du nombre (τὰ ψυχρά — θερμόν, ὑγρόν, καρφαλέον) ait été causé par une fausse tradition[43]. Mais indépendamment du nombre, on ne peut pas traduire les adjectifs au genre neutre à laide des notions abstraites car cette catégorie de genre n'existait pas encore aux temps d'Héraclite[44]. Τὰ ψυχρά — c'est tout simplement "les choses froides" (et ainsi nous traduisons d'autres adjectifs), identiques aux objets concrets que l'Ephésien rencontre chaque jour. Dans cette phrase aussi, les verbes qui décrivent le comportement des choses semblent les présenter non pas comme l'ensemble des phénomènes purement physiques mais comme les événements "inscrits" dans la sensibilité de l'être vivant[45], c'est-à-dire dans l'expérience personnelle. Pourtant il est difficile d'admettre que le lien entre les oppositions mentionnées dans le fragment 126 pouvaient être remarquées par Héraclite uniquement sur la base de son propre corps (c'est-à-dire des changements de sa température). La transformation réciproque des choses froides en chaudes, humides en sèches se laisse remarquer dans une autre réalité

---

[41] HCF, p. 149 et suivante.

[42] Comme le font Bollack et Wismann (*o. c.*, p. 344 et suivante).

[43] Comme le suggère F. H. Sandbach (*Five Textual Notes*, Illinois Classical Studies II1977, p. 49) sur la base du manuscrit du XIV-me siècle (de la bibliothèque Trinity College à Cambridge) où tous les adjectifs sont au pluriel (ψυχρά, θερμά, ὑγρά, καρφαλέα).

[44] Cf. F. Ch. Kessidi, *Ot mifa k logosu*, Moskva 1972, p. 198 et suivante.

[45] Voir B. Snell, *Die Sprache Heraklits*, Hermes XVI 1926, p. 356 et suivante; Rivier, HEH, p. 148.

comme par exemple dans le domaine de météorologie où l'on rencontre les processus de vaporisation et de liquéfaction, de sécheresse et de pluie, de changement de témperature et d'humidité. Il est difficile de constater si l'Ephésien a fait cette généralisation d'après laquelle les quatre oppositions ont trouvé leur application cosmique comme les quatre forces permettant aux choses les transformations réciproques. Nous sommes portés avoir un tel sens dans la phrase de philosophe car ce nest pas par hasard que le sujet de la première partie du fragment a la même racine que le verbe. Il semble que c'est de cette manière-là qu'Héraclite exprime et souligne la réciprocité du changement (les choses froides — chaudes, une chose chaude — froide) et l'équilibre exact entre les deux éléments de ce processus[46]. Le manque de tout commentaire témoigne seulement du caractère général (cosmique) du processus du changement, exprimé *expressis verbis* dans les fragments 30 – 31[47] (et dans le fragment 76 qui a un caractère stoïque à l'égard de la présence du quatrième élément, l'air[48]). On peut oser affirmer que les transformations du feu sur le chemin en bas et en haut sont accompagnées des quatre soit-disons forces (oppositions) qui expliquent d'une certaine manière le processus même de transformation à la base duquel se trouvent quatre phénomènes constatés dans la nature: plus une chose est sèche et chaude, plus elle se rapproche du feu; plus elle est humide et froide plus elle s'éloigne de sa source à l'état pure.

Comme conclusion de notre réflexion, nous pouvons constater que la conception héraclitéenne du monde est basée surtout sur l'identification du cosmos avec le feu. Par conséquent, on attribue au monde les mêmes attributs que ceux de sa matière: le cosmos est donc éternel, vivant, soumis à des transformations incessantes; plus encore, il est aussi une structure régie par une régularité constante appelée logos (ici: "dépendance quantitative", "proportion"). Cette qualité se trouve déjà dans la nature même du feu. On peut donc parler du principe autoorganisant (= feu) ou, en se référant aux autres fragments d'Héraclite, attribuer à ce principe une sagesse autogérante (ἓν τὸ σοφόν — frgs B 41, B 32) qui gouverne (frgs B 41, B 64) toutes les choses et le processus éternel (continu) de leurs transformations. L'existence de cette transformation est signalée dans le fragment 90. Le feu (or) est l'unité de mesure de la valeur d'une chose, ce qui signifie que cette chose est mesurée par une quantité définie du feu. Le cycle des transformations du feu se caractérise aussi par un ordre précis, établi par le chemin en haut et en bas (frg. B 60). Plus exactement, dans le processus des transformations le feu "trace" un cercle devenant l'eau et la terre sur le chemin en bas, sur le chemin en haut par contre retrouvant

---

[46] K i r k, HCF, p. 152.

[47] G. A u e r b a c h (*De principio Heracliteo*, Eos XXXIII 1929, p. 313 et suivante) a lié nettement le fragment 126 aux fragments 31 et 36.

[48] La théorie des quatre éléments, c'est-à-dire les genres de matière qu'on ne peut plus décomposer, a été proclamée pour la première fois (dans le fragment 6) par Empédocle (τέσσαρα ... πάντων ῥιζώματα).

sa forme initiale. Un homme ordinaire a du mal à comprendre que le processus de transformation en haut et en bas s'opère en même temps (tout comme fonctionnent simultanément à deux sens opposés les contraires qui résident dans l'arc et dans la lyre — cf. frg. B 51). Ceci concerne en particulier la conversion des choses chaudes en froides, sèches en humides (et vice versa), dans laquelle — selon Héraclite — pouvait se cacher l'explication du mécanisme de toutes les transformations du feu. Hélas, nous ne pouvons pas unanimement constater si, dans le fragment 126, le philosophe a fait l'essai de transposer les considérations théoriques sur le plan de l'expérience humaine, ou s'il a seulement transmis ses propres observations. On peut seulement supposer que les affirmations théoriques, élaborées avec une telle exactitude (comme le prouvent les opinions au sujet de la théorie de la connaissance), expliquaient toutes les transformations naturelles (c'est-à-dire observées dans la nature) comme les exemples du cycle général de transformation entre les oppositions, le cycle qui n'est ni plus ni moins que "la conversion du feu" (πυρὸς τροπαί — frg. B 31).

Lublin

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

THE CRIMEN REPETUNDARUM
The Analysis of the Juridical Sources of Roman Republic

By

WIESŁAW MOSSAKOWSKI

The present paper is not a study but rather an ascetic analysis of juristic sources.

Before I pass to the analysis of *crimen repetundarum* (crime extortions) I shall describe the place of *crimen repetundarum* in the Roman legal system of the late Republic.

After the conquest of Italy by Rome had been completed and after the rich provinces had been annexed, there appeared a new phenomenon reprehensible from the social point of view as well as from the point of view of provinces administering, that is the extortions practiced by the republican officers. Their acts consisted in illicit acquiring material profits connected with functions they performed and offices they held. In order to face this alarmingly incresing phenomenon, the Roman authorities passed the penal laws *lex Calpurnia de repetundis* in 149 BC.

It should be emphasized that this *lex* apart from the system of penalties consisting in *pecuniae repetundae* (the return of money or to be specific the return of extorted goods) also introduced the jurisdiction and defined the procedure in the extortion cases.

This legislative act mentioned above is estimated as a turning point in the history of Roman law because it initiated the creation of the regular criminal justice (*quaestiones perpetuae*) and introduction of the exact and strict court proceedings.

To make it clear I would like to say that as the penal law developed at the end of the Republican period, there were created at least seven *quaestiones perpetuae* to decide the specific offences according to their specific procedures.

Roman law experts most often express the belief that the creation of the first *quaestio* that is *quaestio repetundarum* became the model for the *quaestiones* and their procedures created later. That is why the problems connected with this *quaestio* and the *accusatio* in extortion cases is so important.

The text of *lex Calpurnia* which was mentioned above has not been preserved till our times and the *lex Iunia de repetundis* has not survived either. However, the large fragments of the bronze tables with the text of *lex Acilia repetundarum* dated 123 BC or 122 BC have survived. The remains of *lex Servilia* dated 111 BC also survived but we do not have the text of *lex Cornelia* dated 81 BC. The Justinianian *Digesta* contain the fragments of *lex Iulia de pecuniis repetundis* dated 59 BC, the crowning achievement of the Roman legislation.

The problem under consideration embraces exactly marked historical period that is the period since 149 BC till 59 BC — when *lex Iulia de pecuniis repetundis* was passed.

I am going to characterize the social phenomenon of *crimen repetundarum* understood as a judicial regulation and to analyse the terms used by the regulations of *leges repetundarum*. I analyse only the legal texts *(leges)* which, whole or in fragments, have survived till our times: *lex Acilia,*[1] *lex (fortasse) Servilia repetundarum,*[2] *lex latina tabulae Bantinae*[3] and the title from the Justinianian *Digesta: De lege Iulia repetundarum* (D. 48,11) and also for comparison — *SC Calvisianum.*[4]

Now I am going to discuss the legal definitions of the extortion *(crimen repetundarum* or simply *repetundae)*[5] in accordance with the Roman law of the late Republic in historical evolution.

Though mostly varied condition of the juridical sources which have survived to our times does not allow to make a complete analysis, the discussion of the legal pronouncements in the specific *leges repetundarum* should be systematized as follows:

1. the subject of legal protection,
2. the wronged person,
3. the perpetrator,
4. the criminal act.

---

[1] Lex Acilia — the text from: C.G. Bruns, *Fontes iuris Romani antiqui*, Tubingae 1876, pp. 59 – 73. It is identical with the text placed in: CIL I^2 583 ff. There is a Latin text with German translation in: W. Eder, *Das vorsullanische Repetundenverfahren*, München 1969, pp. 154 – 231. In that work I use "L" for Line.

[2] Lex (fortasse) Servilia repetundarum from: F. Pontenay de Fontette, *Leges repetundarum*, Paris 1954, pp. 145 – 146. I use "L" for Line, text from: M. Bartoccini, in: Epigraphica IX 1947, pp. 7 – 13.

[3] Lex latina tabulae Bantinae. The text from: C.G. Bruns, *o. c.*, pp. 53 – 55.

[4] SC Calvisianum. The text from: A. v. Premerstein, *Die fünf neugefundenen Edikte des Augustus aus Kyrene*, ZSS XLIX 1928, pp. 428 – 433. (The Greek original text with German translation).

[5] The traditional etymology derives the meaning of the word "repetundarum" from "repetere" (to restore). "Crimen repetundarum" in that sense is not a name of the offence but rather the name the procedure's result: "the crime in connection with the promulgation of the penal order to restitute the extorted goods". However according to H.F. Hitzig, s.v. *Crimen*, RE VIII, 1901, c. 1713 in the times of the late Republic the phrase "crimen" could have been opposed to "delictum privatum" because there was not a general notion of the offence with further divisions. See: T. Dydyński, *Słownik łacińsko-polski do źródeł prawa rzymskiego*, s.v. *repetundae*, Warszawa 1883, p. 595.

The classification used might seem to be artificial and too theoretical but its content I think justifies this classification.

Ad. 1 — the subject of legal protection.

The problem of the subject of legal protection resulting from the legal principle of punishibility of *crimen repetundarum* can be derived indirectly from the rules of *leges repetundarum*. To be concise, the subject matter of this protection were material interests (real property, things). Hence the *accusator* in criminal action (*accusatio*) demanded among other things that the defendant should give up the property — *pecuniae repetundae*. The protected property was as follows:

1. material goods and rights (like succession right),
2. material interests extorted by extortioner and which were acquired by violation of other rights than material ones for example turning free people into slaves and selling them into slavery. The price of these slaves was the material interest acquired by committing *crimen repetundarum*. If the material interests and rights mentioned above belonged to *socii* or *Latini* they were protected by the rules of *leges de repetundis*.

The injury of body, however, (including taking somebody's life) and injury of the honour of the *socii* and *Latini* were not protected by the law of this kind.

The legal *pecuniae* used in *pecuniae repetundae* (like in *lex Acilia*, L.9, used in the phrase: *Quei ex h.] 1. pequniam petet...*) did not mean as it can be inferred from the Roman practice, "the restitution of money" (extorted by extortioner) but "restitution of material goods" (real property, things). The term *pecuniae* appears in all contemporarily known *leges repetundarum* and *lex (fortasse) Servilia repetundarum*, L.9 adds *aera militaria stipendiaque*[6] as the subject of legal protection. It is no doubt that the term *pecuniae* was used several times in the text of *lex Iulia de pecuniis repetundis:*

D.48,11,1 pr.; D.48,11,3; D.48,11,6 pr; D.48,11,6,2; D.48,11,7 pr.; D.48,11,7,3; D.48,11,9. Only in D.48,11,6,2 the phrase *aes accipiat* was used next to *pecuniam accipiat*. However, it seems to be an exception without any formal importance.

Finally, it is worth indicating that the subject matter of the legal protection resulting from acts *de repetundis* also was *ius gentium* because of the protection of alliances concluded among Rome and *Latini* nations and *socii* of Roman nation.

Ad. 2 — the wronged person.

The Romans did not form the special legal term to denote the wronged persons. The sources, however, use the terms *socii*, Latini, *lex (fortasse) Servilia repetundarum*.

---

[6] This enigmatic and fragmentary passage does not allow to draw conclusion negating the existence of former or latter lex repetundarum.

1. 12: *...socium nominisque Latini omnium, lex Acilia*, L. 1: *...socium no]minisve Latini extrarumve nationum ... amicitiav[e populi Romani* (it means: the allies of the Roman nation, Latini). The Galls only exceptionally are mentioned in *lex (fortasse) Servilia repetundarum*:[7] *ed]ucito neive facito quo invitus eat nisei tumultus Galici*". To make it clear I would like to say that the imperial *SC Calvisianum* uses the term "alies": "'Εάν τινες τῶν συμμάχων μετὰ τὸ γενέσθαι τοῦτο τὸ δόγμα τῆς συνκλήτου χρήματα" (L. 97 and next).

At the same time it is worth emphasizing that in the period when *crimen repetundarum* was being created *Latini* were identified with the inhabitants of the *civitates* from Italy which were federated with Rome — Cic. Balb. 54 and 92: *Latinis id est foederatis.*[8]

It may be therefore inferred that on the basis of *leges repetundarum* it was possible neither to accuse nor decide in the case in which the charge concerned the extortions committed against the Roman citizens. Such a situation resulted from the fact that the full rights citizens could use the ordinary rights of procedure for *Quirites*. The foregoing reasoning is supported by the statement by *Marcus Tullius Cicero* that *leges repetundarum* were introduced to protect the interests of allies.[9]

The property of other free inhabitants of the Empire, especially of *peregrini dediticii* was not protected — as the text of the regulations mentioned above says — by the public — criminal protection which had been introduced for *pecuniae repetundae*.

Ad. 3 — the perpetrator of *crimen repetundarum* — the extortioner.

First of all it must be said that as in the relation to the wronged persons, the Romans did not form in their legal sources the term "extortioner", "perpetrator of the extortion" or "the official dignitary who abused the law". You can find some statements referring to that problem in extralegal literature. *Tacitus*[10] used the phrase: *magistratuum avaritia*. Moreover, there were many various invectives which might have been used in everyday life of the inhabitants of the late Republic. *Cicero* in his speeches against *Verres* used a great many invectives and figurative comparisons to denote an extortioner. The word *ereptor* is in my opinion lexically the closest to the discussed extortioner[11].

Crimen repetundarum characterized the official's offence and it resulted directly from *leges*; only a dignitary who held a specific public office could commit this offence during his term of office. The characteristic feature of the circumstances in which the offence was committed was the time when the public

---

[7] Lex (fortasse) Servilia repetundarum, L. 11 – 12,

[8] More about detailed citizenship distinctions of Latini and socii: A.N. Sherwin-White, *The Roman Citizenship*, Oxford 1973, p. 112.

[9] Cic. *Div.* in Caec. 5; Cic. *Verr.* II-nd, 2,6.

[10] Tac. *Ann.* 15, 20.

[11] Cic. *Verr.* II-nd, 1,3: "Non enim furem sed ereptorem".

function was held. However, the sons of senators[12] were also included in the group of people who could commit the crime of extortion. It was legal qualification systematized in different way but it was clear enough to emphasize *ratio legis* which focused on the methods of protection against extortions.

In accordance with the regulations of *lex Acilia* L.2 and 8 these officers were as follows: dictator, consul, praetor, magister equitum, censor, aedilis, tribunus, quaestor, tresvir capitalis, tresvir agris dandis adsignandis and military tribune of the first of four legions.[13] Apart from those officials the legal statement mentions the sons of those officials who were senators.[14]

Lex latina tabulae Bantinae, L. 7, 14 and 15 uses a different version of a similar regulation which is quite similar as regards its contents and the contents of *lex Acilia* and it commited the office of dictator, magister equitum, censor and military tribune. And in the Justinian text of *lex Iulia de pecuniis repetundis* the description of an officer committing extortion was enriched by a membership of the same cohort (D. 48, 11, 1 pr.). I must emphasize here that defining the crime under discussion by *lex Iulia* is basically different from the earlier legal regulations. It will be discussed in a part devoted to the criminal act.

It seems that although in the jurisdictional practice of the Roman republic penal reprisals were used mainly against the province governors, the Romans thought it necessary to expand the range of the *repetundae* responsibility to include the public functionaries of lower rank because they also could violate the property protected by *leges repetundarum*[15].

Apart from the problems mentioned above, it should be noticed that the clause introduced by *lex Servilia* "quo ea pecunia pervenerit"[16] refered to any owner or holder of property which originated from the crime of extortion and not to the extortioner alone.

Following the modern penal law I should, in order to prevent any doubts that might arise here, describe the relations between the penal regulations and the problem of guilt of extortioner. Only *lex latina tabulae Bantinae*[17] includes an interesting phrase: *sciens d(olo) m(alo)*. It is difficult to create well founded theories only on the grounds of such a legal statement but reconstructing the facts of extortions using historical sources it is not difficult to notice that since the extortion often required help and cooperation of many persons it should point to standardization of international character of this crime. I think that if we used the modern legal terms we would use *dolus directus* responsibility or *eventualis* responsibility in case of crime of extortion.

---

[12] Lex Acilia, L.2.

[13] Ibidem.

[14] Ibidem.

[15] In lex Iulia (D. 48, 11, 1) there are more far reaching definitions: "... in magistratu, potestate, curatione, legatione, vel quo alio officio, munere, ministeriove publico...".

[16] W. Rein, *Das Kriminalrecht der Römer von Romulus bis auf Justinian*, Leipzig 1844, ND 1962, p. 623.

[17] Lex latina tabulae Bantinae, L. 8.

The regulations do not say anything about the coperpetration and only the examples of praxis mention these cases. They are not clear enough and it is difficult to use such a differentiation. It can be said that the valid legal construction said that the offender was responsible only for his own crimes.

However, as I mentioned before, it is a very important fact that *lex Iulia de pecuniis* co-perpetration introduced a different and more abstract definition of an extortioner instead of a former definition which enumerated specific offices and public functions holding of which was a necessary element of this crime. That is it was a person who accepted property (money) while holding magistrate offices, acquiring *potestas*, *cura, legatio*, any *officium, munus* or the public service. The office and functions included republican magistrate offices, as I understand Justinian edition prepared five centuries later, of ordinary magistrate character[18] and especially distinguished: *ob iudicandum*[19] and the military functions — *militem legendum.*[20]

Ad 4. — the criminal act.

The problems discussed before in spite of certain gaps in sources do not cause any basic doubts and controversies. However, the discussion presented below is the starting point of further debates because of the remarks resulting from the knowledge of legal statements and on the other hand from the analysis of historical sources on the Roman praxis in *de repetundis* cases.

Typology of methods of committing *crimen repetundarum* is based on a different method of term qualifying. So I shall discuss as follows:

1. definitions pointing to execution actions
2. definitions including the characteristics of the forbidden act.

Ad 1. — Definitions of the criminal act pertaining to execution actions were changed in accordance with the wording of the consecutive *leges repetundarum.* I must point to the fact that it is difficult to talk in case of *crimen repetundarum* about one act but it should be rather a number of actions. These actions (acts) were different. The description allowed for various forms, although the subject (protected goods) attacked by extortioner was not changed.

The regulations *lex Acilia, lex (fortasse) Servilia* defined the *crimen* under discussion but they did not use the abstract construction of an act but defined the execution actions and they simultaneously mentioned the result caused by committing of this crime.

First of all I must emphasize a serious problem of legal sources that is only preserved fragments of *lex Acilia repetundarum* and *lex Iulia de pecuniis re-*

---

[18] In my opinion the fact that there are no general objections to holding office and public functions confirms my supposition.

[19] D. 48, 11, 3.

[20] D. 48, 11, 6, 2.

petundis (included in the Justinian *Digesta* (D. 48, 11) are original legal texts I am interested in. The text of *lex Calpurnia* and *lex Cornelia* are mentioned in other sources on regulation of definition of extortion. To make it clear I would like to say that the text of *lex latina tabulae Bantinae* does not include any material and legal normalization from the point of view of *crimen repetundarum* typology.

In the chronological approach the essence of the problem of execution actions of *crimen repetundarum* can be presented as follows: *Lex Acilia repetundarum*[21] in two legal redactions has the following phrases: *ablatum, captum, coactum, conciliatum aversumve*[22] and *captum, coactum, ab]latum, avorsum conciliatumve.*[23]

I think I should say that the phrases presented above are very thrifty expressions of synonimical character. Additionally, from lexical and logistical point of view, these are the expressions which describe the methods or types of actions committed by an offender which did not differ from each other. *Lex Iulia de pecuniis repetundis* was not limited only to defining the execution actions (see below) but used many expressions referring to the technical methods of "money extortions": *aes pecunias... cepit,*[24] *pecuniam acceperit,*[25] *pecuniam acceperint*[26] — in different grammatical variations.

Ad 2. — The definitions comprising the abstract characteristics of the prohibited act can be found only in the text of *lex Iulia de pecuniis repetundis*. As a matter of fact the text of this *lex Iulia* survived to our times in the Justinian edition which drastically abridged the original republican *lex* but this abridged text created a complex, coherent and consistent normative act. M.T. Cicero said that *lex Iulia* was an *lex optima*[27] and *lex acerrima.*[28] I think that it might have meant that its detailed and simultaneously abstract and general definition of *crimen repetundarum* was clearly distinct from the earlier material and legal regulations. The comparison of this definition with the former *leges* is extremely favourable for *lex Iulia*[29] because this crime can be described in many legal articles.

---

[21] Neither lex Servilia (fortasse) repetundarum nor lex latina tabulae Bantinae in their preserved fragments have the regulations mentioned above.

[22] Lex Acilia, L. 3. C. Ferrini, *Diritto penale romano. Espositione storica e dottrinale*, Milano 1888, rist. Roma 1976, p. 407, however, says that the above mentioned acts of offences resulted from the acts of public officers.

[23] Lex Acilia, L. 59.

[24] D. 48, 11, 1 pr.

[25] D. 48, 11, 3.

[26] D. 48, 11, 6 pr.

[27] Cic. Pis. 12.

[28] Cic. Sext. 64.

[29] It is enough to point to wide dispositions in D. 48, 11, 6 and D. 48, 11, 7.

In this sense *lex Iulia de pecuniis repetundis* was a crowning phase of the law making process although there were two *plebiscita* and *SC Calvisianum.*[30]

In accordance with the preserved regulations of *lex Iulia de pecuniis repetundis*, criminal responsibility for *crimen repetundarum* was born by the person who accepted money (benefits, goods) while holding the office or public function or in the connection with the held office or public functions when the officer:

1. fulfilled or did not fulfill his duty;
"ad eas pecunias, quas quis in magistratu, potestate, curatione, legatione, vel quo alio officio, munere, ministeriove publico cepit" (D. 48, 11, 1 pr.),
"quo magis, aut minus quid ex officio suo faceret" (D. 48, 11, 4);
2. passed a judgement or adjudicated or did not adjudicate; "pecuniam ob iudicandum ... acceperit" (D. 48, 11, 3),
"quis ob iudicem, arbitrumve dandum, mutandum, iubendumve, iudicet, neve ob non dandum, non mutandum, non iubendum, ut iudicet" (D. 48, 11, 7 pr.);
3. expressed his standpoint (opinion) in the Senate, *consilium publicum*:
"quis ob sententiam in Senatu consiliove publico dicendam pecuniam accipiat" (D. 48, 11, 6, 2);
4. testified as a witness or withdrew his testimony as a witness:
"qui ob denuntiandum, vel non denuntiandum testimonium pecuniam acceperint" (D. 48, 11, 6 pr.);
5. allowed the mobilization of the army or dismissed the army:
"quis ob militem legendum mittendumve aes accipiat" (D. 48, 11, 6, 2);
6. accused or did not accuse:
"ob accusandum vel non accusandum" (D. 48, 11, 6, 2);
7. ordered the imprisonment or release of a person:
"ob hominem in vincula publica coiciendum, vinciendum vincirive iubendum, exve vinculis dimittendum" (D. 48, 11, 7, pr.);
8. sentenced or acquitted a person:
"quis ob hominem condemnandum absolvendumve" (D. 48, 11, 7, pr.);
9. estimated the litigation, adjudicated or did not adjudicate the subject matter of litigation;
"ob litem aestimandam, iudiciumve capitis pecuniaeve faciendum, vel non faciendum aliquid acceperit" (D. 48, 11, 7 pr.);
10. received the donations (gifts) through *proconsul* or *propraetor* and obtained the material profits from the sale right, lease right inheritance and other titles:
"quod contra legem repetundarum Proconsuli vel Praetori donatum est" (D. 48, 11, 8 pr.),

---

[30] G. Rotondi, *Leges publicae populi Romani*, Milano 1912, ND Hildesheim 1962, p. 107.

"venditiones, locationes eius rei causa pluris minorisve factas irritas facit ... heredisve eius veniat" (D. 48, 11, 8, 1);
11. accepted the public works which had not been completed as completed: "qui munus publice mandatum accepta pecunia ruperunt" (D. 48, 11, 9);
12. performed maintenance works of the public edifices (public works) without checking their condition;
"ne in acceptum feratur opus publicum faciendum, frumentum publice dandum, praebendum, apprehendendum, sarta tecta tuenda, antequam perfecta, probata, praestita lege erunt" (D. 48, 11, 7, 2).

The presentation of a wide definition by a simple comparison with the formerly valid legal regulation needs some explanation that is how this definition was shaped, expanded and improved.

Finally in order to eke out the foregoing discussion I would like to attract your attention to a complex problem of *crimen repetundarum* contratype. Namely, *de lege* in the following situations *magistratus* activities were considered as lawful.

1. The management of the Roman provinces was formally established. The governors issued the provincial edicts and modelled them on the regulations valid in this teritorial unit (e.g. the management of Sicily was established by *lex Rupilia* dated about 132 – 130 BC, Julius Ceasar however,[31] have *lex Iulia de provinciis ordinandis* passed (59 BC) and it was widely used. The performances of the Roman provinces inhabitants had been formally regulated (for example: the *civitates liberae* were exempted from these performances);
2. the law of war excused the Roman commander (or the governor) from his responsibility for extortions;
3. the rules were accepted, may be that it was based on the custom at the beginning, which allowed to obtain the material profits by the Roman governors in a limited scope: use of hospitality, invitations to feasts and accepting performances from his family.[32]

The foregoing discussion points to the evolution of the legal definition of *crimen repetundarum* in the period of 149 – 59 BC.

Toruń

---

[31] G. Walter, *Cezar*, trans. D. Wilanowska, Warszawa 1983, p. 119.

[32] The law of war understood in this way is accepted by C. Venturini, *La repressione degli abusi dei magistrati romani ai danni' delle popolazioni sogette fino alla lex Calpurnia del 149 a.* C., Bulletino dell'Istituto di Diritto Romano "Vittorio Scialoja", LXXII 1969, p. 26. On the possibility to profit from one's office I refer to G. Walter, *o. c.*, p. 121.

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

MARTIAL 9.95

By

BARBARA PASTOR de AROZENA

9.95
Alphius ante fuit, coepit nunc Olphius esse,
uxorem postquam duxit Athenagoras.

9.95 b
Nomen Athenagorae credis, Callistrate, verum.
si scio, dispeream, qui sit Athenagoras.
sed puta me verum, Callistrate, dicere nomen:
non ego sed vester peccat Athenagoras.[1]

The interpretation of the words *Alphius* and *Olphius* in 9. 95 has been the subject of widely divergent views in commentaries and elsewhere. 'Ein völlig unverständliches Wortspiel', said L. Friedländer.[2] 'The point of this epigram is unknown', declared W. C. A. Ker.[3] The older commentators, following Domizio Calderini,[4] offered a bizarre solution. Athenagoras was a doctor specializing in leprosy (ἀλφός): 'porro ducta uxore coepit lingere cunnum... unde factus est olficius, hoc est olfacit cunnum'.[5] F. Nencini[6] explained Alphius as a cinaedus,

[1] W. M. Lindsay, (ed.), *M. V. Martialis Epigrammata*, Oxford 1903, *ad loc.*

[2] *M. Valerii Martialis epigrammaton libri*, Leipzig 1886, *ad loc.* Cf. W. Heraeus in the critical appendix to the Teubner edition, Lipsiae, 1925, editio correctior by I. Borovskij, 1976), *ad loc.*

[3] *Martial Epigrams*, London, 1920 Cambridge, Mass., 1978[5], p. 142.

[4] *M. Valerii Martialis Epigram. Libri... adiectis commentariis Domitii Chalderini atque Georgii Merulae*, Lugduni, 1522, ad loc. Cf. N. E. Lemaire, *M. V. Martialis Epigrammata*, Paris, 1825, p. 462: '*Alphicus*, medicus curans vitiliginem, quae Graecis ἀλφός dicitur'.

[5] Cf. E. Renn, *Die griechischen Eigennamen bei Martial* (diss.), Landshut 1889, p. 56; F. Dornseiff, *Martialis IX 95 und Rotas-Opera-Quadrat*, Rh. Mus. XCVI 1953, p. 373 – 378.

[6] F. Nencini, *Su due epigrammi di Marziale, V 77. IX 95*, RFIC XLIV 1916, p. 284 – 287.

and,'after he took a wife, became paedico'. H. C. Schnur[7] emended to Olbius (ὄλβιος 'rich') Albius Athenagoras, by marrying a rich wife, became Olbius. L. C. Watson[8] suggested the reading *Ophlius* for *Olphius*, modelled upon ὤφλον 'to owe', meaning *Alphius* 'to earn': Before his marriage, Athenagoras used to make a profit, now he has run into debt. In other words, his new wife is a spenthrift'. And the most popular solution points to the biblical ἐγώ εἰμι τὸ ῎Αλφα καὶ τὸ ῎Ω [sc. ὁ πρῶτος καὶ ἔσχατος 'Before his marriage Athenagoras was A in his house now he is last, in other words, henpecked'.[9] The latter interpretation may be right in itself, but it can hardly explain the *peccat* (95b) 'naughty sexual behaviour', which certaintly goes beyond such a naive alphabetical play on 'alpha', 'omega'.[10]

I suggest to read *Alphius*, from ἀλφή 'lewd men',[11] as taken metaphorically from *labrus cinaedus*, a kind of fish that went in pairs.[12] And *Olphius*, as from ὅλπη[13] 'a leathern flask for oils or other liquids'. Words for 'implement, tool, vessel' and the like are often used as a metaphor of the penis.[14] Since descriptive anatomical terms are not common in Latin, there are some *ad hoc* coinages with a humorous intention instead and it is not surprising that words indicating containers, bags and the like should provide terms for the scrotum. The word 'scrotum' is, indeed, scarcely attested in Latin, and there are instead many terms of popular humour cf. vas 'vessel with two handles' (Plaut. Poen. 863). Alphius may be seen as a metaphor for the penis, which is often considered as having a personality and life of its own, and for this reason is usually identified with various animals.[15]

As stated above, the various interpretations of *Alphius* and *Olphius* may be right if taken in themselves, with no account of further words in the epigram, nor of the explanation given at 9. 95b.[16] I propose to consider the words *ante*,

---

[7] H. C. Schnur, *On a Crux in Martial (9.95)*, CW XLVIII 1955, p. 51.

[8] L. C. Watson, *Three Women in Martial*, CQ XXXIII 1983, p. 258 – 260.

[9] O. Crusius, *Alphius-Olphius (Martial IX 95)*, Philologus XIX 1906, p. 159; J. M. Stowasser, *Etymologica*, WS XXXI 1909, p. 150 E. Pertsch, *De Valerio Martiale Graecorum Poetarum Imitatore* (diss.), Berlin, 1911, p. 46. J. Mussehl, *Martial IX 95*, Hermes LVIII 1923, p. 238: he asserts that this epigram deals with the loss of importance of Alphius in the life of Athenagoras after the latter's marriage; J. G. Smyly, *Martial IX 95*, Hermathena LXX 1947, p. 81; A. G. Carrington, *The Alpha and the Omega Martial IX 95*, GR (ser. 2) I 1954, p. 127; R. Helm, *Martialis*, Lustrum I 1956, p. 304.

[10] *Revelation of St. John* 1. 8 with 1. 17 21. 6 22. 13.

[11] Cf. Sophr. 63.

[12] Cf. Epich. 44 Numen. ap. Ath. 7. 320 e.

[13] LSJ, *s. v.*

[14] Cf. J. N. Adams, *The Latin Sexual Vocabulary*, The Johns Hopkins Univ. Press, Baltimore 1982, p. 41 f.

[15] In Greek various animal metaphors are attested thus the metaphor for the penis is expressed as 'snake', 'lizard', 'dog', 'horse' see *Mentula and its synonyms*, in: J. N. Adams, *The Latin Sexual*, p. 9 – 79.

[16] It must be stated that I regard Athenagoras, Alphius, and Olphius as one person and 9. 95b as containing an explanation of 95a, like J. Mussehl, and F. Dornseiff (above). It was first divided by Scriverius in 1618.

nunc, in order to see what is at issue on *ante fuit... coepit nunc esse*. As Martial indicates elsewhere, ante fuit may well express the conversion from being a passive lover to become an active (heterosexual) one, as a result of his attractions to a woman. The words *coepit nunc esse* might refer to the changes of role in sexual acts. The opposition *ante*, *nunc* in the sense 'taking turns' is found in sexual contexts:

> Castora de Polluce Gabinia fecit Achillan
> πὺξ ἀγαθός fuerat, nunc erit ἱππόδαμος.[17]

As to *uxorem duxit*, it might purposedly be an ambiguity in itself. For the term 'marriage' is sometimes found with the meaning of 'intercourse',[18] and it is possible that Martial described a mock marriage of the type submitted to by homosexuals.[19] The obscene words and the shocking pictures of sexual passion are not uncommon in Roman Satire while Juvenal uses the word concha for 'oil flask',[20] Martial chooses a Greek term, as Greek are the name of the fish (metaphor of 'cinaedus'), and the name of Athenagoras. As J. N. Adams acutely points out,[21] it is not unusual for loan-words to be found in the sexual vocabulary of a language, particularly as designations for types of sexual behaviour and for the paraphernalia associated with sexual activities. Forms of perversion tend to be ascribed particularly to foreign peoples, and such perversions may be described by a word from the foreign language in question. Thus, despite the J. G. Smyly's statement (see above) that 'the interpretation of this epigram suggested by Calderinus is unacceptable... because it is indecent', I believe that this epigram deals with indecent sexual behaviour but not in the sense that marriage induces a leprosy specialist to adopt the vice of *olfacire* (see above). It rather deals with sodomy, as well as with female corruption. While scholars have focused their attention just on Athenagoras, it also should be considered the possible role of woman, for Athenagoras became *Olphius* after he took a wife but, was his wife included in the meaning of *peccat*? The hypothesis by Smyly that Athenagoras was first before marriage, and last once married is based on his statement that "the meaning would be clearer if the words were written in Greek characters ˘Αλφιος ... ˘Ωλφιος. But they are written in Latin. Thus this epigram may be seen as a play on its etymology, and wherein a sexual schema underlies cf. *uxor, non puer, ista tibi est*.[22] The meaning of *Alphius*

---

[17] Mart. 7. 57, cf. Juv. 7. 240 'exigite ut sit et pater ipsius coetus, ne turpia ludant, ne faciant *uicibus*'. See Adams, *o. c.* p. 166.

[18] Cf. Plaut. *Cist.* 43 'cottidie uiro nubit, nupsitque hodie, nubet mox noctu...'; Mart. 1. 24. 4 'nolito fronti credere nupsit heri' see further in Adams, *o. c.*, p. 160.

[19] Cf. Mart. 12. 42. 1; Tac. *Ann.* 15. 37; Juv. 2. 117; Suet. *Nero* 29.

[20] Juv. 6. 419, cf. Mart. 7. 67; see the article by R. E. Colton, *Juvenal 6. 398 – 412, 6.* 419 – *433 and Martial,* Classica et Mediaevalia XXXI 1970, p. 151 – 160.

[21] Adams, *o. c.*, p. 228.

[22] This may be collated to the following text 'Puella mea, emisti tibi phallum' (CIL IV, Suppl. 3 fasc. 4, 10195); see W. D. Lebek, *Romana Simplicitas in lateinischen Distichen aus Pompei*, ZPE XXII 1976, p. 291.

and *Olphius* is highlighted by *peccat* cf. *quod fellas et aquam potas, nil, Lesbi peccas* (2.50).

As to the orthography *Alphius* (and *Olphius*) versus *Alfius* (and (*Olfius*), I suggest the former reading, seeing in it a Grecising form so frequent in Martial. If taken from ἀλφή 'lewd men', and from ὅλπη 'a leathern flask for liquids', the epigram might be translated as follows:

Athenagoras was before a cinaedus,
now, after he took a wife, he becomes a flask.

Hence the Athenagoras' naughty sexual behaviour of *peccat*, since he before was *pedicator*, and now is *fututor*.

London

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

FALLING ASLEEP OVER A BOOK: JEROME, *LETTER* 60, 11, 2[1]

By

NEIL ADKIN

Jerome's sixtieth *Letter* consoles his friend Heliodorus on the premature death of the latter's nephew Nepotian. This young man had abandoned a promising military career for the priesthood. Only a few years before his decease he had asked Jerome to compose for him a treatise which should set out the ideal pattern of the priestly life. In his threnody for Nepotian Jerome now depicts the joy which the receipt of this work (*Letter* 52) had occasioned its addressee: *illum* (sc. *libellum*) *oculis*, *illum sinu*, *illum manibus*, *illum ore retinebat*. Jerome then concludes this description of Nepotian's gratification with the following words: *cumque in strato frequenter evolveret, super pectus soporati dulcis pagina decidebat* (*epist.* 60, 11, 2).

Letter sixty has recently been provided by Scourfield with a very extensive commentary.[2] However Scourfield says nothing at all about Nepotian's habit of falling asleep over his book: *super pectus soporati dulcis pagina decidebat*. The omission is more serious than one may at first be inclined to suppose, for this everyday detail in fact exemplifies a compositional technique that is typical of Jerome. It would so far appear to have escaped notice. The purpose of the present article is accordingly to identify and document this feature.

In the first place it may be noted that Jerome's reference to falling asleep over a book is a *Selbstzitat*. A dozen years earlier Jerome had addressed his famous *Libellus de virginitate servanda* (*Letter* 22) to Eustochium. There he

---

[1] Citation of Latin works follows the method of *Thesaurus Linguae Latinae: Index Librorum Scriptorum Inscriptionum*, Leipzig 1990[2]. For Latin Fathers the editions used are those given in H. J. Frede, *Kirchenschriftsteller: Verzeichnis und Sigel*, Freiburg/B. 1981, Vetus Latina I/1, and its *Aktualisierungshefte*, Freiburg/B. 1984 and 1988. Greek patristic works are cited according to the conventions adopted in G. W. H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford 1961 – 8, p. XI – XLV; the editions used are those given in M. Geerard and F. Glorie, *Clavis Patrum Graecorum* I – V, Turnhout 1974 – 1987, unless otherwise indicated.

[2] J. H. D. Scourfield, *Consoling Heliodorus: A Commentary on Jerome, Letter 60*, Oxford 1993.

had urged: *tenenti codicem somnus oberpat et cadentem faciem pagina sancta suscipiat* (*epist.* 22, 17, 2). However Jerome's statement in *Letter* sixty is far more than a simple case of self-imitation. The idea in question can be traced back to Ambrose, who in his *De virginibus* had capped an enumeration of the virgin's austerities with the arresting phrase *somnus in codice* (3, 4, 15). Jerome has appropriated the concept in his twenty-second *Letter.*[3] When therefore Nepotian falls asleep over his book in *Letter* sixty, we are dealing with a *Selbstzitat* in which the text of his own that Jerome imitates has in turn been imitated from another author.

The same phenomen on is found elsewhere in Jerome's *oeuvre*. Two further examples can be adduced from *Letter* sixty alone: both are overlooked by Scourfield. The first occurs earlier in the work when Jerome is arguing that saintly Christians have access to the kingdom of heaven even before death. In this connection he employs the phrase *in carne non secundum carnem* (*epist.* 60, 3, 4). Here Scourfield merely refers to two passages of scripture.[4] It is clear that the idea itself ultimately goes back to these texts. However the terse and striking formulation which occurs in *Letter* sixty is a case of self-imitation.[5] Again the ulterior source of Jerome's *Selbstzitat* is another writer: this time he has borrowed from Gregory Nazianzen.[6]

---

[3] For the highly derivative nature of this work cf. the present writer, *Some Features of Jerome's Compositional Technique in the Libellus de virginitate servanda* (*Epist. 22*), Philologus CXXXVI 1992, p. 234 – 255. Its debt to Ambrose's *De virginibus*, which had appeared seven years earlier, is not inconsiderable. Two passages (not including the one presently under consideration) are adduced in this connection by Y. - M. Duval, *L'originalité du De virginibus dans le mouvement ascétique occidental: Ambroise, Cyprien, Athanase*, in: Y. - M. Duval (ed.), *Ambroise de Milan: XVI^e centenaire de son élection épiscopale*, Paris 1974, p. 64 – 65; on both passages cf. further the present writer, *Athanasius' Letter to Virgins and Jerome's Libellus de virginitate servanda*, forthcoming in Riv. di Filol., and for additional exemplification cf. id., *Ambrose and Jerome: The Opening Shot*, in Mnemosyne XLVI 1993, p. 364 – 376. It may be observed how in the present passage Ambrose's laconic statement (*somnus in codice*) has been converted by Jerome into a picturesque vignette.

[4] Scourfield, *o. c.* p. 105. The biblical texts in question are *Rom.* 8, 12f. (*ergo, fratres, debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus si enim secundum carnem vixeritis, moriemini: si autem spiritu facta carnis mortificatis, vivetis*) and 2 *Cor.* 10, 2f. (*...arbitrantur nos tamquam secundum carnem ambulemus. in carne enim ambulantes, non secundum carnem militamus*).

[5] Jerome had employed similar phraseology in *epist.* 22, 36, 2 (*in carne, non carnis*), *epist.* 54, 9, 3 (*in carne non carnaliter*; here the punctuation of I. Hilberg, *S. Eusebii Hieronymi epistulae* I, Vienna-Leipzig 1910, CSEL LIV, p. 475, requires modification), *in Eph.* 4, 2 p. 494^A (*in carne non carnaliter*).

[6] Gregory had used the same arresting formulation at *or.* 6, 2 (οἱ σαρκὸς ἔξω καὶ ἐν σαρκί), *or.* 37, 11 (τὸ σαρκὶ συνδεδεμένην μὴ κατὰ σάρκα ζῆν; ed. C. Moreschini, *Grégoire de Nazianze: Discours 32 – 37*, Paris 1985, SC 318, p. 294), *or.* 37, 16 (ἐὰν σαρκὶ συνδεθεὶς ὑπὲρ σάρκα φανῇς; ib. p. 304). Gregory's thirty seventh *Oration* was delivered in Constantinople between the end of 380 and the middle of 381; cf. Moreschini, *o. c.* p. 48. At this time Jerome himself was in Constantinople as Gregory's "student"; on the relations between the two men cf. most recently the present writer, *Gregory of Nazianzus and Jerome: Some Remarks*, [in:] M. A. Flower and M. Toher (edd.), *Georgica: Greek Studies in Honour of George Cawkwell*, London 1991, p. 13 – 24. On the formulation itself cf. further id., *Jerome, Epist. 54, 9, 3: grandis ergo virtutis est... superare, quod natus sis in carne, non carnaliter vivere,* forthcoming in Eranos (where Hilberg's erroneous punctuation is rectified).

The last instance of this feature to be noted in *Letter* sixty is found in the chapter which recounts Nepotian's actual passing away. Here Jerome is overwhelmed by emotion. He expresses himself as follows: *volvuntur per ora lacrimae* (*epist.* 60, 13, 3). In his note on this sentence Scourfield merely compares *Letter* 108, 27, 2: *quis enim possit siccis oculis Paulam narrare morientem?*[7] Jerome's phrase is however a further example of self-imitation. He had already employed it to depict both the reaction of monks to a sermon (*volvuntur per ora lacrimae*; *epist.* 22, 35, 3) and the plight of a woman falsely accused of adultery (*volutis per ora lacrimis*; *epist.* 1, 3, 3). Initially Jerome had appropriated the formulation from Vergil's *Aeneid*: *lacrimaeque per ora volutae* (10, 790)[8].

Two final illustrations may be adduced of the compositional technique that has been identified above. Both are found in the *Libellus de virginitate servanda*. The two instances in question are particularly significant, since they occur in adjacent sentences. The passage at issue is the following:

> horrebam sacco membra deformis, squalida cutis situm
> Aethiopicae carnis adduxerat cotidie lacrimae, cotidie gemitus
> et, si quando repugnantem somnus inminens oppressisset, nuda
> humo vix ossa haerentia conlidebam. (*epist.* 22, 7, 1).

Here Jerome is describing his tribulations as a hermit in the Syrian desert. The opening statement (*horrebam sacco membra deformis*) is a *Selbstzitat*. Jerome has appropriated it from his earlier description of the anchorite Bonosus: *horrent sacco membra deformi* (*epist.* 3, 4, 3). There the phrase had in turn been imitated from Pacian of Barcelona's *Paraenesis ad paenitentiam*: *sacco... horrente deformis* (9, 4).[9]

The last clause of this passage exemplifies the same phenomenon as the first. The words *nuda humo vix ossa haerentia conlidebam* imitate a sentence from a previous work in which Jerome had eulogized the eremitical life: *super nudam metuis humum exesa ieiuniis membra conlidere?* (*epist.* 14, 10, 3).[10] Hilberg notes that the earlier passage had itself been inspired by a

---

[7] Scourfield, *o. c.* p. 178.

[8] No other example of the collocation is found in Thes. Ling. Lat. (cf. VII, 2 col. 839, 75f.) or on the electronic disks of *Packard Humanities Institute* (CD ROM 5.3) and *CETEDOC Library of Christian Latin Texts*. Jerome's echo of this Vergilian passage would seem hitherto to have escaped notice. It is not registered by A. Luebeck, *Hieronymus quos noverit scriptores et ex quibus hauserit*, Leipzig 1872; H. Hagendahl, *Latin Fathers and the Classics: A Study on the Apologists, Jerome and Other Christian Writers*, Göteborg 1958, Acta Univ. Gothoburg. LXIV, 2; id ., *Jerome and the Latin Classics*, Vig. Chr. XXVIII 1974, p. 216 – 227.

[9] Jerome's debt to this passage of Pacian is discussed more fully by the present writer, *A Note on the Date of Pacian of Barcelona's Paraenesis ad Paenitentiam*, Prometheus XX 1994, p. 73 – 76.

[10] In the passage from the *Libellus de virginitate* Jerome has of course added an echo of Vergil to his self-imitation. The phrase *vix ossa haerentia* is taken from *Eclogue* 3, 102: *vix ossibus haerent.*

formulation of Cyprian.[11] Here Jerome had proceeded to answer his question about the propriety of lying on the ground with the remark: *sed dominus tecum iacet*. Cyprian had addressed the following pronouncement about the discomforts of such prostration to the martyrs labouring in the mines: *humi iacent fessa laboribus viscera, sed poena non est cum Christo iacere* (*epist.* 76, 2).

Lincoln

[11] Hilberg, *o. c.* p. 60 (*ad loc.*).

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

SEPTIMII AGATHONICI ED *ANNII ITALICI*: FORSE UN LEGAME TRA UNA FAMIGLIA EQUESTRE ED UNA SENATORIA DEL III SEC. D. C*.

Da

ANNA ILLUMINATI

Dall'esame di un cursus senatorio frammentario edito in CIL, VI 31815 mi è sembrato possibile ipotizzare nell'elemento onomastico frammentario l'esistenza di un [Ital]icus Agath[onicus] che potrebbe costituire un legame familiare stabilitosi tra la famiglia equestre dei Septimii e quella senatoria degli Annii durante il soggiorno di L. Septimius Agathonicus e di L. Annius L. f. Quir. Italicus Honoratus nella Mesia Inferiore.

Da un lato abbiamo una famiglia equestre discendente da un procuratore imperiale, L. Septimius Antonius Agathonicus, di origine libertina, operante nella ratio, che beneficia della politica populistica di Settimio Severo[1] per inserirsi nel rango equestre e vedervi inseriti i propri discendenti. Dall'altro, un appartenente al rango senatorio, L. Annius L. f. Quir. Italicus Honoratus, homo novus, di origine equestre, impegnato in una terra lontana, di confine, la Mesia Inferiore, dove svolge il ruolo di propagatore della cultura romana e probabilmente si procura una maggiore simpatia dell'imperatore nei suoi confronti imparentandosi con un Septimius Agathonicus, a lui socialmente inferiore ma forse politicamente più influente.

Nr. 1. — L. SEPTIMIUS ANTONIUS AGATHONICUS

a) CIL, VI 10233

P. Aelius Chrestus et Cornelia Paula / hoc scalare adplicitum huic sepulchro / quod emerunt a fisco, agente Agathonico / proc(uratore) Augustorum nostrorum,

---

* Un particolare ringraziamento al Prof. L. Mrozewicz il quale, durante il corso di lezioni tenute nell'anno accademico 1993/94 presso la Facoltà di Lettere dell'Università „La Sapienza" di Roma, ospite della Cattedra di Epigrafia ed Antichità Romane, ha cortesemente accettato di prendere in esame questo studio e di pubblicarlo.

[1] O. Hirschfeld, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, Berlin 1905², pp. 452 – 455; M. Rostowzew, *Storia economica e sociale dell'impero romano*, Firenze 1976 (ristampa anastatica), pp. 467 – 468 e p. 479.

quod habet /[5] scriptura infra scripta, / Gentiano et Basso cons. VII kal. April. / Martialis Augg. lib. prox(imus) tab(ulariorum) scripsi me accepisse ab Ael(io) Chresto pro podismo stru/ctionis scalaris, quod est via Ostiensi /[10] parte l[a]eva inter mil(iarium) I et II, quod conductum / habet Sulpicianus ex bonis Aeliorum Onesi/mi et Fortis, in praedis Amarantianis, secun/dum renuntiationem mensor(is) pro are(a) ped(um) L, s(estertios) n(ummos) C.

26 marzo 211 d. C.

b) Eph. Epigr., IX p. 415 nr. 695 (Tusculum) (Tav. I).

D. M. / L. Sep(timius) Agrippinus [v(ir) e(gregius], / L. Sep(timi) Antoni Agath[o]/nici nepos, v(iri) p(erfectissimi) a rat(ionibus) h(ereditatium), /[5] L. Sep(timi) Agathonici v(iri) e(gregii) / filius, memoriam vi/vus mihi meisque fec(it) / libertis libertabusque / posterisque eorum cum /[10] loco qui est post dorso / memoriae finibus suis / una cum casa et aedificio / superposito at custodem / loci, cibariorum gratia, / pertinebunt.

Seconda metà del III sec. d. C.

Procuratore imperiale[2], di origine libertina[3], addetto all'ufficio a rationibus[4], raggiunse il titolo di v(ir) p(erfectissimus) quando forse faceva parte della ratio h(ereditatium), se giusta è la lettura della lin. 4 dell'iscrizione di Tusculum. Escludo, considerata la sua origine e le attestazioni epigrafiche relative alla sua attività prevalentemente svolta nella ratio imperiale che possa essere identificato con il Septimius Agathonicus, praefectus cohortis nel 230 d. C. nella Mesia

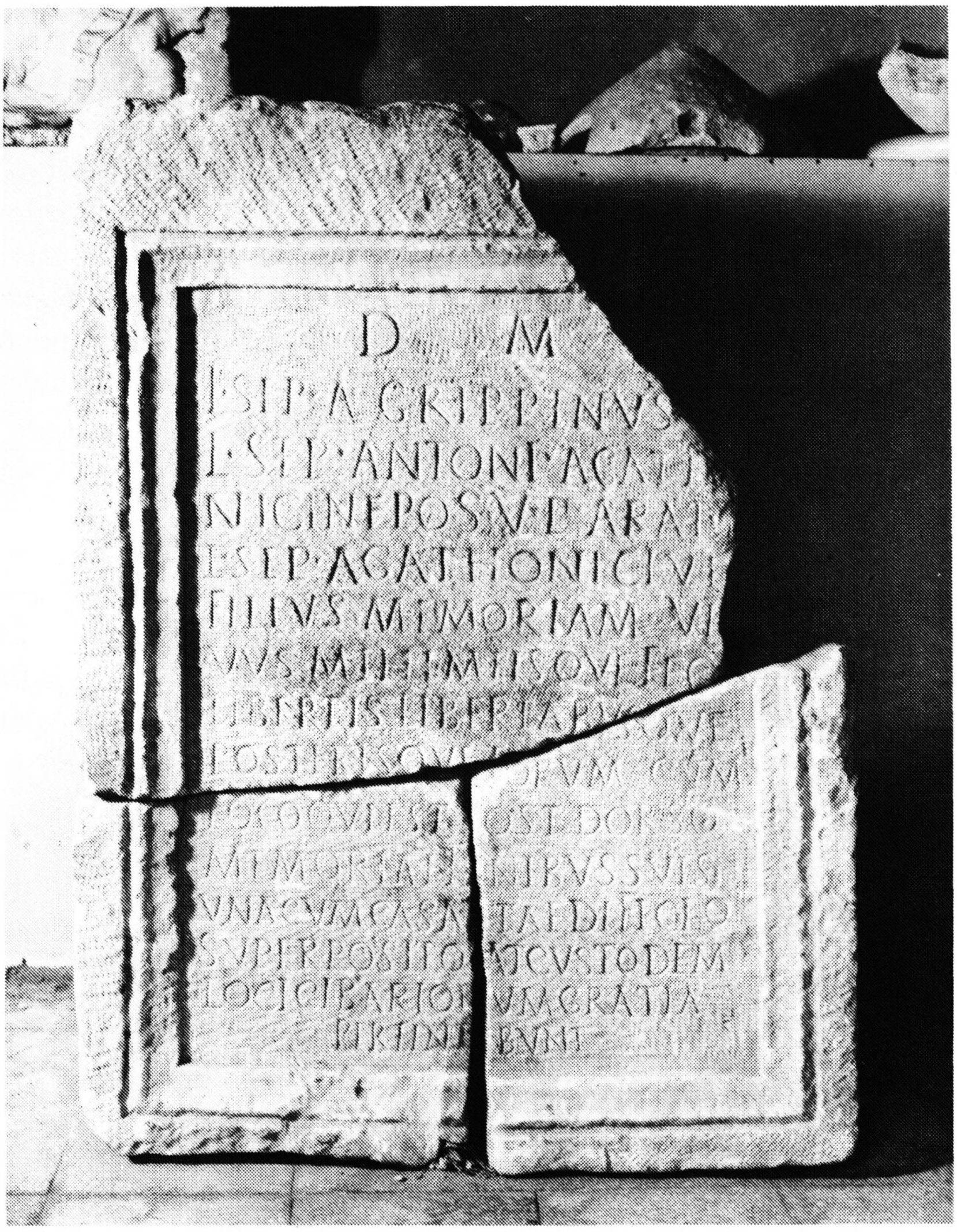
---

[2] PIR S 317; H. G. P f l a u m, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le haut-empire romain*, II, Paris 1960, p. 624 n. 10 e III, 1961, p. 1019. Ho escluso dai documenti relativi a L. Septimius Antonius Agathonicus la fistula CIL, XV 7747 (H. G. P f l a u m) perché non vi sono elementi validi per individuare il rationalis ivi citato con il nostro personaggio.

[3] Secondo G. B o u l v e r t, *Esclaves et affranchis impériaux*, Napoli 1970, p. 391 con nt. 118, il modo di citare il procuratore imperiale attraverso il solo cognomen lascia intendere che si tratti di un liberto e forse è ancora tale la condizione di Agathonicus nel 211 d. C. Senz'altro diversa è nell'iscrizione posteriore di Tusculum (vd. Nr. 1-b) dove è definito v(ir) p(erfectissimus). La sua onomastica può essere spiegata con un doppio cognome, se intendiamo Antonius cognome (cfr. Septimius Antonius signo Olympi in CIL, VI 406 ad 30758 = ILS 4316; E. Z a p p a t a, in Orientalia Sacra Urbis Romae. Dolichena et Heliopolitana, (Studia Archaeologica), a cura di G. B e l l e l l i e U. B i a n c h i, Roma, in stampa, nr 20), più che con un doppio gentilizio, spiegabile con il passaggio della potestas patroni da un manumissore all'altro o per il mutamento di gentilizio del manumissore stesso (G. V i t u c c i, in, DE, IV, 2, 1946 – 1985, s. v. *libertus*, pp. 912 – 913), o per effetto della Constitutio Antoniniana, come accadde ai cittadini di Palmira, i quali tutti, vecchi e nuovi, presero il doppio gentilizio Iulius Aurelius (J. G u e y, *Lepcitana Septimiana VI*, Revue Africaine XCVI 1952, pp. 25 – 63 part. 47 – 49).

[4] In qualità di procurator trattò per conto del fisco la vendita ad un Aelius Chrestus di un pezzo di suolo dei praedia Amarantiana, per la costruzione della scala della sua tomba. Vd. M. R o s t o w z e w, in DE II, 1, 1961 (ristampa anastatica), s. v. *conductor*, p. 588; sui praedia Amarantiana M. B u o n o c o r e, *Tor Marancia: analisi storico-topografica*, Miscellanea greca e romana VIII 1982, pp. 351 – 352.

Tav. I [Nr. 1 – 2 – 3]


D M
L·SEP·AGRIPPINVS
L·SEP·ANTONI·AGATH
NICI·INFROS·V·D·ARAT
L·SEP·AGATHONICI·VI
LIVS·MTMORIAM·VI
VAS·MIS·EMISOM·IT·C
LIBERTIS·LIBERTABVS
POSTERISQVE·EORVM
HOC·VIS·T·
MTMORIAM
VNA·CVM·ARA
SVPERPOSITO
LOCO·IN·AGRO
PERTINE

Inferiore, il quale, come attesta l'iscrizione proveniente da Tusculum, fu suo figlio e dovette percorrere una normale carriera equestre, costituita da milizie e da uffici burocratici (vd. infra Nr. 2).

Nr. 2. — L. SEPTIMIUS AGATHONICUS.

a) CIL, III 7473 (Sexanta Prista, Moesia Inferior).

Imp(eratoris) Caes(aris) Divi Magni Antonini Pii fil(io), / [[[divi Severi Pii nep(oti), M(arco) Aur(elio) Severo / Alexandro Pio Felici Aug(usto), pon=]]]/ tif(ici) maximo, t(ribunicia) [p(otestate)] IX, co(n)suli III, p(atri) p(atriae), [[[et Iuliae/[5] Mamaeae matri]]] Aug(usti) n(ostri) et castrorum, / [b]alnea coh(ortis) II Fl(aviae) Britt(onum) [Alexa]n[d]rianae / a solo restitutae (!) sub Anicio Fausto Pau/lino leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) / per Septimium Agathonicum praef(ectum).

230 d. C.

b) Eph. Epigr., IX, p. 415, nr 695 (vd. supra nr. 1-b).

Vir egregius, come attestato dall'iscrizione di Tusculum, figlio del vir perfectissimus L. Septimius Antonius Agathonicus e padre di L. Septimius Agrippinus, fu prefetto di coorte nel 230 d. C.[5] a Sexaginta Prista[6], nella Mesia Inferiore. La località di Sexaginta Prista, vicina alla confluenza del fiume Rusenski Lom con il Danubio, svolse un importante ruolo economico-strategico come base della flotta, nella realizzazione del sistema difensivo romano soprattutto nel I e II sec. d. C. Nel III sec. sembra già aver perduto questo ruolo ed essere diventata soltanto una base militare: nel corso del II e III secolo vi erano infatti acquartierate la cohors II Flavia Brittonum e la cohors II Mattiacorum. Come ha dimostrato V. Velkov[7], il primo documento epigrafico che ci dia notizia di Sexaginta Prista risale all'epoca di Traiano e dovrebbe ricordare la costruzione delle terme che nel 230 d. C. vennero restaurate quando era prefetto (L.) Septimius Agathonicus.

Si potrebbe congetturare un suo matrimonio con Italica (vd. infra Nr. 8), figlia del governatore della Mesia Inferiore, L. Annius Italicus Honoratus (vd. infra Nr. 5), da cui sarebbe nato un Italicus Agathonicus, individuabile nel frammento CIL, VI 31815 (vd. infra Nr. 11). Poiché dall'iscrizione di Tusculum

---

[5] PIR S 312; H. Devijver, *Prosopographia militarium equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, II, Lovanio 1977, S 28, p. 731.

[6] V. Velkov, *Eine neue Inschrift über Laberius Maximus und ihre Bedeutung für die ältere Geschichte der Provinz Moesia Inferior,* Epigraphica XXVII 1965, pp. 90 – 109 = idem, *Roman Cities in Bulgaria-Collected Studies*, Amsterdam 1980, pp. 21 – 40. J. Kolendo, *Une inscription inconnue de Sexaginta Prista et la fortification du Bas-Danube sous la tetrarchie*, Eirene V 1966, pp. 139 – 154, part. 150 – 152.

[7] *O. c.*, pp. 102 – 103 = 33 – 34.

conosciamo come suo figlio soltanto L. Septimius Agrippinus potremmo superare questa difficoltà ipotizzando l'esistenza di un fratellastro, Septimius Italicus Agathonicus, nato da una seconda moglie (Italica) del prefetto L. Septimius Agathonicus.

Nr. 3. — L. SEPTIMIUS AGRIPPINUS

a) Eph. Epigr. IX p. 415 nr. 695 (vd. supra nr. 1-b).

Probabilmente vir egregius, figlio del v. e. L. Septimius Agathonicus, nipote del v. p. L. Septimius Antonius Agathonicus[8]. Provvide alla costruzione di un monumento sepolcrale per sé, la sua famiglia, i liberti ed i loro discendenti con la clausola che sia l'area posteriore al monumento, che la casetta ed il fabricato, fossero destinati al sostentamento del custode. L'iscrizione fu trovata in località Pantano Secco (Prata Porci), nel territorio dell'antica Tusculum tra i resti di costruzioni verosimilmente corrispondenti alla casa et aedificium menzionati, databili al III sec. d. C.[9]

Nr. 4. -[A]GATHONICU[S].

a) A. Ferrua, *Iscrizioni pagane della Tuscia romana*, Rend. Pont. Acc., S. III, vol. LXI, 1988 – 1989, p. 347 nr. 1:

„Lastrina marmorea, rotta a destra ed a sinistra (fig. 4a a p. 348), dietro lavorata a lesena e sagomata sui lati lunghi, alta cm. 8,5, lunga 28 e spessa 5,5, scritta con lettere alte cm. 3 e 2,5 regolarmente rubricata. Parla di un Agathonicus che viam restituit. Forse era solo una modesta targa, alla quale non mancava altro. Mi sembra cosa della fine del secondo secolo dopo Cristo e mi pare che la natura del nome escluda il sospetto che si tratti di una produzione umanistica del secolo XV".

Il reperto è stato ritrovato durante i lavori per la costruzione dell'abbazia di San Girolamo, iniziati nel 1922 per volontà di Pio XI e terminati nel 1933, in via di Torre Rossa nr. 21; attualmente è conservato nel Museo Gregoriano Profano, inv. 27387 (Tav. II a-b).

Diversamente da padre Ferrua bisogna notare che il testo dell'iscrizione, a noi giunto costituito da due segmenti di linee, spezzato nei margini destro e sinistro, è completamente perduto nella parte superiore ed inferiore, perché non si tratta di una lastrina marmorea ma di un blocchetto parallelepipedo di fine marmo bianco (cm. $26{,}5 \times 8{,}5 \times 6$), tagliato per essere adattato ad

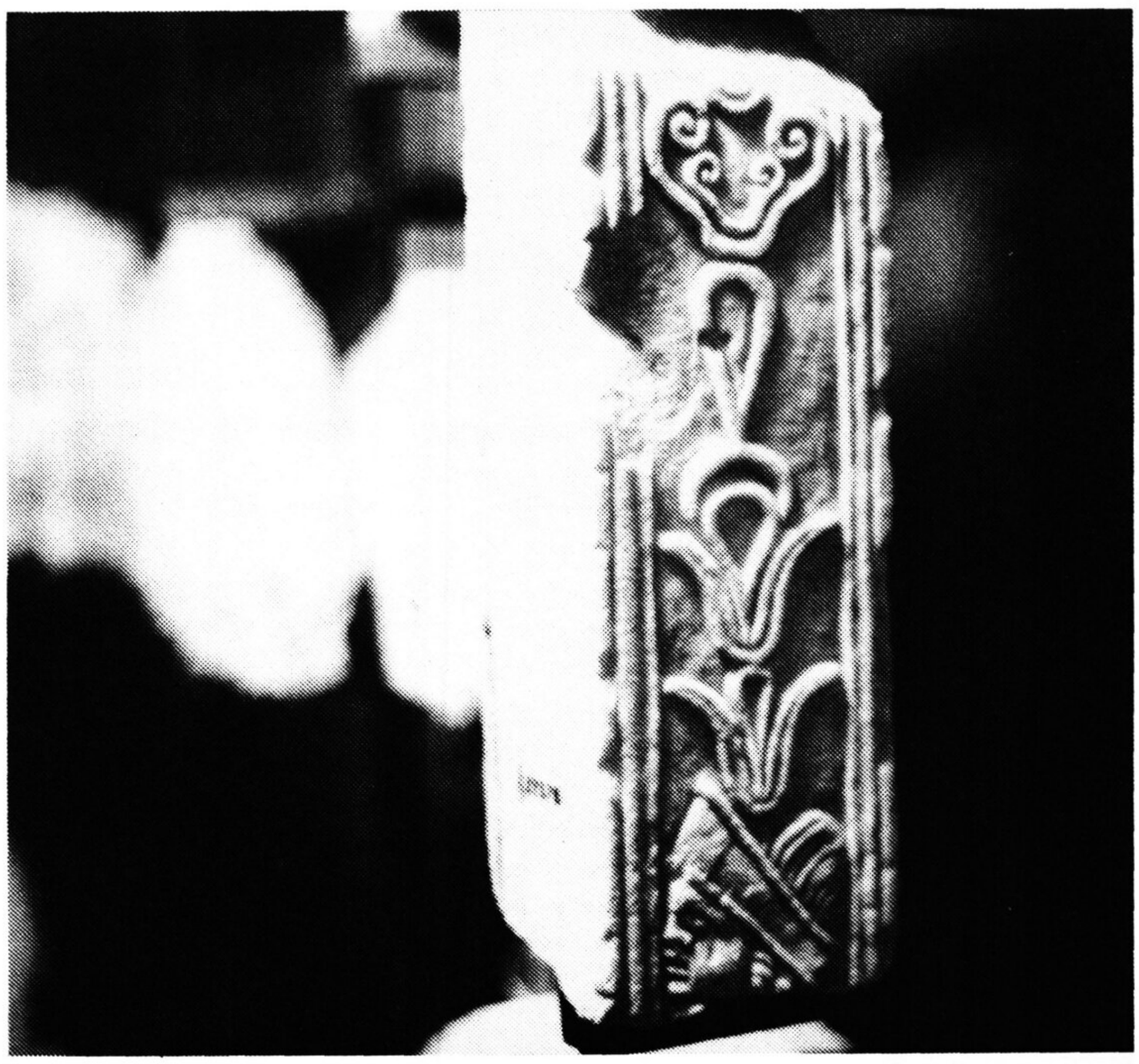
---

[8] PIR S 313.

[9] G. Tomassetti, *Due epigrafi tuscolane,* Rend. Acc. Linc., Ser. V. vol. IV, 1895, pp. 310 – 311.

Tav. II [Nr. 4 a-b]





un elemento architettonico, forse un pilastrino[10], ornante un'edicola o una nicchia.

La lettura va corretta[11]: a lin. 2 da un attento esame dei caratteri paleografici (non si notano tracce di rubricazione), risulta che non è possibile leggere [- - -] viam, ma dopo la V c'è una L, con tratto orizzontale brevissimo e leggermente flesso. Trascriviamo quindi:

- - - - - -
[- - -A]gathonicu[s- - -]
[- - -aedic]ulam restituit[- - -]
- - - - - -

La presenza nel frammento del cognome Agathonicus[12] e la cronologia del confronto paleografico (fine del II, inizio del III sec. d. C.)[13] fanno ipotizzare l'identificazione del personaggio con L. Septimius Antonius Agathonicus (vd. supra nr. 1).

Una breve analisi merita anche il lato posteriore decorato a bassorilievo. Nella parte inferiore è costituito da una testa virile di profilo, dalle chiome lunghe, intrecciate, che fuoriescono da un'alta fascia che cinge il capo. Sopra la testa si sviluppa una decorazione floreale che crea un motivo di cantari sovrapposti. La decorazione non risulta di pregevole fattura e non trova riscontro nella tipologia più diffusa delle sculture alto-medievali, essa richiama invece elementi della ritrattistica che va dal periodo costantiniano sino al VI sec. d. C.[14]. Il particolare della chioma trova un termine di confronto nelle acconciature imperiali, quali risultano della produzione medaglistica che va da Costantino in poi[15].

Nr. 5. - L. ANNIUS L. f. Quir. ITALICUS HONORATUS.

a) CIL, III 1071 (Albae Iuliae)

I(ovi) O(ptimo) M(aximo), / Iunoni Reginae, / Minervae, / L. Annius Italicus /[5] Honoratus, leg(atus) / Aug(usti) leg(ionis) XIII Gem(inae) / Antonianae,/

---

[10] La tipologia di questo pilastrino non trova riscontro, anche per quanto riguarda le misure, nell'ampia tipologia di pilastrini riutilizzati a Roma nella chiesa di San Clemente, si veda F. Guidobaldi, C. Barsanti, A. Guiglia Guidobaldi, *San Clemente la scultura del VI secolo, con un catalogo delle sculture altomedievali* a cura di A. Bonanni, Romae 1992.

[11] Dello stesso parere è il Prof. Ivan Di Stefano Manzella che ringrazio per avermi aiutato con i suoi preziosi consigli nella revisione del reperto.

[12] H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, Berlin-New York 1982, s. v. Agathonicus, p. 9.

[13] Cfr. A. E. Gordon-J. S. Gordon, *Album of dated Latin Inscriptions,* Berkeley-Los Angeles, III, 1965, Tavole 123b = Nr. 261, 200 d. C. (la L di Claudius sembra una I) e 124c = Nr. 267, 206 d. C.

[14] A. Haseloff, *La scultura preromanica in Italia*, Verona 1930, p. 10

[15] F. Gnecchi, *I medaglioni romani*, Milano 1912, passim; R. Delbrück, *Spätantike Kaiserporträts von Costantinus bis zum Ende des Westreich*, Berlin-Leipzig 1933, Tavv. 1 – 9.

praef(ectus) aerarii / militaris, sodalis /[10] Hadrianalis, cum / Gavidia Torquata / sua et Anniis Italico / et Honorato et Italica filiis.

Circa 213 – 219 d. C.

b) CIL, III 1072 (Albae Iuliae)

Victoriae / Antonini / Aug(usti), / L. Annius Italicus /[5] Honoratus, leg(atus) / Aug(usti) leg(ionis) XIII G(eminae) / Antoninianae, / praefectus aerarii / militaris, sodalis /[10] Hadrianalis cum / Gavidia Torquata / sua et Anniis Italico / et Honorato, et / Italica filiis.

Circa 213 – 219 d. C

c) CIL, III 7591 (=6224) (Incertae Moesiae Inf.) = ILS 2295 = AE 1966,355 (Novae)[16]

Dis militaribus. / Genio, Virtuti, a/quilae sanc(tae) signis/que leg(ionis) I Ital(icae) Seve/[5]rianae, M(arcus) Aurel(ius) / Iustus, domo Hor/rei Margensis, mu(nicipii) / Moesiae Superio/ris, ex (trecenario) p(rimus) p(ilus), /[10] d(onum) d(edit). // Dedic(atum) (ante diem) XII kal(endas) / Oct(obres) Iuliano / II et Crispino / co(n)s(ulibus) /[5] [pe]r Annium Italicum / leg(atum) Aug(usti) pr(o) pr(aetore).

20 settembre 224 d.C..

d) CIL, III 6154 (Tomi) = ILS 1174

L. Annio L. f. Quir. Italico / Honorato, co(n)s(uli), sodal[i] / Hadrianali, leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore)/ prov(inciae) Moes(iae) inf(erioris), cur(atori) oper(um) /[5] pub(licorum), cur(atori) Neap(olitanorum) et Atell(anorum), praef(ecto) / aer(arii) milit(aris), leg(ato) leg(ionis) XIII Gem(inae), / iurid(ico) per Fl(aminiam) et Umbriam, / cur(atori) viae Lavic(anae) et Lat(inae) veter(is), / praetori qui ius dixit inte[r] /[10] civ[es] et civis (!) et pereg(rinos), trib(uno) / p(lebis), q(uaestori) prov(inciae) Achaiae, sevir(o) / turmar(um) equ(estrium), IIIIvir(o) viar(um) / curandarum, / Fl(avius) Severianus dec(urio) alae / I Atectorum Severianae / candidatus eius.

Dal 224 d. C.

e) CIL, XV 7387 (Vindobonae)

Anni I[t]alici Honorati c(larissimi) v(iri).

Probabilmente discendente da Annius Honoratus, praef(ectus) alae[17], sposato a Gavidia Torquata dalla quale ebbe tre figli, Italicus, Honoratus, Italica (vd.

---

[16] L'iscrizione, attualmente conservata a Bucarest nel Musée des Antiquités Nationales, faceva parte in altri tempi della collezione del generale Mavros e proviene probabilmente da Novae, J. Kolendo, *Études sur les inscriptions de Novae*, Archeologia XVI 1965 (1966), p. 138.

[17] PIR^2 A 656.

supra nr. 5-a-b), percorse, come risulta dall'iscrizione proveniente da Tomi (vd. supra nr. 5-d) un regolare cursus senatorio e fu ammesso nel collegio religioso dei Sodales Hadrianales[18]. Dopo il vigintivirato, la questura, il tribunato della plebe, la pretura (circa 208/10 d. C.), ricoprì in Italia due posti di rango pretorio (c. 209/11 d. C., curator viae Lavicanae et Latinae veteris e iuridicus per Flaminiam et Umbriam). Passò quindi in Dacia, al comando della legione XIII Gemina Antoniniana sotto Caracalla (c. 213/16 d. C.), da dove tornò per ricoprire il prestigioso incarico di prefetto dell 'aerarium militare (tra il 215 – 219 d. C.), che gli spianò la strada al consolato (tra il 218 – 222 d. C.); dopo questo ricoprì la cura dei lavori pubblici (tra il 219 ed il 223 d. C.). Probabilmente intervallò le ultime due cariche con la cura finanziaria di Napoli ed Atella (tra il 217 e 223 d. C.). Tornò nella regione danubiana nel 224 d. C. come governatore della Mesia Inferiore.

Nr. 6. — ANNIUS ITALICUS.

a-b) CIL, III 1071 e 1072 (Albae Iuliae) (vd. supra Nr. 5 a-b).

Figlio del senatore L. Annius Italicus Honoratus[19], è conosciuto da due iscrizioni provenienti da Alba Iulia. Secondo un'opinione comunemente accettata potrebbe essere identificato con L. Annius Italicus [Torqu]atus (vd. infra Nr. 10). Si suppone che possa essere il padre del clarissimus puer L. Annius Italicus Rutilianus (vd. infra Nr. 9.).

Nr. 7. — ANNIUS HONORATUS.

a-b) CIL, III 1071 e 1072 (Albae Iuliae) (vd. supra Nr. 5 a-b).

Secondogenito del senatore L. Annius Italicus Honoratus[20], conosciuto da due iscrizioni provenienti da Alba Iulia, potrebbe essere identificato con il perso-

---

[18] PIR^2 A 659; A. Stein, *Die Legaten von Moesien, Budapest* 1940, pp. 94 – 95; G. Barbieri, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Roma 1952, p. 16 nr. 30 e p. 538; J. Fitz, *Die Laufbahn der Statthalter in der römischen Provinz Moesia Inferior*, Weimar 1966, pp. 24 con nt. 43, 29 – 30, 51; M. Corbier, *L'aerarium Saturni et l'aerarium militare*, Roma 1974, pp. 448 – 453; W. Eck, *Die staatliche Organisation Italiens in der hohen Kaiserzeit*, München 1979, pp. 69, 84, 231, 233; P. Culham-Ertman, *Curatores viarum: A Study of the Superintendents of Highways in ancient Rome*, Michigan-London 1980, pp. 224 – 225, nr. 73; A. R. Birley, *Notes of Senator's imperial Service*, Tituli IV 1982, p. 241-c, n. 2: W. Eck, *Die fistulae aquariae der Stadt Rom. Zum Einfluss des sozialen Status auf administratives Handeln*, Tituli IV 1982, p. 211; F. Jacques, *Les curaterus des cités dans l'Occident romain de Trajan à Gallien*, Paris 1983, pp. 123 – 125, nr 50; P.M.M. Leunissen, *Konsuln und Konsulare in der Zeit von Commodus bis Severus Alexander* (180 – 235 n. Chr.), Amsterdam 1989, p. 98 e passim.

[19] PIR^2 A 657; M. Corbier, *l. c.*; F. Jacques, *o. c.* p. 124 nt. 4.

[20] PIR^2 A 655; G. Barbieri, *o. c.*, p. 193, nr. 933; M. Corbier, *l. c.*

naggio noto dall'iscrizione CIL, VI 31685, al posto del fratello Annius Italicus (vd. infra Nr. 10). In alternativa a quanto ipotizzato per L. Septimius Agathonicus ed Annia Italica (vd. supra Nr. 2) potrebbe essere lui l'anello di congiunzione con i Septimii se ipotizziamo un suo matrimonio con una Septimia.

Nr. 8. — ANNIA ITALICA.

a-b) CIL, III 1071 e 1072 (Albae Iuliae) (vd. supra Nr. 5 a-b).

Figlia di L. Annius Italicus Honoratus è nota da due iscrizioni provenienti da Alba Iulia[21]. Sulla possibilità che avesse sposato il praefectus coh. L. Septimius Agathonicus vd. supra nr 2.

Nr. 9. — L. ANNIUS ITALICUS RUTILIANUS.

a) CIL, XI 5808 (Iguvium)

D(is) M(anibus), L. Anni Italici / Rutiliani c(larissimi) p(ueri) / Italicus pater.

Ritenuto figlio di Annius Italicus (vd. supra Nr. 6)[22], potrebbe aver derivato il secondo cognome dalla madre, forse una Rutilia.

Nr. 10. — L. ANNIUS L. f. Quir. ITALICUS [- - -]ATUS.

a) CIL, VI 31685

Sotto il numero 31685 gli editori di CIL, VI pubblicarono i frammenti di una base di marmo ritrovati mentre si effettuavano scavi, non sistematici, nell'area di Villa Casali sul Celio[23] dalla parte della via di. S. Stefano Rotondo, in occasione della costruzione dell'Ospedale militare avvenuta nel quadriennio 1885 – 1889.

La prima notizia fu data da R. Lanciani in Not. Sc., 1885, p. 473: „Demolendosi un muro di fondamento nella suddetta Villa Casali, è stato ritrovato uno scaglione di piedistallo marmoreo, contenente la prima linea di un'iscrizione onoraria:

L · ANNIO · L · F · QVIR · ITALICO

.....

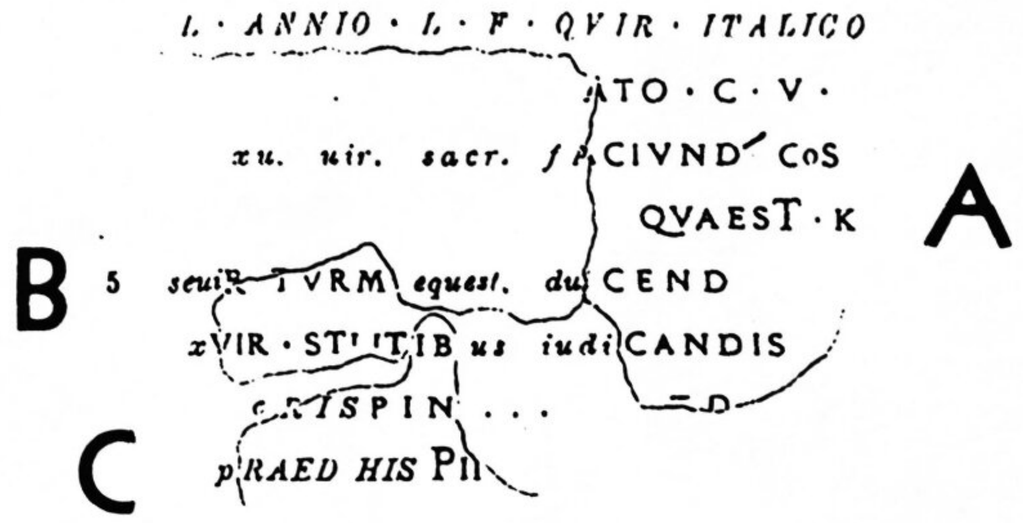
---

[21] PIR A 554; PIR^2 A 717; M. Corbier, *l. c.*; M.T. Raepsaet-Charlier, *Les femmes sénatoriales du III^e siècle. Etude préliminaire*, in Prosopographie und Sozialgeschichte, Colloquium Köln (1991), a cura di W. Eck, Köln – Wien – Weimar, 1993, p. 150, nt. 16

[22] PIR^2 A 660; M. Corbier, *l. c.;* F. Jacques, *o. c.*, p. 124 nt. 4; P.M.M. Leunissen, *o. c.* p. 359, nt. 57.

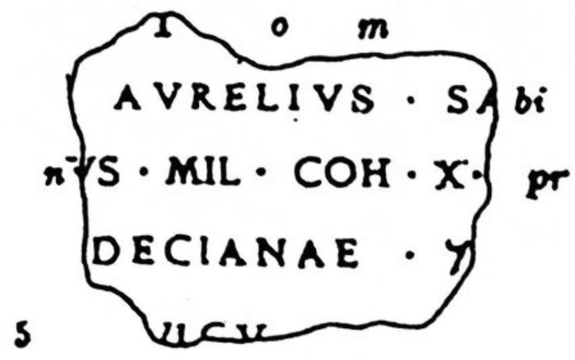
[23] A. M. Colini, *Storia e epigrafia del Celio nell'Antichià con rilievi piante e ricostruzione di Italo Gismondi*, in Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia, S. III, Memorie, vol. VII, Città del Vaticano, 1944, pp. 274 – 275. Sull'area di Villa Casali e le sue vicissitudini: R. Santolini Giordani, *La Collezione di Villa Casali a Roma*, Roma 1989, pp. 37 – 49.

Vi sono altri minuti pezzi dell'iscrizione medesima, ma non si possono ricongiungere. Lo stesso studioso pubblicò successivamente[24] tutti i frammenti da lui faticosamente ricongiunti che vennero trascritti dagli editori di CIL, VI con l'annotazione nel lemma che la linea 1 per intero e parte delle linee 7 – 8 non furono viste da Chr. Huelsen. Riproduco l'edizione di CIL, composta da tre frammenti qui contraddistinti con le lettere **A, B, C:**



I frammenti della base che risultano ora conservati nell'Antiquarium Comunale del Celio[25] non sono più 3 ma 5 : il grosso frammento A è diviso in due pezzi (Tav. III, A1 – 2)[26], il frammento B non ha subito variazioni (Tav. III, B)[27], il frammento C è composto da due pezzi (Tav. IV, C1 – 2)[28], uno visto anche da Huelsen (parte delle linee 6 – 7 – 8) e l'altro, relativo alle linee 7 – 8 sfuggito agli editori di CIL forse perché erroneamente pubblicato come facente parte di un'altra iscrizione: CIL, VI 32558 (=2814).

Sotto il numero 2814 era stato pubblicato il seguente frammento di tavola marmorea già edito dallo W. Henzen[29]:



[24] Bull. Com., 1885, p. 166, nr. 1098.

[25] Ringrazio il Prof. G. L. Gregori per avermi dato la possibilità di accedere all'Antiquarium Comunale del Celio e per avermi aiutato a rintracciare i frammenti ivi conservati. Un rigraziamento anche alla Dott. ssa Silvia Biagini per la sua collaborazione.

[26] Frammento A-1 (linee 2 – 3 – 4, parte destra), misure: altezza mass. cm. 17 x larghezza mass. cm. 23,5 x spessore mass. cm. 22,5; lettere cm. 4, 5 – 3. Frammento A-2 (linee 4 – 5 – 6 parte destra), misure: altezza mass. circa cm. 26 x larghezza mass. cm. 16,5 x spessore mass. cm. 7,5; lettere cm. 4,5.

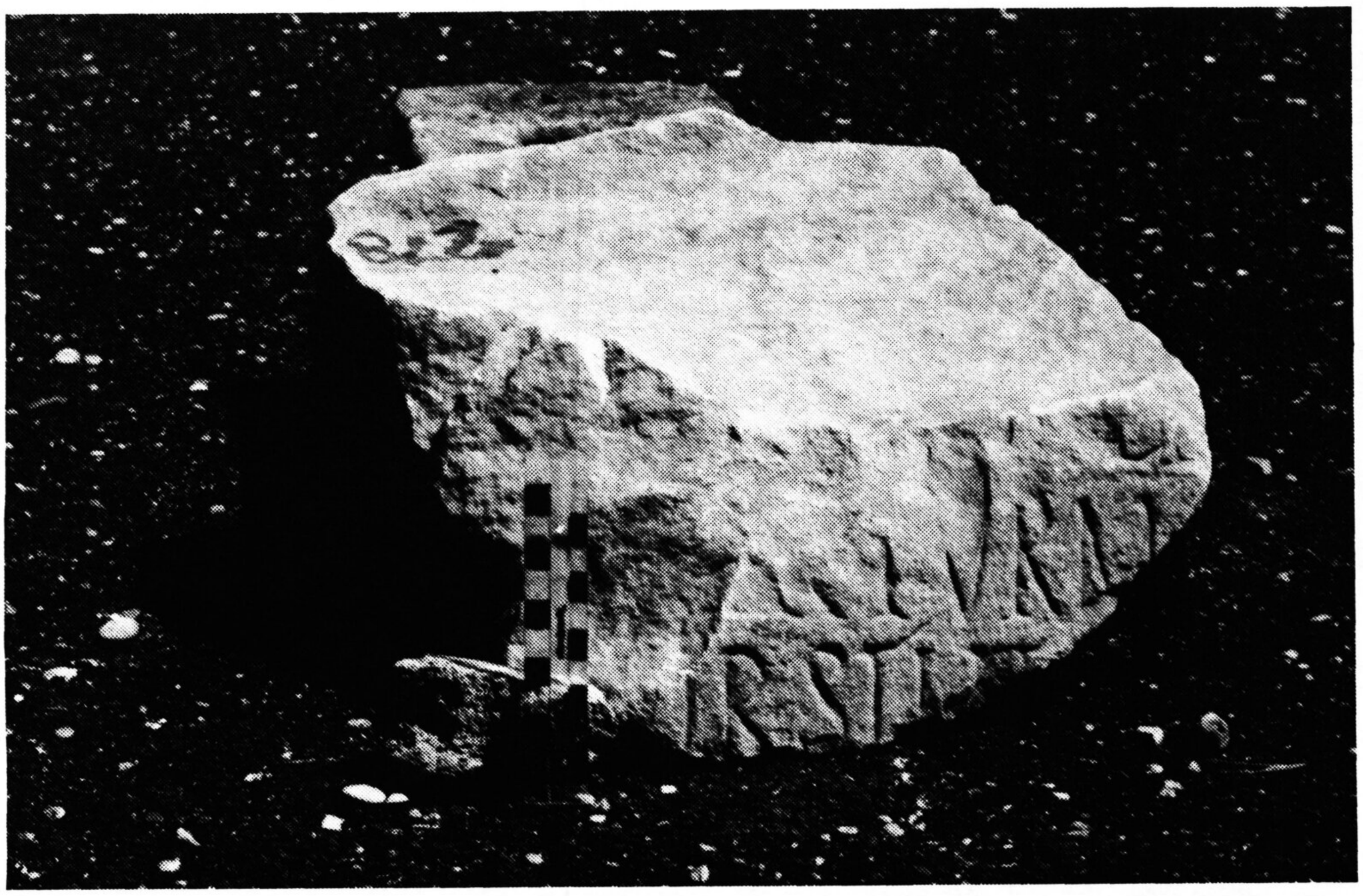
[27] Frammento B (linee 5 – 6, parte sinistra), misure: altezza mass. cm. 12 x larghezza massima cm. 23 x spessore mass. cm. 26,5; lettere cm. 4,5 – 3,5.

[28] Frammento C-1 (linee 6 – 7 – 8, parte destra), misure: altezza mass. cm. 18 x larghezza mass. cm. 10 x spessore mass. cm. 10; lettere cm. 4 – 3,5. Frammento C – 2 (linee 7 – 8, parte sinistra); misure: altezza mass. cm. 27 x larghezza mass. cm. 26,5 x spessore mass. cm. 20; lettere cm. 3.

[29] Bull. Com., 1875, p. 93, n. 15.

Tav. III (Nr. 10 A-B]





Il frammento, ritrovato nell'Esquilino insieme con altre iscrizioni di pretoriani[30] è databile all'età dell'imperatore Decio[31].

Sotto il nr. 32558 la tavola fu ripubblicata insieme con un frammento di base marmorea nel modo che segue:



I due reperti accostati dallo Huelsen sono definiti "frammenti di base marmorea", ritrovata in piazza Manfredo Fanti, conservati nei magazzini del Campidoglio. Per quanto mi risulta l'iscrizione 2814 (ad 32558) è attualmente irreperibile, mentre il frammento di base marmorea, ad essa erroneamente collegato, è lo stesso frammento che costituisce le linee 7 e 8 di CIL, VI 31685, viste da Lanciani ma non da Huelsen. Bisogna quindi tener presenti le seguenti annotazioni. CIL, VI 32558: le linee 7-8 non sono pertinenti alle linee 1-5, costituenti il frammento di una lastra, ma a CIL, VI 31685, resti di base marmorea.

CIL, VI 31685: lin. 1, vista dal Lanciani risulta tuttora irreperibile; lin. 4, prima di QVAEST non un segno d'interpunzione (Huelsen) ma la lettera K (Lanciani); le lettere RIS (lin. 7) e RAEDHIS (lin. 8) non sono perdute; a lin. 8 le ultime tre lettere non sono PII ma PEL; sul frammento dello zoccolo della base si notano tracce di rubricazione presumibilmente antica.

In base quanto osservato si propone la seguente lettura:

L. Annio L. f. Quir. Italico
[- - -]ato c(larissimo) v(iro),
[XVvir(o) sacr(is) fa]ciund(is), co(n)s(uli),
[praet(ori), trib(uno) pl(ebis)] k(andidato), quaest(ori) k(andidato),
5 [sevi]r(o) turm(arum) [duc]end(arum),
[Xv]ir(o) stlit[ib(us) iudi]candis,
[C]rispin[us- - -]r
[p]raed(iorum) Hispel[latium].

---

[30] W. Henzen, *l. c.*
[31] M. Durry, *Les cohortes prétoriennes*, Paris 1938, p. 319, con nt. 11.

L'iscrizione è dedicata ad un L. Annius L. f. Quir. Italicus, il cui secondo cognome era probabilmente [Torqu]atus, ritenuto il figlio primogenito di L. Annius Italicus Honoratus (vd. supra Nr. 6)[32], il quale avrebbe derivato il cognome Torquatus dall'onomastica della madre, Gavidia Torquata. Si potrebbe però obiettare che, in base al calcolo degli spazi, si potrebbe integrare altrettanto bene [Honor]ato, individuando il personaggio con il fratello minore (vd. supra Nr. 7).

Per quanto riguarda l'individuazione del personaggio ricordato a lin. 7, non è possibile leggere [C]rispin[a], ritenuta probabile moglie del personaggio onorato[33], ma, considerata la frattura della pietra lungo il tratto sinistro della V, si deve leggere [C]rispin[us]. Diversi sono i personaggi illustri della prima metà del III sec. d. C. con il cognome Crispinus[34], ma in base al calcolo degli spazi, l'iscrizione non offre la possibilità d'integrare altri elementi onomastici: siamo pertanto di fronte ad un personaggio indicato con un solo nome, o un liberto, che sottintende il gentilizio, o un servo, la cui qualifica può essere restituita grazie alle lettere residue di lin. 8. Si potrebbe leggere: [procu]r(ator) / [p]raed(iorum) Hispel[latium].

Di solito l'amministrazione dei latifondi imperiali e privati risulta affidata ad un procurator al quale si affiancano un conductor ed un actor[35]. Considerato che L. Annius Italicus Honoratus (senior) fu iuridicus per Fl(aminiam) et Umbriam e che il nipote L. Annius Italicus Rutilianus risulta sepolto nel territorio di Iguvium, possiamo confermare l'ipotesi già espressa[36], che gli Annii Italici possedessero dei praedia nel territorio dell'Umbria. Crispinus sarebbe stato il responsabile, liberto o schiavo, di questa proprietà terriera situata nel territorio di Hispellum[37]. Alla morte del padrone egli provvide a fargli erigere un'iscrizione, verosimilmente posta nella casa degli Annii, a Roma, sul Celio, secondo un uso che trova confronto in altri documenti epigrafici[38].

---

[32] Anche se c'è accordo nel congetturare [Torqu]ato, rimane il dubbio che nell'iscrizione si tratti di Italicus. Cfr. PIR^2 A 658; G. Barbieri, *o. c.*, p. 193, nr. 936; A. Degrassi, *Fasti consolari dell'Impero Romano*, Roma 1952, p. 149; P.M.M. Leunissen, *o. c.*, p. 36.

[33] PIR^2 A 658.

[34] C. (L.) Bruttius Crispinus, console ordinario nel 224 d. C. (A. Degrassi, *o. c.*, p. 158; PIR^2 B 160); Rutilius Pudens Crispinus, console prima del 238 d. C. (A. Degrassi, *o. c.*, p. 66); L. Lorenius Crispinus, console prima del 244 d. C. (A. Degrassi, *o. c.*, p. 68).

[35] Ch. Lecrivain, in DA, III, 2, 1904, s. v. *latifundia*, pp. 956 – 979; E. De Ruggiero, in, DE, I, 1895, s. v. *actor*, pp. 66 – 70, part. 66 – 67; M. Rostowzew, in DE, II, 1, 1961 (ristampa anastatica), s.v. *conductor*, pp. 578 – 597; J. Kolendo, *L'agricoltura nell'Italia romana*, Roma 1980, pp. 199 – 200.

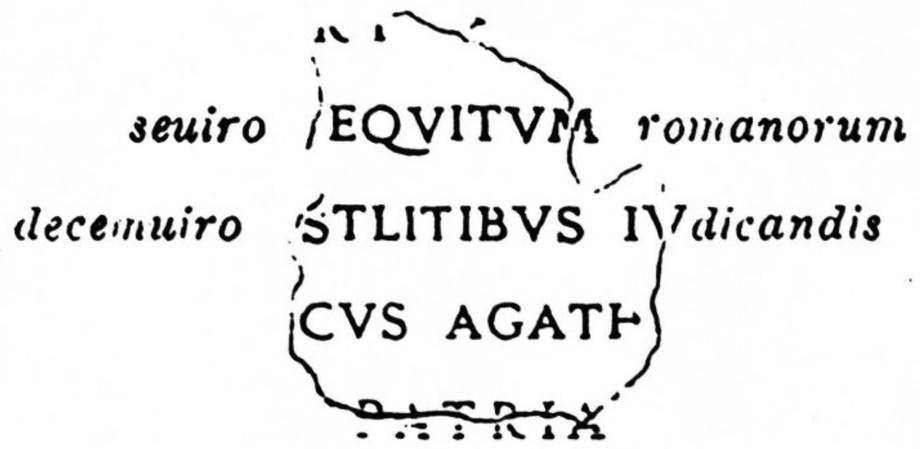
[36] M. Corbier, *o. c.*, p. 451; F. Jacques, *o. c.*, p. 124 con nt. 4.

[37] Su Hispellum: E. De Ruggiero, in DE, III, 1922, s. v., p. 941; M. Gaggiotti, D. Manconi, L. Mercando, M. Verzar, *Umbria Marche*, Bari 1980, pp. 12 – 3, 102 – 3, 123, 145, 148 – 55.

[38] Cfr. ad es. due iscrizioni del III sec. d. C.: CIL, VI 1332 = 31632 e CIL, VI 1429 = 31652.

Nr. 11. -[ITAL]ICUS AGATH[ONICUS].

a) CIL, VI 31815 ad. p. 3805.



Il frammento, come riferiscono gli autori di CIL, VI, fu ritrovato a Roma il 27 febbraio 1879 sulla via Tiburtina, in località detta „Anime sante" tra la cinta muraria ed il cimitero pubblico. Trasferito quindi, prima nel Palazzo dei Conservatori, poi nel Museo celimontano, dove fu visto dal Bang affisso al muro dell'orto, risulta attualmente conservato nella cassa nr. 148 nel Palazzo delle Esposizioni (vd. Tav. IV).

Completamente rovinato da tutti i lati, sembrerebbe aver costituito la parte centrale inferiore dell'iscrizione originaria. Del testo rimangono segmenti di cinque linee: della prima e quinta rimangono soltanto tracce di lettere, nella seconda e nella terza le lettere hanno un modulo più piccolo di quelle della quarta. I caratteri paleografici sembrano attribuibili, secondo G. Barbieri[39] alla fine del II – III sec. d. C.

L'iscrizione doveva essere dedicata ad un personaggio di rango senatorio, del cui cursus discendente rimane l'attestazione di due sole cariche: sevir equitum Romanorum e decemvir stlitibus iudicandis.

La dedica doveva essere stata eseguita a cura del personaggio ricordato alla lin. 4, per l'onomastica del quale propongo l'integrazione [Ital]icus Agath[onicus].

Nell'ultima linea del frammento, laddove gli editori di CIL, VI suggeriscono di leggere PATRIA, con ogni probabilità doveva essere una frase dedicatoria, ad esempio „ob eximium eius amorem in patriam".

Propongo questa lettura ampliata del frammento:

- - - - - -
[leg. Aug. pr. p]r. [prov. - - -praet. k.]
[quaest. k. sevir.] equitum [Romanor.]
[turm. - - -Xvir.] stlitibus i[udicandis]
[- - -Ital]icus Agath[onicus]
5 [- - -] patria[- - -]
- - - - - -

[39] *O. c.*, p. 375, nr 2131.

Tav. IV [Nr. 10 C]





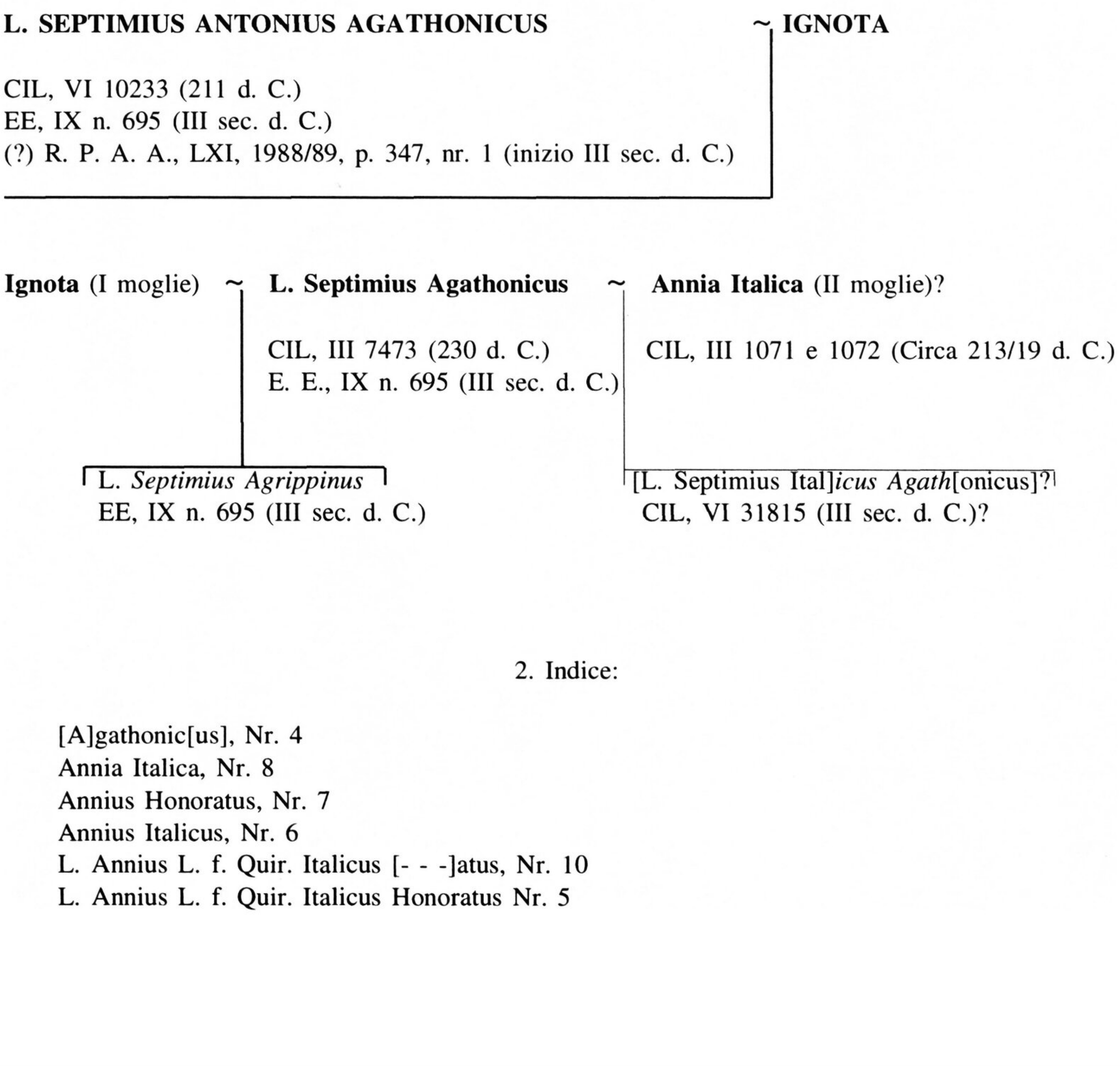
[Ital]icus Agath[onicus] potrebbe essere l'anello di congiunzione tra i Septimii Agathonici e gli Annii Italici. In base alla considerazione che il prefetto di coorte L. Septimius Agathonicus (vd. supra Nr. 2) ed il governatore L. Annius Italicus Honoratus (vd. supra Nr. 5) soggiornarono circa nello stesso periodo nella Mesia Inferiore, potremmo congetturare che tra le due famiglie si fosse creato un legame di parentela.

Annia Italica (vd. supra Nr. 8), figlia del governatore della Mesia Inferiore potrebbe aver sposato il prefetto di coorte L. Septimius Agathonicus o anche, una ipotetica Septimia (sorella del prefetto o figlia) potrebbe aver sposato Honoratus (vd. supra Nr. 7), uno dei due figli maschi del governatore. In conclusione, il personaggio di cui s'ipotizza l'esistenza potrebbe essere stato o un [L. Septimius Ital]icus Agath[onicus] o un [L. Annius Ital]icus Agath[onicus].

Roma

APPENDICE

1. Stemma dei SEPTIMII AGATHONICI



2. Indice:

[A]gathonic[us], Nr. 4
Annia Italica, Nr. 8
Annius Honoratus, Nr. 7
Annius Italicus, Nr. 6
L. Annius L. f. Quir. Italicus [- - -]atus, Nr. 10
L. Annius L. f. Quir. Italicus Honoratus Nr. 5

L. Annius Italicus Rutilianus, Nr. 9
[Ital]icus Agath[onicus], Nr. 11
L. Septimius Agathonicus, Nr. 2
L. Septimius Agrippinus, Nr.3
L. Septimius Antonius Agathonicus, Nr. 1

3. Fonti delle fotografie:

Tav. I [Nr. 1 – 2 – 3]: Deutsches Archäologisches Institut Rom, Neg. 71. 1256. La fotografia è stata cortesemente fornita dalla Dott. ssa M. G. Granino Cecere.

Tav. II [Nr. 4 a-b], Tav. III (Nr. 10 A-B], Tav. IV [Nr. 10 C]: fotografie dell'Autrice.

Tav. IV [Nr. 11]: Archivio della Cattedra di Epigrafia ed Antichità romane, Università „La Sapienza" — Roma, Neg. 5706.

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

ZWEI UNFERTIGE GRABSTEINE AUS NOVAE

Von

TOMASZ WUJEWSKI

Während der Ausgrabungen in Novae hat die Expedition der Adam–Mickiewicz–Universität zu Poznań unter der Leitung von Professor Stefan Parnicki-Pudełko unter anderen zwei Fragmente von unfertigen römischen Grabsteinen gefunden, welche sekundär beim Bau einer frühchristlichen Basilika als Baustoff verwendet wurden.

1. Ein Fragment der Grabstele (Abb.1), gefunden 1982 im Nartex der Basilika (Quadrat XVI 179)[1]. Kreidekalkstein[2]. Höhe 1,01 m, Breite 0,41 m, Stärke 0,29 m. Der Bruch der Steinplatte erfolgte im Giebel an einer solchen Stelle, daß man berechnen kann, daß ursprünglich seine Breite ca. 0,65 betrug. Es ist etwa die Hälfte des Inschriftsfeldes erhalten geblieben. Es war mit einer flachen, unprofillierten, 6 cm breiten Leiste umsäumt. Oberhalb des Inschriftsfelds befand sich ein dreieckiger Giebel, dessen Höhe einst fast der Hälfte der Stelenbreite glich (Neigungswinkel = 41°). Der Giebel besitzt eine Bescheidene Profillierung in der Breite von 3,5 cm und ist wie das Inschriftsquartier mit einer Taenia umgeben. Im Giebelfeld befand sich in der Mitte eine Achtblattrosette zwischen den antithetisch gelegenen Efeublättern. Die oberen Ecken der Platte wurden durch die Akroterien in Form der Akanthusranken mit drei Trieben geschmückt. Alle Dekordetails sind durch ein flaches Relief hervorgehoben worden in der maximalen Höhe von 0,8 – 1 cm. Die Hinter– und Seitenfläche des Grabsteines ist ausschließlich mit einer Pfeilspitze bearbeitet worden.

Das in Novae gefundene Fragment stellt einen Typus des Grabsteines dar, welcher am frühesten in der Rhein– und Donau–Provinzen zusammen mit dem römischen Heer erschienen ist. Er ist durch Einfachheit gekennzeichnet: Die In-

---

[1] Siehe: Archeologia XXXV 1984 (1986), S. 125, Abb. 22.

[2] Für die Artbestimmung des Steines, aus welchem die Grabmäler angefertigt wurden, danke ich Herrn Prof. Dr. habil. J. Skoczylas.

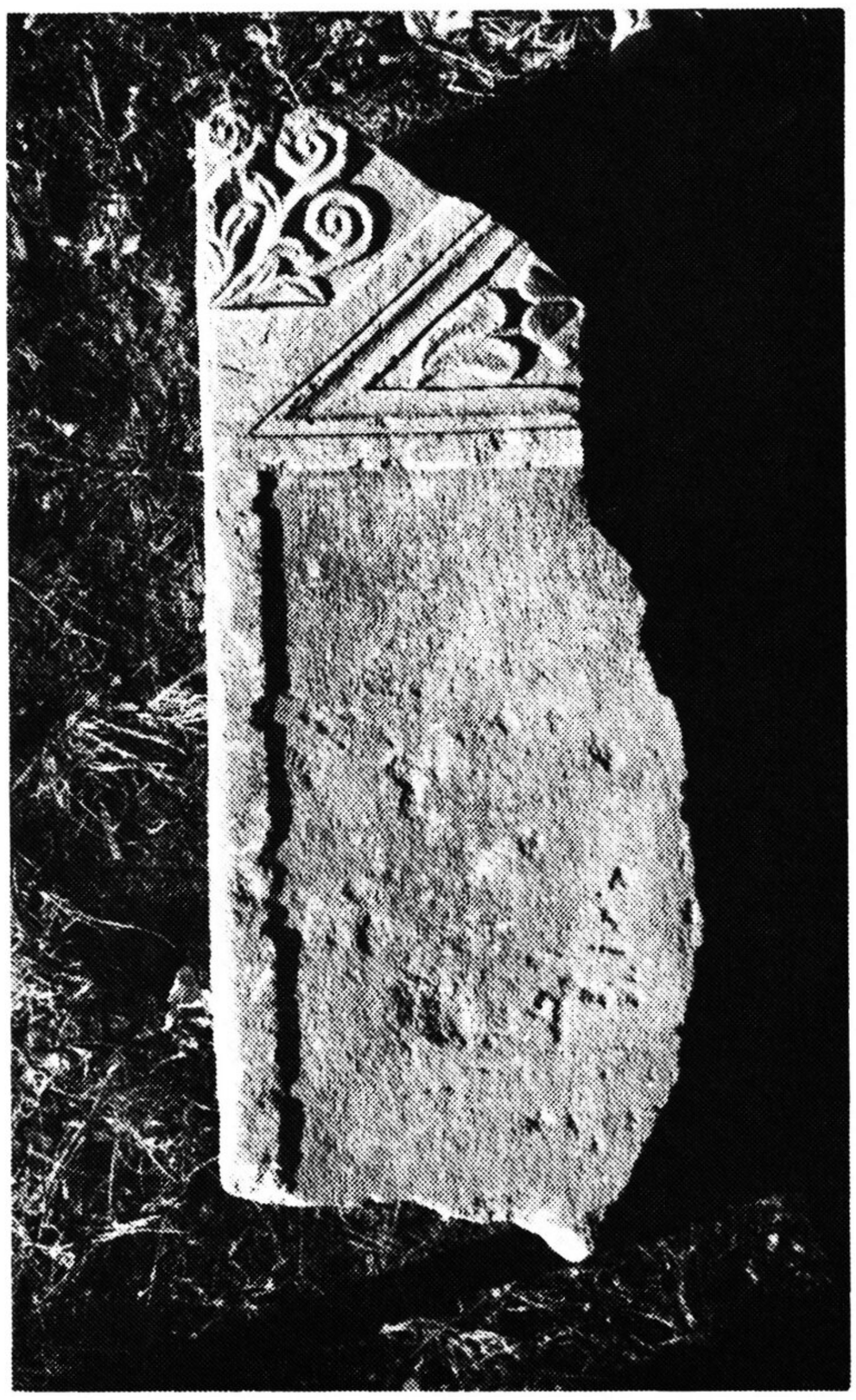


Abb. 1. Novae, ein Fragment der Grabstele Nr. 1, Inventarnr. P4/82 k (fot. T. Wujewski)

schrift dominiert und die Schmuckelemente sind auf ein Minimum beschränkt. Lösungen dieser Art findet man schon in der späthellenistischen sepulkralen Kunst[3], damals jedoch wurden die Giebeln und die Akroterien vollplastisch angefertigt. In den Gebieten, wo diese Kunst in den legionennahen Werkstätten (oder aus ihrer Inspirierung) geboren wurde, wurden die erwähnten Details anfangs meist reliefartig gefertigt. Zweifelsohne hat die Schnelligkeit und die Einfachheit der Bearbeitung zur Popularität des Typus beigetragen. Die Relieftechnik begünstigte je doch manchmal auch die dekorative, atektonische Betrachtung der Details. Als Beispiel kann die Stele Tiberius Julius Taulus' im Museum in Klagenfurth angegeben werden, die auf die 1. Hälfte des 1. Jh datiert wird[4]. In der rechteckigen Platte wurde reliefartig ein dreieckiger Giebel von ähnlichen Proportionen hervorgehoben wie an dem Denkmal in Novae. In den Plattenecken wurden Akroterien in Form der Akanthusranken mit drei Treiben, schematisch wiedergegeben, angebracht. Die Akroterien stehen in keinem tektonischen Zusammenhang mit dem Giebel, was eine weitere Analogie zu dem hier besprochenen Grabstein darstellt. Auch die Umrahmung des Inschriftsfeldes ist sehr bescheiden und schmal, und im Tympanon befinden sich eine Rosette und ein Halbmond. Auf den damaligen Stelen des nördlichen Limes des Kaisertums gehörten das Motiv der Rosette im Umgebung stillisierter Blätter sowie halbpalmettenartige bzw. akanthusartige Akroterien, schmale Umrahmungen der Inschriftenfelder zu den typischen Merkmalen[5]. Der Prozeß der

---

[3] Siehe: E. Pfuhl, H. Möbius, *Die ostgriechischen Grabreliefs*, 1–2, Mainz 1977–1979, Nr. 198, 199, 273. In Südthrakien kommen sie auch in den römischen Zeiten vor, als Fortsetzung der griechischen Typen, siehe T. Ivanov u.a. IBAI XXXI 1969, S. 184 ff.

[4] A. Schober, *Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien*, Wien 1923, S. 19, Nr. 11, Abb. 7.

[5] Vgl. ibid., S. 21 Nr. 21 Abb. 10 (1. Hälfte des 1. Jh.), S. 22 Nr. 23 Abb. 11 (1. Hälfte des 1. Jh.), S. 23 Nr. 24 Abb. 12 (Mitte des 1. Jh.), S. 23 Nr. 26 Abb. 13 (1. Jh.), S. 25 Nr. 35 Abb. 16 (1. Hälfte des 1. Jh.), S. 29 Nr 48 Abb. 21 (1. Hälfte des 1. Jh.), S. 30 Nr. 49 Abb. 22 (ca. 100), S. 54f. Nr 116 Abb. 54 (1. Hälfte des 1. Jh.), S. 61 Nr 133 Abb 61 (Ende des 1. Jh.), S. 61 f., Nr. 134



Abb. 2. Poetovio, Grabstele C. Servilius'. Graz, Museum (V. Hoffiller, B. Saria, *Antike Inschriften aus Jugoslavien und Pannonia Superior*, Zagreb 1938, Nr. 381)

plastischen Hervorhebung des Giebels aus der Steinplatte läßt sich dort allgemeiner erst in der 2. Hälfte des 1. Jh.[6] beobachten, wobei auch in späteren Zeit die Stelen nicht selten mit einem Reliefgiebel gefertigt waren[7].

Auf jenen Bescheidenen Grabsteinen aus dem 1. Jh. wurde jedoch die Umrahmung des Inschriftsfeldes meistens aus konkavkonvexen Profilen gefertigt[7a]. Die Taenia auf dem Denkmal von Novae sagt also etwas über seine gewisse Andersartigkeit aus[8].

In Hinsicht auf den Typus und die Techniken der Bearbeitung lassen sich Analogien auf de Grabsteinen von Poetovio beobachten. Hier sind besonders die Stelen C. Servilius (Abb. 2), A. Postumius Senecas (Abb. 3) und Musculeas Suras (Abb. 4) zu erwähnen[9]. Bei dem nicht hohen Relief sind die Konturen präzise ausgearbeitet, die Proportionen des Ganzen sowie der Details ausgewogen, und die Komposition ist einfach, aber klar. Man erkennt an diesen Werken die Hand eines geschickten Steinmetzes.

Die Ähnlichkeiten, die an den Produkten der Werkstätte aus Poetovio sichtbar werden, können historisch begründet werden. Diese Ortschaft war spätestens seit dem Tode Augustus etwa bis zum Jahre 45 ein Lager der *legio VIII Augusta*, welche daraufhin — im Zusammenhang mit der thrakischen Revolte — nach Novae umgesiedelt

---

Abb. 62 (Anfang des 2. Jh.), S. 63 f. Nr. 139 Abb. 65 (ca. 100), S. 26 Nr 36 Abb. 17 (1. Hälfte des 1. Jh.). Analogien aus den rheinländischen Provinzen siehe R. Weynand, *Form und Dekoration der römischen Grabsteine der Rheinlande im ersten Jahrhundert*, BJ CVIII/CIX 1902, Taf. IV, 2, 3, 4, 5, 9; V, 7; VI, 1, 2 (sie werden zum größten Teil auf die 1. Hälfte des 1. Jh. datiert).

[6] Schober, *a.a.O.*, Nr. 12, 32, 46, 58, 111, 112, 131, 159, 162, 190, 196, 228, 235.

[7] Ibidem., Nr. 70, 87, 141, 167, 188, 198, 212, 239, 261, 280.

[7a] Ibidem., passim.

[8] Die profillierten Umrahmungen der Inschrftsquartieren in der römischen sepulkralen Kunst erschienen in der Zeit Augustus', und der Ansicht von H. Gabelmann nach — *Die Typen der römischen Grabstelen am Rhein*, BJ CLXXII 1972, S. 71 — bilden sie das gemeinsame Merkmal der norditalischen, rheinländischen und donauländischen Stelen. Die Umrahmung des Inschriftenfeldes in Form einer schmalen Leiste und das Nicht–Hervorheben des Giebels verblieb z.B. in Dalmatien bis zum 2. und wahrscheinlich bis zum 3. Jh., siehe J. Brunšmid, *Kameni spomenici Hrvatskoga Narodnoga Muzeja u Zagrebu*, Vjesnik Hrvatskogo Arheološkoga Društva, N.F., IX 1906/1907, S. 162 Nr 304, S. 163 Nr. 306; auch ibd., Nr. 324, 325, 327, 329, 333.

[9] V. Hoffiller, B. Saria, *Antike Inschriften aus Jugoslavien*, I: Noricum und Pannonia Superior, Zagreb 1938, S. 172 f. Nr. 381, S. 171 f. Nr. 379, S. 185 Nr. 410.



Abb. 3. Poetovio, Grabstele
A. Postumius Seneca's. Ptuj, Museum
(Hoffiller, Saria, Nr. 410)

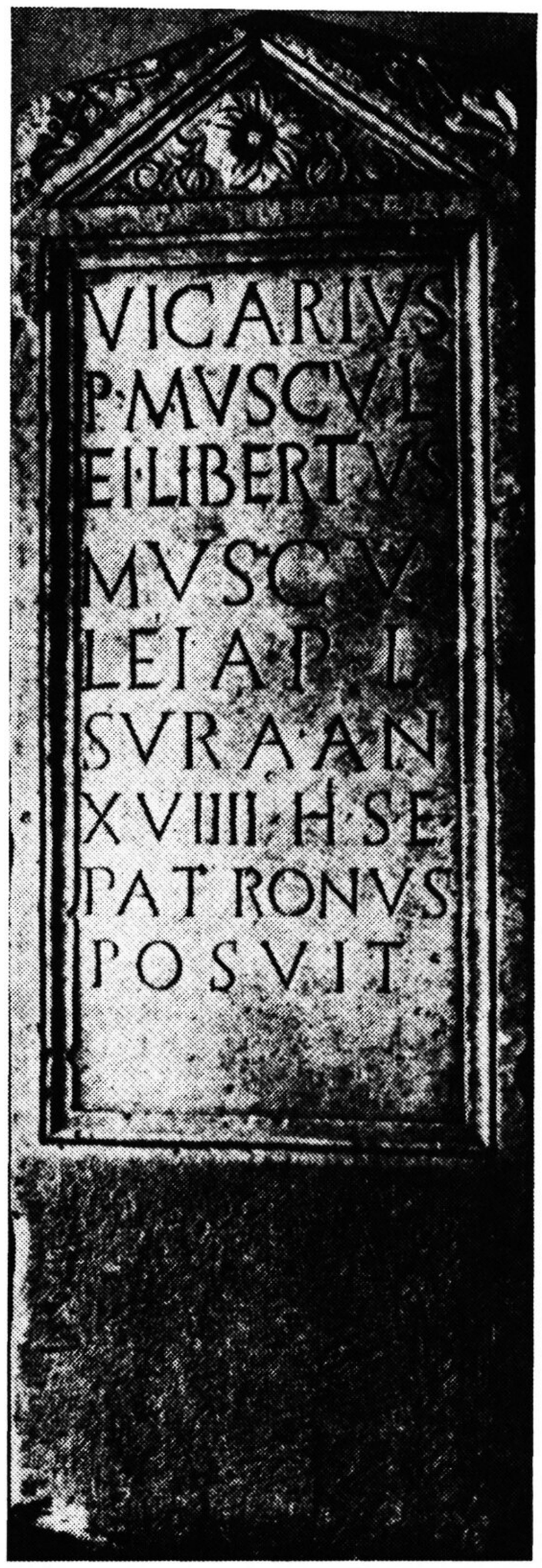


Abb. 4. Poetovio, Grabstele
Musculea Sura, Graz, Museum
(Hoffiller, Saria, nr 410).

wurde[10]. Unter der zivilen Bevölkerung, die gleichzeitig mit der Legion dorthin gekommen war, befanden sich sicherlich auch Steinmetzen aus Poetovio[11]. Es ist offensichtlich, daß das Bedürfnis bestand, steinerne Grabmäler für die Legionäre und die mit ihnen verbundenden Personen herzustellen, und früher,

---

[10] B. Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia von Augustus bis Diokletian*, Klio Bhft VI 1906, S. 19 ff.; E. Ritterling, s.v. *Legio*, RE XII (1925), Sp. 1642; Hoffiller, Saria, *a.a.O.* S. 53, 120; B. Gerov, *Romanizmât meždu Dunava i Balkana*, I: *ot Avgust do Hadrian*, Godišnik na Sofijskija Universitet, Istor.–filol. Fakultet XLV 1948/1949, kn. 4, S. 8; T. Sarnowski, *Novae jako siedziba pierwszego legionu italskiego* [Novae als Sitz der ersten italischen Legion] Archeologia XXVII 1976, S. 53.

[11] Schober, *a.a.O.*, S. 184 ff; M. Schleiermacher, *Römische Reitergrabsteine. Die kaiserzeitlichen Reliefs des triumphierenden Reiters*, Bonn 1984, S. 37, 57.

wie es scheint, gab es in Novae keine Werkstätte dieser Art. Zumindest ein Teil dieser Bevölkerung stammte aus Norditalien, so wie viele Soldaten der VIII. Augusteischen Legion[12]. Aus den Jahren 45 – 69, also aus der Zeit der Stationierung dieser Einheit in Novae, stammen die ersten bisher bekannten Grabsteine. Zu ihnen gehört die Stele des Bläsers der VIII. Legion, P. Farfinias Severus (Abb. 5)[13]. Ihre Ähnlichkeit zu dem hier publizierten Grabsteinfragment wird enscheidend durch das Inschriftsfeld bestimmt als dem dominierenden Teil in der Struktur, dreieckiger Giebel mit der Rosette in der Mitte und die Situierung der Akroterien auf den waagerechten Gesimsen oberhalb der unteren Ecken des Giebeldreiecks. Nicht weniger kennzeichnend sind auch die Differenzen: anders ist die Profillierung der Inschriftsumrahmung und des Tympanons, der Giebel ist nicht genauso breit wie die Stele, und als Akroterien treten vollplastische Löwenprotome auf. Die erwähnten Ähnlichkeiten und Differenzen lassen auf die Zugehörigkeit der beiden Denkmäler zur gemeinsamen Werkstattradition schließen, wenn auch ihre Entstehung zeitlich wahrscheinlich etwas zurück liegt. Der zweite von den bisher bekannten Grabsteinen aus den Jahren 45 – 69 in Novae, d.i. die Stele des M. Antonius' Aprio und seiner Familie, besitzt keinen Reliefschmuck[14].

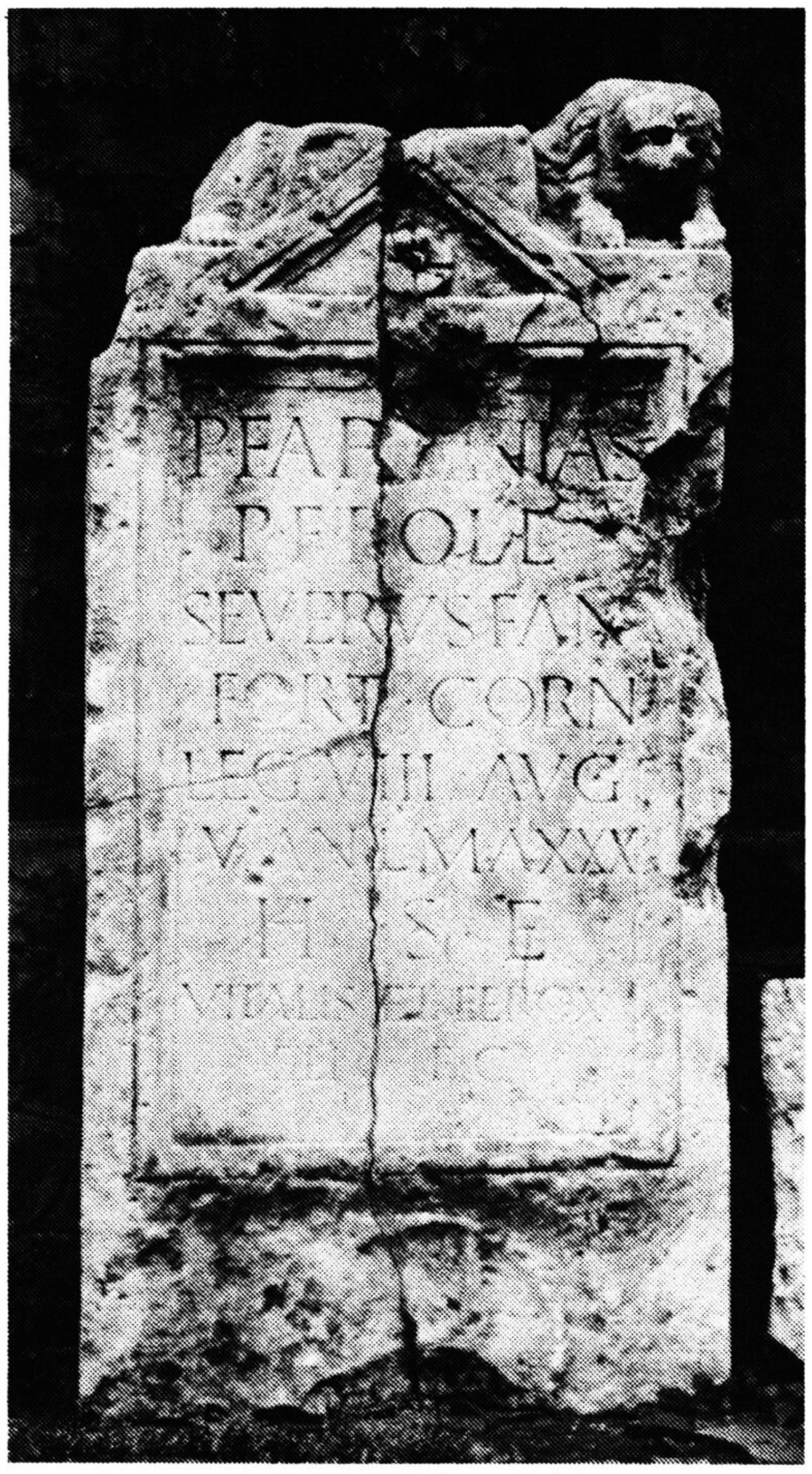


Abb. 5. Novae, Grabstele P. Farfinius Severus', Sofia. Archäologisches Museum (fot. T. Wujewski)

Der Vergleich des hier publizierten Fragments aus Novae mit anderen frühen moesischen Grabsteinen weist Analogien mit den Denkmälern aus Oescus auf. Diese Affinitäten erklären sich durch die geographische Nähe sowie durch die historischen Zusammenhänge der benachbarten Legionenlager. Den verwandten Typus stellen einige im Lager der *legio V Macedonica* gefundenen Stelen dar,

---

[12] Ritterling, *a.a.O.*, Sp. 1645 f, 1649; Gerov, *a.a.O.*, S. 18, 59, 65, 81.

[13] D. P. Dimitrov, *Nadgrobnite ploči ot rimsko vreme v Severna Bâlgarija*, Sofia 1942, Nr. 28 fig. 48; Gerov. *a.a.O.*, S. 70.

[14] Gerov, *a.a.O.*, S. 54; Dimitrov, *a.a.O.*, Nr. 2, Abb. 71.

die mit Recht auf das 1. Jh. datiert werden[15]. Sie alle wurden jedoch wesentlich unbeholfener gefertigt und unterscheiden sich darüberhinaus in den Proportionen und Details. Es soll hier betont werden, daß die Wahl einer Rosette zwischen Efeublättern als Motiv, das den Tympanon ausfüllt, eindeutig vorgezogen wird[16]. Wenn man die präzise Steinmetzarbeit an dem publizierten Grabstein und eine typologische „Reinheit" in Betracht zieht, sollte man meinen, daß er wohl von der bildhauerischen Produktion in Oescus unabhängig ist. Es scheint eher, daß er am Anfang der chronologischen Reihe der Denkmäler stehen kann, die denn besprochenen Stelentypus an der unteren Donau repräsentieren. Aus den gleichen Gründen kann er von den dem vorstehend erwähnten Grabstein P. Farfinias' als „stilistisch älter" unterschieden werden.

Bemerkenswert ist es, daß wahrscheinlich im ältesten Ort des Aufenthaltes des römischen Heers in Moesia, in Oescus[17] die Grabsteine aus den Zeiten vor Claudius vereinzelt zu finden sind. Zu ihnen gehört die Stele des Freigelassenen Resius Chronius aus dem 1. Jahrzehnt des 1. Jh.[18]. Genauso früh ist der Grabstein L. Plinius', Sextus' Sohnes, der in Reselec (Beloslatinsko) gefunden und in das 6 – 9 Jahr datiert wurde[19]. Hier tritt nur die Inschrift auf, ohne jegliche ikonische oder dekorative Motive. In Oescus läßt sich die Aktivierung der Werkstätte der Grabsteinbildhauerei erst in den Zeiten des Claudius' feststellen[20].

Das von der Posnaner Expedition ausgefundene Fragment zählt also wahrscheinlich zu den frühesten Reliefstelen aus der Zeit der militärischen Anwesenheit der Römer in Novae, und allgemein auch in Moesia. Die bei der VIII. Augusteischen Legion gegründete Werkstatt hatte wahrscheinlich in kurzer Zeit Schüler ausgebildet, wovon die bereits erwähnten Differenzen an dem Grabstein P. Farfinias' zeugen. Der durch die hier publizierte Stele repräsentierte Typus verbreitete sich auch in dem benachbarten Oescus, weil es dort früher, wie die Denkmäle beweisen, keine Tradition der Grabsteine mit ikonischen und ornamentalen Motiven gab.

Das publizierte Stelenfragment aus Novae ist unserer Meinung nach den Arbeiten aus der Werkstatt in Poetovio näher (Abb. 2, 3, 4) als denen aus Oescus. Es überragt die letzteren in Hinsicht auf die Fertigungstechnik. Reizvoll wäre die Hypothese, daß es auf der Drau und Donau nach Novae gebracht wurde als Muster für eine zu entstehende Werkstatt (das Fehlen einer Inschrift). Diese Vermutung wird jedoch durch die Tatsache wiederlegt, daß der Grabstein aus dem lokalen Kalkstein gefertigt worden war, in Poetovio aber meistens in Mar-

---

[15] Dimitrov, *a.a.O.,* Nr. 7, Abb. 35, Nr. 5, Abb. 36, Nr.6, Abb. 34, Nr. 8, Abb. 37; Nr. 9, Abb. 40; T. Ivanov, *Novootkriti latinski nadpisi ot Ulpia Eskus*, IBAI XXII 1959, S. 123 ff.

[16] Typologisch verhältnismäßig nah ist der Grabstein aus Vidin (Bononia), er wird jedoch erst auf die Mitte des 2. Jh. datiert, wahrscheinlich wegen der Formel *D. M.*, Dimitrov, *a.a.O.* Nr. 13, Fig. 32.

[17] Seit dem 1. Jahrzehnt des 1. Jh. u.Z. bzw. spätestens in der Zeit Tiberius', siehe Gerov, *a.a.O.*, S. 9; idem, AAntHung XV 1967, S. 87 f.

[18] Gerov, *Romanizmât*, S. 79 Nr. 44.

[19] Filow, *a.a.O.*, S. 6; Gerov, *a.a.O.*, S. 70 Nr. 1.

[20] Siehe Gerov, *a.a.O.*, S. 79 Nr. 44.

mor gearbeitet wurde. Auf jeden fall fällt die Ankunft der VIII. Augusteischen Legion nach Novae im Lichte des archäologischen Materials mit der Belebung der Grabsteinbildhauerei in Mösien zusammen. Dies ist vermutlich kein zufälliges chronologisches Zusammentreffen. Die Verpflanzung der Muster einer Werkstatt von längerer Tradition und ausgearbeiteten Methoden aus Poetovio, sowie in erster Linie der Zufluß von ausgebildeten Steinmetzen, konnten bessere Möglichkeiten als früher schaffen, den Bedarf in diesem Bereich zu decken. Es ist charakteristisch, daß unter den mösischen Grabsteinen aus der Mitte des 1. Jh. die norditalischen Muster dominieren. In jener Periode hatten sie in allen Rhein– und Donau–Provinzen den ausschlaggebenden Einfluß auf die weitere Entwicklung der sepulkralen Kunst[21], doch ihr Auftreten im Kreise der VIII. Augusteischen Legion, die noch stark mit Italien verbunden war, ist verständlicher als im Fall der *legio V Macedonica*, derer Soldaten sich schon damals zum größten Teil aus den östlichen Provinzen rekrutierten[22]. Die Grabsteine aus Poetovio zeugen davon, daß die Muster norditalischer Provenienz über die lokale Steinmetzproduktion entschieden haben[23]. Auch sie sind am deutlichsten sichtbar im 1. Jh. in Mösien, gerade in Novae und in Oescus, also in dem Tätigkeitsgebiet der Bildhauer, die unserer Ansicht nach mit der VIII. Legion gekommen waren. Außer den erwähnten Zentren entstanden an der unteren Donau irgendwo sonst so zahlreich Stelen vom besprochenen Typus[24].

Das publizierte Fragment der Stele wäre also das dritte Denkmal aus der Aufenthaltszeit der *legio VIII Augusta* in Novae. Diese geringe Anzahl (wenn man berücksichtigt, daß jene Periode fast ein Vierteljahrhundert umfaßte) scheint der vorher aufgestellten These über die belebung der sepulkralen Plastik in Moesia unter dem Einfluß der Werkstätte aus Poetovio zu wiedersprechen. Man darf jedoch nicht vergessen, daß bisher kein Grabstein auf den römischen Nekropolien in Novae *in situ* aufgefunden wurde[25]. Sie wurden im Laufe der Zeit zerstreut, weil man sie als ein leicht zugängliches Baumaterial betrachtet hatte. Dieses Schicksal wurde besonders den ältesten Objekten zuteil.

Das publizierte Stelenfragment aus Novae kann in Anbetracht der angeführten Argumente etwa auf die Mitte des 1. Jh. datiert werden.

Der Grabstein wurde nie gemäß seiner eigentlichen Funktion benutzt, worauf das Fehlen einer Inschrift hindeutet. Wahrscheinlich wurde er schon

---

[21] Gabelmann, *a.a.O.*, S. 69 f., S. 126 ff.

[22] Gerov, *a.a.O.*, S. 22.

[23] Zur Rolle der norditalischen Muster siehe Gabelmann, *a.a.O.*, S. 67 ff.

[24] M. Alexandrescu–Vianu, *Contributions à une classification des stèles funéraires de la Mésie Inférieure*, Dacia, N.S. XVII 1973, S. 219. Eine ähnliche Meinung zur Rolle der VIII. Legion in der Verbreitung dieses Stelentypus hat schon D.P. Dimitrov, *Römische Grabsteine in Bulgarien*, AA 1937, Sp. 521 f. geäußert.

[25] A. Sadurska, *Rzeźby z nekropoli twierdzy legionowej Novae (z wykopalisk polskich)* [Skulpturen aus den Nekropolien der Legionenfestung Novae — aus den polnischen Ausgrabungen], Balcanica Posnaniensia III 1984, S. 251. Über Nekropolien in Novae siehe Archeologia XII 1961, S. 123 ff.; V. Vâlov, *Antični nekropoli v Svištovsko*, Archeologija (Sofia) VII 1965, Nr. 1, S. 27 ff.

während der Bearbeitungsphase zerstört und daraufhin als Baustoff verwedet. Mit Sicherheit war dies der Fall beim Bau einer frühchristlichen Basilika, doch auch früher mußte er in den Mauern irgendeines Bauwerkes aus den römischen Zeiten gesteckt haben[26]. Dieses Bauwerk konnte sogar schon in den Jahren 45 – – 69 aufgerichtet worden sein also (in der Zeit des Aufenthaltes der *legio VIII Augusta* in Novae, weil die Schärfe der Konturen der Bildhauerdetails eher auf eine nach der Zerstörung des Steines schnell erfolgte Einmauerung hindeutet, und er wird — wie wir bereits erwähnt haben — auf die Mitte des 1. Jahrhunderts datiert. Bislang fehlt es jedoch an Angaben zur Errichtung gemauerter Konstruktionen in Novae in der erwähnten Periode, wenn auch die Erdfortifikationsarbeiten von dem Bau irgendwelcher festwändigen Objekte begleitet worden sein könnten[27].

2. Ein Fragment einer Grabstele (Abb. 6). Gefunden 1984 in der Basilika (Quadrat XVII 243), sekundär benutzt als ein Teil des Fundaments für die Kanzel[28]. Kalkstein. Höhe maximal 1,21 m, Breite maximal 0,80 m, Stärke 0, 265 m. Aufgrund der Spuren einer Archivolte kann berechnet werden, daß die ursprüngliche Breite der Stele ca. 0,92 – 0,93 betrug. Im unteren Teil befindet sich ein Fragment des Inschriftsfeldes (die nie gefertigt wurde), von einer konvexkonkaven Profilierung mit einer Gesamtbreite von 8 cm umrahmt. Das Inschriftsfeld ist 5 cm vertieft im Verhältnis zu den Außenränden der Platte. Dieser Teil des Grabsteines wurde eigentlich beendet und die Steinoberfläche geschleift. Im oberen Teil der Stele waren Büsten des Totenpaares vorgesehen, in einer halbrunden Arkade untergebracht. Leider erfolgte der Bruch des Steins schon in der früheren Bearbeitungsphase. Die wahrscheinliche Ursache dessen war ein Stoß auf die Abtrennungsfläche des Steines zu dem Zeitpunkt, als man mit der Anfertigung der Büstenkonturen einer zweiter Gestalt angefangen hatte. Diese Fläche befindet sich ca. 6 – 7 cm von der Plattenfläche entfernt, was etwa der Reliefhöhe auf der rechten Seite des Steines entspricht (maximal 8 cm). Nach dem Absplittern des linken Steinteiles hat man selbstverständlich auf weitere Arbeiten verzichtet. Die Reliefhöhe der Bearbeitung in dieser Arbeitsphase ist dank dessen sehr deutlich. Nach der vollständigen Anfertigung des Inschriftsfelds hatte man die Platte so belassen, da man gleichzeitig auf einen Kunden wartete, der das Aussehen des oberen Teiles hätte vorschlagen können. Der Teil wurde

---

[26] Über die mehrmalige Benutzung der Grabsteine als Baumaterial siehe A. Sadurska, *Funkcja i geneza motywow mitologicznych w rzeźbie z Novae (Attys, Europa)* [Funktion und Genese der mythologischen Motive in der Bildhauerei aus Novae], Balcanica Posnaniensia I 1984, S. 192; siehe auch V. Najdenova, *Nov mitraističen pametnik ot Novae*, Archeologija (Sofia) XV 1973, Nr. 4, S. 49.

[27] Zu den Anfängen des römischen Bauwesens in Novae siehe S. Parnicki-Pudełko, Archeologia XXVII 1976, S. 162; Sarnowski, *a.a.O.*, S. 60; idem., *Wojsko rzymskie w Mezji Dolnej i na północnym wybrzeżu Morza Czarnego* [Römische Armee in Niedermösien und an der Nordküste der Schwarzen See], Novaensia 3, Warszawa 1968, S. 26. Siehe auch idem, *The Legionary Defences of Novae*, Archeologia XXXII 1981, S. 44; idem, Archeologia XXXI 1980, S. 150.

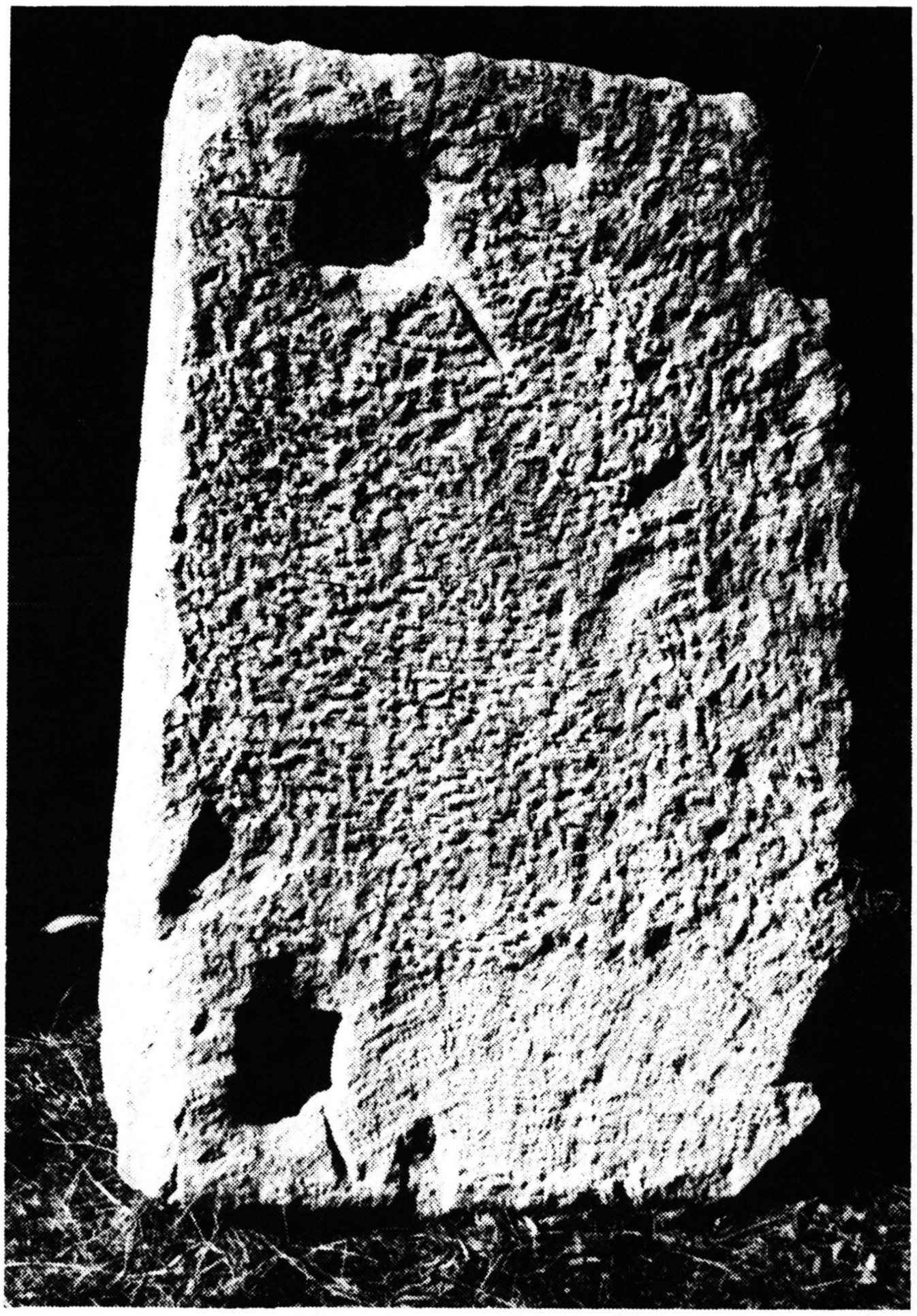
[28] Archeologia XXXVII 1986 (1987), S. 134, Abb. 6.



Abb. 6. Novae, ein Fragment der Grabstele Nr. 2 (fot. T. Wujewski)

vom Steinmetz mit einem Meißel (mit fünf Zähnen) bearbeitet, und im weiteren hatte er auf dieser Fläche ein Rechteck herausgemeißelt, in welchen eine Arkade hineingeschrieben werden sollte. Die Krümmung der Archivolte wurde mit einem schräg von oben gehaltenen Bohrer (senkrecht zur Krümmung) abgesteckt. Der Bohrer wurde auch unter der Büste verwendet, hier wurde er jedoch schräg von unten gehalten. Die Konturen der Gestalt wurden mittels eines dicken Spiztmeißels und an manchen Stellen mittels eines Bohrers angefertigt.

Trotz dieser so oberflächlichen Bearbeitung kann man ohne größere Schwierigkeiten an dem Grabstein die Büste einer Frau erkennen. Wie es aus den Proportionen der Gestalt hervorgeht sollte über dem Kopf ein Gewand geworfen worden sein, worauf auch eine Spur auf der linken Gesichtsseite hinweist. Die zweite Gestalt müßte sehr nahe an die der Frau gestellt werden, so daß es eigentlich keinen Platz mehr gegeben hätte für ihre sich berührenden Arme. Diese Disproportion ist jedoch gut bekannt auf den balkanischen Grab-



7. Novae, ein Fragment der Grabstele Nr. 2, Kehrseite
(fot. T. Wujewski)

steinen zu römischen Zeiten, was den Effekt der Hineindrängung der Gestalt in den engen Rahmen hervorruft[29].

Die Kehrseite der Platte, nur grob mit einem Spitzmeißel bearbeitet, besutzt eingemeißelte Nester zur Verankerung der Konstruktionselemente der Kanzel (Abb. 7).

Die Grabsteine mit Büsten eines Ehepaares in der Arkade, die im oberen Teil der Stele untergebracht wurde, findet man in verschiedenen Teilen des Imperiums, im unteren Mösien war das jedoch kein verbreiteter Typus. Eine

---

[29] Dimitrov, *Nadgrobnite...*, Nr. 62, Abb. 97, Nr. 45 Abb. 24, Nr. 76 Abb. 63, Nr. 47 Abb. 64, Abb. 104, 105; idem, *Portretata vârchu antičnite nadgrobni ploči ot rimsko vreme vâv Severoiztočna Makedonija*, IBAI XIII 1939, S. 11 Abb. 5; A. Rüsch, *Das kaiserzeitliche Porträt in Makedonien*, JdI LXXXIV 1969, S. 148 Nr. R10, R11. Grabsteinporträts von vielen Personen sind charakteristisch für das römische Makedonien.

Arkade als Umrahmung der Gestalten wurde schon in der hellenistischen Zeit in die sepulkrale Ikonographie eingeführt[30]. In der bodenständigen italischen Grabsteinkunst erscheinen die in einfachsten Arkaden umrahmten Büsten vor der Mitte des 1. Jh v. Ch. und entstammen — P. Zankers Meinung nach — nicht den Mustern der griechischen Kunst, sondern sie sollen eine Gestalt im Fenster symbolisieren[31]. In den römischen Limeswerkstätten wurde das Bildnis einer ganzen Soldatengestalt am frühesten, weil noch zur Julischen Zeit, am Rhein eingeführt[32]. Dort findet man auch seit Claudius' Zeit ein Schema der in das Rechteck der Platte eingeschriebenen Arkade, zwar ohne Büsten, aber bereits mit figuralen Darstellungen (Triumphierender Reiter); die Arkade ist ohne profillierte Archivolte, und ihre Zwickel werden mit Blätterornamenten ausgefüllt[33]. Wahrscheinlich wurden auch in den rheinischen Werkstätten schon am Anfang des 1. Jh. einfache Stelen mit einem halbrunden, nur mit einer Rosette geschmückten Giebel abgefertigt[34].

An der mitteleren Donau, in Noricum und Pannonien, hatte man die Porträtbüsten eines Ehepaares auf den Grabsteinen erst seit der Zeit Trajans untergebracht[35]. In Makedonien gehört das Denkmal aus Ladarevo zu den früheren Stelen dieser Art, auf die 1. Hälfte des 2. Jh. datiert[36]. Eine singuläre Gestalt in der Arkade tritt auf einem der Grabsteine in Sofia auf, und das ist ein sehr frühes, von den Anfängen des 2. Jh. stammendes Denkmal[37]. An der unteren Donau dagegen entstanden vor dieser Periode mit Sicherheit keine Porträtstelen[38]. Ihnen ist wahrscheinlich schon seit der Wende des 2. Jh. ein Stelentypus vorausgegangen, in welchem die abschließende Arkade mit einem dekorativen und zugleich symbolischen Motiv in Form eines Kranzes oder eine Rosette ausgefüllt ist. Ein Beispiel für diesen Typus ist der Grabstein des Veterans der *legio I Italica*, C. Iulius' Magnus (Anfang des 2. Jh.), und von Julia, beide aus Novae, sowie einige andere, die den Beginn des 2. Jh. als die Periode der Popularisierung dieses Typus in der erwähnten Region bestätigen[39]. Die Arkade ist meistens ins Rechteck der Platte eingeschrieben, daher hatte sich wahrscheinlich auch im Laufe der Zeit gerade aus diesem Typus das Porträt herausgebildet, welches den Kranz bzw. die Rosette ersetzte. Die Grabsteine mit den Porträts

---

[30] Pfuhl, Möbius, *a.a.O.*, S. 54.

[31] P. Zanker, *Grabreliefs römischer Freigelassener*, JdI XC 1975, S. 271 f., 307. Siehe auch H. Pflug, *Römische Porträtstelen in Oberitalien. Untersuchungen zur Chronologie, Typologie und Ikonographie*, Mainz 1989.

[32] Weynand, *a.a.O.*, Nr. 75, Taf. V:5, S. 234.

[33] ibidem, Nr. 136, Tab. VI:7; siehe auch Nr. 171, Taf. VI:10.

[34] K. Körber, *Einige römische Grabdenkmaler, die aus Mainz stammen*, Mainzer Zeitschrift XI 1916, Nr. 35 (Das Objekt ist verlorengegangen, die Datierung auf die julische Zeit ist unsicher).

[35] Schober, *a.a.O.*, passim; Hoffiller, Saria, *a.a.O.*, passim.

[36] Dimitrov, *Portretata...*, S. 14 Abb. 8.

[37] *Ibidem*, S. 88.

[38] *Ibidem*, S. 101.

[39] Dimitrov, *Nadgrobnite...*, Nr. 20 Abb. 54, Nr. 21 Abb. 56. Siehe auch Nr. 2, 22, 24, 30, 31, 32, 33, 37, 38, 39, 49, 56, 70, 71, 73, 110, 111.

in Arkaden räpresentiren in der Unteren Moesia folgende Denkmäler: aus Manastirište (2. Jh.), aus der Gegend von Vidin (2. Hälfte des 2. Jh.), aus Rabiša (2. Jh.), aus Belene (2. Hälfte des 2. Jh.), aus Strachilovo (2. Hälfte des 2. Jh.), aus Krivina (Mitte des 2. Jh.)[40], aus Ratiaria (2. Hälfte des 2. Jh.)[41], und auch einige andere Stelen aus Oltenia (2. Jh.)[42].

Eine ziemlich nahe Analogie zum publizierten Stelenfragment aus Novae stellt ein fragment eines ebenfalls unfertigen Grabsteines dar, das in den Mauern von Durosturum (Silistra) gefunden wurde[43]. In dem unteren Teil ist das Inschriftsfeld von einer Profilierung und einer ornamentalen Bordüre umrahmt. In dem oberen Teil befindet sich eine in das Rechteck der Platte eingeschriebene Arkadennische mit einer Frauenbüste links und einer Männerbüste rechts. Zwischen ihren Köpfen sind zwei kleine Kinderbüsten zu sehen. Oberhalb der Arkade, in den Ecken der Stele, wurden Reliefaktroterien untergebracht, die Löwenprotome nachahmen. Das Denkmal wird spätestens auf das 3. Jh. datiert, u.a. auf der Grundlage der Frisurenart der Gestalten[44].

In Svištov wurde einst ein Stelenfragment mit Ehepaarbüsten aufgefunden, welche je in einer eigenen „Nische" untergebracht waren, die jedoch durch die Vertiefung des Steines um die Figuren herum entstanden ist[45]. Es ist nicht ausgeschlossen, daß an dem publizierten Grabstein eine ähnliche Ausführug vorgesehen war, jedoch unter einer gemeinsamen Archivolte.

Das zweite Denkmal aus Novae, das das Ehepaar in einer Zweiblätterarkadennische darstellt, ist der Grabstein des Julius (H)Iero[46]. Er unterscheidet sich von dem hier besprochenen Stelenfragment durch die Inschriftsumrahmung in Form von Pilastern mit Kapitellen, durch die Einführung eines Frieses mit Darstellungen verschiedener gegenstände zwischen dem Inschriftsfeld und den Büsten und durch das Fehlen einer Archivolte. Die Bogenform knüpft vielleicht an eine Muschel an.

Unabhänging von den dargestellten Differenzen werden diese drei Grabsteine aus Novae durch die Tradition der ähnlichen künstlerischen Gedanken in der

---

[40] *Ibidem*, Nr. 46 Abb. 25, Nr. 80 Abb. 27, Nr. 78 Abb. 28, Nr. 76 Abb. 63, Nr. 75 Abb. 65, Nr. 47 Abb. 64.

[41] V. Velkov, J. A. Atanasov, *Latinski nadpisi ot Raciaria*, IBAI XXX 1967, S. 151, Abb. 9.

[42] G. Florescu, *I monumenti funerari della Dacia Inferiore*, Bucureşti 1942, Nr. 24 Abb. 16, Nr. 25 Abb. 17, Nr. 28 Abb. 18.

[43] S. Angelova, *Krepostnata stena na Durosturum–Drâstar–Silistra (predvaritelno sabštenie)*, Archeologija XV 1973, Nr. 3, S. 86 Abb. 5.

[44] Es scheint, daß die Datierung auf dieser Grundlage auf die 1. Hälfte des Jahrhunderts näher bestimmt werden kann. Sie wird auch durch das verhältnismäßig niedrige Relief bestätigt.

[45] Archeologia XII 1961, Abb. 7.

[46] J. Kolendo, *Études sur les inscriptions de Novae*, Archeologia XVI 1965, S. 132 ff., Abb. 3, 4. Die Datierung auf das 1. Jh. u.Z. ist aus stillistischen und ikonographischen Gründen unwahrscheinlich. Es wäre leichter, den Anfang des nächsten Jahrhunderts anzunehmen, doch dies wäre sowieso eine besonders frühe Periode für diesen Stelentypus. Es scheint, daß man sie erst auf die Mitte des 2. Jh. u.Z. datieren kann. Siehe auch *ibidem*, Anmerkung 37 bezüglich des dritten Grabsteines mit den Arkadenporträts, der schon vor mehr als hundert Jahren verlorengegangen ist.

lokalen Werkstatt miteinander verbunden, obwohl sie nicht zum gleichen Zeitpunkt, sondern im zeitlichen Abstand von mindestens einigen Jahrzehnten entstanden sind.

Der Grabsteintypus mit den Porträts in der Arkade verblieb im Unteren Mösien bis zum 4. Jh.[47].

Die dargestellten Analogien sowie die Art und Weise der technischen Bearbeitung (vorwiegend Bohrerarbeit, verhältnismäßig hohes Relief) lassen das publizierte Denkmal in die Zeit der späten Antoninen, d.i. auf die 2. Hälfte des 2. Jh. zuordnen. Es ist in der Werkstatt in Novae entstanden (aus dem lokalen Kalkstein).

Die Angewohnheit, Grabsteine als Baumaterial zu benutzen, gehörte in römischer Zeit zu den verbreiteten Praktiken, trotz der Tatsache, daß sie durch das offizielle Recht vor Grabfrevel geschützt wurden. Zum Begriff des Grabfrevels zähle auch die Zerstörung oder die Aneignung des Grabsteines. Theoretisch hat dieses Recht auch in der christlichen Zeit seine Gültigkeit nicht verloren. Trotzdem wurden jedoch damals die heidnischen Grabsteine für den Kirchenbau genommen, aber auch für den Bau der Profanbauwerke und der Fortifikationen. Manchmal wurden sie sogar als eine Art von „Spolien"[48] gebraucht. Ein Grabstein des römischen Veteranes diente zur Pflasterung des Hofes vor der basilika in Sandanski, wobei er mit der Inschrift nach oben gelegt wurde[49]. Keiner konnte also wissen, worauf man tritt. Der Grabstein aus Novae diente als Fundament für eine Kanzel, in diesem Fall wurde jedoch die Profanierung vermieden, weil er nie gemäß seiner sepulkralen Funktion benutzt wurde. So wie der erste Grabstein, konnte auch der zweite früher in römischen Bauwerken eingemauert gewesen sein.

Poznań

---

[47] Dimitrov, *a.a.O.*, Nr. 41, 43, 45, 62. Siehe auch den Grabstein aus Storgosia im Kreismuseum in Pleven.

[48] O. Behrends, *Grabraub und Grabfrevel im römischen Recht,* in: Zum Grabfrevel in vor– und frühgeschichtlicher Zeit, hrsg. von H. Jankuhn u.a., Göttingen 1978, S. 85 ff. Vgl. F. W. Deichmann, *Säule und Ordnung in der frühchristlichen Architektur*, RM LV 1940, S. 116; C. Kunderewicz, *Ochrona zabytków architektury antycznej w Kodeksie Teodozjańskim,* Archeologia XVII 1966, S. 91 ff.; Zur Wiederverwendung der Grabsteine: H. Blank, *Wiederverwendung alter Statuen als Ehrendenkmäler bei Griechen und Römern*, Roma 1969, S. 103.

[49] Ivanov, *a.a.O.*, S. 120.

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

THE PROBLEM OF HUMAN SACRIFICES IN ROMAN NORTH AFRICA

By

ANDRZEJ WYPUSTEK

The Punic human sacrifices are archeologically best testified rituals of this kind in antiquity. No other nation practising this custom like the Sumerians, Greeks, Romans, Celts killed their children or animals as their substitutes to worship gods in regular ceremonies.[1] Many ancient authors wrote about this shocking fact. Contemporary scholars often treated their information as slanderous, as it usually were against barbarians, or as a justification of the Roman conquest or, eventually, as unfair Christian criticism[2]. Accountability of these reproaches was confirmed yet by the discovery of urns containing children's ashes in Carthaginian 'sacred circle' known as tophet or Tanit's sanctuary. Some apothropaic amulets were also found. They could not have been placed inside animal remains. Inscriptions on steles from tophet specified *molk*-Punic human sacrifice whose full name was *molk adam. Molchomor,* an animal sacrifice, was the substitute of *molk*. Additional data were provided by representations on steles and other objects depicting sacrificial procedure. Similar holy precincts were excavated in other places. G. Charles-Picard analysed the myths of Dido, the founder of Punic capital, interpreting them as a rendition of self-sacrifice committed for the sake of the city.[3] Human sacrifices then would be a reflection of this exemplary pattern. On the other hand, the question of such rites' lasting existence in Roman Africa is still an issue of debate. An answer to the question

---

[1] On the human sacrifice generally see N. D a v i e s, *Opfertod und Menschenopfer*, Düsseldorf und Wien 1981, ancient sacrifices pages 7 – 89. Value of this work is its synthetic character and relatively new bibligraphy; it contains, however, numerous mistakes, especially concerning Roman Africa. *Molk* has been recently discussed with main focus on archaeological sources by S. B r o w n, *Late Carthaginian child sacrifice and sacrificial monuments in their Mediterranean context*, Sheffield 1991, p. 175 summing up the specific character of the phenomenon.

[2] The collection of texts and translations: M. L e g l a y, *Saturne africain. Histoire,* Paris 1966, pp. 315 – 319.

[3] G. C h a r l e s-P i c a r d, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, pp. 29 – 44. See also W. H u s s, *Geschichte der Karthager,* München 1985, pp. 531 – 540.

whether, after centuries of Romanisation, Africa kept in mind the Semitic concept of offering, in which devoting human life was the highest religious act, may — as we will see — widely influence the view of the history of African indigenous culture in Roman period, Roman policy towards the culture and even the progress of Christianity in North Africa[4].

Examination of cinerary urns from tophet demonstrates the continuous performing of human sacrifices from the 6th century B.C. till the late 1st century B.C. Similar findings prove the point in Utica as long as to the middle of the 1st century A.D. However, everything seems to indicate that the offerings were already quite exceptional, bearing witness to their decline. From the 6th century B.C. more and more emphasis was set on animal substitutes, whose increasing ratio is noticeable among incinerated bones. The existing samples are not reliable enough to draw any definite conclusions, until further, large-scale scrutiny has been carried out.[5] Nevertheless, the discovery of only animal remnants in Thinissut, Thuburnica, Thibilis in their holy precincts dated from 1st-2nd century A.D. proves *molchomor*'s prevalence. The same is to be said about Thugga. In Mactar the children's sacrifices had been abandoned long before the beginning of Roman institutions in the town. In Carthage the ritual drifted in the same direction before its collapse in 146 B.C. In Utica only one urn contained remains of a child, and a piece of pottery dated from the middle of the 1st century A.C. The exceptional character of this finding and the fact that we may be dealing, as it were probably in Lambafundi, with a prematurely deceased child devoted to Baal Hammon does not make the case of Utica sufficiently demonstrative.[6] Besides, the Roman city was built here on an old Punic necropolis, which should be connected with dynamic Romanisation. As for Hadrumetum, where there are no traits of sacrificed children, the city acquired in 146 B.C. the status of *civitas libera*. Even if in such circumstances the custom was discarded, this may only mean the termination of a long, inner evolution of Punic religion denouncing these atrocities. It is also significant that during the Punic wars, when Carthage was fairly known to the Romans, and, as a result, risked criticism, the Romans did not make a good use of these rites for the reason of propaganda, in spite of otherwise detailed descriptions of other Punic ferocities. The reason could be similar practices on their part. Anyway, there is no indication of massive resumption of *molk* in Carthage as could be expected in hard times. As a matter of fact, not so long ago in 310 B.C., such a resumption had taken place when 500 children of noble families were immolated. Diodorus' account of the event confirms, however, as was stressed by B.H.Warmington,

---

[4] Compare, for example, similar consequences partaining to the question of Punic language F. Millar, *Local cultures in the Roman Empire: Libyan, Punic and Latin in Roman Africa,* Journal of Roman Studies LVIII 1968, pp. 126 – 134. It is noteworthy that the author is critical about overestimating the role of Punic language in this context.

[5] Shelby, *o. c.*, 37 – 75; Leglay, *o. c.*, p. 322.

[6] *Ibidem*, p. 380.

not so much an outbreak of religious fanaticism as the rejection of traditional rituals. This hecatomb was first of all an expiation for their negligence.[7] Still, the resumption of sacrifices in a critical moment was not a large-scale phenomenon. In the late 5th century B.C. during an epidemic in the Punic army besieging Agrigentum Himilkon devoted only one child to gods. Analysis of ex votos dedicated to Baal Hammon and Tanit gave additional hints. So called 'bottle signs' — probably combining the figures of urn and child's schematic depiction (they symbolised in this way human sacrifice) — disappear at the end of the 3rd century B.C. This reveals the success of the substitution since the bottles were replaced by the images of lambs, which were the symbol of *molchomor*.[8] Thus, archaeology does not provide firm evidence of human sacrifices practised in Roman Africa. Transformation of Punic religion indicates spontaneous abandonment of *molk*, most of all, as it seems, due to the Greek influences before the Roman rule was definitely established. As for the first centuries A.C., we are left with literary sources only.

At the end of the 2nd century Sextus Empiricus described African sacrifices to Kronos-Saturn, connecting them with the account of Scythian practices. His story does not reflect contemporary facts; it is rather a kind of rhetorical topos.[9] Porphyry gives a similar account at the end of the 3rd century, drawing on Theophrastus (4/3 century B.C.)[10] The fragment of Tertullian's *Apologeticum* is the crucial source referred to in this matter: *Infantes penes Africam Saturno immolabantur palam usque ad proconsulatum Tiberii, qui eosdem sacerdotes in eisdem arboribus templi sub obumbratricibus scelerum votivis crucibus exposuit, teste militia patriae nostrae, quae ad ipsum munus illi proconsuli functa est. Sed et nunc in occulto perseveratur hoc sacrum facinus.* And in his another work we read: *Sed enim Scytharum Dianam, aut Gallorum Mercurium, aut Afrorum Saturnum hominum victima placari apud saeculum libuit.*[11] The first passage mentioned above creates a lot of difficulties to the interpreters. First of all, its correct lection is not certain. We know another version of the text derived from Fulda's manuscript, which suggests quite a different course of events: *Infantes penes Africam Saturno immolabantur palam usque ad proconsulatum Tiberii, qui ipsos sacerdotes in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum votivis crucibis vivos exposuit, teste militia patris nostri, quae ad ipsum manus illi proconsuli functa est. Eosdem* in the first version does not make much sense without *sacerdotes* in the preceding sentences. Furthermore, in the *recensio Fuldensis* the phrase *ad ipsum munus* is its copyist's mistake. *Ad ipsum manus* would be correct, so we should read *id ipsum munus*. The lection of *patriae*

---

[7] B.H. Warmington, *Carthage,* London 1960, p. 191.

[8] G. and Ch. Charles-Picard, *The life and death of Carthage,* London 1968, p. 149.

[9] Sextus Empiricus, *Hypotyposes*, III 208, 221. I am following here the interpretation of T.D. Barnes, *Tertullian. A historical and literary study,* Oxford 1971, p. 16.

[10] Porphyry, *De abstinentia*, II 27.

[11] Tertullianus, *Apologeticum,* IX 2, 3 and *Scorpiace 7.*

nostrae or *patris nostri* is, on the other hand, still unresolved. All the manuscripts we have contain the first version; the only manuscript with the second one is *Codex Fuldensis*. The difference is fundamental. The events described in the first version are located in the times of emperor Tiberius, or of a proconsul bearing this name. The second one tells of Tertullian's father's contemporary times. From the point of view of textual criticism, both versions should be treated as equally valuable. The manuscript from Fulda apparently represents a source independent of other manuscripts, originating probably in the Greek translation of *Apologeticum* from the 3rd century.[12] It seems to render the precious, lost tradition. The problem, then, cannot be solved by searching for legitimate readings. The possible dating of the events *proconsulatu Tiberii* should be now examined. It may be inferred, that the person mentioned here is emperor Tiberius, exercising the power of his *imperium proconsulare*. Since the very times of Tertullian the Roman rulers began to use this denomination in their titles.[13] Emperor Tiberius appears in *Apologeticum* twice before the quoted sentences in the context of heathen accusations concerning killing of children by Christians.[14] If this points to the emperor, the *praenomen* used to indicate a person in the manner uncommon to Latin onomastics is fully justified. Some scholars tried to refute this interpretation, invoking the authority of St. Jerome, who was referring to the military service (*centurio proconsulis*) of Tertullian's father.[15] It would uphold the lection *militia patris nostri*. Tiberius was known as a persecutor of Celtic human sacrifices, which makes his similar initiative in Africa more likely. Also, the early stage of rapid Romanisation of African provinces at that time might have resulted in inevitable conflicts stirred up by the Roman policy aimed at eradicating repellent customs. And yet, surprisingly, thanks to Strabo, Pomponius Mela, Pliny and Suetonius we know incomparably more about overcoming human sacrifices in Gaul than about African operations of this kind. Tertullian's account comes from 150 years later and is in itself the only one pretending to treat the question of moment and facts that became famous. Besides, even as late as in the 2nd century A.D. the full assimilation of Baal Hammon with Roman Saturn was not achieved yet, and one cannot talk of a thorough Romanisation of Punic religion at the beginning of Christian era.

Resolving of enigmatic *proconsulatu Tiberii* by reading "in the times of proconsul named Tiberius" is of little use. Up to now prosopography of African

---

[12] P. de Labriolle, *Histoire de la literature chrétienne,* Paris 1920, pp. 72 – 75; B. Altaner, A. Stuiber, *Patrologia*, Warszawa 1990, p. 232.

[13] J. Carcopino, *Rome et l'immolation des enfants*, in: idem, *Aspects mystiques de la Rome païenne,* Paris 1941, p. 42; similar attitude: J. Toutain, *De Saturno dei in Africa romana cultu,* Lutetiae Parisorum 1894, p. 116.

[14] *Apologeticum,* V 2; VII 3.

[15] R. Freudenberger, *Probleme römischer Religionspolitik in Nordafrika nach der Passio S.S. Perpetuae et Felicitatis,* Helikon XIII – XIV 1973 – 1974, p. 178. Against: Barnes, *o. c.*, pp. 19 – 21.

provinces has not found a governor of this name. Exclusive usage of *praenomen* while mentioning, perhaps, an ordinary official is hard to accept being necessary to distinguish his person from the emperor's. Some historians presented hypotheses in order to get around these difficulties. J.Toutain thought that it was a proconsul, not mentioned elsewhere, who executed *senatus consultum* prohibiting human sacrifices from 97 B.C. in Africa.[16] The names of African proconsuls are not known from that very period (105 – 88 BC.) This opinion is just a mere, unproved guess derived from the lack of sources. Its author is not concerned with onomastic reservations. *Illi proconsuli* repeated in the following sentence excludes any possibility of such interpretation. G. Charles-Picard made a point reminding of African proconsul in the 1st century A.D. being still a kind of 'petit empereur'. The emperor's personal intervention in a local affair, concerning execution of settled laws is not very probable, especially in the very domain of the governor. *Tiberii* seems, thus, to mean either a quite unknown proconsul, named — strangely — only by *praenomen,* or it is just a defective version of an official's name. Tertullian in his writings defines Roman proconsuls only by *nomina* or *cognomina*, as it was, for instance, in the case of his work titled *Ad Scapulam*. As a result, it is better grounded to argue in favour of the second possibility. Ingenious emendations proliferate: *Tiberii* has to be replaced with *Hiberi, Trebii* and so on. Conjectures, however, remain only conjectures and amount to little, and, at any rate, they do not determine the dispute.[17] A more elaborate emendation is that of T.D. Barnes, who argued that Tertullian made a mistake, not exactly remembering Tacitus' description of disputation concerning proconsulship in Africa taking place in the senate under Tiberius. According to Tacitus, the question at stake was, being unsettled, brought to the emperor. In consequence of erroneous quoting of Tacitus, Tertullian ascribed above-mentioned proconsulship to Tiberius, and not, as it should have been, to Quintus Julius Blaesus, the proconsul of Africa in the years 21 – 23 A.D. Such far-reaching modification of the source text appears dubious. Why should have Tertullian confused the emperor's person with that of his proconsul after reading Tacitus, who does not even mention any actions against African atrocities? Tertullian evokes here, at any rate, another source. Barnes' argument that the text of *recensio Fuldensis* is in itself contradictory because Tertullian's father simply could not be an officer under Tiberius (circa 150 years earlier) is not convincing. *Proconsulatu Tiberii* may be understood in three ways: as a proconsul under Tiberius, or as a proconsul attested in sources with a name mangled here by copyists or, eventually, as a proconsul unknown to us also with an incorrect name. T.D. Barnes is convinced that St. Jerome had

---

[16] J. Toutain, *o. c.*, p. 116; idem, *Les cultes païens dans l'empire romain,* I, Paris 1917, p. 79. See also Leglay, *o. c.*, p. 62.

[17] On the whole question see: J.B. Rives, *Tertullian on child sacrifice*, Museum Helveticum LI 1994, pp. 54 – 63.

before his eyes a copy of *Apolgeticum* containing already false reading *patris nostri* and inferred from this phrase that Tertullian's father was *centurio proconsulis*. This military title is, as interpreted by T.D. Barnes, highly unclear and it cannot be found in other ancient sources. The only proper reading would be *patriae nostrae*. Moreover, it was under Augustus, Tiberius and Claudius that the Romans suppressed cruel, religious practices. In the end, Pliny was able to assert human sacrifices to be absent in the whole Roman empire. According to Barnes, his assumptions are fully endorsed by archaeology and the rhetorical nature of such allegations. Prohibition of such rituals by *senatus consultum* made them unlike to happen long after 97 B.C. No matter how suggestive this opinions appear, they will not stand the criticism. Why should Jerome himself contrive *centurio proconsulis* not mentioned in *Apologeticum?* In addition, doing so he would be presenting a rather odd title to his readers. It is not acceptable to reason the absurdity of the term being a hapax. *Procullator* in a technical sense mentioned only once, in Ammianus Marcellinus, was usually changed into *procursator.* Meanwhile, numerous ostraka were found confirming Ammianus' reliability. *Centurio proconsulis* may also, with equal ease, designate an unofficial title used in current language for a person in the *officium* with the rank of *centurio,* or simply for *centurio* of the *cohors urbana* in Carthage. It was hard for Hieronimus to fancy such a term because in the 4th century *centurio* in military language was already replaced by *centenarius.* Still, *patris nostri* does not necessarily imply, as Barnes proposed, that Tertullian's father was a commander of a detachment. It can also refer to his service as a common soldier in *militia.* This ambiguity was certainly known to Jerome. There is one more reason to dismiss Barnes' arguments. If we prefer to read *militia patriae nostrae* and relate everything to the times of emperor Tiberius, how is it possible that an incident of not vital concern mentioned here was remembered in the military unit for such a long time? It is difficult to accept 'corporate memory' of cohort, whose formation goes to the 90s of the 1st century A.D. Moreover, *cohors urbana* of Carthage was replaced by a unit from Lugdunum at the beginning of the 2nd century.[18]

Reading *patris nostri,* according to *Codex Fuldensis,* also has its adherents. R. Freudenberger assumed that the only years which could be taken into consideration are 188 – 193.[19] From this period we know an African proconsul

---

[18] Barnes, *o. c.*, p. 18 and following. As for criticism of Barnes' interpretation see: R. Braun, *Un nouveau Tertullien: problèmes de biographie et de chronologie*, Revue des Études Latines L 1972, pp. 67 – 84; P. Petitmengin, *Tertullianus redivivus*, Revue des Études Augustiniennes XIX 1973, pp. 177 – 185; G. Schöllgen, *Ecclesia sordida?*, Jahrbuch für Antike und Christentum, Ergänzungsband XII 1984, pp. 178 – 186; reviews by P. Frassinetti, Atheneum L 1972, especially page 463; J.-C. Fredouille, in Zeitschrift für Kirchengeschichte LXXXIV 1973, pp. 317 – 321.

[19] R. Freudenberger, *o. c.*, pp. 178 – 180. Tertullian's possible mistake is suggested also by Charles-Picard, *Les religions...*, pp. 132 – 134; S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, IV, Paris 1920, p. 406.

named Ti. (?) Pollenius Auspex. If it is the person in question, Tertullian's familiar denomination of this official would be explained. Auspex would be the first governor sent to Africa by Septimius Severus to make order there, following instructions of the emperor who was well-acquainted with peculiarities of his homeland, order the more needed as the inhabitants of North Africa had supported Pescennius Niger in his fight against the emperor from Lepcis Magna. Reasoning of Freudenberger is based on recognition of *patris nostri* as the only correct reading. This presumption, however, needs its own evidence. More extended hypothesis of dating the accident at the end of the 2nd century was presented by F. Martelli who stated that the term *testis* is used here in its strictly determined, juridical meaning, well known to Tertullian who was educated in this domain.[20] *Testis* should be an eye-witness, still alive, ready to testify. Calling upon persons who lived hundred years earlier would have no value in the plea of Christian apologist, aspiring to be a quasi-forensic speech in the defence of a new religion. Tertullian, of all people, could not blunder in this manner. Thus, the 1st century, as a background of these events, must be excluded. Additional arguments come from a statement that Tertullian addressed himself to Roman provincial administration, *Romani imperii antistites,* well-informed thanks to archives in their possession. If Tertullian spoke of distant time, it would be more reasonable to evoke official testimonies. In this place he proposed unquestionable *testimonium* of nowadays witnesses equally valid as written documents. Tertullian, being the first Christian author who mentioned alleged Tiberius' conversion to Christianity, presents no proof thereof. Strikingly, he does not refer, on this occasion, to the African incident as to an evidence of the emperor's hostility to paganism. On the contrary, the two events are presented by him separately in different contexts, which suggests their chronological remoteness. Martelli contends that in the times of Tiberius there were no imperial orders in the matter of denaturalisation of repugnant rites, whereas it is Hadrian who was the author of such interdiction. Excessive cruelty of soldiers performing the task suddenly killing a number of priests most revered in Punic society is also significant. According to Martelli, it was the period after Hadrian's death when mutinies of native inhabitants of Africa took place, showing a good deal of anti-Roman feelings. The core

[20] F. Martelli, *Aspetti di cultura religiosa punica (il molk) negli autori cristiani*, in: Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici, II, Roma 1983, pp. 425 – 436. The similar idea based on the hint in *Historia Augusta* was presented by G. Charles-Picard, *Pertinax et les prophètes de Caelestis*, Revue de l'Histoire des Religions CLV 1959, pp. 41 – 62. According to Picard, *multas seditiones perpessus dicitur vaticinationibus earum, quae de templo Caelestis emergunt* (Pert. 4, 2) in years 189 – 190 were also the reaction of Punic traditionalists to the interdict of *molk*. Replacing old images of Baal-Hammon by images showing Kronos devouring stones in the 2nd century was connected with the transformation of Punic religion after measures taken against *molk* by Tiberius. T.D. Barnes, *The goddess Caelestis in the Historia Augusta*, Journal of Theological Studies XXI 1970, pp. 96 – 102 protested against these opinions, tending to uphold the tenacity of Punic culture, and demonstrated that this fragment of *Historia Augusta* is one of its numerous 'childish fantasies'.

of this movement was a 'national' cult of Baal Hammon. On the other hand, for the Romans themselves the return to traditional Punic ritual at this moment had an appearance of political, rebellious instigation. However, there are some inconsistencies in Martelli's reconstruction of events. First of all, the presumption concerning presumed provincial archives registering a crackdown against sanctuary. Besides, in Tertullian's writings the term *testis* is not juridically defined. Only in *Apologeticum* Tiber and schools of wild beasts are summoned as ...witnesses of pagans' reluctance to their own emperors.[21] In the same way he treats written testimonies, like *epistulae* of Marcion and *census Augusti.* The persecution of Celtic human sacrifices occurred several times in the 1st century, so it was not only Hadrian who despised these ferocities. Nowadays we know that worshipping Baal Hammon-Saturn in Roman Africa was not so full of anti-Roman traits as it was supposed to be. Regions where the god was most praised were generally Romanised and well off, and, in effect, loyal to the empire. Baal Hammon's followers' attitude was not necessarily hostile to the Roman rule. There is no clear-cut relation between alleged African separatism and praising this deity in the rituals deriving from the Punic tradition.[22]

The final conclusions concerning the historical context of the events are still lacking in the entire discussion of Tertullian's reference to human sacrifices, and one may doubt if they are ever achieved. Should not we accept Pallu de Lessert's opinion that there is no agreement as for the date, the person or even the correct reading of the source?[23]

Tertullian's rhetoric is, as he claims, a pure 'Christian' rhetoric that does not need any tricks and swindles as was ordinarily practised by pagans.[24] It is easy to prove, after all, that he did not always followed his own rules. He contended that in Mithraic religion *virgines* and *continentes* appear and are adored, which is visibly not true, because Mithraism was not a dualistic religion despising body, not to mention women whose accession was forbidden in general. Tertullian's account of the reign of Tiberius is, in spite of many details presented here, complete fiction. The disfavour with the pagan religion was ascribed to him, which should have been the result of a Pontius Pilate's report relating to Jesus Christ as true god. The emperor tried to persuade the senate to place him in the Roman official pantheon. The apologist drives to visualise moral decay

---

[21] *Apolgeticum* XXXV 6: *Testis est Tiberis et scholae bestiarum.*

[22] M. Leglay, *o. c.*, pp. 482 – 487; M. Benabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, pp. 370 – 375 and passim.

[23] A.C. Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines sous la domination romaine*, I, Paris 1896, p. 296.

[24] Rhetoric in Tertullian: J.C. Fredouille, *Tertullien et la conversion de la culture antique,* Paris 1972, especially pp. 29 – 35. It is proper to remind of a little bit forgotten warning: "*Praeterea Tertullianus non historiam, Apologeticum vero scripsit; non ad narrandum, sed ad pugnandum de gentilium vitibus opera composuit...*", J. Toutain, *De Saturno...*, p. 116.

of heathenism and its disgusting customs.[25] Tertullian refutes pagan accusations concerning Christian anthropophagy, incest and, above all, ritual killing of children. These very facts are, at any price, presented as quite popular among adversaries of Christianity, following the Justin Martyr's pattern *tu quoque*. As for human sacrifices, he used a standard, rhetorical topos-*exemplum* of barbarity, and some details added do not change the disposition of the tale. Story of cruel rites as still secretly practised is very convenient for its author; it makes things impossible to be denied or verified by readers. Heathen crimes are, for Tertullian, always committed *partim in aperto, partim in occulto*. We may only ask, what kind of secret ritual, ruthlessly punished with death it is, about which the famous Christian apologist is so well informed? His bellicosity must be perilous for persons capable of these misdeeds. In the meantime, in *Apologeticum,* defending Christians against ascribing to them murders during their secret gatherings he asked: how should pagans know all this if it is all kept secret, and, the solemn oath of discreteness is recommended?[26] This is what we must ask about Tertullian himself, speaking of Punic sacrifices in his times.

Tertullian hinted even contemporary human sacrifices presumably perpetrated in Rome during games in praise of Jupiter.[27] Images of the god were sprinkled with blood of fallen *bestiarii* or condemned criminals. Christian authors adopted this imputation, speaking literally about ritual *homicida* as being involved. Some modern scholars were also led astray. If we believe in everything which is said in the literature of first centuries A.D. in this matter, it will be

---

[25] Ch. Guignebert, *Tertullien. Étude sur ses sentiments à l'égard de l'Empire et société civile,* Paris 1901, p. 65 and following. The disadvantageous view of paganism: E.I. Kouri, *Tertullian und das römische Reich*, Helsinki 1982, pp. 3 – 36. See also the remarks of F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris 1929, pp. 315 – 316. The discussed fragment of *Apologeticum* is often considered to be the proof of the pertinence of Tertullian's polemics against pagan gods and rituals: "Sauf à réprimer les excès des sacrifices collectifs et publics, Rome ne fit donc rien, au mois officiellement, contre le culte (de Saturne) ni contre son rite le plus significatif. A cet égard, il me paraît révélateur que tous les auteurs anciens, même ceux de Ier et du IIe siècle ap. J.-C., s'en prennent ouvertement aux Puniques, mais se taisent sur les agissements des Africains de leur temps. Il a fallu une indiscrétion de leur compatriote Tertullien pour que nos apprenions la longue persistance du rite sacré" — Leglay, *o. c.*, p. 323; "...il est évident que celui-ci (Tertullien) ne frappait pas dans le vide. Et ce n'est d'ailleurs sans doute pas pour rien que disparaît, environ vingt ans plus tard, l'objection antichrétienne qui avait été à l'origine de la rétorsion imaginée par Tertullien. Les païens pouvaient-ils opposer des racontars à des faits que tout le monde conaissait?" — J.-M.Vermander, *Les apologistes latins contre les dieux,* Recherches Augustiniennes XVII 1982, p. 48. Likewise, statements concerning the alleged unquestionable nature of this reproach are not lacking: "...les faits sont là..." — J.-M. Vermander, L*a polémique de Tertullien contre les dieux du paganisme, Revue des* Sciences Religieuses LIII 2, 1979, p. 119; "Die Aktualität der Verleumdung geht aus der nicht zu leugnenden Tatsache hervor, daß bis in seine (Tertullians) Zeit diese Kinderopfer im geheimen üblich waren." — P. Stockmeier, *Gottesverständnis und Saturnkult bei Tertullian*, Studia Patristica XVIII 1982, p. 831.

[26] *Apologeticum*, VII 5.

[27] *Apologeticum*, IX. On the *munera* in Christian polemics G. Ville, *Les jeux de gladiateurs dans l'empire chrétien*, Mélanges de l'École Française de Rome LXXII 1960, especially pp. 273 – 296.

difficult for us to find anyone in the empire with clear conscience. One and all accused and one and all were accused of committing human sacrifice.[28] Pagans laid a charge against Jews, Jews against Christians, Christians against heretics and pagans. And all unanimously indicted barbarians for such crimes, especially the Scythians and Taurians. Notorieties fought against by any of the parties were also guilty: Catiline, Apollonius from Tyana, Commodus, Elegabalus, Julian the Apostate, Valerian, Maxentius and many others, without the slightest concern about the probability of these accusations. In fact, these were mostly as imaginary as frequent. It was mere fiction, but fiction lively influencing human thoughts and deeds. Origen complained of some pagans who, therefore, did not want even to speak with Christians on the streets. It is also important that apart from Tertullian no other Christian author in Roman Africa did explicitly ascertain actual existence of Punic rites. A rather odd circumstance if we consider that it would be a perfect argument in their hands to bring heathen religion in disrepute. If there was some veracity in Tertullian's statements, surely, they would not miss such an occasion. St.Cyprian, Lactantius and Arnobius are silent on this subject, though they knew Tertullian's works and could seize and amplify his imputations. Minutius Felix says merely that sacrifices took place in the past (*immolabantur*); Orosius attributes them to Punic times. St. Augustine's remark is significant: "*sed quod ei (Saturno) Poeni suos filios sacrificaverunt, non recepere Romani.*[29] He seems to gainsay crimes of this kind as practised in Roman Africa because *Poeni* indicates Carthage's times. In all this debate *ex silentio* argument matters a lot. The fact that the reproach of so potentially damaging importance found no place in the Christian polemics should put Tertullian's credibility in doubts, no matter how we date the events in the discussed fragment of *Apologeticum.* The assumption that the Christian authors' silence could be a result of the rite kept in hiding does not explain why one of them was well-informed, because if he really was, there is no good reason to claim the others to be deprived of such knowledge.

---

[28] In this matter I am indebted to: J. Dölger, *Sacramentum infanticidii,* Antike und Christentum IV 1934, pp. 188 – 228; R. Freudenberger, D*er Vorwurf ritueller Verbrechen gegen die Christen im 2. und 3. Jahrhundert,* Theologische Zeitschrift XXIII, 1967, pp. 97 – 107; A. Heinrichs, *Pagan ritual and the alleged crimes of early Christians: a reconsideration*, in: Kyriakon. Festschrift für J. Quasten, Münster 1970, pp. 18 – 35; R.M. Grant, *Charges of "immorality" against various religious groups in antiquity*, in: Studies in Gnosticism and Hellenistic religions presented to G. Quispel, Leiden 1981, pp. 16 – 170. S. Benko, *Pagan Rome and the Early Christians*, Bloomington 1984, pp. 60 – 62 is convinced that Fronto stressed in his attack on Christians the alleged rite of child sacrifice because, being born in Africa he was sensitive to this problem, extant in African provinces. Here is another bold hypothesis basing on Tertullian's information.

[29] Minucius Felix, *Octavius*, XXX 3; Orosius, *Adversus paganos,* IV 6, pp. 3 – 5; St. Augustine, *De civitate Dei*, VII 26. "In order to complement this suggestion of human sacrifice in Rome (in the games of Jupiter Latiaris), he (Tertullian) needed some way to take the traditional example of Carthaginian child sacrifice out of the realm of history and give it more relevance and immediacy" — J.B. Rives, *o. c.*, p. 63.

Passio Sanctarum Perpetuae et Felicitatis written — maybe by Tertullian — at the beginning of the 3rd century depicts martyrdom of several Christians sentenced *ad bestias* in 203 in Carthage. When the martyrs were being carried to the amphitheatre men and women were compelled to put on garments of Saturn's priests and priestesses of Cereres (*sacerdotes Saturni, sacratae Cereri*) in front of its gates. Protesting against this masquerade, a female leader of the group, Perpetua, appealed successfully to the tribune, steering the course of ceremony. The mob gave up. G.Charles-Picard recognised in this episode the revival of Punic human sacrifice in a new, legal form.[30] The same should have happened in the martyrdom of Christians in Lugdunum in 177. These rites were now conformed to the Roman manners. In Rome games in amphitheatres, gladiatorial combats and executions maintained, to a certain degree, their primary sacrificial nature. In *passio*, according to Charles-Picard, the condemned were linked to Saturn-Kronos, that is to a god who revolted against Zeus, whose incarnation on earth was the emperor. Instruments of torture are animals being attributes of Saturn, which during *venationes* were usually adorned as sacred. *Venatio* was in Africa equal with ritual sacrifice, Lactance noted: *venationes quae vocantur munera Saturno sunt attributae.*[31] It must be much the same in the case of games in which victims were human, as it was during *munus castrense* venerating *dies natalis* of Geta in 203. Furthermore, from the Punic times we know Malchus, who crucified his son dressing him in the priest's clothes. For the Punic people sacrifice represented oblation of its founder's life. The imposition of hands by him was consigned to identify with the thing being offerred. By sacrifice its subject becomes holy, belonging to god. Condemned Christians, dressed in sacerdotal garments, were like priests devoted to gods of the underworld. Sacrificer was believed to kill himself; offering is always his substitute. Subsequently, substitute was the subject of deification, and that is why Christians were so reluctant to put on obtruded clothes. M. Leglay considered the case of Perpetua and her companions not an isolated one, but as a principle, official initiative tending to treat condemned criminals as the substitutes of human sacrifice.[32] All this, however, does not fully elucidate why the victims were to put on priests' garments, and the hypothesis of human sacrifice behind this masquerade should be brought in question. The case of Malchus is, as far as we know, exceptional. Priests did not sacrifice themselves, of course, and did not dress their possible substitutes in their clothes. Conservatism typical of

---

[30] G. Charles-Picard, *Les sacerdotes de Saturne et les sacrifices humains dans l'Afrique romaine*, Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine LXVI 1948, pp. 117 – 123; idem, *Religions...*, p. 134, 185; idem, *La civilisation de l'Afrique romaine,* Paris 1959, pp. 268 – 269 (2nd, improved edition, Paris 1992, 225, 295); G. and C. Charles-Picard, *Życie codzienne w Kartaginie w czasach Hannibala*, Warszawa 1962, p. 44, 49. Religious interpretation of events: J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris 1957, p. 236.

[31] Lactantius, *Divinae Institutiones*, VI 28.

[32] Leglay, *o. c.*, p. 340.

all liturgies cannot be shaken in this way to the benefit of the suppositions. And once more the same reservation: in African Acts of martyrs, so numerous and sensitive to sinister aspects of persecutors' behaviour, after all, there is no clue of such human sacrifice. It would be improbable if not isolated incident were at stake. Even if we deal with something exceptional, it is hardly possible for Christians to ignore tremendous example of pagan excesses. The author of *passio* does not refer to it. The more so, if apologetics is concerned, especially Tertullian's. On the other hand, how to explain the tribune's intervention against masquerade being already legal form of an old rite? Resolute conclusions concerning ideas present in the minds of the pagan mob are not plausible enough.

F. Martelli went so far as to reconstruct, relying on this incident, the turning point in the history of African provinces in the age of Septimius Severus.[33] Events described in *passio* would be an effect of an attempt, after years of persecuting African separatism, to compromise with the Punic culture. It was, for the Italian scholar, a change of politics which avoided bringing discredit upon Septimius' predecessors, circumspect modification ("misure concilianti") of attitude towards cruel rituals. The emperor from Lepcis Magna resolved to restore *molk* in a transformed, not only Punic and anti-Roman form anymore, but in the form associating it with the Roman state. It was proper to African emperor's policy of centralisation and his pressure on advancement of Romanisation of provinces. *Molk* became dependent on the emperor and his governors, who granted its victims in the form of criminals. Human sacrifices were now consigned to conciliate a god's favour for the whole community but for *numen, salus* of the sovereign. From now on it was an expression of loyalty, an instrument of political compromise and supervision of African inhabitants' conscience ("una sorta di mezzo di controllo della coscienza"). The apology of Tertullian, who agreed to address the emperor as a *dominus*, would be a sign of rivalry between Christians and pagans in the manifestations of loyalty, met with a repulse in the form of persecutions.

If we look into the text of *passio*, we find no testimony of such a change in imperial policy, and it is surprising to discover discrepancy of the source text and the scholar's assumptions on such a large scale. A tribune refusing to comply with the policy of the emperor, even if quite 'discreet', due to the appeal of the condemned is hardly imaginable. We may be sure that new, fully loyal and, by this, deserving of 'advertising' the form of *molk* would be reflected in other sources to conciliate the emperor's good will.

A different explanation of the scene is more reasonable. Christians were at this very moment widely accused of ritual killing of children. It is probable that the aim of the masquerade was a public manifestation of the kind of crime committed by the condemned, as the pagan mob believed. Accusations of this sort, however, popular among the rabble, were not usually treated seriously by

---

[33] Martelli, *o. c.*, 431 – 436.

officials and the emperor himself, as it is clearly shown in the Plinius/Trajan correspondence concerning Christian *flagitia.* And, surely, they were not proclaimed as a legal basis of such a sentence. The attitude of the tribune is in this way consistent.[34] Mythological masquerades of the condemned were widespread, and it is equally probable that we deal with one of them. They were rather a matter of 'creative' imagination than religious rites. Nero throwing Christians to the beasts dressed them in animals' skin. Clement of Alexandria mentions his coreligionists acting as Danaids and Dirkae. Sometimes martyrs were forced to wear idolatrous wreaths. People were often executed according to the mythological patterns of famous executions in the past, for example of Prometeus. Garments were also put on to focus on the kind of crime being punished. In one of Lukillios' epigrams a condemned person was burnt alive in the clothes of Herakles, because he had stolen apples from Nero's *domus aurea,* that is from the Garden of Hesperides. Tertullian himself in *Apologeticum* described dressings in amphitheatre observed by him before his conversion. Sentenced to death he played Attis and was castrated accordingly. Another one was burnt alive as Hercules.[35] In *Acta S. Dasii* from the times of Diocletian soldiers are imputed to choose by lot one of them as a 'king' on the occasion of Kronos' feast. In appropriate garments during 30 days he was able to do everything he wanted to, and after this he was killed as a sacrifice to god. Dasius martyr preferred immediate death to this masquerade. Christian testimonies are full of extraordinary examples of pagan savagery, which are often pure inventions, as it was in the case of Roman soldiers at the beginning of the 4th century perpetrating human sacrifices in Durostorum.[36]

The unusual epidemic of suicides in Christian, Donatist movement of so called *circumcelliones* in the 4th century is indicated as the last trace of human sacrifices in Roman Africa. Circumcellions were throwing themselves into precipices, burning on the pyres or drowned in lakes. On the roads they watched for armed travellers or Roman officials under guard and constrained them, under threat, to kill themselves. Women, *sanctimoniales*, accompanying them also committed suicides, even while being pregnant. There are several different interpretations of this bearing. Some scholars perceive them as a dramatic reaction

---

[34] I'm in part following R. Freudenberger, *Probleme...*, pp. 181 – 183. As for persecutions see, for example, J. Moreau, *La persécution du christianisme dans l'Empire romain*, Paris 1956, pp. 65 – 74. Fronto's attitude was exceptional: M. Sordi, *Le polemiche intorno al cristianesimo nel II secolo e la loro influenza sugli sviluppi della politica imperiale verso la chiesa*, Rivista di Storia della Chiesa in Italia XVI 1962, pp. 1 – 28.

[35] *Apologeticum,* XV; P. Allard, *Histoire des persecutions pendant la première moitié du troisième siècle,* Paris 1905, p. 132; J. Dölger, *Gladiatorenblut and Martyrerblut. Eine Szene der Passio Perpetuae in kultur-und religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, Vorträge der Bibliothek Warburg 1923 – 1924, pp. 196 – 214; D. Potter, *Martyrdom as Spectacle*, in: R. Scodel (ed.), Theater and society in the Classical World, Michigan 1993, pp. 53 – 88.

[36] F. Schwenn, *Die Menschenopfer bei den Griechen und Römern*, Giessen 1915 (repr. 1966), pp. 166 – 168.

of seasonal labourers being the core of the movement, to the poverty and exploitation, reaction which some time later acquired a religious envelope. Others suppose that the main factor was a radical interpretation of martyrdom and a consequence of the martyrs' cult carried to excess.[37] It is a widespread opinion that the revival of Punic, cruel religious mentality, some sort of 'atavism' is to seek behind all this.[38] Numerous inscriptions were found under mountainsides, containing a date and the word *redditum*. They probably glorify deaths of these suicides and some historians find in them an echo of 'solved', rendered sacrifice of soul to God. Death in precipice could be the imitation of one of the first Donatist martyrs — bishop Marcellus — precipitated into an abyss. Evidently, it does not explain entirely the circumcellions' conduct. The last analysis of the collective suicides was provided by an outstanding expert in the history of African provinces — C. Lepelley.[39] In his estimation not only traumatic, ruthless persecution of Donatism and excessive interpretation of Donatist theology of martyrdom bringing into line martyrdom and suicide was decisive here. St. Augustine's descriptions of circumcellions' conduct are especially worthy of notice: *ad paganorum celeberrimas solemnitates ingentia turbarum agmina veniebant, non ut idola frangerent, sed ut interficerentur a cultoribus idolorum. Nam illud, si accepta legitima potestate facere vellent, si quid eis accidisset, possent habere qualemcumque umbram nominis martyrum;sed ad hoc solum veniebant ut, integris idolis, ipsi perimerentur. Nam, singuli quique valentissimi iuvenes, cultores idolorum, quod quis occideret, ipsis idolis vovere consueverant.* And elsewhere:...*isti paganorum armis festa sua frequentantium irruebant; vovebant autem pagani iuvenes idolis suis quis quod occideret. Ad isti gregatim hinc atque inde confluentes tamquam in amphitheatro a venatoribus more immanium bestiarum venabulis se oppositis ingerebant...*[40] According to Lepelley, homicides mentioned by Augustine were committed by the

---

[37] T. Büttner, E. Werner, C*ircumcellionen und Adamiten,* Berlin 1959, pp. 26 – 47; J.-P. Brisson, A*utonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine*, Paris 1958, p. 351. Latest monography: D. Schulten, *De circumcellionen. Een sociaal-religieuse beweging in de late oudheid*, Scheveningen 1984, contains excellent bibligraphy of the movement. See also my article, *Kim byli circumcelliones?*, Meander V – IV 1994, pp. 243 – 257.

[38] The author of this theory was W. Thümmel, *Zur Beurteilung des Donatismus,* Halle 1893, pp. 84 – 94 ("ein liby-punischer Atavismus"); W.H.C. Frend, *The Donatist Church. A movement of protest in Roman North Africa*, Oxford 1952, p. 173 and following.

[39] C. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris 1979, I, pp. 236 – 242; idem, *Iuvenes et circoncellions; les derniers sacrifices humains de l'Afrique antique*, Antiquités Africaines XV, 1980, pp. 261 – 271. As for question of syncretism of Saturn and Christian religion it is noteworthy to remind of the identifying by Christian Gnostics Saturn devouring his own children with Jahveh, demiurge of this world, H.-Ch. Puech, *En quête de la Gnose,* I, Paris 1978, p. 116. Saturn as a pagan god was for Tertullian extraordinary significant: there are 50 references to this deity in his writings, G. Claesson, *Index Tertullianus*, Paris 1975, p. 1438. His possible influence on the mind of Tertullian: R. Braun, *Aux origines de la Chrétienté d'Afrique: un homme de combat, Tertullien*, Bulletin de l'Association de Guillaume Budé II 1965, pp. 189 – 208.

[40] St. Augustine, *Epistulae,* 185, III, 12; *Contra Gaudentium*, I, 28, 32.

members of colleges of *iuvenes*, and the occasion were *iuvenalia*. The phrase *idolis vovere* suggests ritual, sacrificial meaning of these murders. Some pagans used suicidal mania of Christians to revive human sacrifices. Behaviour of Circumcellions themselves, for whom voluntary sacrifice of one's own life was the true way of salvation and a chance of finding God's favour is also a matter of collective unconsciousness ("l'inconscient collectif"), deeply rooted patterns of religious conduct. Thus, both sides saw in the bloodshed an act most desired by God. Theodoret from Cyr described even the fattening of future martyrs as it were with sacrificial animals. However, it is rather strange to find the *collegia iuvenum* involved in atrocities of this kind. They were in Africa at this time a selective, aristocratic and closely connected with urban life organisation. They gathered offsprings of decurions and landowners, highly Romanised social strata of provincial population.[41] C. Lepelley gives an account of this possible difficulty and stresses probability of these excesses being a manifestation of socially conditioned hostility and retaliation for the Donatist terror aimed at *possidentes*. But it is still open to doubt whether the idea of human sacrifice could be vivid among circles deeply penetrated by human values of Graeco-Roman civilisation. Feasts during which the events took place were not connected with the cult of Saturn because *collegia* acted ordinarily under the auspices of Hercules, Jupiter and Mars. It is the rule of Roman administration in the provinces whose long, constant effort eradicated such atrocities. Public, repeated acts of this kind during *iuvenalia* are of little probability. It would be then a considerable deviation from the Roman politics and morals. The first interdiction of human sacrifices was enacted in 97 B.C. by the senate. Since then they were *crimina publica.* Augustus forbade the Romans to participate in the rituals of Celts, Tiberius and Claudius directed the ban against Celtic human sacrifice. At last Hadrian prohibited such rites in the whole empire. Furthermore, in the common opinion of the Romans they were in disrepute. All those suspected of fomenting moral, social, religious and political discontent were accused of such crimes.[42] They were imputed to conspiracies as that of Catiline, to magicians, to Christians and were conceived as something most dangerous and execrated. The background of Augustine's account is also important. He rhetorically compares Circumcellions' fury to the rage of beasts throwing themselves on spears, and their readiness to die with the gloomy pagan rituals. Everything tended to disparage *cupiditas falsi martyri* and volunteering martyrdom in definite circumstances. When the authorities demanded from Donatists handing over the churches to Catholics, Donatist bishop Gaudentius locked himself with the faithful in a basilica, menacing to burn it down with all inside. St.Augustine writing his letters insisted on refusal of this blackmail, regardless of possible casualties. For the

---

[41] M. Jaczynowska, *Collegia Iuvenum*, Toruń 1964, pp. 35 – 49 (cultic aspects), 60 – 70, 82 (*iuvenalia,* social composition).

[42] Shelby, *o. c.*, p. 156.

rest, Theodoret's sentence is a metaphor only, and not a testimony of understanding the martyrdom as human sacrifice.[43]

To sum up, on the one hand, among *iuvenes* such an idea is hardly acceptable. On the other hand, the behaviour of Circumcellions may be elucidated in a different way than by appealing to the depths of human minds. Suicidal measures were often, in fact, just the results of a radical interpretation of Christian faith. We know about many instances, also from outside Africa, of Christians courting voluntarily death, following St. Paul's statement: "...to live in Christ and to die is gain." (Phil. 1:21). In the New Testament Jesus did not wait inactively to be arrested. He went to Jerusalem. When soldiers entered the garden, he stepped forward and spoke out that he is the person they are looking for. In his Letter to the Romans Ignatius of Antioch describes his incoming martyr's death in terms of voluntary sacrifice, *thysia*, brought to God. This letter is a 'frantic call of his own death'.[44] In 185 before the stern countenance of proconsul of Asia a herd of Christians appeared, bearing nooses on their necks.[45] They demanded to be executed. The governor released them after indication of abysses into which they can precipitate themselves. They were probably Montanists, as was Quintus, a volunteering martyr in Martyrdom of Policarp.[46] These suicidal acts taking place in Asia Minor cannot be explained by referring them, for example, to patterns of cruel, self-injuring ceremonies in the cult of Cybele and Attis. Extreme, suicidal attitudes were condemned by Clement from Alexandria, who compared Christian 'athletes of death' to Indian gymnosophists burning alive on pyres. For Tertullian, martyrdom should be not only accepted, but courted too; blood of Christian is his key to paradise.[47] Martyr Agathonice spontaneously leapt on the pyre on which her companion had just met death. During the Decian persecution St. Cyprian must have striven against excesses of volunteering martyrdom. In the times of Great Persecution volunteering martyrdom and simply suicide gained the souls of the persecuted. In 304 on Sicily Euplus stood before the abode of governor and screamed: "I want to die, I am Christian". Circumcellions conduct was deeply rooted in Jewish-Christian

---

[43] D. Van Damme, MAPTYC XPICTIANOC. *Überlegungen zur ursprünglichen Bedeutung des altkirchlichen Märtyrtitels*, Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie XXIII 1976, pp. 286 – 303, especially 301: in Martyrium Polycarpi we read martyr's prayer to God to accept him as fat *thysia;* this metaphor was quite popular.

[44] Moreau, *o. c.*, 6.

[45] Tertullianus, *Ad Scapulam*, V 1. On volunteering martyrdom and suicidal behaviour: W.H.C. Frend, *Martyrdom and persecution in the early Church*, Oxford 1965 passim; R. Lane Fox, P*agans and Christians*, San Francisco 1988, pp. 441 – 444; A.J.L. van Hooff, *From autothanasie to suicide. Self-killing in classical Antiquity,* London-New York 1990, pp. 188 – 197; J.D. Tabor, A.J. Droge, *A Noble Death. Suicide and martyrdom among Christians and Jews in Antiquity*, San Francisco 1992, pp. 138 – 140, 152 – 155 and passim.

[46] See recent study, shaking a interpolation-theory, G. Buschmann, *Martyrium Policarpi. Eine formgeschichtliche Studie*, Berlin-New York 1994, pp. 55 – 67, 153 – 160.

[47] Klemens, *Stromateis,* IV 17 – 18; Tertullianus, *De fuga* 9; *Ad Scapulam* 5; *De anima* 55.

traditions. They appealed maybe to the Old Testament too, in which Saul and Samson gave legitimation to self-killing. Instances of this self-destructive understanding of faith did not come from antiquity only. Similar phenomenon occurred in the Middle Ages as *endura*, suicide by starving to death among Cathari. Surely, it was not here a trace of Celtic human sacrifices. In modern Russia old-believers (Raskolniks) practised mass 'purifications' in fire.[48] We must explain such doings by combining three factors: social-economic crisis, religious dissent and warfare and also a radical interpretation of Christianity. All of them were present in the 4th century Africa, in southern France of Cathari and in Russia of Raskolniks.

Hypotheses striving to prove human sacrifice to be extant in Roman Africa can be also verified from another point of view. Thanks to steles found in Nicivibus (present N'Gaous) we read inscriptions commemorating rituals of *molchomor* on the turn of the 2nd century. Their text, with small variants, runs as follows: *Quod bonum et faustum factum sit, domino sancto Saturno sacrum magnum nocturnum molchomor ex voto agnum pro vicario anima pro anima, vita pro vita, sanguine pro sanguine libens animo reddit...* This is a splendid and awesome token of animal sacrifice substituting human life. Donors are the parents, the incumbent is a child bearing a significant name like Concessa, Donatus. J.Carcopino considered these inscriptions to be a proof of long duration of *molk,* quite recently replaced by substitutes in *molchomor.*[49] But the suggestive, mystic tone of wording does not indicate a substitution as newly introduced. Every liturgical language is strongly conservative. On the contrary, they are, because of their standardised Latin wording, testimonies of already far-reaching Romanisation of the Punic rites and of prevalence of *molchomor* in the form adopted to Roman habits. If we put on the one side charges laid by the passionate Christian apologist, and on the other the cult inscriptions of the ritual's adherents branded by him, the conclusion is evident. The understanding of St.Augustine's reference to *meretricia pompa,* alleged sacral prostitution during the heathen festivities in Carthage in the 4th century is analogical to the question of Tertullian's reproach.[50] It promptly became visible that this expression is not sufficient basis for such conclusions. Strangely enough, it remains in isolation: no other Christian author confirms it. Moreover, this phrase does not imply the rite par excellence, but simply licentiousness on the occasion of feast, whereas it was often adduced as a proof of primordial Punic rituals being still in existence in Roman Africa drawing to its close.

---

[48] R. Nelli, *Życie codzienne katarów w Langwedocji w XIII wieku*, Warszawa 1979, p. 186; L. Bazylow, *Społeczeństwo rosyjskie w pierwszej połowie XIX wieku*, Wrocław 1973, p. 280 and following. This kind of suicide was called 'baptism in fire', reminding of Tertullians *lavacrum sanguinis*.

[49] Texts in Leglay's fundamental survey *Saturne africain. Monuments*, I – II, Paris 1961, passim. J. Carcopino, *Aspects...*, pp. 40 – 48.

[50] St. Augustine, *De civitate Dei,* II 4 and 16.

My paper is a perfunctory survey. The whole question to be accurately examined needs at least three separate studies. I am convinced, however, that the substance of sources referred to support the supposed lasting existence of human sacrifices in Roman Africa not only up to the 3rd but even up to the 4th century is not credible enough to form hypotheses I discussed above. There are many arguments that can be used against such assumption. We should admit that the influence of Greaco-Roman civilisation contributed to disappearance of these pagan atrocities. It would be another evidence of still underestimated progress of Romanisation of North African provinces. It would also exhort us to handle extant sources with more caution.

Wrocław

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

SYLVIA'S TAME STAG: CLASSICAL CONTINUITY, TRANSPOSITION, AND INTERTEXTUALITY IN TWO 12TH CENTURY ADAPTATIONS OF VIRGIL'S *AENEID*

By

RAYMOND CORMIER

As if Virgil's *Aeneid* itself were a monumental "Old Testament", and Ovid's *opus* a "new", there exists a fine example of how the *aetas Ovidiana* manifested itself in the rise of mid-12th century French vernacular literature — appreciated best through a study of Virgil's great masterpiece in its full literary context. The phenomenon may be observed specifically in the Old French *Roman d'Eneas*, a kind of imaginative synthesis and "transposition" of the *Aeneid*. The trend away from classical authenticity continues as well in a closely-related text, Heinric von Veldeke's subsequent German imitation, the *Eneit* (or *Eneide*, ca. 1170). Under discussion here is an episode that involves an important political scene from the *Aeneid* Seven, namely, the pathetic events which spark the outbreak of hostilities between the Trojan exiles and the indigenous Latin peoples. While Livy's quasi–ontogenetic account differs from Virgil's essentially poetic version, for each author the mythical Trojan fugitives do eventually subjugate their rivals, the Latin natives, in order to take control of the Italian peninsula — and they found there a new home, *Troia nova*.[1]

We want to examine the reception and re-conceptualization of the Virgilian scenario as found in the two named vernacular adaptations — to appreciate better the ambiguity and discontinuity of Virgil's influence. By appealing as well to the medieval author's creative re-handling of the *Aeneid*, the unmistakable influence of Ovid, and then to other, more contemporary voices (e.g., saints' lives, the courtly ethos), we hope to understand better how classical antiquity was, in part, transmitted and, in part, totally reinterpreted and reconstituted during the ebullient, innovative, and humanistic Renaissance of the twelfth century.[2]

---

[1] Livy's survey (*Ab urbe condita*, 1.1–1.3) differs rather dramatically from Virgil's poetic version.

[2] R. Cormier, *One Heart One Mind*. Introduction. Cf. also Poirion, rev. of Zumthor, *La Poésie et la voix*, for an important discussion of "model" and "source".

* * *

Virgil's sources for the scenario depicted it as an unfavorable act of Trojan aggression. If history placed the fault with the foreign invaders, our poet presumably needed an "accident", as Heinze put it, to illustrate the angry events that follow the happy landing in Italy.[3]

Macrobius remarks that since there was no real model to hand for the beginning of this war, Virgil was at liberty, according to Brooks Otis, "to employ the incongruous potpourri of motifs that we find: the tame stag and its sequel... [of] pathetic insignificance, "[presenting a]' theme of innocence perverted" (Otis, p. 326 and n.). Macrobius sneers "Cervum fortuit saucium fecit causam tumultus, sed ubi vidit hoc leve nimisque puerile..." (*Saturnalia* V 17, 1 – 4).

We are referring in particular to the story of Sylvia's pet stag, captured at first as a fawn by the sons of Tyrrhus, then given to their sister, who rears the animal as a tamed pet (*Aeneid* VII 475 – 571). As Virgil relates it, the maiden, in spite of the stag's "wondrous beauty and mighty antlers" (VII 487 – 89):

> adsuetum imperiis soror omni Silvia cura
> mollibus intexens ornabat cornua sertis,
> pectebatque ferum puroque in fonte lavabat.

Often associated with wild nature, this stag, is tame enough (we are told) to stray and roam about during the day, but, although not collared, still returns to Tyrrhus' dwelling on its own at night. As St. Exupery's Little Prince puts it, being tame intimates ties that bind. In the background of this fascinating *cervus* episode there seems to be evoked a very ancient association with the legendary foundation of a new city.[4]

In a masterful hunting scene filled with action and violence, the animal is unwittingly shot by Aeneas' son Ascanius: "causa fuit belloque animos accendit agrestis" (VII 482). Wounded by this fateful arrow, the stag limps back home, bleating, bleeding, and pleading for help (VII 500 – 502). In Virgil's text, Ascanius' act, motivated by the gods, will inspire the Fury Allecto (at Juno's behest) to sweep through the countryside, whipping the Latin women (particularly Amata,

---

[3] R. Heinze, *Virgils Epische Technik*, p. 191.

[4] For E. Vance, the whole episode illustrates the regressive savagery of the Latins, contrasted with the domesticity and erotic violence implicit in Sylvia's story itself: the stag is neither totally tame nor wild, thus demonstrating the Virgilian perspective of a "...basic erosion of the boundaries between domesticity and wildness among animals in the georgic world of the latins" (p. 128). Vance seems to miss two points: the basic paradox in antiquity with regard to the primitive/pastoral (*a bono, a malo*), and also Virgil's need for a *minima causa* (like the old Judgment of Paris story).

Bath (p. 154), in a very interesting chapter on the "collared deer", discusses a stag that represents a "...symbol of time, of the endurance of the past, and perhaps of national continuity. In classical times, the Palladium had much the same symbolism. Whatever the accidents of history, the Palladium must be handed on, the Penates jealously protected. Aeneas is *pius* above all because he does just that. The deer must not be killed, its life is sacred: *Noli me tangere, Caesaris enim sum.*"

Lavinia's mother) into a Maenadic frenzy and exciting the men (especially Turnus) into a battle rage. The mythological metaphor explains the context of how the war was precipitated between Turnus (along with his Italian allies symbolized by his near namesake Tyrrhus, and his sons), and the recently-arrived Trojans.

Brooks Otis reminds us that Book 7 "... gives *furor* a social meaning and magnifies the threat to Aeneas into a general attack on the whole Trojan–Latin destiny..." (Otis, p. 318). Because of the breach of hospitality, the war becomes a civil one, a "social revolution and sedition", in which Allecto [as she affects Amata and Turnus] emblemizes "infernal vengeance and fratricidal hate" (Otis 322, 323, 325).

In his exhaustive study of Roman *cynegetica*, Aymard considers the tripartite scene (the hunt, the stag, the kill) a precious, romantic idyll that nevertheless reflects, with great virtuosity, late Republican taste for pet animals and a realistic depiction of the Romans at hunt.[5]

Be that as it may, there is one classical analogue that seems to be most appropriate for a medieval context, especially in view of the twelfth century "discovery" of Ovid as a representative of the up-to-date *moderni* (Virgil back with the old *antiqui*). It is the story of Cyparissus, as described in Ovid's *Metamorphoses* (X 109 – 142), which also tells of a stag (*ingens cervus erat...*; cf. Virgil's *cervus erat forma...*), this one sacred to the nymphs dwelling in the fields of Carthaea — the sanctuary where Orpheus charmed the animals with his graceful singing. Ovid describes a magnificent stag:

> ingens cervus erat, lateque patentibus altas
> ipse suo capiti praebebat cornibus umbras.
> cornua fulgebant auro, demissaque in armos
> pendebant tereti gemmata monilia collo.
> bulla super frontem parvis argentea loris
> vincta movebatur parilique aetate: nitebant
> auribus e geminis circum cava tempora bacae;

---

[5] Aymard, *Essai*, p. 120, 123. Aymard provides (p. 73 ff.) detailed and fascinating background on Roman attitudes toward hunting wild animals; see p. 97, on Augustus Caesar's encouragement of hunting for propagandistic motives; p. 116 – 123 for an explication of the three key hunting scenes in the *Aeneid*: Book I — heroic [and oniric]; Book IV — Hellenistic/amatory; and Book VII — political/realistic.

Sylvia's marvelous stag may be traced as far back as Pindar (*Olympia* 3, 29 [Snell, ed., p. 14]: χρυσόκερων ἔλαφον, "the doe with the golden horns", trans. Lattimore), and Callimachus (*Hymn to Artemis*, v. 110 – 113 [Cahen, ed.]: "Artemis, Virgin,/killer of Tityos,/in golden armor and belt, you yoked/a golden chariot, bridled deer in gold", trans. Lombardo, p. 15). See J. Baroin, *A propos du cerf épique*, p. 11. Cf. Dufournet, *Secondes notes* (cerf). Cf. A. Deyermond, *Pero Meogo's Stags*, for a study of the medieval poetic association of the stag and the fountain.

J. Thomas, *Structures de l'imaginaire dans l'Enéide*, p. 391, argues that the prevasive and nostalgic utopian universe of the *Bucolics*, reiterated in this episode, represents a temporal mode. Virgil nonetheless attempts to escape; cf. also his general remarks on animals in the *Aeneid* (p. 44).

isque metu vacuus naturalique pavore
deposito celebrare domos mulcendaque colla
quamlibet ignotis manibus praebere solebat.

(X 109 – 119)

Sylvia's analogue in this episode is Cyparissus, a most comely boy of the Caens. He used to lead the stag:

ad nova, tu liquidi ducebas fontis ad undam,
tu modo texebas varios per cornua flores,
nunc eques in tergo residens huc laetus et illuc
mollia purpureis frenabas ora capistris.

(X 121 – 25)

Cyparissus unwittingly hurled his javelin one summer day and mortally wounded the stag. Inconsolate, he was allowed to mourn the lost stag forever, out of pity by Phoebus, who permitted the transformation into a grove of mourning and distress, the very same grove where Orpheus, once Cyparissus' lover, sang his Jovian ode.[6]

* * *

In the hands of the medieval Norman French romancer, Sylvia's story undergoes a singularly dramatic and charming transformation (*Eneas*, l. 3515 – 3808). Apart from eliminating, as expected, the whole mythological framework (e.g., Allecto is absent), the romancer portrays the maiden as feeding the stag from her own bowl, giving it drink from a goblet, and allowing it to sleep in her bed chamber. In spite of its sixteen savage points and free daytime carousing with the hinds of the fields, it returns home at night, as in Virgil. Sylvia (Silvie in Old French) plays with her pet, and when she calls to it, the animal comes and kneels at her feet; then she strokes it with her hand while, like the fabled unicorn, it eats bread from her lap and drinks wine in great draughts. The Old French stag is tame also, so tame in fact that it acts as a candelabrum at the dinner table, allowing lit candles to be placed in its huge antlers so to illumine the banquet hall:

---

[6] *Met.*, X 145 – 52; and then the sad story of Hyacinthus, X 160 ff.

See G. Davis, *The Death of Procris*, p. 74 – 76, for a sensitive study of the association in Ovid and elsewhere between hunting and loving ("The Hunter as Beloved").

L. Traube, *Vorlesung und Abhandlungen*, p. 113 for the original phrase *aetas Virgiliana* vs *aetas Ovidiania*; cf. J. Beddie, *The Ancient Classics in Medieval Libraries*; *Ovid Renewed*, ed. Ch. Martindale, p. 57 (on the lusty and prideful 12th century); F. Ghisalberti, *Arnolfo d'Orléans*, p. 160 (on the rise of the cathedral schools, esp. Fleury, Chartres, Orleans, etc.); F. Munari, p. 10, 24 – 26; Viarre, *La Survie d'Ovide*, p. 75 – 78.

Un cerf ot norri la pucelle
que el paissait a s'escüelle...
et an sa chambre le colchot.
Il estoit de seze ramors,
il alot fors par toz les jors
par chanpaignes et par boschages,
ensenble les biches salvages,
o les privees autretel;
la nuit revertoit a ostel.
La damoiselle o lui jooit,
et il tant bien la conoissoit,
de quel ore qu'el l'apelot,
devant ses piez s'agenoillot,
les piez li torchot a sa main,
a son escorz menjot lo pain,
a molt grant trait bevoit le vin:
por seissante livres d'or fin
nel volsist perdre la meschine.
Tant est li cers de bone orine
que la nuit servoit al mangier,
si ert en lou de chandelier
devant lo pere a la pucelle.
Mervoilles ert sa teste belle,
quant uns granz cierges li ardoit
sor chascun rain que il avoit.
Issi servit chascune nuit:
molt l'ot la meschine bien duit,
et des que li sire bevoit,
si se levoit li cers tot droit;
ne fu beste si serviable,
nus hon ne vit si antendable.[7]

---

[7] Salverda de Grave, ed., v. 3533 – 64. "The maiden had raised a deer, which she fed from her own bowl, which slept in her chamber. It had sixteen points on its antlers. Every day it went out through the fields and woods together with the wild hinds, and likewise with the domestic animals, but at night it returned to its home. The damsel used to play with it, and it knew her so well that whenever she called it it would kneel down at her feet. She would stroke its feet while it ate bread at her lap and drank wine in very great draughts. The maiden would not have lost it for sixty pounds of fine gold. The deer was so well behaved that at night it served at dinner, and acted as a candelabrum before the father and the daughter. Its head was marvelously beautiful when a large candle burned on each of the points of its antlers. Thus it served each night. The maiden had taught it very well, and when the lord drank, then the deer stood all erect. Never was there such an obliging beast, and never one so intelligent". (Yunck trans., p. 126 – 27).

For E. Faral, p. 96 f., the source is the tigress in the *Roman de Thèbes* (Constans, ed., v. 4283 ff., 4511 – 30). Yunck (*Eneas* trans., p. 126, n. 72) refers to the episode as a "striking expansion

This animal is special, quite marvelous, and obviously healthy and well–fed.[8] It would appear as well that the Old French author might have had the Judgment of Paris analogue in mind, since he introduces the scene — as does Virgil — with reference to the *minima causa* of the war (l. 3520 – 24).

* * *

Writing a few years later and in a different, though still courtly, milieu, Heinric von Veldeke handles this passage in a quite similar way:

> Nu vernemet vor ungelogen,
> Die maget hete gezogen
> Eynen herz, der waz vil wolzam,
> schone unde lustsam,
> Groz unde wol gehorn.
> Dannen quam vil michil zorn.
> Her waz wol zehn jar alt.
> Her giene dicke in den walt
> Weiden mit deme wilde
> Dez tages uz in daz gevilde
> Und quam des abendes widder zu hus.
> Und alse der herre Tyrus

---

of over 250 lines", with a mini-epic like pastoral opening and violent ending. In the *Thebes*, a tame tigress's death initiates the first struggle between the besiegers and the Thebans: "In the city... was a tigress whose equal was not known beneath the heavens. Now you can hear a great marvel; it never touched a sheep, for it was thoroughly tame, wholly contrary to its nature. If you gave it either meat or bread, it would eat out of your hand. It would drink a large copper basin full of wine, and then it would be drunk all day, leaping and playing until you were thoroughly exhausted. On the front of its forehead it had a brightly glowing carbuncle: I do not think that such a noble head was to be seen on any other beast. And its whole coat shone more than a bear's. The king would not have lost it for 300 pounds in Mans money"(Y u n c k, trans., *loc. cit.*).

Servius' punning quip, *ad Aen.* VII 487: Sylvia: *bonum puellae rusticae nomen formavit*, perhaps offered the Old French author a pretext for expansiveness in this episode; on the stag in the *Aeneid*, cf. IV 69; XII 749 – 55; A. S. Pease commentary 146 – 47. Donatus, *Interpretationes*, *ad Aen.* VII 490, says the stag knew when it was dark outside.

See W h e e l e r, *Stratagem*, p. 55, for a report from Livy on Hannibal's deceptive use of torches tied to cattle horns to escape from a trap by night (Livy, *Ab urbe condita* XXII. 16 – 17): after razing the Italian countryside, Hannibal is caught in a trap in Casilinum by Fabius; the ruse: 2000 cattle with torches at first dusk stampede from fear of the flames and heat, frightening the enemy and allowing Hannibal to escape.

[8] See D a r l i n g's classic study, *A Herd of Red Deer*, p. 157 – 61. According to W a l k e r (*Mammals of the World* II, 1402) this is either a typical European red deer or a reindeer (of which both sexes are antlered); writing of these highly gregarious mammals and of the caribou also, Walker states: "Although there is great diversity in the shape of the antlers, they are usually long sweeping beams with forwardly-projecting brow tines".

For the theme of the Devil as a hunter in the world, see Augustine, *P. L.* 38, col. 936, 334; John of Salisbury, *P. L.* 199, col. 390. 391.

Uber synen tisch gesaz,
Der herz diente ime alse her az.
...Uber sein hobit vorne
Cleibete man an syne horne
Kerzen die branten,
Die sinen site ir kanten,
Wan man der herre wiste danc.
Her richte sich uff so her tranc,
Her was gelert den site.
Da waz dem herren wol mite
Und die jungvrowe waz is vro.
Des selbin tagus quam iz so,
Daz waz unsalicheit...[9]

For Heinric, the moment is fraught with ominous foreboding: this is the animal whose life is co–terminus with primitive peace in Italy, whose death will sound the knell of hostilities between the indigenous Rutulians and the invading Trojans. The dark tone may very well derive from the elegiac mood in Ovid's version.

Thus, for Virgil, mindful of some sweet pastoral sheep or goat, the stag is ironically more mild than the Fury Allecto! It is almost human, especially when it returns home wounded and moaning, as if verbalizing its plea for help. Sylvia's response resembles that of a woman in mourning (VII 495 ff.).

Relevant details of Ovid's text are: *cornua fulgebant auro* (X 112), and *"tu modo texebas varios per corna flores"* (X 123), each of which idea may have been suggestive for the *Eneas* poet. Ovid seems to be responding to Virgil's creation, adding embellishments such as these, as well as the notion of Cyparissus riding the tame animal bareback: *"nunc eques in tergo residens huc laetus et illuc/mollia purpureis frenabas ora capistris"* (X 124 – 25). Ovid's text is suffused in elegiac melancholy. How and why, Ovid seems to ask, would one kill the thing one loves most? Like Pyramus before the bloody evidence of a devoured Thisbe, Cyparissus resolves to die, or at least to grieve forever (*hoc petit a superis, ut tempore lugeat omni* (X 135).

For the medieval poets, the episode becomes an opportunity to amplify and, one is tempted to say, invent with zest.[10]

---

[9] Schieb/Frings, ed., v. 4585 – 4611 (II, 328); "...The maiden had raised a large, tame stag with splendid antlers that was about ten years old and very handsome. It was to cause much enmity. It sometimes went into the forest to graze during the day in the clearings with the wild deer, but returned of an evening to serve Sir Tyrrhus as he sat eating at his table. Those who knew how it was trained would fasten burning candles to its horns so that all could see. I'll tell you what else the stag had been taught to do that pleased the lord: it raised its head high whenever he drank. Both the lord and the maiden were fond of it... Unfortunately the stag went out to the forest with four wild deer on... [that] morning..." (trans. J. W. Thomas, p. 53).

[10] See Cormier, *Humour in the Roman d'Eneas*. I believe the "standing erect" and "raising its head high" notions derive from the Latin *Physiologus* or Old French *Bestiaire*; cf. McCulloch, p. 172 – 74 (on the stag's reputed swimming position).

Such divergences from Virgil's Latin text that are found in the *Roman d'Eneas* have led this author to the formulation of a theory, and scrutiny of a number of glossed medieval *Aeneid* manuscripts has enlightened in part what can be designated "anomalies" or „embellishments", i.e., specific cruces in the Old French text where the author diverges, for no immediately obvious or logical reason, from the original text of the *Aeneid*.[11]

* * *

Given the antiquity of the theme of the tame deer or stag, the power and awe that must have been associated with the animal's frightening antlers, and the continuity of the motifs, it is no wonder that the Virgilian/Ovidian episode was valued by our medieval authors.[12]

As regards *tame* deer — by mere association — they turn up, for example, in various medieval saints' lives. The legend of St. Eustace (Eustachius, 2nd century A.D.?), patron of hunters, tells of a stag with a crucifix glowing between its antlers, which, accompanied by a voice that prophesies Job-like sufferings,

---

[11] See R. Cormier, *One Heart One Mind*; idem, *Qui detient le Rameau d'or* and *An Example of Twelfth-Century* adaptatio, for more background on the hypothesis. With the help of a Fulbright research fellowship (W. Europe, 1983 – 84), a systematic study of *Aeneid* manuscripts bearing 9th – 12th century glosses was undertaken. The project continues: well over one hundred such codices have now been studied in Western European libraries: Leiden, Holland; Bern, Switzerland; Paris, Montpellier, Valenciennes, St. Claude, France; Cambridge, London, and Oxford, England; Florence and the Vatican, Italy; Brussels and Ghent, Belgium; and Hamburg, Germany.

Support for the last three mentioned came from an NEH Travel to Collections grant July – August 1986. Study of the Vatican collections (Sept.–Dec., 1989) was made possible by a timely grant from the American Philosophical Society.

[12] See M. Süring, pp. 453 – 454, for curious parallels in Sumerian and Hebrew: correlation in meaning between "horn" and "brightness", "radiance", "rays" (of light). Cf. Ph. P. Bober's influential study, *Cernunnos*, pp. 18 – 19, for background on this horned divinity, the associated figure of the stag as a sacred animal, probably worshipped by the Celts, aptly emblematic in the Graeco-Roman tradition of the "generative forces of nature". J. Monfrin, *Les Translations vernaculaires*, p. 229, shows how the whole theme maintains its durability by reappearing in the early 13th century prose *Histoire ancienne jusqu'à Cesar* (f. 161d).

In the end, one is tempted to suspect the Old French author of a pun on *cervus* and *cereus*! As Darling puts it (p. 161): "These mysterious organs [stags' antlers] are a paradox; at one moment exquisitely sensitive, they can be apparently without feeling the next".

Cf. also Bath, p. 129: a sacred deer was adopted by the eponymous founder of Capua, Capys, when he traced out the walls of the city with a plough. Like Virgil's Sylvia, the city matrons combed this deer's fur, bathed the animal, and it became the deity of Capua, favored by Diana. The life of this domesticated deer became co–terminus with that of the city — a blessed 1000 years. When it was chased away by fierce wolves, enemy solidiers killed it, having laid Capua under siege. Sertorius' tame deer (Plutarch, *Lives* 9, cited in Bath, p. 13) was supposedly a gift from the divine Diana; its powers of prophecy were flaunted to deceive nearby superstitious barbarians, a piece of military cunning, according to Plutarch. Bath speculates (p. 130) that the association between an animal and the foundation of a city (Capuan deer, the sow in Aeneas' Rome) may go back to a primitive totem-worship); but he does not consider such stories as related directly to the legends of the collared, long-lived deer.

miraculously appears to the man Placidus (who will convert, change his name to Eustace, etc.). St. Ciaran (or Ciarian) had a tame stag that accompanied him to school and, like St. Cannechus, used its antlers as a backrest. St. Cronan fed apples to a wild deer and the animal stayed with him as a companion. A number of other saints' lives seem to follow a pattern: a hunted (or wounded) stag takes refuge in the cave or hut of a saint, asking for protection, but this model seems more related to the "harried stag" motif.[13]

But, with respect specifically to the wonderful idea of using the stag's antlers to hold lit candles, two other striking models occur in Virgil's own text. First, Aeneas' description of the miraculous omen in *Aeneid* Two that appears just before the flight from Troy (l. 680 – 703): Tongues of harmless flames flicker around Ascanius' head and magically lick at his curly locks and temples. Creusa and Aeneas rush to quench the holy blaze on his hair, but Anchises knowingly prays for a confirmation of the omen. Thunder crashes and a shooting star falls over the palace roof — a sign that Troy will still be favored by the Father of Fathers.

Second, from Book Seven, the ominous and frightening scene — as Latinus kindles the hallowed altars with a torch — when Lavinia's queenly hair catches fire and crackles all ablaze, burning her jewelled crown and headgear. This marvelous vision foretold the maiden's glorious future fame, yet also boded a great war for her people (*Aeneid*, VII 71 – 80).

Although these portentous episodes were omitted by the Old French romancer, a reference (proximate to the first scene) to the Judgment of Paris (in *Aeneid* Two, l. 599 ff.), hints that their accumulated presence may very well have played a key role, like an echo, in the Norman author's re-conceptualization of Sylvia's stag. If so, the candles burning in the animal's antlers become a harbinger not of impending disaster but of eventual order and peace. The Old French author has synthesized and recuperated two marvelous Virgilian episodes and fused them into one medieval wonder. Heinric's dark pessimism may be seen, then, to contrast sharply with the *Eneas* author's more buoyant *inventio.*

Along these same lines, we are reminded of the two white dancing bears described by the Carolingian Smaragdus in his *Via regia.* As Jaeger relates it:

---

[13] For saints' lives, J. Leclercq, *Bêtes et moines* (an exhaustive personal file, was surveyed in July 1986, with thanks to Dom Leclercq; eight texts show the pattern: Lives of Fructueux, Aiden, Coemger, Calogerus, Luke the Lesser, Simeon, Cronan, and Cannechus; key words in context are *cervus, venatores, spelunca, vulnus, canes, and refugium cum sancto*). For St. Ciaran, see Bath, *The Image of the Stag*, p. 102). Cf. M. Thiébaux, *The Stag of Love*, p. 42 ff., for the "nobly-antlered stag" and later medieval allegorical developments, especially in Les Livres du roy Modus; ibid., p. 43 – 44, on the theme of the "harried stag" (in the *Aeneid*, *La chanson de Roland,* etc.). See also Marie de France, *Del cerf a une ewe* (*Fables*, ed. Spiegel no. 24); in her *Guigemar*, v. 184 – 86, the candelabrum on the ship's prow seems to suggest a fairy world association.

M. Riffaterre's "Intertextuality" points to conclusions that view with wholeness an understanding of Virgilian and Ovdian "influences".

"They eat from dishes like men, they dance with the ladies, they twitter gently instead of roaring, and they do not get angry no matter how they are wronged ('Non irascantur quodcunque mali paterentur'...).
This may be a gentle parody of the courtier's virtue, but just as likely is that the phenomenon of a civilized bear was meant to inspire awe and serve as a model to the human beings who had not yet reached the same level of civilization".[14]

* * *

But, finally, no direct evidence has so far surfaced in the manuscript glosses for this divergence, so that, in the end, it may be presumed to derive, as suggested here, from the Old French author's incorporation of a variety of syncretic, analogous, and coincidental materials.

Nor should the erotic value of the antlers be overlooked either. Twisting garlands of flowers around the horns can be taken perhaps as a somewhat sublimated sexual caress, particularly if one appreciates the special potential of the stag's antlers.[15] This subtlety may itself have been repressed or at least displaced by the burning candles set upon the stag's sixteen points.

What does emerge clearly, however, is the *vitality* of Virgil's "accident", this "lightweight and puerile" invention for starting the war. Ovid did it honor by pastiching the episode, even while enhancing the basic notion of the stag. And there is little doubt that our two medieval authors followed Virgil, even while undergoing the inescapable influence of Ovid.[16]

Thus, an inventive Virgilian episode that serves to explain the outbreak of hostilities in Latium becomes thoroughly distilled and recreated by two medieval poets. Virgil's idyllic yet thrilling hunt and the stag and the kill become transformed, and Sylvia's pet stag is turned into a marvelous animal, evocative of the legendary unicorn, or else, for Heinric, the scene forebodes ill and the stag's death announces the end of peace in Latium. As part of the twelfth century Renaissance, Virgil, in this instance through fusion and intertextuality, becomes renewed through Ovid — a uniquely medieval method of assuring the continuity of both authors, Virgil's "old" *Aeneid* and Ovid's "new" *Metamorphoses*, each quasi-sacred in its own way.

Rock Hill, SC

---

[14] Cited by C. Stephen Jaeger, *The Origins of Courtliness*, p. 149.

[15] See, for example, F. Fraser Darling, *A Herd of Red Deer*, p. 160 (on masturbation with the antlers); more recently De Vos, A., et al., *A Review of Social Behavior of the North American Cervids During the Reproductive Period* (esp. rutting and antler rubbing).

[16] See the authoritative L. Holtz, *La Survie de Virgile dans le haut moyen âge*; cf. G. Bond, *Marbod of Rennes and the Origins of Troubadour Lyric.*

Although our *Aeneid/Eneas* project has focussed almost exclusively on the 9th – 12th century glosses, we did observe casually and in no way scientifically, the similar *mise en page* of the relevant folio (*recto* toward the top) for the alinea at the beginning of the Sylvia episode and at the beginning of the Cyparissus story in Ovid's *Metamorphoses*.

REFERENCES

Aymard, Jacques, *Essai sur les chasseѐ romaines des origines à la fin du siècle des Antonins (Cynegetica)*. Bibliothèque de l'École française d'Athènes et de Rome, CLXXI. Paris: De Boccard, 1951.

Baroin, Jeanne, *A propos du cerf épique*, pp. 5 – 15 in Mélanges Foulon II. [Marche romane XXX 1980].

Bath, Michael P., *The Image of the Stag in Literary and Iconographic Traditions of the Middle Ages.*

— *The Stag of Justice*, Atti del V Colloquio della International Beast Epic, Fable and Fabliau Society, Ed. A. Vitalo–Brovarone and G. Membello. Alessandria, Italy: Dell'Orso, 1988.

Beddie, J. S., *The Ancient Classics in Medieval Libraries*, Speculum, 1930, pp. 3 – 17.

Bober, Phyllis Pray, *Cernunnos: Origin and Transformation of a Celtic Divinity.* American Journal of Archeology LV 1951, pp. 13 – 51.

Bond Gerald A., *Marbod of Rennes and the Origins of Troubadour Lyric*. Presented to the VIth Triennial Congress, International Courtly Literature Society, Salerno–Fisciano, Italy, July 1989.

Callimachus, *Les Origines...Epigrammes...Hymnes.* Ed., trans Emile Cahen. Paris: Belles Lettres, 1948.

Callimachus, *The Hymns,* trans. Stanley Lombardo, Baltimore/London: Johns Hopkins University Press, 1988.

Cormier, Raymond J., *An Example of Twelfth–Century* adaptatio: *The* Roman d'Eneas *Author's Use of Glossed* Aeneid *Manuscripts*. (Revue d'histoire des textes XIX 1989, pp. 277 – 289, Paris).

— *La Blessure d' Enée et la purification initiatique du héros* (Virgile, *Eneide*, XII 305 – 494; *Roman d'Eneas*, vv. 9462 – 9596 Bien dire et bien aprandre (U. Lille–III), V 1987, pp. 47 – 55.

— *Humour in the* Roman d'Eneas. Florilegium, (Carleton University, Ottawa) VII 1985, pp. 129 – 144.

— *One Heart One Mind: The Rebirth of Virgil's Hero in Medieval French Romance.* Romance Monographs III, 1973.

— *Qui détient le Rameau d'Or devant Charon?* (Enéide, VI 405–407), Rheinisches Museum für Philologie, CXXXI 1988, pp. 151 – 156.

Darling, F. Fraser, *A Herd of Red Deer: A Study in Animal Behaviour*, Oxford University Press, 1937, 1956.

Davis, Gregson, *The Death of Procris: "Amor" and the Hunt in Ovid's "Metamorphoses"*, Rome: Ateneo, 1983.

De Vos, A., *et al.*, *A Review of Social Behavior of the North American Cervids During the Reproductive Period,* American Midlands Naturalist, LXXVII 1967, pp. 390 – 417.

Deyermond, Alan, *Pero Meogo's Stags and Fountains: Symbol and Anecdote in Traditional Lyric*, Romance Philology XXXIII 1979, pp. 265 – 283.

Donatus [Tiberius], *Interpretationes.* Ed. Heinrich Georges. 2 vols. Leipzig: Teubner, 1905 – 1906.

Dufournet, Jean, *Secondes notes sur le bestiaire de Villon. Le Cerf et la biche,* pp. 233 – 248 in Mélanges P. Jonin, Aix–en–Provence: CUERMA, 1979.

Eneas: Roman du XII^e siecle, Ed. J. J. Salverda de Grave. 2 vols. CFMA. Paris: Champion, 1925 – 1927.

— Trans. John W. Yunck. Records of Civilization. New York: Columbia University Press, 1974.

Faral, Edmond, *Recherches sur les sources latines des romans et contes courtois du XII^e siecle,* Paris: Champion, 1913.

Ghisalberti, Fausto, *Arnolfo d'Orléans: Un Culture di Ovidio nel Secolo XII*, Memorie del R. Ist. Lombardo di scienze e lettere (Milano) XXIV 1932, pp. 157 – 234.

Heinric von Veldeke, *Eneide.* Ed., comm. G. Schieb and W. Frings. 2 vols. Deutsche Texte des Mittelalters, 58 – 59. Berlin: Akademie, 1964.

— *Eneidt,* trans. J. W. Thomas, Garland Library of Medieval Literature, New York: Garland, 1985.

Heinze, R., *Virgils epische Technik.* 4th ed. Leipzig: Teubner, 1957.

Holtz, Louis, *La Survie de Virgile au haut moyen âge*, pp. 8 – 21 in Présence de Virgile, ed. R. Chevalier (Caesarodunum XIII 1960).

Jaeger, C. Stephen, *The Origins of Courtliness: Civilizing Trends and the Formation of Courtly Ideals, 939 – 1210*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1986.

Leclercq, Jean, comp. *Bâtes et moines,* Clervaux, Luxembourg: Abbaye St. Maurice (personal file).
Livy (Titi Livi). *Ab urbe condita (Historiae),* ed. W. Weissenborn. Leipzig: Teubner, 1883.
— *The Early History of Rome.* Books I–V of *The History of Rome from its Foundation*, trans. Aubrey de Selincourt, Harmondsworth/Baltimore: Penguin, 1971.
Macrobius (Ambrosii Theodosii Macrobii), *Saturnalia*, ed. J. Willis, Leipzig: Teubner, 1970.
Marie de France, *Fables*, ed., trans. Harriet Spiegel, Toronto/Buffalo/London: University of Toronto Press, 1987.
— *Lais,* ed. A. Ewert. Oxford: Blackwell, 1938.
Martindale, Charles, ed. *Ovid Reviewed: Ovidian Influence on Literature and Art From the Middle Ages to the Twentieth Century,* Cambridge: Cambridge University Press, 1988.
McCulloch, Florence, *Medieval Latin and Old French Bestiaries,* University of North Carolina Studies in Romance Languages and Literature, Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1962.
Monfrin, Jacques, *Les* Translations *vernaculaires de Virgile au Moyen Age*, pp. 189 – 249 in Lectures médiévales de Virgile, ed. J.–Y. Tilliette, Rome: École française, 1985.
Munari, Franco, *Ovid im Mittelalter*, Zürich/Stuttgart: Artemis, 1960.
Otis, Brooks, *Virgil: A Study in Civilized Poetry*, Oxford: Clarendon Press, 1964.
Ovid, *Metamorphoses*, ed., trans. Frank Justus Miller. 2 vols. Loeb Classical Library. Cambridge, Mass. and London: Harvard University Press/W. Heinemann, 1921, 1960.
— Trans. Mary M. Innes, Harmondsworth: Penguin, 1955, 1983.
Pease, A. S., *Publi Vergili Maronis: Aeneidos, Liber Quartus.* Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1938.
Pindar. *Carmina*, ed. Bruno Snell, Leipzig: Teubner, 1964.
— *The Odes,* trans. Richard Lattimore, Chicago: University of Chicago Press, 1947.
Riffaterre, Michel, *Intertextuality*, Seminar Presentation at the University of Pennsylvania, 27 March 1987.
Süring, Margrit L., *The Horn–Motif in the Hebrew Bible and Related Ancient Near Eastern Literature and Iconography,* Berrien Springs, Michigan: Andrews University Press, 1980.
Thiébaux, Marcelle, *The Stag of Love*, Ithaca: Cornell University Press, 1974.
Thomas, Joäl, *Structures de l'imaginaire dans l'Enéide,* Coll. d'Études Anciennes, Paris: Belles Lettres, 1981.
Traube, Ludwig, *Vorlesungen und Abhandlungen,* 2 vols. Munich: De Gruyter, 1972.
Vance, Eugene, *Sylvia's Pet Stag: Wildness and Domesticity in Virgil's* Aeneid, Arethusa XIV 1981, pp. 127 – 38.
Viarre, Simone, *La Survie d'Ovide dans la littérature scientifique des XII^e^ et XIII^e^ siécles,* Poitiers: CESCM, 1966.
Virgil, *The Aeneid,* ed. R.A.B. Mynors, Oxford Classical Texts, Oxford: Clarendon Press, 1969.
Walker, Ernest P., et al. *Mammals of the World*, 2 vols. 3rd ed. Baltimore/London: Johns Hopkins University Press, 1975.
Wheeler, Everett L., *Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery,* Leiden: Brill, 1988.
Zumthor, Paul, *La Poésie et la voix dans la civilisation médiévale*; *La Lettre et la voix dans la littérature médiévale.* Rev. D. Poirion in Cahiers de civilisation médiévale XXXII 1989, pp. 186 – 188.

C E N S U R A E L I B R O R U M

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Hippocrates, Pseudepigraphic Writings, Letters – Embassy – Speech from the Altar – Decree. Edited and Translated with an Introduction by *Wesley D. Smith*, E. J. Brill, Leiden-New York-København-Köln 1990, ss. 133

Omawiane wydanie pseudohipokratejskich listów i mów jest pierwszym pełnym wydaniem tych utworów od czasów edycji E. Littrégo[1], ponieważ niezwykle interesująca praca G. Putzgera pomija pisma oznaczane zazwyczaj numerami od XXV (Dogma), XXVI (*Epibomios*) i XXVII (*Presbeutikos*)[2], natomiast wydania Ermerinsa[3] i Herchera[4] zależą — nie tylko w swym aparacie krytycznym — od epokowego dzieła Littrégo. S. uwzględnił w swym wydaniu kilka nowych, w porównaniu z Putzgerem, manuskryptów, a także w pewnym stopniu źródła epigraficzne[5], uczony ten wskazywał już bowiem wcześniej na konieczność wyjścia poza *Corpus Hippocraticum* w badaniach nad *quaestio hippocratica*. Zamierzeniem S. było nie tylko wydanie krytyczne, ale również pierwszy przekład hipokratejskich pseudepigrafów na język angielski, rozszerzony o elementy komentarza. Nie jest to wszakże komentarz *ad verbum* — ogranicza się do problemów najistotniejszych (datacja, podział tematyczny, ogólne tło historyczne) i obok zarysowanej jedynie kwestii dialektu oraz rzetelnego omówienia tradycji rękopiśmienniczej i wydawniczej składa się wstęp (Introduction), poprzedzający właściwe wydanie z równoległym (jak w serii Loeb Classical Library) tłumaczeniem.

Kolejność omawiania pseudepigrafów (*Presbeutikos*, *Epibomios*, *Dogma*, „Listy perskie", „Korespondencja z Demokrytem", „Listy rozmaite") odzwierciedla z grubsza proponowaną przez S. chronologię ich powstawania oraz znaczenie. Dwa najstarsze utwory (*Presbeutikos*, *Epibomios*) datuje S. na 350 – 250 p.n.e., w każdym razie uznaje je za powstałe przed powstaniem w Aleksandrii zasadniczego zrębu *Corpus Hippocraticum*. Następująca dalej dość obszerna część komentarza koncentruje się na wykazaniu znaczenia tych dwóch utworów. O ile S. unika w traktowaniu listów i mów, uznawanych wszak powszechnie za nieautentyczne, tego, czego są one wyrazem, a mianowicie uzupełniania luk poprzez zgrabne i nawet prawdopodobne domysły (krytykuje S. tradycyjne, a oparte jedynie na domniemaniach i swoistej nadinterpretacji źródeł literackich, przekonanie o medycznym charakterze *koinon* Asklepiadów, o prowadzeniu przez nich szkoły lekarskiej na Kos i regulowaniu dostępu do profesji medycznej), o tyle nie rezygnuje z uwag i komentarzy na temat charakteru klanu Asklepiadów oraz sugestii wyjaśniających powstawanie *Corpus*, szczególnie zaś poprzez zestawienie tradycji „literackiej" oraz, co prawda szczątkowej, tradycji epigraficznej. Poza jednym przypadkiem źródła epigraficzne nie potwierdzają bowiem wspomnianej opinii. W świetle tej krytycznej analizy *Presbeutikos*

---

[1] *Oeuvres complètes d'Hippocrate* par E. Littré, vol. 9, Paris 1861.

[2] Gualtharius Putzger, *Hippocratis quae ferunter epistulae ad codicum fidem recensitae*, Wissenschaftliche Beilage zum Jahresberiht des Kgl. Gymnasium in Wurzen – Ostern 1914, Wurzeni MCMXIV. S. wykorzystał (cf. n. 111) niepublikowane „wstępne opracowanie" pism XXVI i XXVII dokonane przez Putzgera.

[3] *Hippocratis et aliorum medicorum veterum reliquiae*, ed. F. Z. Ermerins, Traiecti ad Rhenum 1854 – 1864.

[4] *Epistolographi Graeci*, recensuit R. Hercher, Parisiis 1873. Czy S. korzystał z tego wydania, pewności nie ma, ponieważ raz podaje datę wydania 1878 (s. 45), raz zaś 1871 (s. 128).

[5] W. R. Paton and E. L. Hicks, *The Inscriptions of Cos*, Oxford 1891.

i *Epibomios* zdają się nabierać pomijanego dotąd znaczenia, gdyż mówią o konkretnych związkach pomiędzy Tesalią (ojczyzną Hipokratesa) a Kos i pochodzą z czasów, gdy pisma (późniejszego) *Corpus* nie były jeszcze anonimowe[6].

Dalej omawia S. poszczególne grupy listów, słusznie podkreślając ich niejednorodność i implikowane przez nią różne autorstwo — cenne wydaje się zwłaszcza powiązanie części „Korespondencji z Demokrytem" z cynicką tradycją epistolograficzną. W każdym przypadku przywołana zostaje podstawowa literatura tematu, zaś autor — znawca tradycji hipokratejskiej — stara się zawsze unikać wyrażania pośpiesznych i nieudokumentowanych opinii, które sam tu i ówdzie widzi.

Szczegółowe omówienie transmisji tekstu i manuskryptów zawierających pseudepigrafa znajduje się na stronach 34 – 45 i jest podsumowaniem obecnego stanu badań. Omówienie każdej z grup pism zilustrowane jest tradycyjnym grafem. Zapewne jednak dążenie do znalezienia zależności między rękopisami spowodowało, że brak jest omówienia samych manuskryptów, nawet tak skromnego, jak u Putzgera. Zamyka tę część książki informacja o zasadach, jakimi kierował się S. w optymalizowaniu (i ujednolicaniu) dialektu swego wydania w obliczu problemów — jego zdaniem — niekiedy większych niż w przypadku innych pism *Corpus*.

Jeśli chodzi o tekst, to widać w omawianym wydaniu mniejszą niż u Putzgera zależność od manuskryptu U (Urbinas 64). Czy jednak zawsze przynosi to oczekiwany skutek, to kwestia dyskusyjna, zwłaszcza jeśli pamiętać o tym, że część decyzji edytorskich podejmuje wydawca — mimo najlepszych intencji — arbitralnie. Ilustracją niech będzie porównanie dwóch wersji niezupełnie jasnego zdania z listu X. W miejsce τῆς γὰρ Δημοκρίτεω ψυχῆς, ἀλλ᾽ οὐδ᾽ εἰ χρυσὸς ἦν, ἡ πόλις ἀνταξία σου τῆς ἰήσιος οὐδ᾽ ὀτιοῦν ἀφυστερήσαντος (Putzger s. 5, 11 – 12) daje S. ... τῆς γὰρ Δημοκρίτεω ψυχῆς. ἀλλ᾽ οὐδ᾽ εἰ χρυσὸς ἂν ἔῃ, πόλις ἀντάξια βουλήσιος οὐδ᾽ ὀτιοῦν ἀφυστερήσεται (s. 56, 18 – 19). Od niego też pochodzi podział dłuższych pism (np. X, XVII, XXVII) na ułatwiające czytanie akapity.

W autentyczność listów i mów zachowanych w *Corpus Hippocraticum* nie wierzył w czasach nowożytnych bodaj nikt, traktowane były one jednak jako przejaw swoistego folkloru, jako uzupełnienie i potwierdzenie wielowiekowej legendy „ojca medycyny". Zdawać by się mogło, że nie mają one żadnego znaczenia dla ustaleń związanych z nauką Hipokratesa, ani tym bardziej dla problematyki datowania i autorstwa poszczególnych traktatów, czyli całokształtu *quaestio hippocratica*, są natomiast doskonałym przykładem upowszechniania się i beletryzacji obiegowych wyobrażeń na temat postaci, które zapisały się trwale w historii cywilizacji i kultury europejskiej, a które, choć rzekomo powszechnie znane, pozostawały — zwłaszcza gdy chodzi o szczegóły biograficzne — zupełnie nieznane. Niektóre przynajmniej argumenty S. każą przyjrzeć się tym pozornym oczywistościom raz jeszcze.

Na koniec kilka słów o książce jako przedmiocie. Wydawnictwo E. J. Brill przyzwyczaiło wszystkich do niezwykle wysokiego poziomu edytorskiego swoich produkcji. W omawianym przypadku nieco zwodnicza okazała się zaznaczona w „Przedmowie" pomoc komputera, gdyż powołanie się na nią (a zatem rodzaj gwarancji bezpieczeństwa) uśpiło czujność korektorów. Zazwyczaj za feralną uchodzi liczba 13, w przypadku książki S. jest to jednak 32 (strona). Najpierw „knot" typograficzny — „osierocona" w linii piątka — błąd może niewielki, ale nie dla tak doświadczonych wydawców. Później ślad niedostatecznej korekty (... and to to be an introduction...), aż wreszcie παιδεῖα (properispomenon!). Ale nawet kilka innych potknięć — s. 37; 39 (brak treści przypisu 106); 57; 85 — natury przede wszystkim typograficznej, nie umniejsza wartości pracy S. i jej znaczenia.

Witold J. Maciejewski (Poznań)

---

[6] S. radykalizuje swe wcześniejsze (*The Hippocratic Tradition*, Ithaca-London 1979, s. 199 – 204) poglądy i twierdzi (opierając się na Erotianie), że dwie mowy szybko nie tyle mogły, co musiały zostać włączone do Corpus.

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Malcolm Schofield, The Stoic Idea of the City, Cambridge University Press 1991, ss. XII + 164.

Wydawcy *Cambridge History of Hellenistic Philosophy* zaproponowali Sch. napisanie rozdziału poświęconego myśli politycznej w okresie hellenistycznym[1]. Omawiana praca powstała właśnie podczas studiów nad tą problematyką. Książka składa się z czterech rozdziałów (s. 1 – 103), ośmiu apendyksów (s. 104 – 145), bibliografii (s. 146 – 151) oraz trzech indeksów.

W rozdziale I (s. 3 – 21) Sch. poddał dokładnej analizie najobszerniejszą relację (D. L. VII 32 – 34) o *Politeia* Zenona z Kiton. Nie pochodzi ona z tradycji doksograficznej ale sceptyckiej (Kassjos i jego uczniowie), która zestawiała różne szokujące czyli cynickie poglądy Zenona wprawiające w zakłopotanie młodszych stoików. Należały do nich: odrzucenie paideia, wrogość panująca między rodzicami i dziećmi, jeśli nie są oni moralnie dobrzy, odrzucenie małżeństwa i wspólnota kobiet, zakaz budowania świątyń, sądów i gimnazjonów, odrzucenie systemu monetarnego, noszenie takiego samego stroju przez mężczyzn i kobiety. Zarzuty stawiane stoikom powtórzył później retor Izydor z Pergamonu dodając, że stoik Atenodoros usunął niewygodne fragmenty z dzieł Zenona znajdujących się w bibliotece pergameńskiej.

Sch. porównał D. L. VII 32 – 34 z D. L. VII 187 – 189 (tu krytyka poglądów Chryzypa) i doszedł do wniosku, że ich wspólnym źródłem jest Kassjos[2]. Przytacza on na poparcie tej tezy następujące argumenty: a. obydwa passusy występują na końcu żywotów Zenona i Chryzypa jako krytyczne apendyksy do głównej relacji, b. dokładna lokalizacja cytatów, co jest rzeczą niezwykle rzadką w literaturze antycznej[3], c. wyjątkowa erudycja, d. silny związek z Pergamonem.

Wyciągiem z dzieła Kassjosa mają być również dwa passusy u Sekstusa Empiryka (*Pyrrh. hyp.* III 245 – 248 i *Adv. math.* XI 189 – 194), które wyliczają różne gorszące poglądy Zenona i Chryzypa. Ponadto Sch. przypuszcza, że również Klemens Aleksandryjski przytaczając pogląd Zenona o zbędności świątyń (*Strom.* V. 12, 76) jest zależny bezpośrednio lub pośrednio od Kassjosa.

Sch. przywiązuje dużą wagę do interpretacji zwrotu ἴ ἀντιτεθῆναι αὐτά (D. L. VII 34). Uważa on za błędne dotychczasowe tłumaczenia, które mówią o przywróceniu usuniętych tekstów i proponuje przekład „were set in opposition". Jest on zdania (s. 8), że chodzi tutaj o zastosowanie pyrrońskiej metody prowadzącej do zawieszenia sądu w wyniku przeciwstawienia różnych poglądów (S. E. *Pyrrh. hyp.* I 31 διὰ τῆς ἀντιθέσεως τῶν πραγμά των; cf. D. L. IX 74 – 76, 78). Wynikałoby stąd, że Kassjos przeciwstawiał fragmenty z dzieła Zenona innym tekstom stoickim wskazując w ten sposób na sprzeczność w poglądach stoików. Wobec tego stoicy powinni zawiesić swój sąd w sprawach różnie interpretowanych przez członków ich szkoły.

Sch. sądzi (s. 20 n.), że postępowanie Kassjosa było odpowiedzią na usunięcie fragmentów cynickich z dzieł Zenona przez stoika Atenodorosa na początku I w. przed Chr. Kassjos żyłby więc

---

[1] Sch. jest znany badaczom filozofii antycznej przede wszystkim jako autor książki *An Essay on Anaxagoras*, Cambridge 1980 oraz jako współautor (wraz z G.S. Kirk i J.E. Raven) drugiego wydania *The Presocratic Philosophers. A Critical History with a Selection of Texts*, Cambridge 1983.

[2] Sch. przyznaje, że pierwszy wysunął taką hipotezę C. Wachsmuth, *Stichometrisches und Bibliothekarisches,* RhM XXXIV 1879, s. 39 – 42. Pogląd ten przyjął np. H.C. Baldry, *Zeno's Ideal State,* JHS LXXIX 1959, s.4, a do podobnego wniosku doszedł niezależnie od Wachsmutha J. Mansfeld, *Diogenes Laertius on Stoic Philosophy*, Elenchos VII 1986, s. 344 – 346.

[3] Zwroty κατὰ τοὺς διακοσίους /ἑξακοσίους/ χιλίους στίχους (D.L. VII 33.187.188) są na ogół tłumaczone „w blisko 200/600/1000 wierszach". Zob. np. Mansfeld, *o .c* .s. 345 n. „in a passage «of about 600 lines»". Natomiast Sch. (s. 6 przyp. 9) uważa, że należy je przetłumaczyć „somewhere between line 1000 and line 1100". Nawiązuje on do Wachsmutha, *o. c.*, s. 40, który tłumaczył (idąc za F. Ritschlem) „circa versum sescentesimum oder millesimum". Por. A.A. Long –D.N. Sedley, *The Hellenistic Philosophers*, I, Cambridge 1987, s. 430: „at line 200".

w 1 poł. I w. przed Chr.[4] i byłby współczesny Ajnesidemosowi, odnowicielowi pyrronizmu. Działalność Atenodorosa miała skłonić również epikurejczyka Philodemosa z Gadary do napisania rozprawy skierowanej przeciwko stoikom, w której dowodził autentyczności *Politeia* Zenona i przytaczał różne argumenty stoików starających się pomniejszyć znaczenie tego dzieła Zenona[5].

Rozdział II (s. 22 – 56) jest poświęcony *Politeia* Zenona[6]. Sch. uznał za błędne dwie interpretacje tego dzieła: a. Zenonowi nie chodziło o przedstawienie pozytywnego ideału politycznego a jego utwór miał wyłącznie charakter krytyczny (M. I. Finley), b. Zenon przedstawił jako ideał pozytywny wspólnotę mędrców, którą tworzą wszyscy mądrzy i moralnie dobrzy ludzie mieszkający w różnych miejscach na ziemi (A. Erskine). Sam opowiedział się za trzecią możliwością. Ideałem Zenona była zwykła wspólnota tj. grupa ludzi połączonych przez takie przypadkowe okoliczności jak bliskość fizyczna i wzajemna znajomość. Obejmuje ona dzieci, młodzież oraz dorosłych. Wspólnota jest idealna dzięki panującej w niej zgodzie, którą osiąga się dzięki politycznej arete jej obywateli, tę zaś wspierają komunistyczne instytucje polityczne. Pogląd ten popierają dwa testimonia — D. L. VII 131 (wspólnota kobiet sprawia, że wszystkie dzieci będą darzone miłością ojcowską; ustaną wtedy również zazdrości powstające wskutek cudzołóstwa) oraz Athen. *Dipnos*. XIII 561 C[7].

Sch. zgadza się z Plutarchem (*de Stoic. rep.* 8 p. 1034 F = SVF I 260), że Zenon pisał w odpowiedzi na *Politeia Platona*[8]. Już wcześniejsi badacze zwracali uwagę na podobieństwa między obu dziełami — wspólnota kobiet, nagość (chyba przy ćwiczeniach gimnastycznych), odrzucenie pieniędzy. Jednakże Sch. uważa (s. 25) za znacznie ważniejsze to, że filozofowie ci mieli ten sam ideał polityczny — przyjaźń i zgoda rozumiane w zwykłym znaczeniu tych słów. Zenon różnił się od Platona przede wszystkim tym, że przypisywał dużą rolę miłości erotycznej w jednoczeniu mieszkańców polis w zgodzie. Na ogół uważa się, że mędrzec stoicki robi wszystko kierując się wolnym od namiętności rozumem, dlatego może dziwić przypisywanie dużej roli miłości. Jednakże Sch. zwrócił uwagę na to, że wszyscy ważniejsi filozofowie stoiccy pisali o miłości erotycznej — Zenon (D. L. VII 33), Persajos (VII 36), Ariston (VII 163), Kleantes (VII 175), Sfajros (VII 178), Chryzyp (VII 129). Następnie przedstawia (s. 28 – 35) stosunek stoików do miłości opierając się głównie na tekstach późniejszych zwolenników tej szkoły twierdząc, że stanowią one echo poglądów samego Zenona. Miłość erotyczna nie jest namiętnością ale rozumnym popędem. Młodzieniec pociąga mędrca wrodzoną zdolnością do uzyskania cnoty (ἡ πρὸς ἀρετὴν εὐφυία D. L. VII 129). Miłość mędrca ma cel wychowawczy, gdyż skłania ona uzdolnionego młodzieńca do życia zgodnego z arete (należy kochać chłopców mających nie więcej niż 28 lat). Celem miłości jest nie kontakt seksualny, ale pozyskanie przyjaźni, która może istnieć tylko między ludźmi mądrymi i szlachetnymi.

Wprawdzie konstytucja spartańska była zapewne jednym ze źródeł inspiracji Zenona (cf. Plut. *Lyc.* 31), ale jest nieprawdopodobne, żeby pederastia stanowiła podstawę jego polis tak jak w Spar-

---

[4] M. Dal Pra datował Kassjosa na 1 poł. II w. po Chr. Sch. nie wypowiada się, kiedy żył Izydor, którego inni są skłonni datować na I w. przed Chr. (tak np. Mansfeld, *o. c.*, s. 321).

[5] Nowe komentowane wydanie dzieła Philodemosa opublikował T. Dorandi, *Filodemo. Gli Stoici (PHerc. 155 e 339)*, Cronache Ercolanesi XII 1982, s. 91 – 133. Argumenty stoickie przytaczane przez Philodemosa omawia ostatnio A. Erskine, *The Hellenistic Stoa: Political Thought and Action,* London 1990, s. 10 – 13.

[6] Fragmenty *Politeia* Zenona opublikowali: H. v. Arnim, *Stoicorum Veterum Fragmenta,* I, Lipsiae 1905 (Stuttgart 1968), nr 222, 248, 252, 257, 259 – 270; N. Festa, *I Frammenti degli stoici antichi,* I, Bari 1932 [Hildesheim – New York 1971], s. 14 – 25 (tylko wersja włoska); Baldry, *o. c.*, s. 3 – 5. Teksty poświęcone stoickiej teorii politycznej zamieścili Long – Sedley, *o .c.*, II. s. 423 – 431 (tłumaczenie na język angielski w vol. I, s. 429 – 434).

[7] „Pontianos powiedział, że Zenon z Kition uważał Erosa za boga powodującego przyjaźń (philia) i wolność (eleutheria) oraz jeszcze zgodę (homonoia) i nic więcej. Dlatego powiedział w *Politeia*, że Eros jest bogiem przyczyniającym się do bezpieczeństwa (soteria) polis" (tłum. M. Winiarczyk).

[8] Pod wpływem argumentacji Erskine'a, *o. c.*, s. 9 – 15 Sch. przyznał (s. 25 przyp. 4), że tradycja antyczna traktująca *Politeia* jako dzieło młodzieńcze Zenona (D.L. VII 4, cf. Philod. *De stoicis*, col. IX 1 – 15) jest wątpliwej wartości.

cie. Przecież stoicy sądzili, że natura kobiet jest taka sama jak natura mężczyzn (Cl. Al. *Strom.* IV 8, 58 sq = SVF III 254). Ponadto twierdzili, że kobiety powinny zajmować się filozofią (Lact. *Div. inst.* III 25, 7 = SVF III 253) i że mogą osiągnąć arete, która niczym nie różni się od arete mężczyzn[9]. W tej sytuacji nie ma powodu do robienia różnicy między moralnie dobrymi mężczyznami a moralnie dobrymi kobietami. Sch. konkluduje (s. 46), że spoiwem społeczeństwa w *Politeia* Zenona jest miłość heteroseksualna i homoseksualna. Natomiast czynnikiem jednoczącym państwo Platona jest nie miłość ale ogólna sympatia i poczucie pokrewieństwa młodych i starych oraz kobiet i mężczyzn.

Według Atenajosa (zob. przyp. 7) Zenon głosił, że miłość przyczynia się nie tylko do powstania przyjaźni, ale także wolności i zgody. Zgoda jest naturalną konsekwencją miłości i przyjaźni, natomiast nie jest nią wolność. Dlatego Sch. po drobiazgowej analizie różnych koncepcji wolności (s. 48 – 56) doszedł do wniosku, że informacja przekazana przez Atenajosa jest błędna. Przypuszcza on, że Zenon napisał, iż miłość przyczynia się do bezpieczeństwa polis czyli do wolności od zagrożenia zewnętrznego. Natomiast Atenajos wyraził jego myśl inaczej mówiąc o wolności. Przekształcenie to było tak naturalne, że Atenajos wcale nie zdawał sobie sprawy z tego, że dokonał modyfikacji myśli Zenona.

Rozdział III (s. 57 – 92) przedstawia państwo kosmiczne Chryzypa z Soloj. Sch. sądzi (s. 64), że koncepcja ta powstała w wyniku interpretacji powiedzenia Diogenesa z Synopy, który nazwał siebie *kosmopolites* (D. L. VI 63). Doktryna o państwie kosmicznym stanowiła część nauki stoickiej o opatrzności. Widać to wyraźnie w ks. 2 *De natura deorum* Cycerona. Klasyczne miejsce to *ND* II 154 (SVF II 1131): Principio ipse mundus deorum hominumque causa factus est, quaeque in eo sunt, ea parata ad fructum et inventa sunt. Est enim mundus quasi communis deorum atque hominum domus aut urbs utrorumque. Soli enim ratione utentes iure ac lege vivunt. Tekst Cycerona opiera się na następujących przesłankach: 1. jedynie ludzie i bogowie posługując się rozumem żyją w zgodzie ze sprawiedliwością i prawem, 2. ludzie i bogowie tworzą wspólnotę lub miasto, 3. miejscem tego miasta jest sam wszechświat, 4. miasta są stworzone dla jego mieszkańców, 5. wszechświat został stworzony dla ludzi i bogów, a miasto dla obywateli. Relację Cycerona potwierdza Arius Didymus (ap. Eus. *Praep. ev.* XV 15,3 sqq).

W innym dziele Cycerona (*leg.* I 23 = SVF III 339) spotykamy wyjaśnienie, dlaczego istoty rozumne żyjące w zgodzie z prawem i sprawiedliwością tworzą wspólnotę. Wprawdzie Cycero nie mówi, że przekazuje poglądy stoickie, ale charakter stoicki tego passusu popiera podobny fragment u Marka Aureliusza (*Med.* IV 4). Stoicy sądzą, że prawo jest po prostu prawnym rozumem (recta ratio), który nakazuje, co należy czynić a czego unikać[10]. Źródłem prawa jest więc rozum a nie miasto lub państwo. Wskutek tego prawo staje się czymś podobnym do głosu sumienia lub prawa moralnego. Stoicy mieli nie czysto formalne ale substancjalne pojęcie rozumu. Rozum kieruje światem jako całością, ale zarazem kieruje pojedynczymi istotami rozumnymi wskazując im, co powinny a czego nie powinny czynić. Istoty rozumne (bogowie i ludzie) tworzą więc wspólnotę dzięki swej racjonalności. Wspólnota jest im nie jakaś ogólna umiejętność, ale przywiązanie do pewnych wartości nakazywanych przez rozum. Wprawdzie aprobata pewnych wartości moralnych jest koniecznym warunkiem powstania wspólnoty, ale wydaje się wątpliwe, czy jest to warunek wystarczający. Sch. zwraca uwagę (s. 70 n.) na początek traktatu Chryzypa *O prawie* (Marcianus, *Institutiones* I 11, 25 = SVF III 314), w którym jest mowa o tym, że prawo nakazywane przez rozum jest skierowane do istot, które z natury są powołane do życia w polis (τῶν φύσει πολιτικῶν ζῴων). Sch. przypuszcza, że Chryzyp rozumiał ten zwrot tak jak Arystoteles w *Polityce*. Jeśli rozum kieruje istotami przeznaczonymi do życia we wspólnocie, jego nakazy i zakazy dotyczą przede wszystkim wzajemnych stosunków między ludźmi czyli moralności społecznej. Dodajmy, że stoicy definiowali cnotę sprawiedliwości jako umiejętność przyznawania każdej osobie tego, co jej się słusznie należy (ἐπιστήμην ἀπονεμητικὴν τῆς ἀξίας ἑκάστῳ Stob. II 59. 9 – 10 = SVF III 262)[11]. Konkludując Sch. uznaje (s. 73) za rozsądną i zrozumiałą naukę stoicką, która głosi, że jedną wspólnotę tworzą istoty posiadające wspólnie prawy rozum, prawo i sprawidliwość.

---

[9] Por. tytuł książki Kleantesa „O tym, że tę samą cnotę posiada mężczyzna i kobieta" (D.L. VII 175) oraz świadectwo mówiące, że Chryzyp zgadzał się z tym poglądem (Philod. *de piet.*, col. V 8 – 11).

[10] Cf. Cic. *leg.* I 18: *lex est ratio summa, insita in natura, quae iubet quae facienda sunt prohibetque contraria.*

[11] Wg Cic. *leg.* I 19 viri doctissimi wywodzili słowo *nomos* od czasownika *nemo* („przydzielam").

Doktrynę o państwie kosmicznym przedstawił Chryzyp nie tylko w traktacie *O opatrzności* (zob. wyżej), ale także w rozprawie *O naturze* pozostającej pod wpływem filozofii Heraklita z Efezu. W ks. 3 tego utworu (ap. Philod. *de pietate*, col. VII) pisze on, że wszechświat składający się z mędrców jest jeden, a jego obywatelami są tak bogowie jak ludzie. Wynika stąd wniosek, że prawdziwym obywatelem wszechświata jest tylko mędrzec. Pogląd ten popiera Dion (or. XXXVI 23 = SVF III 334), który twierdzi, że członkami dobrego miasta mogą być tylko dobrzy obywatele. Dlatego miasto kosmiczne musi być dobre i zupełnie szczęśliwe. Przyznaje on jednak, że ludzie na ogól nie są dobrzy i zastanawia się nad tym, jak mogą być oni członkami miasta kosmicznego nie niszcząc jego szczęśliwości i dobra. Dion proponuje następujące rozwiązanie — ludzie nie są pełnymi ale potencjalnymi obywatelami, podobnie jak dzieci. Sch. przypuszcza (s. 78), że jest to ortodoksyjne stanowisko stoickie, ponieważ wykorzystuje ono definicję człowieka jako istoty z natury politycznej i dlatego przyjmującej nakazy i zakazy prawa czyli prawego rozumu. Dion kończy swe rozważania słowami „Nie mają udziału w prawie nie rozumiejąc go (ἀξύνετοι)", które zdradzają pochodzenie heraklitejskie (cf. VS 22 B 1)[12].

Dla stoików wczesnego cesarstwa prawdziwym miastem było tylko miasto kosmiczne[13]. Dlatego nasuwa się wniosek, że *Politeia* Zenona była nie tylko utworem wprawiającym w zakłopotanie późniejszych stoików, ale w ogóle wywarła na nich mały wpływ. Sch. jest jednak innego zdania i w rozdziale IV ("From republicanism to natural law", s. 93 – 103) stara się dowieść, że *Politeia* miała olbrzymi wpływ na stoicyzm. Uznaje on za niezwykle istotne dla doktryny stoickiej sformułowanie tezy, że mędrzec lub moralnie dobry człowiek jest prawdziwym obywatelem, przyjacielem i wolną osobą, natomiast człowiek niegodziwy jest cudzoziemcem, wrogiem i niewolnikiem. Ponadto późniejsi stoicy przejęli pogląd Zenona o wspólnym posiadaniu rzeczy, ale poddali go moralizującej interpretacji. Według Sch. (s. 102) Chryzyp pisząc w traktacie *O naturze* o mieście kosmicznym przyswoił sobie podstawowe poglądy zawarte w *Politeia* Zenona — państwo mędrców i wspólnota dóbr. Uznał jednak, że nie należy ograniczać wspólnoty dóbr tylko do sąsiadów, a członkami polis powinni być nie tylko ludzie, skoro wszystkie istoty rozumne, bogowie i ludzie (przynajmniej ci, którzy osiągnęli doskonałość moralną) posiadają taką samą cnotę. Zdaniem Sch. Chryzyp nie zdawał sobie sprawy z tego, że poprawia tutaj Zenona, ale zapewne sądził, że wyciąga logiczne konsekwencje z poglądów założyciela szkoły stoickiej.

Idea miasta kosmicznego stanowi etap pośredni w przejściu od koncepcji polis do teorii prawa naturalnego. Doktryna o mieście kosmicznym próbuje zatrzymać wspólnotę i obywatelstwo usuwając wszystkie rzeczy przypadkowe (sąsiedztwo lub wzajemna znajomość) z pojęcia obywatelstwa. Obywatelstwo polega teraz na posłuszeństwie wielu osób nakazom prawego rozumu odnośnie sprawiedliwego traktowania innych osób, tzn. nakazom prawa sformułowanego przez naturę. Takie stanowisko doprowadziło do powstania pojęcia ius naturale (np. w *De officiis* Cycerona).

Książkę zamyka aż osiem apendyksów, z których na szczególną uwagę zasługuje pierwszy (s. 104 – 112). Plutarch w *De Alex M. fort. et. virt.* 6 p. 329 A – B (SVF I 262)[14] przypisuje Zenonowi myśl o wspólnocie światowej, którą później Aleksander Wielki wcielił w życie. Natomiast w innych świadectwach jest mowa o polis (Athen. *Dipnos*. XIII 561 C) lub poleis (D. L. VII 33). Niektórzy badacze twierdzili, że relacji Plutarcha nie da się pogodzić z innymi testimoniami. Wprawdzie Baldry

---

[12] O wpływie Heraklita na stoików zob. A.A. Long, *Heraclitus and Stoicism*, ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ V/VI 1975/76, s. 133 – 153. Wprawdzie już Zenon interesował się filozofią Heraklita, ale przede wszystkim Kleantes doszukiwał się antycypacji heraklitejskich.

[13] Zob. np. Sen *de otio* 4: *duas res publicas animo complectamur, alteram magnam et vere publicam qua di atque homines continentur* (...) *alteram cui nos adscripsit condicio nascendi*. Podobnie sądzili inni stoicy — Musonius Rufus, Epiktet i Marek Aureliusz.

[14] „Wielce bowiem podziwiana *Politeia* Zenona, który założył szkołę stoicką, zmierza do tego jednego zasadniczego punktu, żeby nasze miejsca zamieszkania nie były oparte na miastach i ludach, wszyscy różniąc się własnym systemem sprawiedliwości, ale abyśmy uważali wszystkich ludzi za rodaków i obywateli, i aby był jeden sposób życia i porządek społeczny, jak trzody pasącej się razem żywionej przez wspólne prawo" (tłum. M. Winiarczyk).

(*o. c.* s. 12 n) i Erskine (*o. c.* s. 28 – 32) starali się odpowiedzieć na te zarzuty, ale Sch. zaproponował oryginalne rozwiązanie tego problemu. Większość świadectw mówiących o *Politeia* Zenona ma charakter doksograficzny, natomiast utwór Plutarcha jest pismem retorycznym pozbawionym poważniejszego celu[15]. Skoro chyba nikt dzisiaj nie wierzy w to, że Aleksander był filozofem lub że podejmował wyprawy wojenne po to, aby stworzyć wspólnotę wszystkich dobrych ludzi, nie należy ufać bezkrytycznie każdemu słowu przypisanemu przez Plutarcha Zenonowi. Również szczegóły w tekście Plutarcha nie skłaniają do uznania jego wiarygodności. Obraz ludu jako stada i króla jako pasterza jest popularny w literaturze i filozofii greckiej poczynając od Homera (*Il.* II 243; cf. Xenoph. *Cyrop.* I 1, 2; Pl. *Politicus* 265 – 268, 274 – 276) i nie jest typowy dla stoickiego poglądu na monarchię, chociaż późniejsi stoicy czasem posługiwali się nim (np. Hierokles, poł. II w. po Chr.). Dlatego jest mało prawdopodobne, że to porównanie rzeczywiście występowało w utworze Zenona. Plutarch posłużył się obiegowym poglądem, aby upiększyć swą relację o doktrynie Zenona. Podejrzenie budzi również pogląd, że Zenon chciał wprowadzić „jeden sposób życia i porządek (kosmos)". We wczesnych tekstach stoickich słowo kosmos nie ma znaczenia „porządek społeczny". Dlatego Sch. sądzi, że Plutarch sam przypisał ten pogląd Zenonowi. Natomiast nie ma wątpliwości, że pojęcie νόμος κοινός jest proweniencji stoickiej. Koncepcję boskiego prawa naturalnego nakazującego to, co słuszne i zakazującego tego, co złe przypisują Zenonowi także inni pisarze[16]. Ponadto występuje ona w *Hymnie na Zeusa* Kleantesa i została podjęta przez Chryzypa. Dlatego musiała ona odgrywać kluczową rolę u Zenona. Jej obecność w *Politeia* mogła skłonić Plutarcha do wprowadzania analogii ze stadem i pasterzem oraz upodobnienia poglądu Zenona do tego, co uważał za program ujednolicenia kulturowego Aleksandra. Według Sch. (s. 110 n.) Zenon uważał, że źródłem autorytetu moralnego w mieście ludzi dobrych i mądrych nie jest sprawiedliwość ludzka lub zmienna konwencja, ale wspólne prawo natury[17]. Przypuszczenie to popiera fakt, że standardowa definicja stoicka określa polis jako „dużą grupę ludzi rządzonych przez prawo"[18].

Wielką zaletą omawianej pracy jest to, że jej autor zawsze wychodzi od analizy tekstów antycznych i pozwala czytelnikowi śledzić tok swego rozumowania. Niektóre poglądy Sch. budzą wątpliwości, ale zdaje on sobie sprawę z tego, że szereg jego wniosków ma charakter hipotetyczny. Np. wydaje mi się niezbyt słuszne nazwanie polis Zenona „an ideal Spartan republic" (s. 104), skoro sam Sch. przyznaje w innym miejscu, że państwo Zenona nie było zmilitaryzowane, a miłość homoseksualna nie odgrywała w nim głównej roli. Ponadto Plut. *Lycurg.* 31 wcale nie mówi o wpływie konstytucji Likurga na *Politeia* Zenona (tak H. v. Arnim w SVF I 261 i za nim inni), ale stwierdza jedynie, że innym prawodawcom (Platonowi, Diogenesowi i Zenonowi) przyświecał taki sam cel jak Likurgowi, czyli szczęście jednostki i państwa powstające dzięki arete i homonoia[19]. Nie przekonuje mnie pogląd o wielkim wpływie *Politeia* Zenona na Chryzypa. Wydaje mi się, że należy odróżnić wpływ koncepcji filozoficznych Zenona, które mogły występować w różnych jego dziełach, od wpływu jego *Politeia*.

Sch. dość arbitralnie stwierdza, że niektóre niepoświadczone testimonia przekazują bezspośrednio lub pośrednio myśli Zenona (np. s. 28 – 35, 47, 48) lub Chryzypa (w rozdz. III). Takie postępowanie budzi pewne zastrzeżenia natury metodologicznej. Warto przypomnieć, że Baldry pisząc o *Politeia*

---

[15] Tego zdania byli np. J.R. Hamilton, *Plutarch, Alexander. A Commentary,* Oxford 1969, s. XXXI i D. Babut, *Plutarque et le Stoicisme,* Paris 1969, s. 84 – 85.

[16] Cic. ND I 36: *naturalem legem divinam esse censet, eamque vim obtinere recta imperantem prohibentemque contraria;* Min. Fel. *Oct.* 19, 10; Lact. *Div inst.* I 5,20.

[17] Podobny sposób myślenia o prawie spotykamy u Platona (*Leg.* IV 713 E – 715 D), ale ostatecznym źródłem, uznawanym zresztą przez samych stoików, był Heraklit, szczeg. VS 22 B 114 τρέφονται γὰ πάντες οἱ ἀνθρώπειοι νόμοι ὑπὸ ἑνὸς τοῦ θείου („Albowiem wszelkie prawa ludzkie moc czerpią z jednego boskiego prawa", tłum. M. Wesoły).

[18] ἡ πόλις ... πλῆθος ἀνθρώπων ὑπὸ νόμου διοικούμενον (Cl. Al. *Strom.* IV 26, 172 = SVF III 327). Cf. Dio. *Or.* XXXVI 20 (SVF III 329).

[19] Zwrócili już na to uwagę Ph. Merlan, *Alexander the Great or Antiphon the Sophist?*, CPh XLV 1950, s. 161 n (= idem., Kleine philosophische Schriften, Hildesheim – New York 1976, s. 153 n.) oraz Baldry, *o. c.*, s. 8. Sch. s. 41 n. odpowiada niezbyt przekonująco na ich argumenty.

Zenona oparł się tylko na poświadczonych fragmentach Zenona. Lektura pracy Sch. uświadamia palącą konieczność przygotowania nowego wydania testimoniów i fragmentów starszych stoików. Szczególnie ważne jest to w wypadku Chryzypa, gdyż H. v. Arnim zastosował aż trzy rodzaje czcionek zaznaczając w ten sposób, w jakim stopniu myśli zawarte w danym fragmencie pochodzą od Chryzypa (zob. Praefatio do SVF I p. V). Niestety badacze często nie zwracają uwagi na różnice w wielkości czcionek i traktują wszystkie fragmenty jednakowo. Wydaje mi się, że przyszły edytor Chryzypa powinien wzorować się na wydaniu Poseidoniosa L. Edelsteina — I. G. Kidda (Cambridge 1972, 1988^2), którzy uwzględnili tylko te teksty, w których występuje imię Poseidoniosa, a nie na wydaniu W. Theilera (Berlin – New York 1982), które obejmuje także fragmenty niepoświadczone.

Sch. skoncentrował się na drobiazgowej analizie źródeł antycznych natomiast pisząc o *Politeia* Zenona nie przedstawił status quaestionis i nie poinformował czytelnika o istnieniu obszernej literatury naukowej zadowalając się odesłaniem do kilku nowszych prac[20].

Dopiero lektura artykułu Baldry'ego (zob. przyp. 2) uświadomi czytelnikowi istnienie wielu problemów, o których Sch. wcale nie wspomniał. Brak również w książce informacji o warunkach politycznych, w jakich powstała i rozwijała się doktryna stoicka o państwie.

Sch. podaje teksty antyczne na ogół w tłumaczeniu na język angielski i tylko wyjątkowo przytacza krótkie cytaty w języku greckim. Uważam takie postępowanie za duży minus, gdyż czytelnik nie ma przed sobą tekstu oryginalnego i musi zaglądać do wydań pisarzy antycznych, co przeszkadza w skupieniu się na subtelnych analizach autora.

Sch. powołuje się na przestarzałe i niekrytyczne wydania dwu autorów najwyraźniej idąc za SVF. Philo. Quod omnis prob. lib. sit, ed. Th. Mangey, London 1742 pro ed L. Cohn, Berlin 1915 oraz Clemens Alex., J. Potter, Oxford 1715 pro O. Stählin, Leipzig 1905 – 1936. Nieznajomość pierwszego krytycznego wydania Klemensa razi szczególnie w apendyksie C (s. 115 – 118), w którym Sch. stara się ukonstytuować tekst grecki powołując się na wydanie Pottera i W. Dindorfa (Oxford 1869). Obniża to wartość tego apendyksu. Ponadto zauważyłem kilka błędów drukarskich — s. 89 przyp. 34: SVF III 1129 pro II 1129, s. 77: Heraklit Fr. 31 pro Fr. 30, s. 149: Meyer pro Mejer.

Pomimo tych uwag krytycznych uważam, że książka Sch. stanowi istotny wkład w poznanie stoickiej koncepcji państwa. Dlatego powinni zapoznać się z nią badacze myśli politycznej w starożytności oraz osoby interesujące się utopiami antycznymi.

Marek Winiarczyk (Wrocław)

---

[20] Oto niektóre prace pominięte przez Sch.: A.-H. Chroust, *The Ideal Polity of the Early Stoics: Zeno's Republic,* Review of Politics XXVII 1965, s. 173 – 183; M. Baldassarri, *Il pensiero politico do Zenone,* Rivista di Filosofia Neoscolastica LXII 1970, s. 375 – 397, 548 – 573; F.E. Devine, *Stoicisme on the Best Regime,* JHI XXXI 1970, s. 323 – 336; J. Janda, *Einige ethisch-soziale Probleme in der Philosophie des Zenon von Kition (Zur Politeia des Zenon), w: Soziale Probleme im Hellenismus und im Römischen Reich.* Akten der Konferenz (Liblice 10. – 13. Oktober 1972), Praha 1973, s. 99 – 116; J. Ferguson, *Utopias of the Classical World,* Ithaca 1975, s. 111 – 121, 207 – 208; G. Verbeke, *La cité idéale des Stoiciens,* w: Utopia. Referate und Texte des humanistischen Symposiums 1984, Athen 1986, s. 117 – 137; S.R.L. Clark, *The City of the Wise,* Apeiron XX 1987, s. 63 – 80; R. Müller, *Die Staatsauffassung der frühen Stoa,* w: idem, *Polis und Res publica. Studien zum antiken Gesellschafts — und Geschichtsdenken*, Weimar 1987, s. 279 – 292. Sch. nie mógł już uwzględnić książki D. Dawson, *Cities of the Gods. Communist Utopias in Greek Thought*, New York – Oxford 1992, s. 160 – 222.

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

J. Buckler, Philip II and the Sacred War. Supplements to Mnemosyne 109, Leiden 1989, ss. 212 + XVI, 12 pl., 4 maps.

Buckler's book (the author of the remarkable *Theban Hegemony, 371 – 362 BC.* London: Harvard University Press 1980) is the first systematic study of the Third Sacred War. Other existing works on this subject are concerned with only some aspects of this war, such as chronology and Diodoros' narrative. J. Buckler chose this war as the main topic of his book trying to "put the Sacred War in its proper place in Greek history" (p. XIII). He treats it as a turning point for the events of IV century BC., as a struggle which ended the period of the Theban hegemony, exhausted the traditional major power of Greece and enabled Philip II to enter the mainstream of Greek politics.

The book chronologically presents the events of the war starting with the battle of Mantinea (362 BC) and concluding with the peace of 346 BC. Chapter I "The Peace 362 BC" deals with the political situation the day after the battle of Mantinea and briefly presents the future protagonists: the Spartans, the Athenians, the Thebans, the Delphians, the Delphic Amphictyony and Philip II. Chapter II "The Road to War (363 – 357 BC)" is a very detailed examination of the origins of the war. Chapter III "First Blood (355 – 347 BC)", chapter IV "Onomarchos, Philip and Thessaly (354 – 353 BC)" and chapter V "The War Widens (353 – 347)" discusses step by step the course of war to the moment when none of combatants was able to win and to finish the war. Chapter VI "Peace in 346 BC" deals with the circumstances of Philip's entry and the making of peace. The remaining part of the book is devoted to a very detailed examination of two important topics "Chronology" (Appendix One) and "Internal Politics at Delphoi" (Appendix Two).

The strength of the book lies in Buckler's method, based on evaluation of Diodoros' narrative compared and completed with other contemporary authors — mostly Demosthenes and Aeschines. Also the epigraphical sources provide some important material for his meticulous reconstructions. The recurrent feature of the book is Buckler's admirable concern for topography. His personal investigation of the terrain gives special value to the precise analysis of the events. Topography in many cases enabled him to understand abbreviations and to fill gaps in Diodoros' narrative. As the result detailed descriptions of a theatre of war (p. 30 – 37) or courses of military campaigns (like Phayllos' operation in the region of Thermopylai — p. 92 – 97) are given. Four relief maps, drawn by the author himself, and 12 quite good photographs with detailed descriptions (unfortunately placed at the end of the book) enable the reader to follow closely the text and understand it better. The author is to be congratulated on his consistent use of the chosen method and precision in the presentation of political events against the geographical background. Therefore it is regrettable that the map "Phokis and Eastern Lokrians" (p. 31) is a little unclear and although the last three maps were drawn in the same scale one of them is blown up which is clearly the editor's fault. At the end of the book the author gives an index and selected bibliography. The narrative is clear and well written. Numerous footnotes reflect modern scholarly controversy regarding the subject.

Among various topics discussed in this book, the origins of the Third Sacred War and the complicity of Thebes in its outbreak seem to us particularly important.

J. Buckler does not share the widely accepted interpretation which placed the blame for the outbreak of the war on the Thebans politics towards the Phokians. Since H. Pomtow's article *Eine delphische* στάσις *im Jahre 363 v. Chr.* (Klio VI 1906, p. 89 – 126) it is considered that the course of events which led to the war starts with the banishment in 363 BC of Astycrates and the group of Delphian citizens. It is unusual that the charge, put by the Council of the Delphic Amphictyony was criticized by the Athenians as illegal since it was claimed that it violated both the laws of Delphoi and of the Amphictyonic League. According to H. Pomtow, it were the Thebans who caused the condemnation of Astycrates. The Phokians' refusal to campaign with the Boiotians against Alexander of Pherai caused tensions which led the Boiotians to demand the expulsion of the leaders of the Phokians' partisans from Delphoi. In his opinion it was an act of illegal intervention of the Amphictyony, dominated by the Thebans, in internal affairs of Delphoi.

J. Buckler rejects the main point of this reconstruction. According to him there is no evidences of growing tensions between the Thebans and the Phokians before 362 BC. Nothing even indicates the existence, in the period from 362 to 367 BC, of the active the Thebans' politics towards their western neighbours. Consequently he rejects the Thebans' responsibility for the accusation and exile of Astycrates and his colleagues. Instead J. Buckler offers a different explanation.

In 363 erupted a violent partisan strife at Delphoi and there was a fear that Astycrates, a minority leader, would call for Phokian help. This strife could easily lead to the seizure of the sanctuary. So the Amphictyons acted quickly to restore peace at Delphoi and to ensure the safety of the sanctuary which was their duty. Perhaps they were impressed by the example of Olympia plundered by the Arkadians in the similar circumstances. The precise part played by the Thebans in these events cannot be determined. J. Buckler also notices that no close relations between Thebes and Delphoi can be traced before 361/360 BC, when the outbreak of internal strife enfeebled Thessaly, the leader power of the Amphictyony. The Delphians were forced to cast about for a new protector, particularly since the Thessalians allied with the Athenians who two years later had condemned the banishment of Astycrates. So they turned to the Thebans as the chief protector and granted them the honour of promanteia in 360/359 (p. 9 – 15).

That point of view rejecting the possibility of existence of the aggressive Thebans' politics towards the Phokians led J. Buckler to give the new interpretation of the beginning of the Third Sacred War.

In 357 the Spartans were indicated before the Amphictyonic Council for seizing the Kadmeia in the time of peace (382 BC). At the same pylaia the Phokians were indicated for breaking the ban on cultivating of the sacred land. Both the Spartans and the Phokians were fined with 500 talents. The common interpretation of these events is that they are an effect of the Theban hegemonic politics, who used the religious league to achieve their own goals.

J. Buckler rejects this interpretation, and he notices that the examination of the grammar of Diodoros' narrative allows us to attribute to the Phokians are unnamed. According to him the Delphians were the unnamed group who accused the Phokians. Their prytaneis with hieromnemones and pylagorai were taking care of the proper use of the god's land and therefore they drew the Amphictyonic Council's attention to the fact that the Phokians were breaking the law and so the Council punished them accordingly. The Phokians were ordered to leave the sacred land and to pay a fine. The Delphians turned for support to the Thebans as their protector, providing them with the opportunity to prove that they were worthy of the honour of promanteia and to strike another blow against the Spartans by rising the question of the seizure of the Kadmeia. This interpretation stressed the legality of the accusation according to the law of Amphictyony. He proves that the Phokians and the Spartans were guilty and that this indictment ought to be seen as a part of amphictyonic policy only supported by Thebes. According to J. Buckler the plaintiffs expected the Spartans neither to pay the charge nor, in view of their political isolation, to oppose their expulsion from the Amphictyonic Council as a consequence of not paying the charge. Instead the Phokians were expected to subordinate themselves to the Council and to leave the sacred land.

This reconstruction has one weak point. J. Buckler notices that the punishment of the Phokians was out of proportion to the crime (the sum of 500 talents was larger than the total assessment of the Athenian Empire in 454 BC) and they never, even with their best will would have been able to pay it. Though he states that "the Thebans and Delphians had abused the Amphictyony to pursue petty and destructive vendettas" he gives no answer why they decided to do it. It is not stressed enough in the book that the Phokians had no alternative. They were demanded not only to leave the sacred land but also to pay the fine, under the threat of having their land cursed and confiscated. J. Buckler does not indicate why the Amphictyons, and particularly the Thebans, by giving no chance to the Phokians to pay this fine, escalated the tension and thus caused their resistance.

It is not easy to understand this policy, since it seems that even if the Phokians had paid a small amount of money it would have brought the Amphictyons some political benefits. Delphians would prove that even in view of the weakness of the leading power of the Amphictyony — Thessaly, the league still is capable of protecting the sanctuary and the sacred land. They could also strengthen the links with the main military power in Greece. For the Thebans it was an opportunity to reinforce the position of the main protector of the sanctuary and to discredit the Phokians, their age-old enemy.

There are at least two ways of interpreting those events. The first one is to accept with some corrections the theory, rejected by J. Buckler, of growing Boiotian-Phokian animosity in the late sixties and early fifties of IV century BC. It means that the The bans in reality tended to act against the Phokians and finally they found a pretext. They made use of the internal strife in Phokis cited by Aristoteles (*Polit.* V. 3. 4. 1304 a), which J. Buckler notices. Such ruthless treatment of the enemy is not unparalleled in their history as the example of their plans towards Athens in 404 (Isocr. Plat. 31) indicates.

This hypothesis agrees with the opinion of M. Sordi (*La fondation du collège des naopes et le renouveau politique de l'Amphictionie au IV^e siècle*, Bulletin de correspondance hellénique LXXXI 1957, p. 38 – 75), who proves that the Thebans made use of the Amphictyony to achieve their own political goals. According to her, since 366 BC they strove to restore the Amphictyony with its archaic laws as an organization by means of which they could exercise a panhellenic jurisdiction. The leadership of the league was to be a moral base for the Theban hegemony which was not in their own tradition. M. Sordi also indicates that the Thebans used the league to oppose the initiatives promoted by panhellenic congress dominated by Sparta and based on the idea of autonomy of each individual city which was contrary to the existence of the Boiotian League.

According to it the Third Sacred War was the result of opposition to the Theban aspirations. Unfortunately J. Buckler does not discuss Sordi's hypothesis neither in his present book nor in *The Theban Hegemony*.

The other explanation excludes the existence of an active and anti-Phokian policy of the Thebans. This solution concurs with Buckler's opinion on the character of the Theban hegemony. According to him, the internal structure of the Boiotian Confederacy and simply the lack of proper resources, human and material, made it difficult even for Epaminondas and Pelopidas "to plan and then to implement a long-range policy". He pointed out that "the Thebans never looked beyond the particular and temporary to the general and permanent". Their inconsistent policy towards allies and making no effort to build an empire, led to a chaos among them (see *The Teb. Heg.* p. 223 – 227).

To conclude, it is possible to suggest that the outbreak of the Third Sacred War was not an intended result of Theban policy but an effect of the course of events which were getting out of control. The Delphians' demands to punish the sacrilegious the Phokians could meet with Thebans' traditional devotion to Apollo of Delphi and with lack of coherent political plans towards their neighbours.

The origins of the war may become clear if we consider the circumstances of the outbreak of the Fourth Sacred War. The events which led to the declaration of the war against the Locrians from Amphissa (340 BC) who also cultivated the sacred land is well known from Aeschines' and Demosthenes' descriptions. The outbreak of the Fourth Sacred War shows step by step how the local conflict between neighbouring groups developed into the war of "great powers". It was common to ascribe fomenting the war to Philip II but P. Londey (*The Outbreak of the 4th Sacred War*, Chiron XX 1990, p. 239 – 260) has recently proved that Philip had nothing to do with it. He pointed out that the "local grievances and the interests of individuals predominated the great power conflict".

Coming back to the Third Sacred War, it seems necessary to take into consideration little known but very important web of personal connections between individuals from different cities and on the other hand traditional hostilities, jealousies and petty disputes which determined interstate relations (the fact stressed by P. Londey). Perhaps this may explain contradictions in the ancient sources reporting the beginnings of the war and the role played by the Thebans.

The reader would expect a more detailed explanation as there are quite a few instances of Thebans' startling behavior in their manner of conducting the war. Twice for reasons difficult to explain they failed to use their victories to end this exhausting feud. It was after the battle of Neon in 354 BC (p. 44 – 51) and after the battle on the Crocus Field in 353 BC (pp. 74 – 84). Two large mercenary armies were completely defeated and twice the Thebans gave the Phokians breathing-space and a chance to build another army. As the result of such a policy they used up all their means and were forced to turn for help to Philip II. J. Buckler, of course, points out precisely these moments but his explanation is rather weak. He leaves the readers without throwing any light on the internal Boiotian affairs which makes Thebans' conduct during the war rather difficult to understand.

Since Buckler is the author of *The Theban Hegemony, 371 – 362 BC* it would make good sense to extend, as we have just done it, his conclusions drawn from the precise analysis of the internal

matters of the Boiotian League presented in that book, for the period of Third Sacred War. It is only my personal suggestion, however, it also helps to understand the title *Philip and the Sacred War.*

First of all it should be made clear that it is not a book about the relation between Philip II and the phenomenon of the sacred war. It is limited to the history of so called Phokian War or the Third Sacred War although there are several wars in the history of Greece called sacred. The author does not even define how he understands the term — sacred war, although there is no common consent about it among the scholars. Finally, Philip II was involved not only in the Third Sacred War but also in the Fourth one, conducted against Amphissa (339 – 338 BC). His name is also linked with the First Sacred War because the tales about it served probably as a paradigm in political propaganda of Philip's partisans (see: N. Robertson, *The Myth of the First Sacred War*, Classical Quarterly XXVIII 1978, p. 38 – 73; K. Tausend, *Die Koalitionen im 1 Heiligen Krieg*, Rivista storica dell' Antichità XVI 1986, p. 49 – 66).

Under these circumstances *Philip II and the Sacred War* should be treated as complementary to *The Theban Hegemony.* The present book covers the last years of the Theban supremacy since the battle of Mantinea (it starts at the point where the former one ends), the period marked by the exhausting sacred war and the appearance of the new power — Philip II.

But so much for criticism. It is mainly concerned with only one aspect of the book, and is not intended to undermine or deny its unique value as an excellent contribution to our knowledge of the history of central Greece in the 4th century BC.

Sławomir Sprawski (Kraków)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Jürgen Schmidt, Lukrez, der Kepos und die Stoiker: Untersuchungen zur Schule Epikurs und zu den Quellen von «De rerum natura». Frankfurt am Main – Bern – New York – Paris, Peter Lang, 1990, s. 283.

Pierwotnie rozprawa ta stanowiła pracę doktorską pod tytułem *Lukrez und die Stoiker*, z dziedziny nauk o kulturze antycznej, przedłożoną w Philipps — Universität Marburg (1975 r.). W obecnej wersji autor dokładniej przedstawił środowisko szkoły epikurejskiej i uwzględnił nowszą literaturę przedmiotu.

Zwięzły Wstęp nosi tytuł „Lukrecjusz, «aurea dicta» Epikura i sztuka poetycka " (s. 5 – 11). Poemat Lukrecjusza *De rerum natura* jest jedynym dziełem ze szkoły Epikura, które zachowało się prawie w całości. Rzymski poeta wykazuje wielką część dla „aurea dicta" Epikura, który — jak wiadomo — nie cenił poezji. Stąd intrygującą dla badaczy kwestią jest ustalenie źródeł, z których Lukrecjusz czerpał inspirację oraz materiał dla swego dzieła.

Pierwsza część pracy zatytuowana „Problem źródeł u Lukrecjusza" składa się z dwóch nierównych objętościowo rozdziałów: I. „Chronologiczny przegląd dotychczasowej dyskusji" (s. 12 – 23) oraz II. „Omówienie ważniejszych punktów szczegółowych dotychczasowej dyskusji" (s. 23 – 112). Pod tym ostatnim nagłówkiem zawarte są cztery podrozdziały: A. „Uwagi wstępne" (s. 23); B. „Lukrecjusz i współcześni epikurejczycy" (s. 24 – 33); C. „List do Pytoklesa i jego znaczenie w kwestii źródeł u Lukrecjusza" (s. 34 – 37); D. „Ortodoksja i polemika w Keposie i u Lukrecjusza" (s. 38 – 112). Ten ostatni podrozdział zawiera trzy następujące punkty: 1. „Epikurejska ortodoksja i jej konsekwencje dla dotychczasowego badania źródeł u Lukrecjusza"; (s. 38 – 43); 2. „Problem ewentualnej polemiki antystoickiej Lukrecjusza w dotychczasowej dyskusji źródeł" (s. 43 – 48); 3. „Ortodoksja i polemika Keposu w świetle źródeł" (s. 49 – 112). Podpunkty tej ostatniej kwestii dotyczą Epikura i jego kolejnych uczniów, takich jak Basilides z Tyros, Filonides z Laodikei, Protarchos z Bagylii, Apollodoros władca Keposu, Zenon z Sydonu, Demetrios Lakon, Fajdros i Filodemos; z tego ostatniego uwzględniono ponad dziesięć pism według tytułów greckich (s. 66 – 90). W kontekście polemiki ze stoikami nie pominięto i epikurejczyków z późniejszej epoki: Diogenesa z Ojnoandy i Diogeniana (s. 92 – 93).

Wspomniany podrozdział w swej trzeciej części zawiera „Sumującą ocenę materiału źródłowego", ujętą w dwóch punktach jako „Epikurejska ortodoksja" (s. 94 – 97) i „Antystoicka polemika w Kepos" (s. 97 – 112).

Druga część pracy nosi tytuł: „Interpretacja wybranych miejsc z *De rerum natura*" (s. 113 – 222). Dzieli się ona na pięć rozdziałów, które zawierają jeszcze dalsze podrozdziały oznaczone literami i cyframi. Podajemy ich tytuły już bez dalszego ich wyszczególnienia.

Rozdział I. „Mit o Kybele (Lukrecjusz II 600 – 60)" — s. 113 – 144.

Rozdział II. „Złoty sznur i pochodzenie życia (Lukrecjusz II 1153 – 56) — s. 144 – 151.

Rozdział III. „Polemika przeciw antropocentrycznej teleologii (Lukrecjusz II 167 – 82)". Wzmiankuje tu autor porównawczo o teleologii u Ksenofonta, Platona, Arystotelesa i stoików (s. 152 – 160).

Rozdział IV. „Religijne spojrzenie na świat (Lukrecjusz V 110 – 234)".

Rozdział V. „Pewien obcy obraz świata (Lukrecjusz I 1052 – 1115)".

Książkę zamyka zwięzła „Uwaga końcowa" (s. 223 – 224), indeksy autorów i imion własnych (s. 226 – 256) oraz obszerna „Bibliografia" (s. 258 – 283).

Struktura pracy, jak widać z samych rozdziałów, jest dość złożona, ale przy tym przejrzysta tematycznie. Jak przystało na typowo niemiecką *Quellenforschung,* rozprawa ta nieźle referuje *status quaestionis,* chociaż wywody autora zdają się być nazbyt zależne od literatury przedmiotu i czasem brak w nich jednolitości. Zdarzają się też powtórzenia i rozwlekłe roztrząsanie szczegółów, stąd tezy ogólne pracy nie jawią się konsekwentnie w trakcie wywodów. Można je jaśniej uchwycić z podsumowań obu części pracy.

I tak w podsumowaniu pierwszej jej części autor stwierdza, że dla Epikura i jego bezpośrednich uczniów stoicy nie odgrywali jeszcze większego znaczenia, gdyż dopiero od II wieku p.n.e. w poglądach filozoficznych przeciwstawiali się oni epikurejczykom. Teza, że Epikur znał tylko „zagubionego" Arystotelesa (tzn. jego dialogi literackie), nie da się dłużej utrzymać. Schmidt kwestionuje zwłaszcza tezę Furleya, jakoby Lukrecjusz nie polemizował w ogóle ze stoikami, a tylko z poglądami Artystotelesa.

W świetle źródeł ewidentny jest spór poźniejszych epikurejczyków ze stoikami. Można wykazać, że Lukrecjusz zwalczał stoików, stosując również argumenty akademicko-sceptyczne. Sięgał on zatem nie tylko do nauki Epikura, ale i do późniejszych źródeł filozoficznych.

Analogicznie w zakończeniu drugiej części pracy autor konstatuje, że Lukrecjusz kwestionował nie arystotelesowską, ale stoicką koncepcję środkowej koncentracji materii, podobnie jak i w przypadku antropocentrycznej teologii czy boskości świata. Zachodzi zbieżność argumentacji Lukrecjusza z metodą dowodzeń sceptycznej Akademii, które wynikały ze sporów ze stoikami. W tym przypadku rzymski poeta nie mógł sięgać do pism Epikura, lecz do nowszych tekstów epikurejskich. Wydaje się, że przeciwnikami Lukrecjusza byli rzecznicy średniej Stoi. Lukrecjusz jawi się więc w aktualnym sporze z ówczesnymi szkołami filozoficznymi.

W pracy tej autor nie zamierzał i nie mógł dowieść tego, że Lukrecjusz czerpał jedynie ze wzorów młodszych epikurejczyków, a tylko wykazać to, że Epikur zapewne nie był dlań jednym źródłem. Świadczą o tym pewne miejsca jego poematu, gdzie przeciwnikami byli stoicy, i po części zastosowane były argumenty wypracowane przez Karneadesa przeciwko stoickiej teorii opatrzności. Również stoickiej alegorii mitów nie mógł znać poeta od Epikura, u którego nie występowały jeszcze antystoickie wywody ani argumenty wzorowane na Karneadesie.

Pozostaje pytanie, czy pisma Epikura lub jakiegoś jego ucznia dostarczyły Lukrecjuszowi zasadniczego materiału. Przeciwko przyjęciu źródeł poźniejszych epikurejczyków właściwie nic nie przemawia. Zachodzi potrzeba nowego przedstawienia filozofii epikurejskiej z uwzględnieniem nowszego epikureizmu, do którego należał Lukrecjusz. Nowszy epikureizm nie był więc tak dogmatycznie zaskorupiały, jak o nim mniemano, ale okazał on dalsze pole zainteresowań, które nie występowało jeszcze u samego twórcy Keposu.

Na marginesie dodajmy, że w pierwszej polskiej monografii o Lukrecjuszu Józefa Korpantego (*Lukrecjusz. Rzymski apostoł epikureizmu.* Wrocław, Ossolineum, 1991) spornej kwestii źródeł niewiele poświęcono miejsca (s. 37 – 38). Tym niemniej praca ta jest cenna poznawczo i szkoda, że jej nie odnotowano w wydanym ostatnio nowym i pięknym przekładzie poetyckim tego autora (T. Lucretius Carus, *O naturze rzeczy.* Przełożył, wstępem i komentarzem opatrzył Grzegorz Żurek. PIW Warszawa 1994).

Jeśli chodzi o inspirację dla dzieła Lukrecjusza, nie można pominąć poematu Empedoklesa; nie było to jednak przedmiotem rozprawy Schmidta. Warto tu zaznaczyć, że wpływ stylu i techniki poetyckiej Empedoklesa był nader znaczący (zob. D. Sedley, *The poems of Empedocles and Lucretius,* Greek, Roman and Byzantine Studies XXX 1989, s. 269 – 296). Ukazane to zostało we wstępie do najnowszego włoskiego wydania rzymskiego poety (Tito Lucrezio Caro, *La natura delle cose.* Introduzione di Gian Biagio Conte — Traduzione di Luca Canali — Testo e commento a cura di Ivano Dionigi. Biblioteca Universale Rizzoli, Milano 1994). Trzeba tu przyznać, że w badaniach nad Empedoklesem, epikureizmem i Lukrecjuszem największa zasługa przypada uczonym włoskim.

Marian Wesoły (Poznań)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

André Chastagnol, Le sénat romain à l'époque imperiale. Recherches sur la composition de l'Asemblée et le statut de ses membres, Paris, Les Belles Lettres, 1992 r., s. 484.

Praca André Chastagnola *Le sénat romain dans l'époque limperiale* jest najnowszym europejskim opracowaniem omawiającym problemy związane z formowaniem się, rolą i upadkiem stanu senatorskiego w starożytnym Rzymie. Wbrew tytułowi bowiem, zasadniczym tematem rozważań autora jest właśnie stan senatorski.

W pierwszej części pracy A. Chastagnol koncentruje się na definicji „ordo senatorius" i uchwyceniu momentu, w którym ten stan ostatecznie się ukształtował. Autor zgadza się z C. Nicoletem, że o stanie senatorskim nie można mówić przed panowaniem Augusta. Dopiero w latach 18 – 13 p.n.e., kiedy ustalono cenzus senatorski w granicach 1 miliona sesterców rocznego dochodu i przyznano synom senatorów laticlavus, nadano temu stanowi, dość płynne jeszcze, granice. Według A. Chastagnola o zamykaniu się stanu senatorskiego zadecydowały reformy Kaliguli z 38 r. n.e. Cesarz ten przyjął do stanu senatorskiego ludzi znacznych urodzeniem i fortuną i nadał im prawo do noszenia laticlavu, nawet przed sprawowaniem kwestury, a więc przed oficjalnym wejściem do senatu. W ten sposób „latus clavus" staje się cechą wyznacznikową stanu senatorskiego. Za członków tego stanu byli uważani również synowie senatorów noszący „tunica laticlavia", dotąd zaliczani do członków stanu ekwickiego. Ustala się też ostatecznie, jako sposób wejścia do senatu, sprawowanie urzędu kwestora.

Pojęcie „ordo senatorius" pojawia się w epigrafice za panowania Klaudiusza. Panowanie tego cesarza miało dla rozwoju senatu charakter przełomowy. Jako pierwszy zastosował on bowiem adlectio jako sposób wprowadzenia do tej instytucji nowych członków. Autor wyróżnił *adlectio* introduktywne (wprowadzające do senatu) i wewnętrzne (awansujące senatora na wyższy szczebel zgromadzenia). Początkowo cesarze używali *adlectio inter quaestorios, tribunicios, aedilicios, praetorios*. Pierwszy raz zastosowano *adlectio inter consulares* dopiero w 182 roku, w stosunku do P. Tarrutienusa Paternusa, prefekta pretorianów. Za panowania dynastii Sewerów ten typ adlectio staje się częstszy, ale nie powszechny. Adlectio inter consulares czasami zastępowano przyznaniem odznak konsularnych (*ornamenta consularia*), które mimo że zapewniały posiadaczowi szereg przywilejów, nie dawały wstępu do stanu senatorskiego.

Często stosowanym sposobem powiększenia stanu senatorskiego było nadanie „latus clavus". Obdarzony nim człowiek nabywał status członka „amplissimus ordo", lecz realnym członkiem senatu stawał się po odbyciu kwestury.

Na przełomie I i II wieku pojawia się oficjalne nazewnictwo osób stanu senatorskiego: *clarissimus vir, clarissima femina, clarissimus iuvenis, clarissimus puer, clarissima puella.* Sama tytulatura jasno wykazuje, że za członków „aplissimus ordo" uważano senatorów wraz z rodzinami.

Już od czasów Augusta osoby te miały szereg przywilejów. Senatorowie mieli prawo do najlepszych miejsc w teatrze, zwolnieni byli od podatku gruntowego i innych obciążeń obywatelskich (*munera civilia*), mieli też prawo do toczenia swych spraw sądowych przed prefektem Rzymu.

W przypadku Brescii jest to krótki rozdział zatytułowany „Lo sfondo storico" (s. 15 – 25). W opis historii Kapui włączone zostały elementy analizy danych prozopograficznych dotyczące występowania na terenie miasta poszczególnych gentes (Capua: „Lineamenti di storia", s. 15 – 38).

Druga, zasadnicza część (Brescia..., s. 31 – 271, Capua..., s. 53 – 297), przynosi zestawienia osób pochodzących lub związanych z owymi miastami, około 2100 z Brixii i 1518 z Kapui.

Gennaro D'Isanto poprzedził je rozdziałami charakteryzującymi źródła epigraficzne i literackie stanowiące podstawę opracowania (Capua..., s. 47 – 51). Gian Luca Gregori krótkie informacje na temat rodzaju źródła wprowadził do not dotyczących poszczególnych osób.

W obu książkach notki poświęcone mieszkańcom Brixii i Kapui mają skrótowy charakter. Zawierają dane na temat kariery, pełnionych funkcji, odsyłają, poprzez podanie numeru odpowiedniej noty, do osób spokrewnionych bądź związanych z daną osobą, podają przybliżoną datację. Gian Luca Gregori określa również rodzaj inskrypcji wymieniającej ową osobę oraz miejsce, w którym została ona odnaleziona. Wszelkie sprawy dyskusyjne zostały przeniesione do przypisów, mieszczących się na końcu książek (Brescia..., s. 273 – 287, Capua..., s. 316 – 320).

Pewne kategorie osób zostały wyróżnione w tekście za pomocą formy graficznej. Imiona senatorów i ekwitów (w przypadku Bresci także inne wybitne osobistości) zostały zapisane majuskułą, ci pierwsi wyróżnieni dwoma, drudzy zaś jedną gwiazdką. Jedna gwiazdka znajduje się także po imionach *seviri* i *augustales* z Brixi oraz dekurionów i kapłanów Kapui, a dwie — lokalnych urzędników i kapłanów z Brixi oraz *magistri*, *augustales* i niższych funkcjonariuszy z Kapui. Krzyżykiem natomiast D'Isanto oznaczył imiona chrześcijan.

W dokumentacji prozopograficznej obaj autorzy wydzielili pięć kategorii osób, oznaczonych kolejnymi literami alfabetu, A – E. Podział ten wynika z formy, w jakiej występują w źródłach poszczególne imiona, a nie ze statusu prawnego ich nosicieli.

W najobszerniejszej, pierwszej części (A: Brescia..., s. 31 – 203, Capua..., s. 53 – 267), zostały wyróżnione *gentes* (322 z Brixii i 404 z Kapui), a w ramach tego podziału wymienione i ponumerowane poszczególne osoby. W opracowaniu dotyczącym Kapui obejmuje ona także osoby, których gentilicium zachowało się tylko częściowo (początek) lub nie występuje w źródle, lecz można je odtworzyć na podstawie danych dotyczących osób spokrewnionych, oraz niewolników pod *nomen gentile* ich panów. Autor wprowadził również, przy poszczególnych *gentes*, dodatkowe informacje na temat ich występowania, także poza Capuą.

Druga grupa (B) to osoby, których *nomen gentile* zachowało się w inskrypcjach w formie uszkodzonej, w prozopografii Kapui, gdy brak jego początku.

Wątpliwości budzi wyodrębnienie trzeciej grupy (C), w książce Gian Luca Gregori 'D". Są tu wszyscy, którzy w źródłach występują pod pojedynczym imieniem (*cognomen*, imię niewolnika). W ten sposób ułatwiona została praca autora, nie muszącego rozstrzygać, w wątpliwych przypadkach, czy mowa o obywatelu rzymskim, nie obywatelu, niewolniku. Utworzona grupa łączy jednak ludzi bardzo od siebie odległych, niewolników, osoby, z imienia których zachowało się jedynie (niekiedy także uszkodzone) *cognomen*, a także używający pojedynczego imienia (zwłaszcza w epoce późnego cesarstwa), m. in. biskupi i trzech senatorów.

Odpowiednik tej części stanowią wykazy D i E w opracowaniu Gennaro D'Isanto. Autor ujął w nich cognomina i imiona niewolników, odsyłając do wcześniejszych partii książki, a także osoby występujące pod pojedynczym imieniem, nie wymieniane gdzie indziej. W części E zostały wymienione imiona o uszkodzonym początku. W obu brak numeracji osób. Jest to więc również część bardzo niejednorodna, łącząca dokumentację prozopograficzną z rodzajem indeksu.

Korzystne byłoby, jak się zdaje, utworzenie odrębnej grupy łączącej wszystkich żyjących w epoce późnego cesarstwa. Pozwoliłoby to przynajmniej częściowo wyeliminować ową heterogeniczność list C z Brixii oraz D i E z Kapui.

Grupa czwarta (D) w prozopografii Brixii to peregryni. Także tutaj kryterium stanowi forma imienia. Spotykamy w niej kilku legionistów.

Grupa piąta (E) z Brixii i trzecia (C) z Kapui obejmują wszystkich, których imiona zostały w całości lub w znacznej części zniszczone.

W skład opracowania Gennaro D'Isanto wchodzi prócz tego jeszcze kilka innych wykazów. Zawierają one osoby występujące w źródłach sprzed 211 r. p.n.e. (F), osoby pełniące różne funkcje

(G: urzędnicy i dekurioni, z podziałem na okres republikański, panowanie Oktawiana Augusta i dynastii julijsko-klaudyjskiej, dynastii Flawiuszy i II w., kon. II/III w., H: kapłani, I: a: *augustales*, b: *magistri* z epoki cesarstwa, c: funkcjonariusze sanktuarium Diany Tifatina, d: *ministri fani*, e: *ministri Laribus*), osoby spoza Capui z nią związane (L), namiestników Kampanii (M) i *curatores rei publicae* (N) w inskrypcjach z Capui, *gentes* występujące w mieście w różnych okresach (O: jak w części G oraz okres późnorzymski), *gentilicia* znane tylko z Capui (P) i najczęściej występujące *cognomina* (Q) (s. 299 – 315).

Całość uzupełniają apendyksy — bibliografia i konkordancje inskrypcji z Capui (s. 325 – 334).

Analizę prozopograficzną dotyczącą Brixii Gian Luca Gregori zamierza przedstawić w zapowiedzianym, drugim tomie opracowania.

W obu wydanych książkach brak więc na razie wymienianej w podtytułach historii społecznej.

Przyjęta przez autorów bardzo skrótowa forma not dotyczących poszczególnych osób, ograniczone informacje na temat źródeł historycznych, odsyłacze do innych not, pozwalają na zmniejszenie objętości poszczególnych tomów, równocześnie jednak utrudniają wykorzystanie informacji w nich zawartych. Zmuszają czytelnika każdorazowo do ich konfrontacji z publikacjami źródeł epigraficznych.

Ogromnie ważna jest natomiast sama publikacja dokumentacji prozopograficznej kolejnych miast starożytnych, ułatwiająca dalsze opracowania, zwłaszcza poświęcone historii rzymskiego imperium.

Maria Musielak (Poznań)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Karl Strobel, Das Imperium Romanum im „3. Jahrhundert". Modell einer historischen Krise? Zur Frage mentaler Strukturen breiterer Bevölkerungsschichten in der Zeit von Marc Aurel bis zum Ausgang des 3. Jh. n. Chr., Stuttgart, F. Steiner, 1993 (Historia – Einzelschriften, 75) ss. 408 S. (Aneksów 4, indeksy).

W wielkiej nowożytnej literaturze na temat kryzysu III w. n. e. panuje przekonanie, że był on zjawiskiem powszechnym, obejmującym całe Imperium Romanum, choć — co silnie się dziś podkreśla - ze zmiennym nasileniem w czasie i przestrzeni. Pogląd ten frontalnie zakwestionował K. Strobel w recenzowanej monografii opublikowanej w 1993 r. Praca przedstawia się jako „wycinek dziejów mentalności szerszych warstw ludności państwa rzymskiego od schyłku II i w III w." Ówczesny zatem ogół owych „breitere Bevölkerungsschichten" stanowi historyczny podmiot mający współcześnie postrzegać historyczny przedmiot. Postrzeganie zaś dotyczy dziejowych przemian kryzysowych badanej epoki, istnienia w niej (lub nie) świadomości kryzysu, jego odczucia w mentalności szerszego ogółu społeczeństwa rzymskiego. Ważnym problemem badawczym staje się przy tym kwestia, czy pojęcia „kryzys", „postrzeganie kryzysu", „mentalność kryzysowa" wywodzące się z modernistycznego aparatu pojęciowego mogą adekwatnie oddawać historyczne fenomeny i doświadczenia dziejowe w percepcji współczesnych świadków epoki. Odpowiedź brzmi, jak zobaczymy, zdecydowanie negatywnie: głównym założeniem metodologicznym studium Strobla jest sąd, iż problemu „tzw. kryzysu III w." nie można wyjaśniać z perspektywy nowożytnych opcji, lecz że we wszystkich próbach jego poznania należy dotrzeć do sedna poglądów wyrażanych we współczesnych źródłach (z III w.), odzwierciedlających autentyczną mentalność społeczną. W szczególnej cenie są przy tym przykłady mentalności szerokiego ogółu reprezentujące obiegowe sądy. Punkt ciężkości spoczywa w takich badaniach na źródłach literackich o charakterze opisowym jako najwłaściwszych „mass-mediach" współczesnej ideologii i sposobu myślenia.

Praca składa się z pięciu części. W 1., długim wprowadzeniu, autor przedstawia tematyczny zakres problemu oraz metodologiczne aspekty swych dociekań. Zaprezentował tu obszernie teoretyczno-poznawcze przesłanki studiów nad historią mentalności oraz zdefiniował swój przedmiot jako wiedzę ułatwiającą zrozumienie ludzkich postaw w określonym czasie i przestrzeni. Wywody Strobla są tu,

stwierdzić trzeba, zbyt rozwlekłe i trudno czytelne bez konkretnych odniesień do właściwego tematu książki. „Przegadane" są również niektóre inne partie tekstu autorskiego, zwłaszcza część ostatnia z rozważaniami (na kilkudziesięciu stronach) o trzecim wieku Cesarstwa jako dyskusyjnym „modelu kryzysu". W drugiej części pt. „Wizje i odczucia epoki w piśmiennictwie schyłku II i w III w. po Chr." omówiono odpowiednie ówczesne poglądy w literaturze pogańskiej, żydowskiej (źródła kanonu rabinackiego), żydowsko-chrześcijańskiej oraz chrześcijańskiej (apologeci Ireneusz, Tertulian, Hipolit). Część trzecia zawiera obraz epoki i jej odbicie w wyobrażeniach szerszych grup ludności po Sewerach, ze szczególnym uwzględnieniem dzieł św. Cypriana od połowy III w. W czwartej części podejmuje Strobel problem zjawisk kryzysowych lat 260 – 274 w świetle źródeł od Dionizjusza z Aleksandrii (Listy) poprzez szczególnie interesującą 13. księgę „Oracula Sybillina" do tzw. Apokalipsy Eliasza (w jej wersji koptyjskiej). Wreszcie część ostatnią stanowi obszerne podsumowanie wyników pracy z dyskusją nad ujęciami III w. jako „modelowego kryzysu" — w poglądach starożytnych, a zwłaszcza w nowożytnej nauce (m.in. problem przejścia państwa rzymskiego od krytycznego III w. do epoki późnego antyku). Dochodzą cztery aneksy poświęcone wybranym aspektom tradycji sybillistycznej (1 – 2); apokryficznej „Epistula Apostolorum" (3) i kwestii twórczości Kommodiana jako obrazu kryzysu rzymskiego świata, z rozważaniami nad dyskusyjną chronologią tego poety (4).

Pewne zastrzeżenia musi, moim zdaniem, budzić dobór źródeł. Znaczną część tworzą bardzo różnorodne źródła z Bliskiego Wschodu i Egiptu, uważane przez Strobla za szczególnie reprezentatywne dla sposobu myślenia szerszych grup ludności krain podbitych przez Rzym (m.in. papirusy). Duże pod tym względem znaczenie przypisuje autor ideologii chrześcijańskiej, gdyż dopiero chrześcijaństwo wypracowało, jak podkreśla, światopogląd ujmujący doczesną ekumenę w całościowym oglądzie, ze specyficznego punktu widzenia monoteistycznej religii, która stworzyła swój własny świat wiary opartej na założeniu jedynej prawdy. Przyznajmy, iż piśmiennictwo chrześcijańskie było, począwszy od samego Pisma Świętego, adresowane do szerokiego ogółu i w dużej mierze wyrażało jego mentalność. Do prostych ludzi należeli wszak autorzy czterech Ewangelii, a zapewne i wielu pism apokryficznych. Z tych jednak względów, miejsca w społecznej hierarchii, wyłącza Strobel ze swego studium całkowicie historiografię III w. jako twórczość przedstawicieli społeczno-politycznej czołówki (senator Kasjusz Dion, Herodian). Zastanawiałbym się, czy słusznie, zwłaszcza w wypadku Herodiana nie należącego do ścisłej elity intelektualnej rzymskiego społeczeństwa. U historyka tego można np. znaleźć dość liczne relacje o nastrojach i poglądach szerszych warstw ludności na polityczną rzeczywistość III w. (m.in. w powstaniu Gordianów 238 r.). Nawet jeśli są one po części fikcją literacką, to przynajmniej pośrednio odzwierciedlają rozpowszechnione postawy i opinie. Nie odrzucałbym przeto *a limine* świadectw historiografii.

Trzeba jednak zachowywać należytą ostrożność w odwoływaniu się do chrześcijańskich apologetów badanej epoki jako rzeczników ideologii szerszego ogółu chrześcijan. Przynajmniej w sprawach publicznych przemawiali oni często głosem warstw wyższych, szczególnie arystokracji municypalnej, z której na ogół sami się wywodzili (Tertulian, Cyprian, Laktancjusz, inni). W całej książce Strobla bardzo się odczuwa brak określenia, co autor właściwie rozumie pod pojęciem „szerszych grup (warstw) ludności". Należałoby to każdorazowo analizować na przykładzie stratyfikacji rzymskiego społeczeństwa.

Wypadnie się zgodzić ze Stroblem, że do samego końca dynastii Sewerów, w okresie stosunkowo jeszcze pomyślnego rozwoju znacznej części Imperium, nie znalazłoby się wiele testimoniów świadomości kryzysowej. Potwierdzałoby to dość ogólny sąd o okresie Sewerów. Kwestionowałbym wszakże pewne opinie autora na temat niektórych politycznych wypowiedzi Kartagińczyka Tertuliana. Pod srogimi rządami Septymiusza Sewera trzeba było niezmiernie ostrożnie formułować wszelkie oceny stosunku chrześcijan do państwa rzymskiego oraz do cesarskiej polityki religijnej. Całkiem możliwe, sądzę, iż należy się tu liczyć z pewnymi eufemizmami ze strony Tertuliana, na przykład w jego znanych pochwałach rzymskiego panowania i cywilizacji. Jednakże w miarę zaostrzania się jego radykalnego montanizmu mógł się zmienić stosunek apologety do pogańskiego Rzymu, szczególnie po prześladowaniu w 212 r. Znalazło to zapewne odbicie w odważnej krytyce Skapuli, prokonsula Afryki.

Negację kryzysu w świadomości szerokich rzesz rozciąga Strobel, co już dziwi, także na drugą połowę III w. W trzeciej i czwartej części książki rozwija i obszernie uzasadnia swą główną myśl: od połowy stulecia, nawet w 60. i 70. latach i później aż do Dioklecjana, współczesne testimonia nie wykazują kryzysowej mentalności. Autor stanowczo konstatuje: nie było, brak pozytywnych dowodów.

Jak czytamy, w całym III w. mnożyły się i zyskiwały na popularności w literaturze wczesnochrześcijańskiej i judeo-chrześcijańskiej eschatologiczne wizje końca świata z obrazami poprzedzających to zapowiadane wydarzenie nieszczęść i katastrof. Wieszczyły nieuchronny upadek dawnego porządku w ludzkim kosmosie przed nastaniem zbawienia. Nadejście Antychrysta, paruzja, Sąd Ostateczny, stanowiły centralne motywy tematyczne tego profetycznego piśmiennictwa. Jednakże koniec świata ma nastąpić w całkiem nieokreślonym czasie; chiliastyczne spekulacje nie dają punktu zaczepienia dla jakichkolwiek ustaleń chronologicznych w ówczesnych wyobrażeniach. Analizując treści ideowe pism eschatologicznych Strobel zdecydowanie przeczy, jakoby katastroficzne wizje odzwierciedlały choćby w małym stopniu rzeczywistość III w. Jeśli znajdują się w nich zawoalowane aluzje do współczesności, określa się ją raczej jako wiek ustabilizowanego porządku, mimo takich czy innych zapowiedzi schyłkowych. A zatem — bujna twórczość tego typu, wyrażająca dość powszechne poglądy, przemawiałaby przeciw jakiejkolwiek wyraźniejszej świadomości kryzysu. Pojęcie „kryzys III wieku", jako ogólnego zjawiska, w Imperium Romanum, jest więc typowym produktem dzisiejszej nowożytnej retrospekcji w historiograficznych opracowaniach tej przejściowej epoki.

Tak radykalne zakwestionowanie całego dorobku nowożytnych ocen musi wzbudzić sprzeciw. Jest profesjonalnym przywilejem historiografii każdego czasu, że w badaniu przeszłości stosuje swój własny aparat pojęciowy i interpretuje ją na swój sposób. Jeśli jednak nowożytne pojęcia: kryzys, mentalność kryzysowa itp. nie znajdują odpowiedników w mowie ludzi dawnej epoki relacjonujących po swojemu współczesne odczucia, nie musi z tego wynikać, że kryzys jako obiektywne zjawisko nie istniał. Bardzo dużo zależy od typu źródeł, ich ideologii, nastawienia, autorskiej optyki. Biorąc pod uwagę wyżej wspomniany, w znacznym stopniu abstrakcyjny, profetyczno-wizjonerski, ponadczasowy charakter dużej części powoływanych przekazów źródłowych, zwłaszcza orientalnych (np. *Oracula Sybillina*, wczesne chronografie chrześcijańskie, „Apokalipsa Eliasza" z kręgu żydowskiej diaspory w Egipcie i inne zabytki tego rodzaju literatury) musimy zapytać, czy można się po nich w ogóle spodziewać samej chęci przedstawiania czy przynajmniej obiektywnego odbicia konkretnej rzeczywistości historycznej. Wydaje się to mało prawdopodobne. Wizje eschatologiczno-apokaliptyczne, daleko posunięty alegoryzm, przepowiednie chiliastyczne, nie tworzyły piśmiennictwa sprzyjającego wyrażaniu rzeczywistych, doczesnych zjawisk kryzysowych (lub ich braku). Nie można przeto na podstawie takich źródeł, takich przejawów współczesnej mentalności, orzekać o kryzysie: był czy go nie było? Pomimo to nie odrzucałbym całkiem możliwości, że w dramatycznych opisach katastrof rzutowanych w nieokreśloną przyszłość mogły się kryć reminiscencje współczesnych doznań ludzi III w. trapionych różnymi *mala saeculi*. Wiele o tym pisano w związku z poematami Kommodiana, nie bez pewnych racji, choć wraz ze Stroblem optowałbym za znacznie późniejszą chronologią (V w.). Stoimy tu jednak na bardzo niepewnym gruncie, wobec odrzucenia przez Strobla faktograficznych źródeł, historiografii antycznej, epigrafiki i innych.

Co prawda, lepiej nie twierdzić, iż szerszy ogół ludności nie zdawał sobie w III w. sprawy z sytuacji państwa, gdyż nigdy w dziejach nie był takiej wiedzy pozbawiony. Jej artykułowanie wszakże było w pierwszym rzędzie sprawą ludzi wykształconych, o innej mentalności i zdolnościach percepcji. Oni przede wszystkim, przedstawiciele warstw wyższych, mieli odpowiednio szersze rozeznanie w ogólnym położeniu Imperium w III w. Spośród nich rekrutowali się m.in. apologeci chrześcijaństwa, których dzieła adresowane były z reguły na zewnątrz (co wynika z samej istoty apologetyki), do pogańskiej inteligencji odpowiadającej im statusem społecznym. Z nią polemizowali w obronie swej wiary. Tak było np. w wypadku twórczości literackiej biskupa Kartaginy św. Cypriana, zwłaszcza jego traktatu *Ad Demetrianum*. Cała nowożytna literatura dyskutowanego przez Strobela pojęcia „kryzysu III w." kładzie szczególny nacisk na to właśnie polemiczne pismo (sam Strobel też), w którym wielu badaczy znajdowało i znajduje rejestr wszystkich najważniejszych objawów kryzysu, czemu Strobel zdecydowanie przeczy w rozdziale trzeciej części książki poświęconym problematyce ważnego traktatu. Za swej strony w pełni podzielam krytykowane przez Strobla poglądy G. Alföldy'ego na ten temat. Aby móc obciążyć chrześcijan winą za postępujący rozkład państwa rzymskiego w drugiej połowie krytycznego stulecia, musiał poganin Demetrian sumiennie zebrać i przytoczyć całkiem konkretne przykłady dotkliwych *mala* i *adversa*, które współcześni dobrze znali i uznawali za istotne cechy poważnego kryzysu. Skorzystał z tego św. Cyprian, by odwrócić ostrze broni — wyliczył te wszystkie bolączki w swej rzeczowej retorsji zarzutów stawianych chrześcijanom. Dzięki temu znalazł się w *Ad Demetrianum* pełny, bardzo sugestywny obraz fenomenu, który dziś określamy mianem kryzysu III w. Tak np.

stwierdzenie Cypriana, że następują wojny, jedna po drugiej (*bella continuant*), odnosiło się do krytycznej rzeczywistości, którą jakże boleśnie odczuwały na swej skórze „breitere Bevölkerungsschichten" szczególnie ludności limesowych prowincji. Darujmy tu sobie wyliczanie za św. Cyprianem całego katalogu nieszczęść spadających na ówczesny Orbis Romanus. Ich uzmysłowienie sobie przez ludzi krytycznej epoki było niczym innym jak „Krisenbewußtsein", świadomością kryzysu, której bynajmniej nie można nazywać wymysłem dzisiejszych uczonych. Że przy tym znaczną część winy za kryzysową rzeczywistość przypisywali chrześcijańscy pisarze z kolei pogaństwu, upatrując w niej karę Bożą — to już było przywilejem apologetyki biorącej rewanż na poganach za wszelkiego rodzaju oszczerstwa. Zgodzimy się z niemieckim uczonym, że biskup Cyprian był w pierwszym rzędzie duszpasterzem, który główną uwagę skupiał na duchowej sferze zjawisk, na sprawach religijnych. Nie było jednak zgoła kwestią przypadku, że mimo to tyle powiedział i tak realistycznie o ówczesnych kryzysowych fenomenach w stosunkach politycznych, społeczno-gospodarczych, w szerokim spektrum życia publicznego. Mimo całego retorycznego balastu apologetycznego piśmiennictwa nie sposób nie dojrzeć w traktatach *Ad Demetrianum*, *Ad Donatum, De mortalitate* osobistej percepcji kryzysu w doznaniach samego pisarza. Ocenzurowanie sugestywnych obrazów wieku, utrzymanych u św. Cypriana w tonie tak subiektywnym, jako „eine zeitlose Standardtopik" wydaje mi się z gruntu błędne i wręcz niedopuszczalne.

Zamiast powszechnego permanentnego „kryzysu III w." widzi Strobel jedynie poszczególne i sporadyczne „małe kryzysy", które skrupulatnie wylicza (s. 286, 345). W moim przekonaniu właśnie zagęszczanie się tych politycznych paroksyzmów, zwłaszcza od połowy stulecia, wytwarzało określony „klimat" w doznaniach współczesnych ludzi, napiętą atmosferę, uczucie częstego zagrożenia — a więc w sumie nic innego jak świadomość kryzysu. Znalazł on zatem dobitne echa m.in. właśnie u ówczesnych apologetów, retorów zdolnych do pogłębionych refleksji historycznych, co trzeba dostrzegać przy wszelkich zastrzeżeniach, jakie zgłosić możemy do środków ekspresji w tego typu literaturze. Konkludując: właśnie rzeczone „małe kryzysy" składają się w całości na to wszystko, co dziś określamy mianem „kryzysu III wieku" (modernistycznie wedle Strobla), na długotrwały proces z różnym nasileniem w przestrzeni i czasie.

W nowożytnej historiografii pojawiają się z niezmienną regularnością w każdym niemal pokoleniu krytyczne studia z generalnym przewartościowaniem panujących poglądów. Należy do nich monografia K. Strobla. Nie sposób się zgodzić z jego główną tezą, ryzykowną i odosobnioną w literaturze przedmiotu. Kryzys III wieku był obiektywną rzeczywistością także w dziejach mentalności tego czasu. Można jednak zapisać na dobro recenzowanej książki, że skłania ona do dalszych przemyśleń i być może spowoduje trzeźwą rewizję niejednego z sądów zakorzenionych w naukowej tradycji.

Tadeusz Kotula (Wrocław)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Zum Umgang mit Fremden Sprachen in der griechisch-römischen Antike. Kolloquium der Fachrichtungen Klassische Philologie der Universitäten Leipzig und Saarbrücken am 21. und 22. November 1989 in Saarbrücken, hrsg. von Carl Werner Müller, Kurt Sier und Jürgen Werner (= Palingenesia, 36), Stuttgart 1992, ss. 252, Franz Steiner Verlag.

Znajomość języków obcych i zdolność posługiwania się nimi odgrywały poważną rolę w różnorakich kontaktach międzyludzkich od zarania starożytności. Ten, kto ich nie znał, musiał (obserwujemy to również współcześnie) komunikować się przy pomocy mimiki i gestów (Ajschylos, *Agamemnon*, w. 1060 n). Wśród tych, którzy potrafili się nimi posługiwać, możemy wyróżnić dwie zasadnicze grupy: profesjonalnych tłumaczy (o istnieniu takiej kasty lub rodu u Egipcjan wspomina już Herodot II, 164) oraz tych, którym znajomość języków była niezbędna w ich pracy (politycy, intelektualiści, kupcy, misjonarze, podróżnicy, mieszkańcy środowisk wielojęzycznych, etc.), ale nie była podstawą ich egzystencji.

Pierwsza z nich już dawno doczekała się osobnej monografii H. S. Gehmana, *The Interpreters of Foreign Languages among the Ancients*, Diss. Philadelphia 1914 (nie potrafię na tym miejscu stwier-

dzić, czy należy się jej bezwzględne pierwszeństwo w tym zakresie). Grupa druga, bardziej zróżnicowana i głębiej ukryta w źródłach, wymaga bardziej pracochłonnych badań i całego szeregu monografii. Ważnym niewątpliwie przyczynkiem do poznania zasięgu znajomości języków obcych u Greków i Rzymian są opublikowane w serii Palingenesia materiały z kongresu naukowego w Saarbrücken, w którym uczestniczyli filologowie klasyczni i studenci filologii klasycznej z dawnych RFN i NRD oraz Gruzji (Rismag Gordesiani). Data spotkania: 22 XI 1989, usprawiedliwia zachowanie w przedmowie tego wydawnictwa nieaktualnej już nomenklatury politycznej.

W pierwszym z 16 opublikowanych artykułów (s. 1 – 20) Jürgen Werner (Leipzig) wprowadza obszernie w całość problematyki, wskazując m.in. na wagę odpowiedzi na pytanie, w jaki sposób Grecy i Rzymianie przejmowali od ludów Wschodu (i wzajemnie od siebie) ówczesny dorobek kulturowy. Autor wskazuje — nie bez racji — na słabą świadomość problemu barier językowych w piśmiennictwie starożytnych, ale także i u współczesnych badaczy antyku.

W artykule *Assyria grammata und ähnliche: Was wussten die Griechen von Keilschrift und Keilinschriften?* (s. 21 – 35) Rüdiger Schmitt wystąpił z interesującą tezą, że „Assyria grammata" źródeł greckich nie oznacza ani konkretnego języka, ani nawet pisma klinowego w ogólności, lecz oznacza dziwną mieszankę „Silben- und Wortschrift (bei dem alten mesopotamischen Schrifttypus) bzw. von Silben- und Konsonantenschrift (bei der altpersischen Spielart)" — s. 34.

Carl Werner Müller (*Das Schatzhaus des Rhampsinit oder die Überlistung des Todes. Zu Herodots ägyptischer Reise und der Authentizität seiner Quellenangaben*, s. 37 – 62) starał się wykazać, że część sławnej opowieści Herodota (II, 121) miała jednak za podstawę źródła egipskie (s. 51).

Kurt Sier (*Die Rolle der Skythen in den Thesmophoriazusen des Aristophanes*, s. 63 – 83), zajął się politycznymi powodami wprowadzenia „scen scytyjskich" w tej komedii.

Peter Robert Franke (*Dolmetschen in hellenistischer Zeit* — s. 85 – 96) konstatuje, że z braku źródeł praktycznie nie jest możliwa odpowiedź na pytanie, w jaki sposób na szerszą skalę rozwiązywano w okresie hellenistycznym problem komunikacji językowej.

Klaus M. Girardet (*Die Sicherkeitsklauseln des Lutatiusvertrages '241 v. Chr.'. Überlegungen zu ihrer Wiedergabe und Interpretation durch Polybios im Rahmen der Kriegsschuldfrage des Jahres 219/218 v. Chr.* — s. 97 – 113) doszedł do dobrze uzasadnionego wniosku, że Polibiusz błędnie oddał warunki traktatu Lutacjusza z 241 r., i że Sagunt nie należał przed drugą wojną punicką ani do grupy sojuszników, ani do grupy przyjaciół Rzymu.

Celami porównań łaciny i greki przez starożytnych językoznawców zajął się Klaus Schöpsdau (*Vergleiche zwischen Lateinisch und Griechisch in der antiken Sprachwissenschaft* — s. 115 – 136). Znajomość greckiego w okresie głównie późniejszej republiki rzymskiej była przedmiotem wykładu Rudolfa Weissa (*Zur Kenntnis des Griechischen im Rom der republikanischen Zeit* — s. 137 – 142).

Różnymi aspektami znajomości języków obcych u Plauta, Cycerona, Witruwiusza i Auliusza Gelliusza zajęli się Walter Hoffmann (*Zur Funktion der Fremdsprachen bei Plautus* — s. 143 – 158), Woldemar Görler (*Ein sprachlicher Zufall und seine Folgen. „Wahrscheinliches" bei Karneades und bei Cicero* — s. 159 – 171), Christian Mueller-Goldingen (*Cicero als Übersetzer Platons* — s. 173 – 187), Otto Lendle (*Vitruv als Übersetzer aus dem Griechischen* — s. 189 – 200), Peter Steinmetz (*Gellius als Übersetzer* — s. 201 – 211).

Zachowaną epigraficznie, niełacińską nomenklaturę (głównie nazwy bóstw i nazwy osobowe) z obszaru rzymskiej *Belgica* omówił bardzo skrupulatnie Helmut Freis (*Nichtlateinische Sprachelemente in den gallo-römischen Inschriften der Belgica* — s. 213 – 217).

Interesującą, chociaż opartą głównie na znanych już wcześniej materiałach, jest rozprawa Huberta Petersmanna (*Vulgärlateinisches aus Byzanz*, s. 219 – 231). Z uwagi na elementy dyskusji z ustaleniami H. Mihăescu, godna polecenia zwłaszcza tym, którzy zajmują się Strategikonem Ps. Maurycego. Trzeba jednak zauważyć, że autor mógłby powiedzieć na poruszany przez siebie temat o wiele więcej, gdyby przeanalizował dokładnie aklamacje w *De cerimoniis...*, Konstantyna Porfirogenety.

Ten interesujący zbiór materiałów uzupełnia, zestawiona przez Jürgena Wernera przy współpracy Uwe Steineckego i Aniki Strobach, wybrana bibliografia dotycząca badań nad zagadnieniem języków obcych w antyku (502 pozycje).

Jan Prostko-Prostyński (Poznań-Rzym)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Prosographisches Lexikon der Palaiologenzeit. Erstellt von Erich Trapp unter Mitarbeit von Reiner Walther u. Hans — Veit Beyer u. Katja Sturm — Schnabel u. Ewald Kislinger u. Ioannes G. Leontiades u. Sokrates Kaplaneres. Faszikel I – IX + Faszikel 1. – 6. und Addenda und Corrigenda zu Faszikel 1 – 8 = Beiheft zu Faszikel 7 – 9 + Addenda und Corrigenda zur Faszikel 1 – 8 (=Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik, hrsg. v. Herbert Hunger, Bd. I, 1 – 9), Wien 1976 – 1989. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

Za prapoczątek badań prozopograficznych w zakresie historii Bizancjum wolno uznać ukazanie się w 1680 roku sławnego dzieła Charles du Cange'a *Familiae Byzantinae*. Od tego czasu badania nad poszczególnymi rodami bizantyjskimi, a nawet poszczególnymi kategoriami urzędników (tu zwłaszcza duże zasługi położył R. Guilland) rozwinęły się bardzo poważnie. Obok opracowań monograficznych powstały i są zrealizowane projekty prozopografii systematycznych obejmujące całe epoki dziejów rzymsko-bizantyjskich. Z takich zamierzeń dotąd ukazały się: A. H. M. Jones - J. R. Martindale - J. Morris, *The prosopography of the later Roman empire. 1. A. D. 260 – 395*, Cambridge 1971; 2. *A. D. 395 – 527* (J. R. Martindale), Cambridge etc. 1980; 3. *A. D. 527 – 643* (J.R. Martindale), Cambridge 1992; *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire.* 1. André Mandouze, *Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303 – 533)*, Paris 1982[1]. Do tej właśnie grupy należy zaliczyć też *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit* (PLP).

Pomysł Leksykonu narodził się w 1965 roku w Instytucie Bizantynistyki Uniwersytetu Wiedeńskiego. Rok później Herbert Hunger — dyrektor tegoż Instytutu — przedstawił projekt Leksykonu na 13. Międzynarodowym Kongresie Studiów Bizantyjskich (Oxford, 5 – 10 września 1966). Miał on obejmować osoby znane z wszystkich kategorii źródeł bizantyjskich od połowy XIII do połowy XV wieku, z wyjątkiem postaci znanych jedynie z „nic nie mówiących" imion. Całość przedsięwzięcia Hunger obliczał wówczas na 2 tomy, po 500 – 600 stron każdy[2]. Dziesięć lat później pierwszy fascykuł PLP z 1723 hasłami ukazał się drukiem.

Względy praktyczne (ogrom materiału) od początku postawiły wydawców przed koniecznością dokonania wyboru; albo zestawić Bizantyjczyków występujących we wszystkich różnojęzycznych źródłach epoki albo też zestawić wszystkie osoby w ogóle spotykane w greckojęzycznych źródłach do czasów Paleologów. Zdaniem E. Trappa, który jest autorem wprowadzenia do PLP, przyjęto rozwiązanie kompromisowe, to znaczy w praktyce opowiedziano się za wariantem drugim, niemniej starano się, aby Leksykon był dokładniejszy (gdy idzie o Bizantyjczyków) od znanego słownika Pape'go-Benselera. Rzecz oczywista, przyjęcie tego schematu zubożyło poważnie Leksykon i — co słusznie podkreślił A. Każdan[3] — wprowadziło doń osoby mające luźny (lub zgoła żaden) związek z historią Bizancjum.

Zgodnie z zapowiedzią Hungera z 1966 roku opuszczono w PLP osoby, których nomen pozostało nieznane. Uwzględniono wszystkie kategorie źródeł bizantyjskich, ale z opuszczeniem tekstów jeszcze nie wydanych. Od razu też założono, że po pewnym czasie — jako wynik krytyki i autokorekt — będą ogłaszane uzupełnienia (dotąd trzy).

Do porządkowania danych, kompozycji tekstów itd. użyto techniki komputerowej. Hasła uporządkowane są alfabetycznie (według alfabetu greckiego) i ponumerowane, co odróżnia PLP np. od PLRE.

Konstrukcja haseł przedstawia się następująco (PLP 1, 1976, s. 11); nazwisko, imiona (w tym mnisze, o ile dana osoba je posiadała), przydomki, zawód lub urząd (tytuł), miejsce i czas jego wy-

---

[1] Zob. recenzję J. Strzelczyka, Eos LXXV 1987, s. 189 – 190.

[2] H. Hunger, *Das Institut f. Byzantinistik der Universität Wien*, (w:) Proceedings of the XIII[th] International Congres of Byzantine Studies, Oxford 5 – 10 September 1966, edited by J. M. Hussey – D. Obolensky – S. Runciman, Oxford etc. 1967, s. 480 n.

[3] W recenzji pierwszego fascykułu PLP — Vizantijskij Vremennik XXXIX 1978, s. 274.

konania, kiedy żył, stosunki pokrewieństwa, sfera działalności społecznej (polityk, literat etc.), postawa ideologiczna, napisane dzieła. Dalej cytowane są źródła, najpierw literackie, potem dokumenty, zapiski z katalogów rękopisów, inskrypcje, pieczęcie, monety i na końcu literatura naukowa. Redakcja PLP trzyma się zasady, że każdy autor odpowiada tylko za własne hasła.

Od fascykułu 8 (1986) małą poligrafię zastąpił normalny druk. Opublikowany w 1983 roku Faszikel 1. – 6. und Addenda oraz Beiheft zu Faszikel 7 – 9 und Addenda + Corrigenda zu Faszikel 1 – 8 (1989) zawierają wykazy skrótów cytowanych źródeł i literatury naukowej, a także ważne indeksy: alfabetyczny (według alfabetu greckiego) z podaniem numeru hasła przy nazwisku względnie przydomku, oddzielny indeks nazwisk niegreckich, indeks zawodów (urzędów) i indeks miejscowości. Dopiero w fascykule Beiheft zu Fasz. 7 – 9... (1989) znajduje się tak potrzebny przecież ogólny wykaz stosowanych sygli.

Chociaż ostatni dostępny mi fascykuł 9. dotarł dopiero do nazwiska Πέτκος, dzieło już mniej więcej dwukrotnie przekroczyło pierwotnie projektowaną objętość dwóch tomów po 500 – 600 stron, osiągając imponującą liczbę 22540 haseł osobowych. Przedsięwzięcie na bieżąco śledzone jest z uwagą przez zainteresowaną krytykę naukową, która zgłosiła i zgłasza szereg uwag metodycznych oraz korekt i uzupełnień merytorycznych[4].

Polskich bizantynistów i mediewistów w szczególności mogą zainteresować prócz haseł „bizantyjskich" liczne hasła odnoszące się do osobistości południowosłowiańskich, węgierskich, ruskich, a także (sporadycznie) polskich i litewskich.

Nie ulega wątpliwości, że w postaci PLP świat naukowy otrzymuje ważną pomoc nie tylko w badaniach nad dziejami późnośredniowiecznego Bizancjum. Wydawcom pozostaje jedynie życzyć doprowadzenia tego monumentalnego dzieła do pomyślnego końca.

Jan Prostko-Prostyński (Poznań)

[4] Niestety PLP nie prowadzi na bieżąco pełnej ewidencji otrzymywanych recenzji. Również niniejsze zestawienie nie pretenduje do miana kompletnego. Z ważniejszych omówień wymieniłbym: A. Failler, *Revue des Études byzantines* XXXV 1977, s. 308 – 310 (1); XXXVII 1979, s. 287 – 288 (2); XXXVIII 1980, s. 316 – 317 (3); XXXIX 1981, s. 346 – 348 (4); XL 1982, s. 268 – 269 (5); XLII 1984, s. 334 – 335 (6); XLIV 1986, s. 320 – 322 (7); XLVI 1988, s. 272 – 274 (8); K. – P. Matschke, Deutsche Literaturzeitung XCVIII 1977, s. 566 (1); C 1979, s. 346 – 348 (2); CI, 1980, s. 522 – 523 (3); CIV, 1983, s. 413 – 416 (4 – 5); CV, 1984, s. 630 – 632 (6); CVII, 1986, s. 543 – 545 (7); D. M. Nicol, *Byzantinische Zeitschrift* LXXI 1978, s. 360 – 361 (1); LXXII 1979, s. 353 (2); LXXIII 1980, s. 361 (3); LXXVII 1984, s. 66 (6); LXXIX 1986, s. 76 (7); LXXXI 1988, s. 75 (8); LXXXII 1989, s. 278 – 279 (9); P. Wirth, *Südostforschungen* XXXVI 1977, s. 372 – 373; XXXIX 1980, s. 440 (3); XL 1981, s. 502 – 503 (4); XLIII, 1984, s. 566 – 567 (5 i 6); S. P. Karpov, *Byzantinoslavica* XLV 1984, s. 55 – 62 (1 – 4); J. Ferluga, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* XXX 1981, s. 377 – 379 (1 – 4); F. H(alkin), Analecta Bollandiana, XCVII 1979, s. 217 – 218 (1 i 2); XCVIII 1980, s. 451 (3); CI 1983, s. 456 – 457 (5 i 6); CIII 1985, s. 422 (7); CV 1987, s. 244 (8); Angeliki E. Laiou, Speculum LIII 1978, s. 637 – 638; F. Kianka, Speculum LXII 1987, s. 519 (7); LXV 1990, s. 234 – 235 (8); C. Capizzi, Orientalia Christiana Periodica XLV 1979, s. 445 – 447 (1); G. Weiss, Historische Zeitschrift CCXXVIII 1979, s. 412 – 415 (1); G. Rösch, Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung LXXXVI 1978, s. 253 – 254 (1); H. Wurm, Anmerkungen zum PLP..., Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik XXXVII 1987, s. 277 – 291.

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

I. Bieżuńska-Małowist, Kobiety antyku. Talenty, ambicje, namiętności, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN, 1993, ss. 292, il. 34.

Książką *Kobiety antyku* powraca I. Bieżuńska-Małowist, wybitna specjalistka historii społecznej i gospodarczej starożytności, do zagadnienia, którym zajmowała się od początku swej naukowej pracy[1]. Dzięki temu otrzymaliśmy książkę, której powstanie było niezwykle potrzebne, bowiem problematyka kobieca od dłuższego już czasu jest wciąż obecna w dyskusjach o kształcie współczesnej humanistyki. Ta niewątpliwie erudycyjna praca składa się z ośmiu rozdziałów z krótkim nie wyodrębnionym wstępem. Zawiera indeks postaci, wykaz przekładów z literatury antycznej cytowanych w książce oraz na końcu — ilustracje.

Autorka rozpoczyna swój wywód od nakreślenia sytuacji kobiet w społeczeństwie antycznym. Rozpatruje ją w kontekście polityki, religii, rodziny, wychowania oraz życia obywatelskiego. Podkreśla niemożność stworzenia jednego obrazu pozycji kobiet w świecie greckim i rzymskim, zróżnicowanie owej pozycji w zależności od przynależności do określonej warstwy społecznej oraz jej zmianę w historii czy też ze względu na pełnione funkcje społeczne np. religijne.

Galerię sylwetek wielu kobiet pojawiających się na stronach pracy poprzedziła I. Bieżuńska-Małowist zarysowaniem dwóch typów bohaterek mitów i legend. Te, które sprowadziły nieszczęście (Medea, Helena, Klitajmestra) przeciwstawione zostały bohaterkom pozytywnym (Penelopa, Elektra, Antygona, Dydona), będącym bądź ideałami wierności, bądź dbałości o dom lub kierującym się obowiązkiem wobec rodziny.

Zupełnie inne cnoty uosabiały kobiety przedstawione w rozdziale trzecim: Archidamia, Agezystrata, Chilonida, Agiatis, Kratezykleja. Stanowczość, ambicja, miłość do ojczyzny i odpowiedzialność wyróżniły je w historii Sparty. Podobnie stało się w historiografii dotyczącej dziejów Rzymu z nieskazitelną Lukrecją, bohaterską Kordelią i całą plejadą kobiet należących do domu panującego lub najlepszych rodów rzymskiej arystokracji (Antonia Młodsza, Agrypina Starsza, Arria Starsza i Arria Młodsza oraz Fannia).

Kolejna część pracy została poświęcona „paniom lekkich obyczajów i dwuznacznych zawodów" oraz kochankom znanych ludzi. Greckie hetairai (Rodopis, Fryne, Neaira i Fano) nie tylko odznaczały się niezwykłą urodą, ale i wykształceniem. Będąc kochankami stawały się jednocześnie równorzędnymi partnerkami mężczyzn. W świecie rzymskim kobiety były pożądane przez mężczyzn nie tylko ze względu na swoją urodę czy inteligencję, ale także zajmowaną pozycję; były kochankami, wiernymi przyjaciółkami i natchnieniem poetów. Autorka pokazuje to na przykładzie związków Serwilii, Klodii, Liwilli, Klaudii Akte i Poppei Sabiny.

W rozdziale piątym Autorka próbuje dociec roli kobiet greckich w kreowaniu życia politycznego. Obok tych, które tylko pośrednio na nie wpływały (np. oddziaływując na swoich mężów, jak Aspazja), była cała grupa wybitnych kobiet, samodzielnie sprawujących rządy (Artemizja — córka Lygdamisa z Halikarnasu, Artemizja — siostra i żona Mausolosa, Olimpias, Filia, Arsinoe II, Laodike, Kleopatra II czy Kleopatra) i biorących aktywny udział w kreowaniu politycznej historii.

Rozdział szósty: „Kobiety w działalności politycznej. Świat rzymski" mógłby właściwie zawierać niezliczoną grupę kobiet, które na własną rękę działały politycznie, bądź to otwarcie deklarując swoje aspiracje, bądź za plecami swoich mężów. Autorka zdecydowała się przedstawić tylko kilka charakterystycznych postaci: Fulwia, Liwia, Waleria Mesalina, Julia Agrypina (Młodsza), Julia Domna, Zenobia.

Przedostatni rozdział traktuje o udziale kobiet w życiu kulturalnym. Niestety ze względu na to, że z ich dorobku pozostało niewiele lub zupełnie nic (pomijając Safonę) nasza wiedza jest uboga.

---

[1] I. Bieżuńska-Małowist, *Études sur la condition juridique et sociale de la femme grecque en Égypte greco-romaine*, Lwów 1939; *Położenie prawne kobiety greckiej w świetle źródeł papirusowych*, Przegl. Hist. XXXV 1939, s. 7 – 24.

Niewątpliwie jednak kobiety działały nie tylko w obszarze religijnym i na polu poezji (Korynna, Praksylla i Telesylla, Myrthis, Anite, Nossis, Erinna), ale także malarstwa (Laia (Igaia) z Kyzikos) i filozofii (Teano żona Pitagorasa (?) czy Hypatia z Aleksandrii).

Natomiast rozdział kończący pracę poświęcony został kobietom interesu. Przytaczane przez Autorkę źródła (np. testament Epiktety z thery, inskrypcje dotyczące Nikarety z Beocji i Mendory z Syllion, listy Cycerona do Terencji) potwierdzają zamożność i samodzielność kobiet zarówno greckich, jak i Rzymianek.

Uzupełniając mój krótki i lakoniczny opis zawartości pracy chciałbym teraz przedstawić to, co się w niej nie znalazło, a moim zdaniem jest ważne dla jej właściwej oceny. „Ostatnie dziesiątki lat przyniosły ogromny rozwój badań nad historią kobiet we wszystkich okresach dziejów. Bodźcem dla wzmożenia zainteresowania tą problematyką stały się niewątpliwie współczesne nam ruchy feministyczne... W tej książce przeznaczonej dla ogółu interesujących się starożytnością czytelników, nie będzie miejsca na dyskusje naukowe i dokładne dowodzenie nowych ujęć" (s. 6). To stwierdzenie zwolniło Autorkę od próby opisania tego, co można by nazwać specjalizacją badawczą: „historia kobiet".

O kobietach nigdy nie było można mówić beznamiętnie, ale od początku lat siedemdziesiątych XX w. trzeba wypowiadać się szczególnie ostrożnie. Co prawda obecnie feminizm wyzbył się już swojej pierwotnej „wojowniczej" formy, ale twierdzenia jego zwolenniczek/zwolenników nie tracą nic na swojej ostrości.

Kultura patriarchalna, w której — jak twierdzą feministki — wciąż żyjemy, akceptując oczywisty, biologiczny dualizm płci, kulturowo wyraziła go nie poprzez równie oczywistą opozycję: mężczyzna — kobieta, lecz przez swoistą modyfikację tej opozycji: mężczyzna — niemężczyzna. Oznacza to, że kobieta pojmowana jest nie poprzez istotne, determinujące cechy całej swojej osoby, lecz jedynie poprzez opozycję i w odniesieniu do mężczyzn. Kobieta nie jest rozumiana jako „pierwotna całość", raczej jako „coś", co wydaje się nie mieć samoistnego bytu i z natury rzeczy przeznaczone jest do tego, by czyjś byt dopełniać. Pojęcie funkcjonujące w kulturze, wytworzone przez różne, lecz spójne dyskursy, nie odnosi się do rzeczywistości, historycznej istoty, lecz do pewnego przyjętego arbitralnego wyobrażenia. Pojęcie kobiety jest więc wytworem kulturowej fikcji.

Interwencja feministyczna miała na celu przede wszystkim rekonstrukcję kobiecego dziedzictwa kultury. Kolejnym krokiem było zadanie integracji „kobiety" z historią. Pojawił się jednak problem: co zrobić, by kobiety wydobyte z Historii nie poddać tym samym procedurom, które je pominęły. Feministki próbowały to osiągnąć poprzez odwołanie się do dorobku teorii strukturalnych i semiotycznych oraz zgłoszenie akcesu do marksizmu, ale przede wszystkim przyjęły dyskurs psychoanalityczny. Marksistowska teoria walki klas i fałszywej świadomości były poręcznym narzędziem analizy seksizmu i źródeł zniewolenia kobiet; psychoanaliza pozwalała odsłonić korzenie systemu patriarchalnego i fallocentryzmu; semiotyka zaś dysponowała technikami badawczymi odnoszącymi się do języka, dyskursów i tekstów. Stricte feministyczny był tu jednak tylko punkt widzenia i przedmiot zainteresowań, czyli sytuacja kobiety w społeczeństwie i kulturze. W związku z tym można mówić raczej o feministycznej reinterpretacji niż feministycznej teorii.

Feminizm musiał więc pozbyć się złudzenia stworzenia „innej wiedzy". Budowany jest co prawda wciąż jako niezgoda na istniejącą historię, ale ze świadomością wyłącznej możliwości poznawczego zaistnienia poprzez porządek tej wiedzy. W sukurs feministkom przyszła nowa filozofia nauki tracktująca tolerancję, pluralizm i wolność co najmniej na równi z ideą prawdy. Historia w ujęciu jej zwolenników — wywodzących się z różnych dyscyplin humanistycznych: historii, antropologii, filologii — jawi się wielość ruchliwych dyskursów wiedzy o podmiocie, świecie i przeszłości; dyskursów przemieszczających się i nakładających się na siebie, rywalizujących i zwyciężających się nawzajem.

W zakresie historii starożytnej zainteresowania feministyczne mają mniejsze znaczenie, niemniej są obecne. Rozwinęły się one na dobrze przygotowanym gruncie[2], w przeciwieństwie do innych dys-

---

[2] Starszą bibliografię podaje S. B. Pomeroy, *Select Bibliography on Women in Antiquity*, Arethusa VI 1973, s. 127 – 157.

cyplin[3]. Temat ten był obecny już dawno[4] i praktycznie od wielu lat nieprzerwanie kontynuowany. Obecnie w badaniach nad historią kobiet w starożytności współistnieje kilka różnych nurtów. Przeważają wciąż opracowania ogólne[5], ale z drugiej strony rozwinęły się liczne badania szczegółowe: badania nad statusem prawnym[6], badania prozopograficzne[7], ikonograficzne[8], literaturoznawcze[9], badania nad rodziną[10], badania dotyczące znaczenia kobiet z domu panującego[11] oraz badania religioznawcze[12].

Nie wszystkie te nurty znalazły swoje odbicie w omawianej pracy, ale w swoich założeniach nie miała ona takiego celu. Ważne jest jednak to, że zgodnie z tezami feministek Autorka podtrzymuje „męski" punkt widzenia. Już samo uporządkowanie materiału (wyodrębnienie rozdz. IV) zostało dokonane ze względu na funkcje pełnione przez kobiety wobec mężczyzn. Swoją drogą prześledzenie owego „męskiego" punktu widzenia w starożytnej historiografii byłoby pasjonującym zajęciem, choć nie można na to liczyć w naszej literaturze. W Polsce feminizm pozostaje plotką i to najczęściej męską plotką.

Lechosław Olszewski (Poznań)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Wolfgang Speyer, Italienische Humanisten als Kritiker der Echtheit antiker und christlicher Literatur, Stuttgart 1993, Franz Steiner Verlag, Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse. Jahrgang 1993, Nr. 3, ss. 64.

Filologowie greccy poczynając od III w. przed Chr. próbowali zbadać i uporządkować piśmiennictwo swego narodu. Dlatego jednym z głównych zadań bibliotek w Aleksandrii i w Pergamonie

---

[3] W historii sztuki głos feministek brzmiał rozpaczliwie: zob. np. L. Nochlin, *Why Have There Been No Great Women Artists?*, Art News 1971.

[4] Np. F. Sandels, *Die Stellung der kaiserlichen Frauen aus dem julisch-klaudischen Hause* (Dissertation Philosophischen Fakultet Universität Giessen), Darmstadt 1912; T. Birt, *Die Frauen der Antike*, Leipzig 1932; E. Kornemann, *Grosse Frauen des Altertums*, Leipzig 1942, rep. Bremen 1958. Także w polskiej literaturze np. L. Winniczukówna, *Kobieta w starożytności*, Lwów 1932; M. Barbaszowa, *Cornelia. Matka Gracchów*, Lwów 1934.

[5] Np. J. P. V. D. Baldson, *Roman Women. Their History and Habits*, Londres 1962.

[6] Np. J. P. Hallett, *Fathers and Daughters in Roman Society. Women and the Elite Family.* Princeton 1984. W literaturze polskiej zob. rozdz. III: Przemiany w położeniu prawnym kobiet w ustawodawstwie dynastii julijsko-klaudyjskiej, w: M. Zabłocka, *Przemiany prawa osobowego i rodzinnego w ustawodawstwie dynastii julijsko-klaudyjskiej*, Warszawa 1987, s. 94 – 118.

[7] Np. M-T. Raepsaet-Charlier, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial* (I^{er}-II^{e} s.), t. I – II, Lovanii 1987.

[8] Np. K. Fittschen, P. Zanker, *Katalog der römischen Porträt in den Capitolonischen Museen und den anderen Komunalen Sammlungen der Stadt Roms*, III. *Kaiserinnen- und Prinzessinnenbildnisse: Frauenporträts, Mainz 1983. W polskiej literaturze:* T. Mikocki, *Sub Specie Deae. Rzymskie cesarzowe i księżniczki jako boginie. Studium ikonologiczne*, Warszawa 1988.

[9] Np. H. Königer, *Gestalt und Welt der Frau bei Tacitus*, Erlangen 1966.

[10] Np. S. Dixon, *The Roman Family*, Baltimore-London 1992. W polskiej literaturze: *Rodzina w starożytnym Rzymie*, pod red. J. Jundziłła, Bydgoszcz 1993.

[11] Np. E. Kettenhofen, *Die syrischen Augustae in der historischen Überlieferung*, Bonn 1979; H. Temporini, *Die Frauen am Hofe Trajans*, Berlin-New York 1978.

[12] Np. U. Hahn, *Die Frauen des römischen Kaiserhauses und ihre Ehrungen im griechischen Osten anhand epigraphischer und numismatischer Zeugnisse von Livia bis Sabina*, Saarbrücken 1994.

było ustalenie wykazu autentycznych dzieł różnych autorów. Do naszych czasów dotarły niestety tylko nikłe ślady tej działalności[1]. Niektórzy wykształceni chrześcijanie przejęli od hellenistycznych oraz rzymskich filologów i gramatyków filologiczno-historyczną metodę ustalania autentyczności utworów (philologisch-geschichtliche Echtheitskritik). Posługiwali się nią nawet niektórzy uczeni średniowieczni[2]. Wielu badaczy uważało, że humaniści renesansowi w zasadzie nie interesowali się tym zagadnieniem. Lorenzo Valla (1407 – 1457), który dowodził nieautentyczności różnych utworów, został nazwany przez R. Foerstera „der weisse Rabe des Quattrocento"[3]. Szczególnie wśród filologów klasycznych jest rozpowszechniony pogląd, że krytyka autentyczności utworów zaczyna się właściwie dopiero wraz z pracą Richarda Bentleya (1662 – 1742) *A Dissertation on the Epistles of Phalaris, Themistocles, Socrates, Euripides and Others and the Fables of Aesop*, London 1697 (rozszerzone wydanie London 1699). Speyer uważa ten pogląd za błędny i w drugim rozdziale (s. 12 – 46) omawia liczne wypowiedzi humanistów Trecento i Quattrocento, którzy zajmowali krytyczne stanowisko wobec autorstwa różnych utworów[4].

Jednym z pierwszych humanistów, którego interesowały problemy pseudoepigrafii, był Francesco Petrarca (1304 – 1374). Nie tylko uznał on różne utwory za nieautentyczne, ale także postawił na początku jednego ze swoich listów bardzo ważne pytanie — Quid sit peius an sua scriptoribus eripere an aliena iungere[5]. Petrarca uważał, że znanemu pisarzowi wyrządza większą szkodę przypisanie utworu nieautentycznego niż pozbawienie go własnego. Ponadto zdawał on sobie sprawę z tego, że już w starożytności zdarzały się fałszerstwa i plagiaty.

Speyer zwrócił uwagę na to, że Leonardo Bruni (1370 – 1444) w przedmowie do tłumaczenia *Listów* Platona (1427 r.) jako pierwszy zakwestionował autentyczność kilku listów (1, 5, 13). Dotychczasowi wydawcy i badacze listów platońskich uważali, że krytyczne podejście do tego problemu spotykamy dopiero u Marsilio Ficino (1433 – 1499). Okazuje się, że Ficino był zależny od Bruni'ego, ale pominął milczeniem jego nazwisko. Warto dodać, że niektórzy humaniści wątpili w autentyczność wszystkich listów Platona (np. P. C. Decembrio).

Zainteresowanie humanistów budził również zbiór listów Seneki i apostoła Pawła[6]. Autorytet św. Hieronima (*De vir. ill.* 12) sprawił, że uchodziły one przez długi czas za prawdziwe. Dopiero L. Valla wykazał, że korespondencja ta została podrobiona. Poświęcił on temu problemowi osobny utwór, który niestety nie dotarł do naszych czasów. Podobnego zdania był Angelo Decembrio w *Politia litteraria (litterarum)* — przedmowa z r. 1462, a później D. Erasmus (1469 – 1536).

---

[1] Zob. W. S p e y e r, *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum*, München 1971 (Handbuch der Altertumäwissenschaft I 2), Register s.v. Echtheitskritik im Altertum.

[2] Np. Tomasz z Akwinu wykazał nieautentyczność przypisywanej Arystotelesowi rozprawy *Liber de causis.*

[3] R. F ö r s t e r, *Francesco Zambeccari und die Briefe des Libanios. Ein Beitrag zur Kritik des Libanios und zur Geschichte der Philologie*, Stuttgart 1878, s. 281. E. N o r d e n , *Die antike Kunstprosa*, II[4], Leipzig 1923, s. 453 nazwał Vallę „Vater der kritischen Philologie".

[4] Warto wymienić kilka prac omawiających pojawienie się myślenia historycznego w okresie renesansu: F. v. B e z o l d, *Zur Entstehungsgeschichte der historischen Methodik* [w:] id., Aus Mittelalter und Renaissance. Kulturgeschichtliche Studien, München – Berlin 1918, s. 362 – 383 i 454 – 457; H. B a r o n, *Das Erwachen des historischen Denkens im Humanismus des Quattrocento*, Historische Zeitschrift CXLVII 1933, s. 5 – 20; W. G o e z, *Die Anfänge der historischen Methoden – Reflexion im italienischen Humanismus* [w:] E. H e i n e n-H. J. S c h o e p s (Hrsg.), Geschichte in der Gegenwart. Festschrift K. Kluxen, Paderborn 1972, s. 3 – 21.

[5] P e t r a r c a, *Epistulae rerum senilium* l. II ep. 4 (ad Laelium). Dodajmy, że później Angelo Poliziano (1454 – 1494) uważał za jedno z najważniejszych zadań filologa wyłączenie ze spuścizny autora pism nieautentycznych.

[6] Zob. np. L. B o c c i o l i n i P a l a g i, *Epistolario apocrifo di Seneca e San Paolo*, Firenze 1985 i J. D i v j a k, *Pseudo-Seneca, Briefwechsel mit Paulus* [w:] R. H e r z o g (Hrsg.), *Restauration und Erneuerung. Die lateinische Literatur von 284 – 374 n. Chr.*; München 1989 (Handbuch der lateinischen Literatur der Antike, V), s. 404 – 407.

Długi czas budziło kontrowersję *Corpus Areopagiticum*, którego autorstwo przypisywano Dionizemu nawróconemu przez św. Pawła w Atenach (*Dz.* 17, 34)[7]. Pierwszy odrzucił ten pogląd L. Valla w *Adnotationes in Novum Testamentum*. Później nawiązali do jego argumentów Erasmus oraz teolog francuski Jean Daillé (Dallaeus, 1594 – 1670) w dziele *De scriptis quae sub nomine Dionysii Areopagitae et Ignatii Antiocheni nominibus circumferuntur*, Genevae 1666, s. 1 – 224.

Wprawdzie najbardziej znanym osiągnięciem L. Valli jest wykazanie nieautentyczności *Donacji Konstantyna* (*De falso credita et ementita Constantini donatione*, 1440; editio princeps Strassburg 1506; wydanie krytyczne W. Setz, Weimar 1976, MGH Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters, Bd. X[8]), ale okazuje się, że już kilka lat przez nim kwestionował jej autentyczność Mikołaj z Kuzy (1401 – 1464) w pracy *De concordia catholica* (1433 r.), a trochę później (w r. 1435) Leonardo Therunda, który znał pracę Kuzańczyka[9].

Podczas soboru ferraro-florenckiego 1438 – 1439 niektórzy przedstawiciele Bizancjum (szczególnie Markos Eugenikos, metropolita Efezu) zarzucili teologom zachodnim sfałszowanie pewnego miejsca w dziele Bazylego Wielkiego *Contra Eunomium* (chodziło o passus popierający użycie Filioque w Credo). Po soborze Bessarion (1403 – 1472, arcybiskup Nicei, od 1439 kardynał) porównał wszystkie dostępne mu rękopisy dzieła Bazylego i stwierdził, że starsze kodeksy popierają interpretację łacinników, natomiast nowsze zawierają wersję skróconą. Poza tym w dwu starszych kodeksach miejsce sporne zostało wydrapane. Doszedł on w końcu do wniosku, że fałszerzami byli teologowie greccy, którzy chcieli usunąć fragment popierający stanowisko łacinników. Bessarion opisał swe studia nad tym problemem w pracy *De processione Spiritus Sancti* (PG 161, col. 324 A – 328 D)[10].

Humaniści włoscy mogli również korzystać z dorobku innych uczonych bizantyjskich. L. Valla znał pogląd Teodora z Gazy (ok. 1400 – 1476, od 1440 w Italii), który uważał, że autorem *Corpus Areopagiticum* był Apolinary z Laodycei (Sp. s. 26). Ponadto pewien wpływ mógł wywrzeć Johannes Argyropulos (ok. 1415 – 1487), przywódca arystotelików florenckich w latach 1456 – 1471 i 1477 – 1481, który w swoich wykładach wyjaśniał, jakie problemy należy uwzględnić przy interpretacji pism tworzących *Corpus Aristotelicum*. Zastosował on ośmiopunktowy schemat, który spotykamy również w pismach neoplatońskich komentatorów Arystotelesa działających w VI w. (np. Ammoniosa, Jana Philoponosa, Olympiodorosa). Speyer uważa (s. 40), że nikt dotychczas nie zwrócił uwagi na ten fakt.

Trzeci rozdział (s. 47 – 56) poświęcił Speyer studiom nad Cezarem Pier Candido Decembrio (1392 – 1477). Był to chyba pierwszy humanista, który dokładnie przemyślał problem autorstwa *Corpus Caesarianum* (list z r. 1423). Przez długi czas uchodził za autora *Bellum Gallicum* albo Iulius Celsus (tak np. Petrarca i Boccaccio), albo Swetoniusz (błędnie interpretowano Orosiusa *Hist. adv. pag.* 6, 7, 1 – 2 [CSEL 5, 369]). Natomiast Decembrio słusznie uznał *Bellum Gallicum* ks. 1 – 7 oraz *Bellum Civile* ks. 1 – 3 za dzieła Gajusza Cezara. Ponadto słusznie sądził, że Hirtius jest autorem ks. 8 *Bellum Gallicum* oraz *Bellum Alexandrinum*. Mylił się jednak przypisując Hirtiusowi *Bellum Africanum* i *Bellum Hispaniense*. Praca Decembrio niestety nie ukazała się drukiem i dlatego jeszcze Justus Lipsius (1547

---

[7] O Ps.-Dionizym Areopagicie zob. B. Altaner – A. Stuiber, *Patrologia*, Warszawa 1990, s. 648 – 652.

[8] Zob. np. H. Fuhrmann, *Zu Lorenzo Vallas Schrift über die Konstantinische Schenkung*, Studi Medievali ser. 3, XI 1970, s. 913 – 919; W. Setz, *Lorenzo Vallas Schrift gegen die Konstantinische Schenkung*, Tübingen 1975 (Bibliothek des Deutschen Historischen Instituts in Rom, XLIV), s. 18 – 89; „Vallas Kritik am Constitutum Constantini", s. 90 – 188: „Zum Einfluß von Vallas Kritik auf die weitere Diskussion um das Constitutum Constantini"; G. Antonazzi, *Lorenzo Valla e la polemica sulla Donazione di Constantino*, Roma 1985 (Uomini e dottrine, XXVIII). Warto dodać, że inkwizycja neapolitańska wytoczyła Valli proces o herezję w 1444 r., gdy uznał on za fałszerstwo *List króla Abgara* (1441 r.) oraz zakwestionował autentyczność *Symbolum apostolorum* (1444 r.).

[9] Zob. np. G. Laehr, *Die Konstantinische Schenkung in der abendländischen Literatur des ausgehenden Mittelalters*, Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken XXIII 1931 – 1932, s. 120 – 181, szczeg. 153 – 155 (Kuzańczyk) i s. 155 – 157 (Therunda).

[10] Por. L. Mohler, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, I, Paderborn 1923, s. 206 – 207.

– 1606) musiał zwalczać błędny pogląd, że *Bellum Gallicum* napisał Iulius Celsus. Jako dodatek zamieścił Speyer tekst łacińskiej rozprawki Decembrio (s. 57 – 60).

Kończąc swą pracę Speyer stwierdza: „(...) daß die Humanisten manche methodischen Mittel der modernen Echtheitskritik angewendet haben: Sie haben die antiken literaturgeschichtlichen Angaben und die indirekte Überlieferung ausgewertet; sie haben paläographische und kodikologische Beobachtungen angestellt; sie haben auf die Chronologie geachtet und Anachronismen aufgespürt, ferner den Stil und den Inhalt der echten mit dem Stil und Inhalt der angezweifelten Schrift verglichen" (s. 56).

Speyer zdaje sobie sprawę z tego, że przedstawiony przez niego obraz działalności uczonych renesansowych będzie wymagał w przyszłości pewnych uzupełnień, jeśli zostaną odkryte nieznane dotąd rękopisy humanistów. Jestem jednak przekonany, że rozprawa Speyera zaopatrzona w 201 przypisów i dwa indeksy stanowi już obecnie znakomite[11] uzupełnienie jego wcześniejszej książki o fałszerstwach w starożytności (zob. przyp. 1) i stanie się niezbędną pomocą dla każdego badacza Renesansu.[12]

Marek Winiarczyk (Wrocław)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

Neue Texte und Dokumentation zum Koptisch-Unterricht. Hrsg. v. Monika R. M. Hasitzka, unter Mitarbeit v. Hermann Harraufer, Textband + Tafelband (= Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek „Papyrus Erzherzog Rainer", N.S., Folge 18), Wien 1990, s. 343 + 143 tablic.

Pomysł napisania prezentowanej książki zrodził się w trakcie powstawania pracy H. Harraufera i P. Sijpesteijna poświęconej nie poznanym tekstom ze szkolnego nauczania w okresie antycznym (Neue Texte aus dem antiken Unterricht, Wien 1985). Zaobserwowano wówczas, że w wielu rozproszonych publikacjach papirologicznych znajduje się spora liczba koptyjskich wypracowań szkolnych. Poza tym ustalono, iż w Wiener Papyrussammlung znajduje się niemało odpowiednich *inedita*. Ich zebranie i ogłoszenie miało więc nie tylko poważne znaczenie dla badań nad systemem edukacji szkolnej w Egipcie, ale również — poprzez udostępnienie nauce nowych tekstów — dla całej papirologii i koptologii.

Monika Hasitzka, główny wykonawca pracy, przebadała więc cały stan *koptika* w zbiorach Austriackiej Biblioteki Narodowej w Wiedniu (ok. 23000 sztuk); do tego doszło 35 *ostraka* z Papyrussammlung Berlin (ówcześnie NRD) i już wcześniej opublikowane teksty. W rezultacie otrzymaliśmy możliwie kompletny korpus koptyjskich ćwiczeń szkolnych (s. 5).

Teksty dokumentują stan całego ówczesnego szkolnictwa, od początkowych ćwiczeń w pisaniu po ćwiczenia z gramatyki i zadania matematyczne. W ćwiczeniach tych znajdują się zwroty typowe

---

[11] Oczywiście w pracy Speyera można spotkać pewne nieścisłości. Niektóre tytuły są podane w formie skróconej, czasem niedokładnie są cytowane strony (np. w pracy Bezolda brak s. 454 – 457, na których są przypisy) lub kolumny w PG 161. Nie zawsze jest podane miejsce pierwszego wydania artykułu (praca Bezolda ukazała się po raz pierwszy w Internationale Monatsschrift VIII 1914). W przypisie 60 Speyer podaje, że książka M. Walla *Der Vogel Phoenix* „(...) jest dysertacją wiedeńską z r. 1969", jest to jednak dysertacja z 1965 r., ale wydana dopiero w r. 1969 w serii Dissertationen der Universität Wien, XXIX. Przypuszczam, że podobnych nieścisłości jest więcej, ale są one chyba nie do uniknięcia w pracy tego typu.

[12] Warto przypomnieć, że Speyer jest autorem dwu prac, które mogą zainteresować historyków książki: *Bücherfunde in der Glaubenswerbung der Antike. Mit einem Ausblick auf Mittelalter und Neuzeit*, Göttingen 1970 (Hypomnemata, XXIV) oraz *Büchervernichtung und Zensur des Geistes bei Heiden, Juden und Christen*, Stuttgart 1981 (Bibliothek des Buchwesens, VII) — zob. moją recenzję w: Eos LXXV 1987, s. 190 – 196.

dla oficjalnych dokumentów i listów (77 tekstów). Szczególnie częste są listy słów (42 teksty), z tego 11 dwujęzycznych. Z wyjątkiem pewnej listy (nubijska) tym drugim językiem jest ciągle greka. Łacinę spotykamy jedynie w „rozmówkach" grecko-koptyjsko-łacińskich. Rzadkie są natomiast dyktanda, gdyż Koptowie — w przeciwieństwie do Greków — nie mieli żadnego własnego, dziś nam znanego, „klasycznego" tekstu (np. Homer — J.P.P.) do takich ćwiczeń. Koptyjski system edukacji różni od greckiego także spora liczba tekstów (35) o treści religijnej (s. 16). Materiałami, na których pisano, były: papirus, pergamin, papier, wapień, kamień, krzemień, ostraka, tabliczki drewniane i woskowe oraz ściany. Wśród ogłoszonych tekstów jest osiem „zeszytów", z których największy ma osiem stron (s. 16).

Brak ćwiczeń formuł datacyjnych uniemożliwia precyzyjniejsze datowanie tekstów. Niepewność ręki piszących nie pozwala rozstrzygać tego problemu na podstawie analizy formy liter. Zdaniem wydawców publikowane źródła pochodzą z okresu IV – XII wieku. Wydanie wyposażono w pełny aparat naukowy, z obszernymi indeksami i przekładem na język niemiecki. Zamieszczono również fotografie prawie wszystkich tekstów, aby umożliwić kontrolę ich odczytów i korektę datacji.

Ogłoszone 332 teksty zainteresują z pewnością nie tylko historyków antycznego i średniowiecznego szkolnictwa, ale także tych bizantynistów i koptologów, którzy zajmują się dziejami gospodarki, administracji i ogólniej pojętej kultury.

Jan Prostko-Prostyński (Poznań – Rzym)

C O M M E N T A R I I

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

PROFESOR DR STEFAN PARNICKI-PUDEŁKO
(10 VII 1914 – 16 IV 1994)

Po długiej i ciężkiej chorobie odszedł od nas Profesor Stefan Parnicki-Pudełko, długoletni kierownik Zakładu Historii Starożytnej Uniwersytetu im. Adama Mickiewicza w Poznaniu, współinicjator i współorganizator, wieloletni uczestnik i kierownik badań archeologicznych w Novae (Bułgaria). Wielki humanista i badacz kultury antycznej.

Urodził się 10 lipca 1914 roku w miejscowości Majdan Stary na Lubelszczyźnie. Gimnazjum humanistyczne ukończył w Krasnymstawie, studia wyższe w zakresie archeologii i filologii klasycznej odbył we Lwowie, dokończył je już po wojnie na Katolickim Uniwersytecie Lubelskim. Początkowo pracował na Uniwersytecie Wrocławskim, w Katedrze Archeologii Klasycznej, następnie podjął pracę w Warszawie (dojeżdżając z Wrocławia) w ówczesnym Instytucie Historii Kultury Materialnej PAN (Zakład Archeologii Antycznej). Od roku 1958 związał się z Uniwersytetem w Poznaniu, gdzie objął kierownictwo Katedry Archeologii Śródziemnomorskiej, a następnie, w r. 1970, Zakładu Historii Starożytnej. Na stałe przeprowadził się do Poznania w r. 1962 i mieszkał tu do roku 1991. Ostatnie lata życia spędził we Wrocławiu.

Był wybitnym znawcą architektury antycznej, sztuki starożytnej, znakomitym badaczem terenowym, świetnym organizatorem. Znalazło to wyraz w jego wielorakiej aktywności. Budownictwu antycznemu poświęcił kilka gruntownych prac, uznanych dzisiaj za klasyczne. Zaliczyć do nich należy: *Agora. Geneza i rozwój rynku greckiego*, Warszawa-Wrocław 1957; *Budownictwo starożytnej Grecji w okresach od archaicznego do rzymskiego*, Wrocław-Warszawa-Kraków 1962; *Architektura starożytnej Grecji*, Warszawa 1975 oraz szereg artykułów. Napisał też znakomitą książkę popularyzującą sport starożytny pt. *Olimpia i olimpiady*, Poznań 1964. Podjęcie wykopalisk w Novae (dzisiaj Swisztow w Bułgarii, nad Dunajem) skupiło Jego uwagę i wysiłek organizacyjny na tym przedsięwzięciu. Do roku 1969 partycypował w badaniach archeologicznych w ramach ekspedycji Uniwersytetu Warszawskiego, jako zastępca jej kierownika, prof. dra Kazimierza Majewskiego. W roku 1970 uruchomił samodzielną ekspedycję Uniwersytetu im. Adama Mickiewicza w Poznaniu, pracującą w Novae do dzisiaj. Niemalże do końca brał udział w wykopaliskach, interesował się postępem prac, przygotowywał materiały do druku. W 1990 roku opublikował monografię, efekt długoletnich badań, o systemie fortyfikacyjnym Novae w jego zachodnim sektorze (*The Fortifications in the Western Sector of Novae*, Poznań 1990). Tuż przed śmiercią przygotował do druku opracowanie o bazylice biskupiej z Novae. Pracował nad książką pt. *Architektura starożytnego Rzymu*. Za zasługi dla miasta Swisztowa, obok innych wyróżnień, otrzymał tytuł jego honorowego obywatela (w 1984 r.). Należał do kolegium redakcyjnego rocznika „Archeologia" i wychodzącego w Poznaniu periodyku „Balcanica Posnaniensia". Na kanwie badań wykopaliskowych w Novae utworzył cykliczne wydawnictwo pn. „Novae — Sektor Zachodni". Przez wiele lat był członkiem Komitetu Nauk o Kulturze Antycznej PAN, należał do Polskiego Towarzystwa Filologicznego, Polskiego Towarzystwa Historycznego, był członkiem i aktywnym działaczem Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk i Oddziału Poznańskiego Polskiej Akademii Nauk.

Na płaszczyźnie międzynarodowej współpracował przez wiele lat z Bułgarską Akademią Nauk (Instytut Archeologii), z Römisch-Germanische Kommission we Frankfurcie nad Menem i z Institute for Advanced Studies w USA.

Był człowiekiem wielkiego charakteru, uczciwości i pracowitości. Życzliwy dla otoczenia, wyro-

zumiały dla swych współpracowników i studentów, cieszył się powszechnym szacunkiem i niekłamaną sympatią.

Pożegnaliśmy Profesora na wrocławskim cmentarzu 21 kwietnia 1994 roku. W *dies natalis Urbis Romae*. Symbolicznie zamknęło się koło Jego życia: poświęcił je Rzymowi, z Urbs Aeterana się teraz połączył.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

PROF. DR HAB. TADEUSZ ŁOPOSZKO
(1929 – 1994)

W dniu 3 sierpnia 1994 roku zmarł prof. dr hab. Tadeusz Łoposzko, Kierownik Zakładu Historii Starożytnej Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej w Lublinie, wybitny znawca historii starożytnej i kultury antycznej.

Tadeusz Łoposzko urodził się 15 czerwca 1929 roku w miasteczku Jałówka, w powiecie wołkowyskim. Jego rodzice byli nauczycielami w polskiej szkole powszechnej, do której uczęszczał do 1939 roku. Po przyłączeniu tych terenów do ZSRR uczył się w szkole białoruskiej, a następnie rosyjskiej. W 1946 roku, w ramach repatriacji, przeniósł się z rodzicami do Gdyni, gdzie w 1949 roku ukończył Państwowe Gimnazjum i Liceum. W latach 1949 – 1954 studiował historię na Uniwersytecie Warszawskim, wykazując szczególne zainteresowanie problematyką historii starożytnego Rzymu. W 1954 roku uzyskał stopień magistra, pisząc na seminarium prof. dr hab. Izy Bieżuńskiej-Małowist pracę pt. *Polityka Marka Porcjusza Katona Młodszego*.

W czerwcu 1954 roku przeniósł się do Lublina, podejmując pracę jako asystent w Katedrze Historii Starożytnej UMCS, z którą związał się odtąd na stałe. W 1961 roku obronił na Uniwersytecie Warszawskim pracę doktorską pt. *Plebs miejski w Rzymie w okresie schyłku republiki*, napisaną pod kierunkiem prof. dr hab. Izy Bieżuńskiej-Małowist. W 1973 roku habilitował się na podstawie rozprawy pt. *Podstawy społeczne ruchu Publiusza Klodiusza*. W 1982 roku otrzymał tytuł profesora nadzwyczajnego, a w 1989 roku profesora zwyczajnego.

Prof. dr hab. Tadeusz Łoposzko był znanym, nie tylko w Polsce, lecz także na skalę międzynarodową, specjalistą w dziedzinie badań nad społeczeństwem starożytnego Rzymu w okresie republiki. Interesował go zwłaszcza plebs miejski, któremu poświęcił wiele swoich studiów: m. in.: *Średniozamożne warstwy społeczeństwa rzymskiego w dobie upadku republiki*, „Annales UMCS", Sectio F, vol. 14, 1959, s. 53 – 99; *Pozycja społeczna tribuni aerarii*, „Annales UMCS", Sectio F, vol. 18, 1963, s. 33-52 (= *Die gesellschaftliche Stellung der Tribuni aerarii*, „Vichiana" (Napoli), vol. 6, 1977, s. 204 – 217); *Plebs rzymski na przełomie naszej ery*, „Balcanica Posnaniensia", vol. 3, 1984, s. 145 – 155.

Szczególną uwagę poświęcał Profesor zagadnieniom ruchów społecznych w Rzymie w okresie późnej republiki. Intrygowała go przede wszystkim postać Publiusza Klodiusza, człowieka niezwykle kontrowersyjnego, który, wywodząc się z jednego z najbogatszych rodów patrycjuszowskich, przeszedł drogą adopcji do plebsu, by stanąć następnie na jego czele przeciwko senatowi i arystokracji. Rezultatem badań T. Łoposzki nad ruchem P. Klodiusza stały się dwie monografie: *Trybunat Publiusza Klodiusza w świetle źródeł i historiografii*, Warszawa 1974 i *Mouvements sociaux à Rome dans les années 57 – 52 av. J. - C.*, Lublin 1980 oraz liczne artykuły zamieszczane w czasopismach polskich i zagranicznych: m. in.: *Die Bestechung der Richter im Prozess von Klodius im Jahre 61 v. u. Z.*, "Athenaeum", vol. 56, fasc. 3/4, 1978, s. 288 – 303; *La famine à Rome en 57 avant J. -C.*, "Quaderni di storia", vol. 10, 1979, s. 101 – 121; *Clodio e gli schiavi*, „Acta classica Universitatis Scientiarum Debrecenensis", vol. 21, 1985, s. 43 – 72. Autor wystąpił z krytyką poglądów wcześniejszych badaczy, którzy uważali Klodiusza za człowieka związanego z Cezarem bądź Krassusem. Trybun ludowy z 58 roku p.n.e. realizował, zdaniem T. Łoposzki, własną politykę, mającą na celu podważenie władzy senatu.

Wystąpieniom plebsu w Rzymie w okresie późnej republiki poświęcił prof. dr hab. T. Łoposzko skrypt pt. *Ruchy plebejskie w Rzymie (od Grakchów do Cezara)*, Lublin 1982. Podsumowaniem badań nad problematyką społeczną w starożytnym Rzymie stały się dwa obowiązujące w Polsce podręczniki: *Historia społeczna republikańskiego Rzymu*, Warszawa 1987 oraz *Zarys dziejów społecznych cesarstwa rzymskiego*, Lublin 1989.

Drugim nurtem zainteresowań Profesora były dzieje żeglugi i wojen morskich w starożytności. Oprócz osiągnięć naukowych miał też T. Łoposzko olbrzymie zasługi w popularyzacji tej mało znanej w Polsce problematyki. Na szczególną uwagę zasługują tu dwie książki, wydane w popularnej serii „Historia morska": *Tajemnice starożytnej żeglugi*, Gdańsk 1977 oraz *Starożytne bitwy morskie*, Gdańsk 1992. Obie pozycje cieszyły się olbrzymią popularnością wśród szerokich rzesz czytelników, a *Bitwy morskie* znalazły się nawet na liście „Polityki" w dziesiątce największych bestsellerów. Ich kontynuacją były następne prace: *Katastrofy antycznych flot wojennych*, Lublin 1993 oraz opublikowana już pośmiertnie w Wydawnictwie UMCS książka: *Starożytni piraci Morza Śródziemnego*, Lublin 1995. Także dwie kolejne książki popularnonaukowe zostały złożone w wydawnictwach: *Starożytne szlaki cyny i bursztynu* oraz *Thera. Największy kataklizm w dziejach ludzkości.*

Był też T. Łoposzko popularyzatorem wielu zagadnień z dziedziny starożytnej geografii oraz obyczajów starożytnego Rzymu, zamieszczanych na łamach „Meandra" i „Mówią wieki".

Profesor Tadeusz Łoposzko był znakomitym dydaktykiem, niezwykle cenionym i lubianym przez studentów wykładowcą i wychowawcą młodzieży. Był autorem i współautorem *Przewodnika metodycznego z historii starożytnej dla studentów I roku historii*. Pod jego kierunkiem powstały 3 prace doktorskie oraz kilkadziesiąt prac magisterskich. Uczestniczył jako recenzent w licznych przewodach doktorskich i habilitacyjnych.

Pełnił wiele funkcji na Uniwersytecie Marii Curie-Skłodowskiej: w latach 1975 – 1981 był dziekanem Wydziału Humanistycznego, w latach 1982 – 1984 prorektorem, w latach 1987 – 1991 dyrektorem Instytutu Historii. W uznaniu zasług naukowych i dydaktycznych był wielokrotnie nagradzany odznaczeniami państwowymi (m. in. Krzyżem Kawalerskim Orderu Odrodzenia Polski, Złotym Krzyżem Zasługi, Medalem Komisji Edukacji Narodowej) oraz nagrodami Ministra Edukacji Narodowej. Był członkiem Komitetu Nauk o Kulturze Antycznej Polskiej Akademii Nauk, Polskiego Towarzystwa Historycznego, Lubelskiego Towarzystwa Naukowego.

Był jednak Profesor Łoposzko przede wszystkim wspaniałym człowiekiem. Jego serdeczność, uczciwość, wrażliwość i uczynność zjednywały mu sympatię i szacunek. W znakomity sposób łączył swoją wiedzę i autorytet z życzliwością i otwartością na dyskusję.

Takim pozostanie w naszej pamięci.

Henryk Kowalski (Lublin)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

„Morze w kulturze starożytnych Greków i Rzymian" (Turawa, 20 – 23 IV 1994)

W dniach od 20 do 23 kwietnia 1994 r. w Turawie koło Opola odbyła się sesja naukowa na temat „Morze w kulturze starożnych Greków i Rzymian". Organizatorami sesji byli: Koło Opolskie Polskiego Towarzystwa Filologicznego oraz Zakład Historii Starożytnej Wyższej Szkoły Pedagogicznej w Opolu przy współudziale Centrum Dziedzictwa Kulturowego Górnego Śląska.

W sesji uczestniczyli przedstawiciele prawie wszystkich ośrodków akademickich w kraju zajmujący się tematyką morską w zakresie filologii klasycznej, historii starożytnej, archeologii i historii sztuki śródziemnomorskiej.

Ogółem wygłoszono 27 referatów i 11 komunikatów. Słuchacze przekonali się, ile różnorakich tematów dostarcza morze: motywy piękna przyrody, mitologiczne, niestrudzonej walki z żywiołem, uroków żeglugi, grozy bitew morskich oraz sztuki nawigacji.

Godne podkreślenia jest, że obok znanych badaczy kultury antycznej w sesji wzięło udział wielu młodych i ambitnych autorów, którzy przedstawili oryginalne wyniki swoich prac w tej dziedzinie.

Pierwszego dnia obrad sesji przedpołudniowej przewodniczył prof. dr hab E. Konik. Z referatami wystąpili m.in. H. Wałkówska przedstawiając: „Morskie wyprawy do Indii w świetle relacji greckich"; J. Łanowski opowiadał o „Córkach Nereusa", a K. Głombiowski analizował „Ksenofonta drogę od morza do morza".

Obrady popołudniowe zdominowała liryka morska. J. Danielewicz przedstawił „Kolory morza w liryce greckiej", A. Szastyńska-Siemion omówiła „Morze w poezji Pindara", a J. Ławińska-Tyszkowska „Bóstwa morskie w Antologii Palatyńskiej". Pierwszy dzień obrad zakończył referat J. Rostropowicz: „Nad Aratosem. Los człowieka żywotem żeglarza".

Drugi dzień obrad, do południa, obfitował w rozważania historyków starożytnych, którzy mówili o flocie i sztuce nawigacji. T. Łoposzko przedstawił referat: "Corvus w rzymskiej flocie wojennej", J. Jundziłł: "Okręty w sztuce rzymskiej".

Po południu ponownie do głosu doszli filologowie, omawiając motywy morskie w liryce antycznej. H. Szelest przedstawiła „Morze w *Farsaliach* Lukana", a M. Cytowska — „Motyw żeglugi w późnej poezji łacińskiej". Tematem wystąpienia M. Brożka była „Synonimiczność określeń morza w poezji łacińskiej".

Kilka referatów odnosiło się do Śląska: J. Budzyński omówił „Motyw morza w twórczości łacińskich humanistów na Śląsku od XVI do XVII w.", K. P. Pszczyński przedstawił „Reminiscencje Morza Śródziemnego w sztuce Górnego Śląska".

Trzeci dzień był niezwykle bogaty zarówno w referaty historyków, jak też i filologów. E. Konik zaprezentował „Drogi Rzymian znad Adriatyku do Bałtyku", a W. Kaczanowicz omówił „Classis Britannica". Gość z Bochum (RFN), R. Pankiewicz przedstawił „Sardyńskie modele statków z brązu w kolekcji Elii Borowskiego. Przyczynek do dziejów żeglugi i handlu w IX – VI w. p.n.e.". Ten dzień zamknęły wystąpienia przedstawicieli gospodarzy: B. Wołowik mówiła o „Nazwach przejść wodno-lądowych", a G. Wcisło o „Pirackiej działalności Etrusków po upadku ich potęgi politycznej".

Całość wystąpień zamknęła dyskusja. Wszystkie referaty i komunikaty, wymienione i nie wymienione w tym sprawozdaniu, zostaną opublikowane w osobnym tomie dzięki staraniom gospodarzy sesji.

Podsumowania konferencji dokonała A. Szastyńska-Siemion, dziękując za jej zorganizowanie, a J. Rostropowicz, przewodnicząca koła PTF w Opolu, zamknęła całość obrad.

Sesji towarzyszyło zainteresowanie Opolskiego Radia, które na bieżąco relacjonowało jej przebieg i przeprowadziło szereg wywiadów z prelegentami.

Irena Kosiorowska-Majka (Opole)

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

LXXXIX SPRAWOZDANIE
z działalności
POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO
za okres od 24 IX 1992 do 23 IX 1993

(Opracowała Iwona Żółtowska)

A

1. LXXXIX Walne Zgromadzenie Polskiego Towarzystwa Filologicznego w Lublinie w dniach 24–26 września 1993 r.

Obrady rozpoczęły się o godzinie 9.30. Uczestników Walnego Zgromadzenia PTF powitał Prezes Koła Lubelskiego, prof. dr H. Podbielski, który podkreślił, że po raz piąty zjazd odbywa się w Lub-

linie. Następnie głos zabrał prof. dr J. Axer, Prezes PTF, który dokonał oficjalnego otwarcia Walnego Zgromadzenia. Uczestnicy i goście Zjazdu uczcili chwilą ciszy pamięć zmarłych członków Towarzystwa.

Przedpołudniowej sesji naukowej przewodniczył prof. dr J. Łanowski. Wygłoszono następujące referaty: prof. dr H. Myśliwiec *Retoryka a tekstologia*; prof. dr M. Kaczmarkowski *Retoryka starożytna — możliwa podstawa nauk humanistycznych*; prof. dr H. Podbielski *Starożytna retoryka grecka w oczach współczesnych uczonych*. W łącznej dyskusji nad referatami udział wzięli: prof. dr J. Starnawski, prof. dr M. Brożek, prof. dr J. Axer, prof. dr I. Lewandowski, prof. dr S. Stabryła, prof. A. Dubiel, mgr L. Bobiatyński. Omówiono pokrótce różne kryteria oceny tekstu, kwestię odmiennej percepcji utworu przez słuchacza i czytelnika, znaczenie retoryki dla historiografii. Wskazano potrzebę nowoczesnej syntezy prac dotyczących historii retoryki.

Na zakończenie sesji prof. dr J. Łanowski odczytał depeszę, którą przesłał uczestnikom zjazdu prof. dr W. Steffen.

Po przerwie rozpoczęła się druga część sesji naukowej. Referaty wygłosili: prof. dr A. Szastyńska-Siemion *Liryka grecka w pismach retorycznych (na przykładzie Safony)*; ks. prof. dr R. Popowski *Retoryka w późnoantycznych opisach dzieł sztuki*. W dyskusji nad referatami głos zabrali: prof. dr M. Brożek i prof. dr J. Łanowski, którzy omówili zasady cytowania w tekstach starożytnych, funkcję cytatów, a także zwrócili uwagę na powszechność i swoistość opisów dzieł sztuki.

Tego samego dnia odbył się także wieczór autorski prof. M. Brożka, który recytował wiersze łacińskie i polskie.

Drugi dzień obrad rozpoczął komunikat prof. dr J. Axera dotyczący International Society for History of Rhetoric. Następnie rozpoczęła się sesja administracyjna, której przewodniczył Prezes Towarzystwa. Po złożeniu sprawozdania przez sekretarza i skarbnika PTF odczytane zostało sprawozdanie redakcji „Eos". Redakcja działała w składzie: prof. dr S. Dworacki, prof. dr L. Mrozewicz. W okresie sprawozdawczym przygotowano do druku oba zeszyty tomu LXXX oraz zgromadzono wiele materiałów do zeszytu pierwszego tomu LXXXI. Wszystko wskazuje na to, że wielomiesięczne poszukiwania taniego i na wysokim poziomie wykonanego składu zostały uwieńczone powodzeniem. Nakład drukowanego obecnie zeszytu oraz kolejnych woluminów stanie się własnością PTF. Uzyskane środki będą mogły posłużyć jako pomoc finansowa przy niezbędnej reformie redagowania „Eos". Sprawozdanie Komisji Rewizyjnej odczytał prof. dr H. Podbielski. Komisja Rewizyjna dokonała wyrywkowej kontroli ksiąg finansowych. Stwierdzono zgodność zapisów księgowych z dokumentami finansowymi oraz zgodność sprawozdania finansowego z zapisami w Księdze Głównej. Wyrażono uznanie pani J. Małeckiej za mądre i celowe gospodarowanie finansami Towarzystwa. Sekretarze kół odczytali sprawozdania. Następnie uczestnicy Walnego Zgromadzenia rozpoczęli dyskusję. Głos zabrali: prof. dr J. Starnawski, prof. dr M. Brożek, prof. dr M. Szarmach, prof. dr K. Korus, mgr L. Bobiatyński. Zwrócono uwagę na ciekawą tematykę odczytów w kołach terenowych, podkreślono możliwość powołania kół w Szczecinie i Kielcach. Wskazano na ofiarność i bezinteresowność nauczycieli przygotowujących uczniów do udziału w Olimpiadzie.

Kolejny punkt programu dotyczył zmian personalnych w Zarządzie głównym. Mgr I. Kotańska zrezygnowała z funkcji skarbnika PTF. Na to stanowisko wybrany został jednomyślnie mgr M. Grzesiowski, który podjął się również kierowania kancelarią PTF.

Przewodniczącą Komisji Nagród i Wyróżnień poinformował, że nagroda im. Kazimierza Kumanieckiego została przyznana mgr Agnieszce Korus z Koła Krakowskiego za całokształt działalności dydaktycznej i popularyzacyjnej.

Na wniosek Koła Wrocławskiego nadano członkostwo honorowe dr P. Gruszce z Gdańska.

Po południu odbyła się sesja dydaktyczna. Przewodniczył prof. dr S. Stabryła, który przedstawił informację dotyczącą współpracy PTF z Ministerstwem Edukacji Narodowej. Następnie odbyła się dyskusja poświęcona głównie pracom nad minimum programowym, współpracy z Biurem do Spraw Reformy MEN, nauczaniu łaciny w seminariach duchownych oraz programom klas autorskich. Głos zabrali: prof. dr I. Lewandowski, mgr M. Wikarjakowa, mgr M. Grzesiowski, dr J. Styka, prof. dr H. Myśliwiec, prof. dr H. Wójtowicz, mgr D. Zazulowa, mgr M. Wujtewicz, prof. dr K. Korus.

Trzeciego dnia obrad miała miejsce sesja komunikatów. Wygłosili je: dr K. Tuszyńska-Maciejewska *Dialog „Meneksenos" jako platońska próbka retoryczna*; mgr A. Stefańczyk *Teoretyczne zało-*

żenia retoryki Arystotelesa: dr K. Nawotka *Komputerowy projekt graficzny fundacji Packarda*. W dyskusji udział wzięli: prof. dr H. Podbielski, dr M. Szymański, prof. dr J. Danielewicz.

W imieniu uczestników Zjazdu prof. dr J. Danielewicz podziękował organizatorom za gościnność. Poinformowano, że jubileuszowe Walne Zgromadzenie odbędzie się w Krakowie.

2. Działalność Zarządu Głównego od 24 IX 1992 do 23 IX 1993 r.

Honorowym prezesem PTF jest nestor polskiej filologii klasycznej, prof. dr Wiktor Steffen. Funkcje w Zarządzie Głównym PTF pełnili: prezes PTF — prof. dr Jerzy Axer, wiceprezesi — dr Jerzy Łanowski, prof. dr Henryk Podbielski, prof. dr Stanisław Stabryła, skarbnik — mgr Inga Kotańska, sekretarz — mgr Iwona Żółtowska, wspomagana przez dr Barbarę Milewską-Waźbińską, redaktor „Eos" — prof. dr Sylwester Dworacki, ekspert prawny — mgr Stefan Karolak, członkowie Zarządu — prof. dr Izabela Bieżuńska-Małowist, prof. dr Oktawiusz Jurewicz, prof. dr Kazimierz Korus, dr Barbara Milewska-Waźbińska. mgr Maria Wikarjakowa. Kancelarię PTF prowadziła pani Iwona Sęk. Finansami Towarzystwa zajmowała się pani Jadwiga Małecka.

W okresie sprawozdawczym Zarząd Główny zebrał się trzykrotnie; posiedzenia odbyły się 10 listopada 1992, 8 marca i 14 czerwca 1993 r. Uczestniczyli w nich również dyrektorzy instytutów filologii klasycznej i przedstawiciele Kół zainteresowani dydaktyką.

Zarząd Główny uzyskał w Sądzie Wojewódzkim w Warszawie decyzję o zatwierdzeniu i wpisaniu do rejestru nowego statutu PTF, przyjętego w ostatecznej wersji podczas ubiegłorocznego Walnego Zgromadzenia w Warszawie. Statut obowiązujący członków Towarzystwa „w sumieniu" stał się zatem dokumentem urzędowym.

Zarząd Główny przywiązywał szczególną wagę do spraw dydaktyki szkolnej i akademickiej. Przygotowane z inicjatywy PTF minima programowe zostały zaakceptowane przez Biuro do Spraw Reformy MEN i życzliwie przyjęte w środowisku nauczycieli przedmiotów humanistycznych. Wielka w tym zasługa zespołów nauczycielskich z Krakowa i Warszawy pracujących nad minimami oraz wszystkich członków Towarzystwa, którzy nie szczędzili rad i życzliwej krytyki. Dalsze losy języków klasycznych w szkole polskiej zależą od perspektyw oraz kondycji narodowej edukacji, ale nasz głos został usłyszany i uwzględniony. Z uwagi na różnice programowe i organizacyjne, które wprowadza reforma, dotyczące zarówno nauczania łaciny jak i kultury antycznej, ZG PTF z wielkim zainteresowaniem uczestniczy w dyskusjach nad zmianą programu studiów filologii klasycznej. Ma to istotne znaczenie dla szkolnictwa średniego. PTF przyjął rolę współgwaranta planu zmian programów nauczania przedmiotów humanistycznych w tej części, która dotyczy antyku i jego recepcji. W Ministerstwie Edukacji Narodowej negocjacje w tej sprawie prowadzone są regularnie przez prof. Stanisława Stabryłę i prof. Jerzego Axera.

Zarząd Główny podejmował starania mające na celu uzyskanie funduszów na działalność PTF. W zmienionych warunkach, w których PAN ze względu na ograniczenia prawne nie finansuje pracy towarzystw naukowych, na Zarządzie Głównym ciąży odpowiedzialność za uzyskanie środków na całokształt działalności. Zarząd Główny opracował plan reformy organizacyjnej, niezbędnej do sprawnego funkcjonowania PTF w nowych warunkach.

W ścisłej współpracy z redakcją „Eos" opracowano projekt przejęcia całości prac wydawniczych przez Towarzystwo.

Zarząd Główny zabiegał o podtrzymywanie kontaktów z zagranicznymi stowarzyszeniami starożytników przede wszystkim z FIEC. Nawiązano kontakt ze stowarzyszeniem EUROCLASSICA i przygotowano projekt wstąpienia PTF do tej organizacji zajmującej się przede wszystkim promowaniem łaciny w szkolnictwie średnim.

3. Sprawozdanie finansowe

Saldo początkowe:

kasa		1 592 300
konto bankowe		77 784 600
	Razem zł	79 376 900

Wpływy:		
odsetki bankowe		24 147 300
dotacja MEN		26 000 000
dotacja PAN		49 170 000
dotacja KBN		320 000 000
dar Fundacji		10 000 000
wpłaty inne		11 330 500
	Razem zł	440 647 800
Ogółem fundusz obrotowy (1 X 92 – 31 IX 93)		520 024 700
Wydatki:		
prace zlecone brutto		49 722 300
opłaty bankowe i pocztowe		2 516 100
materiały biurowe i znaczki		3 600 100
delegacje na Z.Gł.		14 435 400
Zjazd w Warszawie: ogółem		104 417 300
noclegi		19 540 000
wyżywienie		18 221 200
wydawnictwo		30 000 000
honoraria i prace zlecone		27 625 000
zakup materiałów, ksero, inne		9 031 100
wydawnictwo „Eos"		105 483 100
książki dla LO im. M. Reja w Warszawie		9 902 500
korekta wyd. prof. M. Plezi		1 500 000
	Razem zł	291 576 800
Pozostało:		
kasa		16 262 900
konto bankowe		2 985 000
lokaty — bank		209 200 000
	Razem zł	288 447 900

B

SPRAWOZDANIA KÓŁ PTF

1. Sprawozdanie Koła Gdańskiego

Koło liczy 31 członków. Zarząd działał w następującym składzie: przew. — prof. dr S. Zabłocki, zast. przew. dr Z. Głombiowska, sekr. — mgr M. Kondratowicz, skarbn. — mgr E. Roguszczak. Dnia 28 VI 1993 r. Walne Zebranie wyborcze udzieliło absolutorium dotychczasowemu Zarządowi Koła i powołało nowy Zarząd w składzie: przew. — dr E. Marciniak, zast. przew. mgr E. Roguszczak, sekr. — mgr A. Ryś, skarbn. — mgr S. Belina, czł. Zarz. — mgr H. Bednarczyk-Szulc, mgr J. Czyżma, mgr J. Opolski; Komisja Rewizyjna — mgr B. Bruska, mgr F. Wujtewicz, mgr M. Wujtewicz.

W okresie sprawozdawczym odbyły się cztery zebrania:

1. Mgr A. Ryś: *Sprawozdanie z LXXXVIII Walnego Zgromadzenia w Warszawie.*
2. Dr P. Gruszka: *Echa panegiryku Pliniusza w „Żywocie człowieka poczciwego" Mikołaja Reja.*
3. Prof. dr Z. Głombiowska: *Safona o pięknie.*
4. *Zebranie sprawozdawczo-wyborcze.*

Przedmiotem szczególnej troski Zarządu była trudna sytuacja języków klasycznych w szkołach gdańskich. Zebrane przez członków Koła fundusze przeznaczono na zakup książek i pomocy naukowych do gabinetu języka łacińskiego III LO w Gdańsku-Wrzeszczu. Zorganizowano cykl wykładów o kulturze antycznej dla młodzieży ze szkół gdańskich i sopockich. W dniach 19 i 20 V Koło Gdańskie

wespół z Zakładem Filologii Klasycznej i Neolatynistyki zorganizowało sesję naukową z okazji dwutysięcznej rocznicy śmierci Horacego. Uczestniczyli w niej goście z Poznania, Łodzi, Opola i Katowic oraz pracownicy i studenci Uniwersytetu Gdańskiego.

2. Sprawozdanie Koła Katowickiego

Koło liczy 33 członków. Skład Zarządu: przew. — dr W. Kaczanowicz, zast. przew. — mgr M. Małeszczyk-Zysko, mgr H. Morawcowa, skarbn. — mgr H. Zemanek, sekr. — mgr S. Sobczak, czł. Zarz. — mgr J. Wolsza, mgr R. Mikołajczyk. Dnia 13 V 1993 r. został wybrany nowy zarząd w następującym składzie: przew. — dr W. Kaczanowicz, zast. przew. — mgr M. Małeszczyk-Zysko, skarbn. — mgr J. Wolsza, sekr. — mgr S. Sobczak, czł. Zarz. — mgr E. Błyskal, mgr E. Januszewska, mgr H. Zemanek, mgr B. Żak; Komisja Rewizyjna: mgr M. Drobiazgiewicz, mgr A. Kołodziej, mgr. K. Stieffel.

Członkowie Koła i zaproszeni goście (studenci, uczniowie) uczestniczyli w pięciu zebraniach, na których wygłoszono następujące referaty:

1. *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia w Warszawie.*
2. Dr J. Ślusarczyk: *Śródziemnomorska archeologia podwodna.*
3. Prof. dr M. Salamon: *Pampropiusz z Panopolis — pisarz, uczony, polityk, poganin 440 – 484 r.*
4. Mgr T. Drozdowski: *Marynarze rzymskiej floty wojennej okresu wczesnego cesarstwa.*
5. Dr A. Trojnar: *Działalność literacka Tytusa Pomponiusza Attyka na tle kultury późnorepublikańskiego Rzymu.*

Odbywały się również zebrania Zarządu, na których omawiano bieżące sprawy Koła. Członkowie Koła prowadzili działalność popularyzującą wiedzę o starożytności oraz przygotowali młodzież do udziału w Olimpiadzie łacińskiej.

3. Sprawozdanie Koła Krakowskiego

Koło liczy 75 członków. W okresie sprawozdawczym Zarząd pracował w następującym składzie: przew. — prof. dr K. Korus, zast. przew. — prof. dr R. Turasiewicz, skarbn. — mgr E. Prokop. sekr. — dr J. Styka, czł. Zarz. — mgr T. Opioła, dr E. Polaszek, mgr M. Szerszeń; Komisja Rewizyjna: dr M. Bednarski, dr K. Woś, mgr W. Hajda.

Odbyło się pięć posiedzeń naukowych Koła. Wygłoszono następujące referaty:

1. Prof. dr H. Montgomery (Oslo): *The Greek Historians of Alexander the Great as Literature.*
2. Prof. dr K. Weyssenhoff-Brożkowa: *Pogadanki o łacinie średniowiecznej (cz. II).*
3. Prof. dr M. Brożek: *Uwagi nad tłumaczeniem Stacjusza.*
4. Ks. dr W. Rakoczy: *Qumran — historia i znaczenie odkryć.*
5. Mgr H. Wolanin: *Etymologia w kulturze umysłowej Grecji od Homera do Platona.*

W dniu 20 IV 1993 Koła Krakowskie wspólnie z Oddziałem Krakowskim Polskiego Towarzystwa Historycznego zorganizowało uroczystą sesję poświęconą 2000-leciu śmierci Horacego. Członkowie Koła prowadzili działalność popularyzacyjną oraz uczestniczyli w pracach Olimpiady Języka Łacińskiego.

4. Sprawozdanie Koła Lubelskiego

Koło liczy 37 członków. Zarząd Koła stanowili: przew. — prof. dr H. Podbielski, zast. przew. — ks. prof. R. Popowski, sekr. — mgr H. Błazińska, dr A. Budzisz, skarbn. — mgr M. Jędrych, czł. Zarz. — dr K. Narecki, mgr J. Łopatyński; Komisja Rewizyjna: przew. — ks. doc. A. Eckmann, czł. — mgr K. Frąk, mgr M. Kosiarska. Po założeniu rezygnacji przez mgr H. Błazińską na sekretarza powołano mgr R. Sawę.

Na zebraniu wygłoszone zostały następujące referaty:

1. Ks. prof. dr A. Eckmann: *Humanitas w pismach św. Augustyna.*
2. Prof. dr H. Podbielski: *Antyczne biografie Arystotelesa.*
3. Prof. J. M. Bremer (Amsterdam): *The Amazons — Legens and Reality.*

4. Ks. prof. dr H. Wójtowicz: *Problem Dolonei.*

23 IX 1993 odbyła się sesja naukowa *Sacrum w literaturze antycznej* zorganizowana przez Sekcję Filologii Klasycznej KUL oraz Koła Lubelskiego PTF.

Koło sprawowało również patronat nad Olimpiadą Łacińską w makroregionie.

5. Sprawozdanie Koła Łódzkiego

Koło Łódzkie liczy 63 członków. Zarząd pracował w następującym składzie: przew. — dr J. Macjon, zast. przew. — prof. dr I. R. Danka, sekr. — dr H. Kobus-Zalewska, mgr K. T. Witczak, skarbn. — mgr A. Pawlak, czł. Zarz. — dr J. Czerwińska, mgr I. Kaczor, mgr J. Rybowska.

W okresie sprawozdawczym odbyło się dziesięć zebrań, na których wygłoszono referaty:

1. Prof. dr Michel Casevitz: *Diodore de Sicilie. Source irremplaçable de historie.*
2. Prof. dr Michel Casevitz: *Problemes de philologie homerique.*
3. Dr J. Macjon: *Z badań nad homeryzmami „Potopu".*
4. Mgr K. T. Witczak: *Elegik rzymski Serwiusz Sulpicjusz — znany czy nieznany?*
5. Dr D. Jędrzejczak: *Rola bogów w „Cyropedii" Ksenofonta.*
6. Dr D. Jędrzejczak: *Istota pobożności w „Cyropedii" Ksenofonta.*
7. Dr Z. Danek: *Co się przyśniło Sokratesowi?*
8. Dr H. Kobus-Zalewska: *Mityczna metaforyka w epigramach „Antologii Palatyńskiej".*
9. Dr M. Wiechowa: *Mit o Cefalu i Prokrydzie z „Metamorfoz" Owidiusza w interpretacji J. A. Morsztyna.*
10. Prof. dr A. Komornicka: *Z wędrówek frazeologicznych: Septuaginta. Vulgata.*

Odbyło się także osiem zebrań Sekcji Indoeuropejskiej, podczas których prowadzono lekcje rekonstruowanego języka indoeuropejskiego oraz przedstawiono następujące odczyty:

1. Mgr K. T. Witczak: *Grecka bogini* Ἐνυώ *i prapolska Nyja.*
2. Dr P. Stelmaszczyk: *Problemy nauczania języka irlandzkiego w Irlandii.*
3. Prof. dr I. R. Danka: *Rozpowszechnianie się różnych rodzajow pisma na indoeuropejskim obszarze językowym.*
4. Prof. dr I. R. Danka: *Pochodzenie indoeuropejskich końcówek deklinacyjnych.*
5. Mgr A. Antczak-Miksa: *Wróżbiarstwo u Bałtów i Słowian.*
6. Dr W. Gawłowska: *Sprawa Macedonii w świetle źródeł i faktów historycznych.*

Prowadzona była działalność odczytowa i popularyzatorska. Członkowie Koła wygłaszali prelekcje, organizowali konkursy dla młodzieży szkolnej oraz inscenizacje dzieł antycznych. Brali także udział w pracach związanych z przygotowaniem eliminacji okręgowych Olimpiady Języka Łacińskiego.

6. Sprawozdanie Koła Opolskiego

Koło liczy 12 członków. Zarząd pracuje w składzie: przew. — prof. dr J. Rostropowicz, sekr. — mgr I. Kosiorowska-Majka, skarbn. — dr G. Wcisło, przew. Komisji Dydaktycznej — mgr B. Trojanek-Grylak.

W roku sprawozdawczym wygłoszone zostały następujące referaty:

1. Prof. dr J. Rostropowicz: *Apollonios z Rodos — O zwyczajach ludów barbarzyńskich.*
2. Dr G. Wcisło: *O potędze morskiej Etrusków w świetle relacji pisarzy rzymskich.*
3. Mgr J. Wolsza: *O koncepcjach politycznych Polibiusza.*
4. Prof. dr J. Rostropowicz: *Horacy o Kleopatrze.*

Mgr B. Trojanek-Grylak przygotowała z uczniami dwa spektakle stanowiące inscenizacje fragmentów poezji i prozy antycznej.

Członkowie Koła wspólnie z Zakładem Historii Starożytnej zorganizowali w maju 1993 Dni Kultury Antycznej.

7. Sprawozdanie Koła Poznańskiego

Koło liczy 41 członków. Zarząd Koła pracował w składzie: przew. — prof. dr K. Liman, zast. przew. — dr M. Wesoły, skarbn. — mgr M. Wikarjakowa, sekr. — dr K. Bartol, czł. Zarz. — prof. dr W. Steffen, prof. dr J. Danielewicz, prof. dr S. Dworacki, prof. dr I. Lewandowski, dr W. Szulc, mgr E. Skwara; Komisja Rewizyjna: prof. dr A. Wójcik, mgr A. Czapliński, mgr J. Heinke-Łuś. Dnia 17 XII 1992 odbyły się wybory. W skład Zarządu weszli: przew. — prof. dr J. Danielewicz, zast. przew. — dr M. Wesoły, skarbn. — mgr M. Wikarjakowa, sekr. — dr K. Bartol, czł. Zarz. — prof. dr S. Dworacki, prof. dr I. Lewandowski, dr W. Szulc, mgr E. Wesołowska, mgr E. Szczepaniak-Jankiewicz; Komisja Rewizyjna: prof. dr K. Liman, prof. dr A. Wójcik, mgr A. Czapliński.

W okresie sprawozdawczym odbyło się pięć zebrań naukowych Koła, na których wygłoszono następujące referaty:

1. Dr M. Wesoły: *Arete i aidos według Demokryta.*
2. Prof. dr L. Mrozewicz: *Bronisław Kruczkiewicz — nieznany epigrafik polski.*
3. Dr W. Szulc: *Antyczny rodowód idei leczenia przez kontakt ze sztuką.*
4. Dr A. Mikołajczak: *Pałace cezarów na Palatynie.*
5. Mgr T. Fabiszak: *Homo ludens i homo patiens czyli zastosowanie w nauczaniu łaciny „Carmina Burana" i „Requiem".*
6. Dr K. Bartol: *Elegie Simonidesa w świetle nowo opublikowanych fragmentów papirusowych.*
7. Dr E. Wesołowska: *Wszeteczne związki.*
8. Prof. dr L. Mrozewicz: *Wspomnienie o prof. Włodzimierzu Pająkowskim.*

W dziesiątą rocznicę śmierci Jana Wikarjaka zorganizowano wystawę ilustrującą dorobek naukowy Profesora, a mgr M. Wikarjak podzieliła się swymi refleksjami z uczestnikami zebrania. Na zebraniach Koła odbywały się również dyskusje na temat dydaktyki języków klasycznych oraz lektura nie publikowanych przekładów literatury antycznej. Członkowie Koła organizowali cieszące się dużym powodzeniem konkursy dla młodzieży szkolnej, wygłaszali prelekcje oraz uczestniczyli w pracach Olimpiady.

Koło objęło patronat nad humanistyczną klasą autorską w VI LO w Poznaniu.

8. Sprawozdanie Koła Toruńskiego

Koło liczy 24 członków. Zarząd pracował w składzie: przew. — prof. dr W. Wróblewski, zast. przew. — dr W. Appel, sekret. i skarbn. — mgr A. Brusewicz; Komisja Rewizyjna: przew. — prof. dr M. Szarmach, czł.: mgr L. Jarzębowski, dr I. Mikołajczyk.

Na posiedzeniach Koła wygłoszone zostały następujące referaty:

1. Dr D. Musiał: *Sekty pitagorejskie w Rzymie.*
2. Prof. J. Schamp: *Plutarchs Biographien in Werke Photius.*
3. *Wieczór wspomnień o prof. dr. Leonie Witkowskim.*
4. Dr I. Mikołajczyk: *Wspomnienie o prof. dr. Barbarze Józefowiczowej.*
5. Dr W. Appel: *Droga życiowa prof. dr Zofii Abramowiczówny.*
6. *Dyskusja na temat minimum programowego w zakresie języka łacińskiego i kultury antycznej.*
7. *Omówienie sytuacji łaciny i nauczycieli języka łacińskiego w szkołach okręgu toruńskiego.*

9. Sprawozdanie Koła Warszawskiego

Koło liczy 151 członków. Zarząd działał w następującym składzie: przew. — prof. dr J. Axer, od 15 I 1993 r. prof. dr O. Jurewicz, zast. przew. — prof. dr M. Pąkcińska, od 15 I 1993 r. dr M. Borowska i dr B. Milewska-Waźbińska, sekr. — mgr D. Sutkowska, skarbn. — dr C. Mielczarski, od 15 I 1993 r. p.o. mgr A. Stachowicz, czł. Zarz.: dr M. Borowska, mgr H. Kaczmarski, mgr M. Mielczarska. mgr K. Turska, prof. dr J. Wojtczak, od 15 I 1993 r. prof. dr J. Axer, prof. dr T. Błaszczyk, mgr H. Kaczmarski, mgr G. Kania, prof. dr J. Wojtczak.

Oto tematyka zebrań Koła:

1. Mgr M. Zgórzak: *Moralna ocena Heleny w poematach Homera.*

2. *Zebranie sprawozdawczo-wyborcze.*

3. Ks. mgr J. Naumowicz: *Recepcja literatury chrześcijańskiej w „Bibliotece" Focjusza.*

4. *Zebranie dydaktyczne dotyczące autorskich programów nauczania łaciny w liceach warszawskich.*

5. Prof. dr J. Wojtczak: *Styl i język życiorysów ojców jurajskich.*

Zarząd Koła zebrał się trzykrotnie. Aktywnie działała Sekcja Popularyzacji Wiedzy o Antyku kierowana przez dr B. Brzuską. Zorganizowano otwarte kursy łaciny i greki (po cztery grupy) oraz cykl wykładów dla młodzieży szkół średnich. Koło Warszawskie patronuje LO im. Mikołaja Reja.

10. Sprawozdanie Koła Wrocławskiego

Koło liczy 54 członków. Zarząd pracował w następującym składzie: przew. — prof. dr A. Szastyńska-Siemion, zast. przew. — mgr A. Wilczyński, skarbn. — dr L. Stankiewicz, sekr. — mgr A. Bryszkowski; czł. Zarz.: mgr D. Kubica, prof. dr L. Rychlewska. mgr D. Świętach, prof. dr M. Winiarczyk; Komisja Rewizyjna: dr D. Łowicka, dr J. Mantke, dr W. Suder. Komisji Dydaktycznej przewodniczy mgr D. Świętach.

Na posiedzeniu Koła wygłoszone zostały następujące referaty:

1. Mgr A. Bryszkowski: *Exempla historica u Marcjalisa.*

2. Mgr G. Malinowski: *Persowie w epigramacie greckim.*

3. Mgr M. Łukaszewicz-Chantry: *Pewna parodia Macieja Sarbiewskiego.*

4. Dr Ilias Wrazas: *Mikis Theodorakis — bard nowej Grecji.*

5. Prof. dr A. Szastyńska-Siemion: *Uwagi na marginesie książki Izy Bieżuńskiej-Małowist „Kobiety antyku".*

6. Prof. dr E. Konik: *Cezar a Hiszpania.*

7. Prof. dr J. Łanowski: *Deformacja Antygony.*

Członkowie Koła prowadzili działalność popularyzacyjną, wygłaszając pogadanki radiowe i telewizyjne, a także liczne odczyty. Brali również aktywny udział w pracach Olimpiady Języka Łacińskiego.

LIBRI RECEPTI — KSIĄŻKI NADESŁANE

Eos LXXXI 1993
ISSN 0012–7825

A

1. La componente autobiografica nella poesia greca e latina fra realtà e artificio letterario (Atti del Convegno Pisa, 16-17 maggio 1991) a cura di G. Arrighetti e F. Montanari, Pisa 1993. (Biblioteca di Studi Antichi 51). Giardini Editori e Stampatori in Pisa.
2. M. Coray, *Wissen und Erkennen bei Sophokles*, Basel/Berlin 1993. Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft Heft 24. Friedrich Reinhardt Verlag
3. G. Eckert, *Orator Christianus. Untersuchungen zur Argumentationskunst in Tertullians* Apologeticum, Stuttgart 1993. Franz Steiner Verlag.
4. Omaggio a Medea Norsa a cura di M. Carpasso, Napoli 1993. Le Edizioni dell'Elleboro.
5. Quintino Cataudela Seminario di Studi sull' Opera Ragusa, Modica, Scicli 4 – 6 dicembre 1989. Atti a cura di G. Basta Donzelli, Catania 1992. GAMMA Edizioni.
6. C. Ricci, *Lettere montanti nelle iscrizioni latine di Roma. Un'indagine campione*, Roma 1992. Opuscula Epigraphica 3. Casa Editrice Quasar.
7. F. Kühnert, *Bildung und Redekunst in der Antike*. Kleine Schriften herausgegeben von V. Riedel, Jena 1994. Friedrich-Schiller-Universität.
8. Les problèmes de la synonymie en Latin. Colloque du Centre A. Ernout Université de Paris IV, 3 et 4 juin 1992, Textes réunis par C. Moussy, Paris 1994. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
9. A. Peretti, D*all'Eridano di Esiodo al Retrone Vincentino.* Studio su idronimo erratico, Pisa 1994. Biblioteca di Studi Antichi 66. Giardini Editori e Stampatori in Pisa.
10. La pratique de l'informatique. Dans l'enseignement des langues anciennes. Université Paris VII: Laboratoire LITALA.
11. L. Tusa Massaro, *Sintassi del greco antico e tradizione grammaticale*, Palermo 1993. L'Epos Società Editrice.

B

1. F. Rodriguez Adrados, *El cuento erótico griego, latino e indio*, Madrid 1994. Ediciones del Orto.
2. J. Bollack, *L'Oedipe roi de Sophocle.* Le texte et ses interprétations, vol. I – IV, Presses Universitaires de Lille 1990.
3. Epistemonike epeterida tes philosophikes scholes, Periodos B', Teuchos Tmematos Philogias III, IV, Thessalonike 1993. Aristoteleio Panepistemio Thessalonikes.
4. H. von Hesberg, S. Panciera, *Das Mausoleum des Augustus. Der Bau und seine Inschriften*, München 1994. Bayerische Akademie der Wissenschaften.
5. M. Planudes, *M. Tulli Ciceronis Somnium Scipionis in Graecum translatum*, ed. A. Pavano, Roma 1992. Gruppo Editoriale Internazionale.
6. Ieremiae Voinovii *Carmina Latina et Graeca nunc primum in unum volumen collecta*, ed. Slavomirus Wyszomirski, Thorunii MCMXCIII. Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika w Toruniu.
7. S. Wyszomirski, *Der Virtus-Begriff in den Philosophischen Schriften von L. Annaeus Seneca,* Toruń 1993. Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika w Toruniu.

C

1. Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae XXXIV 1993, fasc.1 – 4. Budapest. Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára.
2. Athenaeum. Studi di Letteratura e Storia dell'Antichit LXXXI, 1, 1993; LXXXII, 1 – 2, 1994. Università di Pavia.
3. Classica et Mediaevalia. Revue Danoise de Philologie et d'Histoire XLIII 1992, Copenhague 1993. Museum Tusculanum Press.
4. Cuadernos de filologia clásica. Estudios griegos e indoeuropeos. Nueva serie II 1992; III 1993. Editorial Complutense.
5. Cuadernos de filologia clásica. Estudios latinos. Nueva serie II 1992; III 1992. Editorial Complutense.
6. Euphrosyne. Revista de filologia classica. NS. XXII 1994.
7. Greek, Roman and Byzantine Studies XXXIII, 2, 3, 4, 1992. Duke University Durham. North Carolina.
8. Lustrum XXXIII 1991. Göttingen. Vandenhoeck & Ruprecht.
9. Nova Tellus. Anuario del centro de estudios clásicos IX – X 1991 – 1992. México. Universidad Nacional Autónoma de México. Instituto de Investigaciones de Estudios Clásicos.
10. Revue des Études Grecques CVI 1993; CVII 1994, Paris. Les Belles Lettres.
11. Rivista di Cultura Classica e Medioevale, anno XXXIV, 1 – 2, 1992; anno XXXV, 1, 1993. Gruppo Editoriale Internazionale Roma.
12. Scholia. Natal Studies in Classical Antiquity, ed. W.J. Dominik NS II 1993, Department of Classics. University of Durban.
13. Supplementa Italica. Nuova Serie XII 1994. Casa Editrice Quasar.
14. Stylos. Revista del Instituto de Estudios Greco-Latinos de la Facultad de Filosofia y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina "Santa Maria de los Buenos Aires", 1992, Nº 1. Universidad Católica Argentina.
15. Symbolae Osloenses, LXVIII 1993. Oslo. Scandinavian University Press. TEMA. Techniques et méthodologies modernes appliquées l'Antiquité I 1994. Université Paris VII.
16. Tempus. Revista de actualización cientifica V 1993; VI 1994. Ediciones del Orto.
17. Veleia. Revista de prehistoria, historia antigua, archeologia y filologia classicas, VIII – IX 1991 – 1992 (1994).
18. Wiener Studien, CIV 1991; CV 1992; CLI 1993. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

D

1. T. Aleksandrowicz, *Zainteresowania literackie rzymskiej* ***nobilitas*** *w schyłkowym okresie Republiki*, Katowice 1990. Uniwersytet Śląski.
2. G.L. Gregori, *Brescia Romana. Ricerche di prosopografia e storia sociale*, Roma 1992. Vetera 7. Casa Editrice Quasar.
3. Gennaro D' Isanto, *Capua Romana. Ricerche di prosopografia e storia sociale*, Roma 1993. Vetera 9. Casa Editrice Quasar.
4. S. Pernigotti, M. Capasso, *Bakchias. Una città del deserto egiziano che torna a vivere.* La prima campagna di scavo della Missione archeologica delle Università degli studi di Bologna e di Lecce nel Fayum, Napoli 1994. Generoso Procaccini Editore.
5. *Prosopographica,* ed. L. Mrozewicz, K. Ilski, Poznań 1993. Wydawnictwo WERS.
6. *Studia Moesiaca,* ed. L. Mrozewicz, K. Ilski, Poznań 1994. Uniwersytet im. Adama Mickiewicza.
7. *Studia Moesiaca II*, ed. L. Mrozewicz, K. Ilski, Poznań 1944. Wydawnictwo VIS.

CONSPECTUS MATERIAE EUS LXXXI UTRIUSQUE FASCICULI

Profesor Jan Safarewicz (Michał Bednarski) . . . . . 7 – 20

COMMENTATIONES

Adkin Neil: Falling asleep over a book: Jerome, Letter 60, 11,2 . . . . . 227 – 230
Appel Włodzimierz: Nochmals zum Grabgedicht für den kleinen Sarapion. Versuch einer neuen Deutung . . . . . 57 – 60
Cormier Raymond J.: Sylvia's tame stag: classical continuity, transposition and intertextuality in the 12th century adapations of Vergil's Aeneid . . . . . 281 – 292
Dyczek Piotr: W królestwie Nestora (In the kingdom of Nestor) . . . . . 183 – 191
Furley Wiliam D.: Types of Greek hymns . . . . . 21 – 41
Illuminati Anna: *Septimii Agatonici* ed *Annii Italici*: forse un legame tra una famiglia equestre ed una senatoria del III secolo d.C. . . . . 231 – 248
Mossakowski Wiesław: The problem of unification of criminal courts and procedure in Sulla's period . . . . . 93 – 95
Mossakowski Wiesław: The crimen repetundarum. The analysis of the juridical sources of Roman Republic . . . . . 213 – 221
Narecki Krzysztof: La fonction cosmologique du feu. Remarques sur la vision héraclitéene du monde . . . . . 199 – 211
Pastor de Arozena Barbara: Martial 9,95 . . . . . 223 – 226
Plezia Marian: Wiersze w Kronice Kadłubka (De versificatione Vincentii qui Polonice dicitur Kadłubek) . . . . . 101 – 112
Podes Stephan: Polybius and "Induction". Commonsense reasoning in hellenistic historiography . . . . . 47 – 56
Sokala Andrzej: The effectiveness of the "ne prostituatur" clauses in Roman law . . 97 – 100
Stefański Witold: Le panthéon grec à la lumière de la théorie de Dumezil . . . . . 43 – 46
Sucharski Robert A.: KO-MA-WE-TE-JA . . . . . 177 – 181
Szastyńska-Siemion Alicja: The Barbarian in the Greek Anthology . . . . . 195 – 198
Śnieżewski Stanisław: The divinity of Augustus in the late poetry of Horace and in elegies of Tibullus and Propertius . . . . . 61 – 76
Timonen Asko: On the *genus mortis* in Roman imperial biographies . . . . . 83 – 92
Witczak Krzysztof Tomasz: The Roman elegist Servius Sulpicius — known or unknown? 77 – 82
Wujewski Tomasz: Zwei unfertige Grabsteine aus Novae . . . . . 249 – 261
Wypustek Andrzej: The problem of human sacrifices in Roman North Africa . . . . 263 – 280

CENSURAE LIBRORUM

Bednarski Michał: J.W.L. Rosłon, Gramatyka języka greckiego (oparta na tekstach Starego a zwłaszcza Nowego Testamentu dla studentów biblistyki i nauk pokrewnych), Warszawa 1990 . . . . . 122 – 124

Dworacki Sylwester: H. Lind, Der Gerber Kleon in den "Rittern" des Aristophanes, Frankfurt am Main 1990 . . . . . 120 – 121
Ilski Kazimierz: David G. Wigg, Münzumlauf in Nordgallien um die Mitte des 4. Jahrhunderts n.Chr, Berlin 1991 . . . . . 149 – 150
Jasek Roman: T. Łoposzko, Starożytne bitwy morskie, Warszawa 1992 . . . . . 133 – 135
Kolendo Jerzy: Gérard Chouquer, M. Clavel-Lévêque, F. Favory et J.-P. Vallat, Structures agraires en Italie centro-méridionale. Cadastres et paysage ruraux, Paris 1987 . . 140 – 141
Kotula Tadeusz: J. Strzelczyk, Wandalowie i ich afrykańskie państwo, Warszawa 1992 150 – 153
Kotula Tadeusz: K. Strobel, Das Imperium Romanum im 3. Jahrhundert, Stuttgart 1993 309 – 312
Łoposzko Tadeusz: Juliusz Jundziłł, Rzymianie a morze, Bydgoszcz 1991 . . . . . 135 – 137
Maciejewski Witold J.: Hippocrates. Pseudoepigraphic writings, edited and translated with an introduction by W.D. Smith, Leiden 1990 . . . . . 293 – 294
Morawiecki Lesław: R. Weiller, Monnaies antiques découvertes au Grand-Duché de Luxembourg, t. IV, Berlin 1990 . . . . . 144 – 147
Morawiecki Lesław: K. Christ, Die Fundmümzen der römischen Zeit in Deutschland, Bd. II. Baden-Würtemberg, Tl. 1. Nordbaden, Berlin 1963; Tl. 2. Südbaden, Berlin 1964 . . . . . 147 – 148
Musielak Maria: G.L. Gregori, Brescia romana, Roma 1990; G.D'Isanto, Capua romana, Roma 1993 . . . . . 307 – 309
Nawotka Krzysztof: Maurice Sartre, L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée oriental d'Auguste aux Sévères (31 avant J.-C. – 235 après J.-C.), Paris 1991 . . . . . 141 – 143
Okoń Danuta: André Chastagnol, Le sénat romain dans l'époque impériale, Paris 1992 306 – 307
Olszewski Lechosław: Iza Bieżuńska-Małowist, Kobiety antyku, Warszawa 1993 . . 316 – 318
Pawlak Małgorzata: D.P. Kehoe, The economics of agriculture on Roman imperial estates in North Africa, Göttingen 1988 . . . . . 138 – 139
Prostko-Prostyński Jan: J. Miziołek, Sol verus. Studia nad ikonografią Chrystusa w sztuce pierwszego tysiąclecia, Wrocław 1991 . . . . . 153 – 155
Prostko-Prostyński Jan: Zum Umgang mit Fremden Sprachen in der griechisch-römischen Antike . . . . . 312 – 313
Prostko-Prostyński Jan: Prosopographisches Lexikon . . . . . 314 – 315
Prostko-Prostyński Jan: Neue Texte und Dokumentation zum Koptisch-Unterricht . . 321 – 322
Sprawski Sławomir: J. Buckler, Philip II and the Sacred War, Leiden 1989 . . . . 301 – 304
Strzelczyk Jerzy: Walter Berschin, Biographie und Epochenstil im lateinischen Mittelalter, III. Karolingische Biographie 750 – 920 n.Chr., Stuttgart 1991 . . . . . 156 – 160
Szubelak Bronisław: N. Rogosz, Polityczna rola trybunatu ludowego w Rzymie w latach restauracji sullańskiej, Katowice 1992 . . . . . 137 – 138
Śliwa Joachim: Wacław i Tadeusz Słabczyńscy, Słownik podróżników polskich, Warszawa 1992 . . . . . 160 – 164
Wesoły Marian: J. Schmidt, Lukrez, der Kepos und die Stoiker: Untersuchungen zur Schule Epikurs und zu den Quellen von De rerum natura, 1990 . . . . . 304 – 306
Winiarczyk Marek: Malcolm Schofield, The stoic idea of the city, Cambridge 199 . 295 – 300
Winiarczyk Marek: M. Billerbeck (Hrsg.), Die Kyniker in der modernen Forschung. Aufsätze mit Einführung und Bibliographie, Amsterdam 1991 . . . . . 125 – 128
Winiarczyk Marek: W. Speyer, Italienische Humanisten . . . . . 318 – 321
Wójtowicz Henryk: G. Danek, Studien zur Dolonie, Wien 1988 . . . . . 113 – 120
Wujewski Tomasz: S. Nicosia, Il segno e la memoria. Iscrizioni funebri della Grecia antica, Palermo 1992 . . . . . 129 – 131
Wujewski Tomasz: J. Eingartner, Isis und ihre Dienerinnen in der Kunst der römischen Kaiserzeit, Leiden 1991 . . . . . 131 – 133

COMMENTARII

Kosiorowska-Majka Irena: „Morze w kulturze starożytnych Greków i Rzymian" (Turawa, 20 – 23 IV 1994) . . . . . 325 – 326
Kotula Tadeusz: Kryzysy w dziejach starożytnego Rzymu . . . . . 165 – 166
Kotula Tadeusz: Krakowska konferencja naukowa Komisji Historii Starożytnej przy Zarządzie Głównym PTH . . . . . 167 – 168
Kotula Tadeusz: Elity prowincjonalne w okresie wczesnego cesarstwa rzymskiego . . 168 – 169
Kowalski Henryk: Prof. dr hab. Tadeusz Łoposzko . . . . . 324 – 325
Mrozewicz Leszek: Prof. dr Stefan Parnicki-Pudełko . . . . . 323 – 324
Nawotka Krzysztof: Komputerowy projekt epigraficzny Fundacji Packarda . . . . . 169 – 175
Iwona Żółtowska: LXXXIX Sprawozdanie z działalności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 24 IX 1992 do 23 IX 1993 . . . . . 326 – 333

LIBRI RECEPTI — KSIĄŻKI NADESŁANE

INDEX AUCTORUM

Adkin Neil (Lincolniae) 227
Appel Włodzimierz (Torunii) 57
Bednarski Michał (Cracoviae) 7, 122
Cormier Raymond J. (Rock Hill, SC) 281
Dworacki Sylwester (Posnaniae) 120
Dyczek Piotr (Varsaviae) 183
Furley William D. (Heidelbergae) 21
Ilski Kazimierz (Posnaniae) 149
Illuminati Anna (Romae) 231
Jasek Roman (Posnaniae) 133
Kolendo Jerzy (Varsaviae) 140
Kosiorowska-Majka Irena (Opoliae) 325
Kotula Tadeusz (Wratislaviae) 150, 165, 167, 168, 309
Kowalski Henryk (Lublini) 324
Łoposzko Tadeusz (Lublini) 135
Maciejewski Witold J. (Posnaniae) 293
Morawiecki Lesław (Resoviae) 144, 147
Mossakowski Wiesław (Torunii) 93, 213
Mrozewicz Leszek (Posnaniae) 323
Musielak Maria (Posnaniae) 307
Narecki Krzysztof (Lublini) 199
Nawotka Krzysztof (Wratislaviae) 141, 169
Okoń Danuta (Stettinae) 306
Olszewski Lechosław (Posnaniae) 316
Pastor de Arozena Barbara (Londini) 223
Pawlak Małgorzata (Wratislaviae) 138
Plezia Marian (Cracoviae) 101
Podes Stephan (Rottenburgae) 47
Prostko-Prostyński Jan (Posnaniae) 153, 312, 314, 321
Sokala Andrzej (Torunii) 97
Sprawski Sławomir (Cracoviae) 301
Stefański Witold (Torunii) 43
Strzelczyk Jerzy (Posnaniae) 156

Sucharski Robert A. (Varsaviae) 177
Szastyńska-Siemion Alicja (Wratislaviae) 195
Szubelak Bronisław (Opoliae) 137
Śliwa Joachim (Cracoviae) 160
Śnieżewski Stanisław (Cracoviae) 61
Timonen Asko (Turku) 83
Wesoły Marian (Posnaniae) 304
Winiarczyk Marek (Wratislaviae) 125, 295
Witczak Krzysztof T. (Lodziae) 77
Wójtowicz Henryk (Lublini) 113
Wujewski Tomasz (Posnaniae) 129, 131
Wypustek Andrzej (Wratislaviae) 263
Iwona Żółtowska (Varsaviae) 326

CONSPECTUS MATERIAE

COMMENTATIONES

Sucharski Robert A.: KO-MA-WE-TE-JA . . . . . 177 – 181
Dyczek Piotr: W królestwie Nestora (In the kingdom of Nestor) . . . . . 183 – 193
Szastyńska-Siemion Alicja: The Barbarian in the Greek Anthology . . . . . 195 – 198
Narecki Krzysztof: La fonction cosmologique du feu. Remarques sur la vision héraclitéene du monde 199 – 211
Mossakowski Wiesław: The crimen repetundarum. The analysis of the juridical sources of Roman Republic . . . . . 213 – 221
Pastor de Arozena Barbara: Martial 9,95 . . . . . 223 – 226
Adkin Neil: Falling asleep over a book: Jerome, Letter 60, 11,2 . . . . . 227 – 230
Illuminati Anna: *Septimii Agatonici* ed *Annii Italici*: forse un legame tra una famiglia equestre ed una senatoria del III secolo d.C. . . . . 231 – 248
Wujewski Tomasz: Zwei unfertige Grabsteine aus Novae . . . . . 249 – 261
Wypustek Andrzej: The problem of human sacrifices in Roman North Africa . . . . . 263 – 280
Cormier Raymond J.: Sylvia's tame stag: classical continuity, transposition and intertextuality in the 12th century adapations of Vergil's Aeneid . . . . . 281 – 292

CENSURAE LIBRORUM

Hippocrates. Pseudoepigraphic writings, edited and translated with an introduction by W.D. Smith, Leiden 1990 (W.J. Maciejewski) . . . . . 293 – 294
Malcolm Schofield, The stoic idea of the city, Cambridge 1991 (Marek Winiarczyk) . . . . . 295 – 300
J. Buckler, Philip II and the Sacred War, Leiden 1989 (Sł. Sprawski) . . . . . 301 – 304
Jürgen Schmidt, Lukrez, der Kepos und die Stoiker: Untersuchungen zur Schule Epikurs und zu den Quellen von *De rerum natura*, 1990 (Marian Wesoły) . . . . . 304 – 306
André Chastagnol, Le sénat romain dans l'époque impériale, Paris 1992 (Danuta Okoń) . . . . . 306 – 307
Gian Luca Gregori, Brescia romana, Roma 1990; Gennaro D'Isanto, Capua romana, Roma 1993 (Maria Musielak) . . . . . 307 – 309
K. Strobel, Das Imperium Romanum im 3. Jahrhundert, Stuttgart 1993 (T. Kotula) . . . . . 309 – 312
Zum Umgang mit Fremden Sprachen in der griechisch-römischen Antike (Jan Prostko-Prostyński) . . 312 – 313
Prosopographisches Lexikon (Jan Prostko-Prostyński) . . . . . 314 – 315
Iza Bieżuńska-Małowist, Kobiety antyku, Warszawa 1993 (L. Olszewski) . . . . . 316 – 318
W. Speyer, Italienische Humanisten (M. Winiarczyk) . . . . . 318 – 321
Neue Texte und Dokumentation zum Koptisch-Unterricht (Jan Prostko-Prostyński) . . . . . 321 – 322

COMMENTARII

Prof. dr Stefan Parnicki-Pudełko (Leszek Mrozewicz) . . . . . 323 – 324
Prof. dr hab. Tadeusz Łoposzko (Henryk Kowalski) . . . . . 324 – 325
„Morze w kulturze starożytnych Greków i Rzymian" (Turawa, 20 – 23 IV 1994) (Irena Kosiorowska-Majka) . . . . . 325 – 326
Iwona Żółtowska: LXXXIX Sprawozdanie z działalności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 24 IX 1992 do 23 IX 1993 . . . . . 326 – 333

LIBRI RECEPTI

INDEX AUCTORUM

Adkin Neil (Lincolniae) 227
Cormier Raymond J. (Rock Hill, SC) . . . 281
Dyczek Piotr (Varsaviae) 183
Illuminati Anna (Romae) 231
Kosiorowska-Majka Irena (Opoliae) 325
Kotula Tadeusz (Wratislaviae) 309

Kowalski Henryk (Lublini) 324
Maciejewski Witold (Posnaniae) 293
Mossakowski Wiesław (Torunii) 213
Mrozewicz Leszek (Posnaniae) 323
Musielak Maria (Posnaniae) 307
Narecki Krzysztof (Lublini) 199
Okoń Danuta (Stettinae) 306
Olszewski Lechosław (Posnaniae) 316
Pastor de Arozena Barbara (Londini) . . . 223
Prostko-Prostyński Jan (Posnaniae) . . . 312, 314, 321
Sprawski Sławomir (Cracoviae) 301
Sucharski Robert A. (Varsaviae) 177
Szastyńska-Siemion Alicja (Wratislaviae) 195
Wesoły Marian (Posnaniae) 304
Winiarczyk Marek (Wratislaviae) 295
Wypustek Andrzej (Wratislaviae) 263
Wujewski Tomasz (Posnaniae) 249
Iwona Żółtowska (Varsaviae) 326

Uprzejmie informujemy, że poczynając od rocznika LXXX 1992 numery bieżące EOS nabyć można pod następującym adresem:

Księgarnia Wysyłkowa – Antykwariat
Hieronim Kaczmarek
ul. Kochanowskiego 15
62–041 Puszczykowo
tel (061) 133–963

Księgarnia prowadzi sprzedaż detaliczną i hurtową. Zapewnia kontynuację.

We kindly inform that from this volume orders for "Eos" can be sent to our dealer:

Księgarnia Wysyłkowa – Antykwariat
Hieronim Kaczmarek
ul. Kochanowskiego 15
62–041 Puszczykowo
tel (061) 133–963
Poland

Skład, łamanie komputerowe i naświetlanie „perfekt" s.c.
Poznań, ul. Grodziska 11
Druk i oprawa: Poznańska Drukarnia Naukowa, Poznań, ul. Heweliusza 40